

La Bibliothèque Canadienne,

OU

MISCELLANÉES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES,

ET

LITTÉRAIRES.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Hon. de Art. Poët.

TOME I.

M. BIBAUD,

EDITEUR ET PROPRIÉTAIRE.

MONTREAL:

De l'imprimerie de J. LANE.

1825.

La Bibliothèque Canadienne

OU

MUSEUM

UNIVERSITY OF TORONTO

LIBRARY

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

til
cel
den
de
na
pra
sur
fai
De
tro
ce

le
la
dan
la
nal
clu
fom
seu
de

tac
la
phu
et
par
cap
san
mo
d'h
jus
tri

La Bibliothèque Canadienne.

TOME I.

JUIN, 1825.

NUMERO I.

EXTRAIT DU PROSPECTUS.

NUL homme instruit ne peut, il nous semble, révoquer en doute l'utilité, la nécessité même, dans le Bas-Canada, d'un ouvrage comme celui que nous commençons de publier. "Il n'y a pas ici," a dit dernièrement un correspondant du Spectateur Canadien, "une seule de ces feuilles périodiques au moyen de laquelle on puisse faire connaître les idées, ou les ouvrages qui ont cours ailleurs, et ont quelque prix aux yeux des hommes instruits de tous les pays, le nôtre excepté, sur la littérature, les arts, les sciences... Que de réflexions pénibles à faire sur cet état de choses!... que deviendrions-nous, s'il durait?... Détournons les yeux de ce spectacle affligeant: espérons qu'il se trouvera parmi nous assez de raison et d'esprit public pour effacer ce que l'on peut appeler une tache à notre pays."

En effet, un savant ou un littérateur étranger qui voyagerait dans le Bas-Canada, et y observerait l'état de la société, sous le rapport de la littérature et des sciences, serait sans doute fort surpris de voir que dans cette province, peuplée d'un demi million d'individus parlant la langue française, il ne se publie pas en cette langue un seul journal littéraire et scientifique; et il ne pourrait s'empêcher d'en conclure, avec une grande apparence de vérité, quoiqu'à faux dans le fonds, que parmi les Canadiens d'origine française, il n'y a pas un seul homme capable de conduire un journal de ce genre, ou pas assez de lecteurs instruits, ou amis de l'instruction, pour le soutenir.

Faire disparaître ce qui peut réellement être regardé comme une tache à notre pays; répandre parmi la généralité de ses habitants la connaissance de ce que les sciences, les arts et les lettres offrent de plus agréable et de plus utile dans le commerce de la vie; encourager et propager, autant qu'on le peut faire au moyen de la publication, parmi les Canadiens, tous les genres d'industrie dont leur pays est capable; faire ressortir, par un éloge mérité, les talens et les connaissances souvent trop inconnus ou trop modestes de nos compatriotes, morts ou vivants; mettre au jour des monuments littéraires, des traits d'histoire, ou des faits à l'honneur ou à l'avantage du pays, restés jusqu'à cette heure dans l'obscurité; inspirer à nos jeunes compatriotes le goût de l'étude et de l'instruction, et faire naître ou entre-

tenir parmi eux une noble et louable émulation ; enfin, faire connaître toute l'étendue de pays qu'on appelle, ou qu'on peut appeller Canada, mieux et plus avantageusement qu'il ne l'est même de ses propres habitans ; tels sont les principaux objets que nous avons en vue, en entreprenant de publier la BIBLIOTHEQUE CANADIENNE.

La tâche que nous annonçons est forte sans doute, et il y aurait de la témérité de notre part à nous en charger, si nous comptions uniquement pour y réussir sur des connaissances aussi bornées et des talens aussi médiocres, que ceux que nous pouvons posséder. Nous ferons nous-mêmes tout ce que nos faibles moyens personnels nous permettront de faire pour donner à notre journal le mérite de l'intérêt local et de l'originalité, en mettant au jour nos propres idées, ou en accompagnant de réflexions les extraits que nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs ; mais pour faire en sorte que l'épigraphie que nous avons adoptée ne paraisse pas trop disconvenir à notre travail ; pour parvenir au but d'ériger de joindre véritablement ensemble l'utile et l'agréable, nous regarderons la correspondance, les secours littéraires et scientifiques de nos concitoyens éclairés, comme notre principale ressource. Ces secours nous seront indispensablement nécessaires, avec les ouvrages publiés depuis peu dans le Canada, ou sur le Canada, et les journaux qui s'y impriment, pour connaître et faire connaître l'état actuel du pays, sa topographie, son agriculture, son commerce, les progrès de l'éducation, &c.

Pour l'histoire naturelle, l'histoire littéraire et politique de ce pays, &c. les sources où nous nous proposons de puiser principalement sont les historiens du Canada, les lettres des anciens missionnaires Jésuites et autres, les voyages au Canada, les anciens journaux publiés dans le pays, les mémoires imprimés ou inédits, quand on voudra bien nous en communiquer de tels, et les autres documens qui pourront nous tomber sous la main.

Un journal comme celui que nous commençons de publier, ne peut s'entreprendre ni se soutenir, sans un puissant encouragement : cet encouragement nécessaire, nous prenons la liberté de le solliciter, et ôsons espérer l'obtenir de la part de nos compatriotes instruits, et amis de l'instruction, ainsi que de l'honneur et de la prospérité de leur pays.

P. S. Nous prenons la liberté d'adresser ce premier Numéro de la BIBLIOTHEQUE CANADIENNE, aux personnes notables, Seigneurs, Curés, Négocians, Médecins, Notaires, et autres, que nous pouvons supposer n'avoir pas vu le Prospectus, ou qui ont voulu voir un échantillon de l'ouvrage, avant de se décider à souscrire. Celles d'entre ces personnes qui ne seraient pas disposées à souscrire, sont priées de le faire savoir, et de vouloir bien remettre ce numéro, à l'Agent dans leur endroit.

HISTOIRE DU CANADA.

L'HISTOIRE du Canada, dit l'auteur des "Beautés" de cette histoire, "est singulièrement riche en beautés effrayantes. Des guerres sans fin, des mœurs fortes, naïves, farouches, qui montrent à nu les traits primitifs de l'âme humaine; des atrocités exécrables et des traits d'héroïsme sillonnant de tems en tems une nuit d'horreurs, lui donnent un intérêt romanesque. Il n'y a peut-être pas de pays qui ait été plus arrosé de sang; qui, par le singulier mélange d'une civilisation transplantée et d'une barbarie indigène, offre des contrastes plus étonnants; en un mot, dont les annales soient faites pour causer plus souvent ces émotions profondes qui sont un besoin de l'homme; ces émotions qui, suivant un grand poète, (Akenside,) *réveillent les facultés assoupies, descendent sur l'âme comme un torrent, lui rendent le ressort, et l'enivrent de bonheur.*"

C'est bien plus, comme on le peut voir par ce passage, et mieux encore par la lecture de son livre, à l'histoire des sauvages du Canada, qu'à celles de ses habitans civilisés, que cet écrivain s'est attaché; et il peut avoir bien fait, puisqu'il écrivait en France, et pour des Français, chez qui les mœurs et les usages des peuples sauvages sont des choses nouvelles et étranges. Pour nous, qui écrivons en Canada, et pour des Canadiens, nous nous proposons de suivre une route opposée: c'est sur l'histoire des Français venus dans ce pays et de leurs descendans, sur l'histoire de nos ancêtres, que nous voulons nous étendre, bien plus que sur celle des aborigènes. Ces derniers figureront, il est vrai, dans l'Histoire du Canada, jusqu'à une certaine époque, par leurs guerres, leurs négociations, leurs traités d'alliance ou de paix, en un mot, par leurs relations politiques avec les autorités et les habitans civilisés de la colonie; mais il n'y sera parlé de leurs mœurs et de leurs usages qu'en passant, et indirectement, parceque ces choses ont cessé d'être parmi nous des objets de curiosité.

Une partie de l'Histoire du Canada, telle que nous la voulons donner à nos lecteurs, est à peu près faite: il ne s'agira, pour ainsi dire, que de retrancher de "l'Histoire de la Nouvelle France" des détails minutieux et assez souvent hors du sujet, qui en rendent la lecture ennuyeuse et rebutante pour la plupart des lecteurs. L'autre partie est encore à faire: avant de l'entreprendre, nous consulterons nos forces, suivant l'avis d'Horace et de Despréaux, et si elles ne nous paraissent pas suffisantes, nous ne renoncerons point pour cela à la tâche, mais nous solliciterons des secours qui sans doute ne nous seront pas refusés. Tout le monde doit trouver intéressante l'histoire de son pays; du moins est-ce celle qu'il est le moins permis de ne pas connaître. Nous croirons donc faire une œuvre agréable au public canadien, en consacrant quelques

pages de chacun des numéros de notre journal à l'Histoire du Canada. Nous nous proposons de publier, par la suite, cette histoire sous une autre forme, si les circonstances nous le permettent; et si personne ne nous devance dans cette entreprise.

Nous comprenons sous le nom de Canada, non-seulement les deux provinces qui portent aujourd'hui ce nom; et qui avaient autrefois plus d'étendue au nord et au sud, mais encore celles qu'on appelle Nouvelle-Ecosse et Nouveau-Brunswick, les îles qui les avoisinent, en un mot, tous les pays que possédaient ou réclamaient les Français, avant la découverte du Mississipi, et la cession de l'Acadie à la Grande-Bretagne.

L'ETYMOLOGIE du nom de *Canada* est assez incertaine : quelques auteurs prétendent, sans beaucoup de vraisemblance, que des Espagnols étant entrés dans la Baie des Chaleurs, et n'y ayant trouvé aucune apparence de mines d'or ou d'argent, prononcèrent plusieurs fois ces deux mots, *aca nada*, ici rien, que les naturels répétèrent aux Français, de manière à leur faire croire que le pays s'appellait Canada. On prétend aussi que le pays leur ayant paru stérile, ils l'appellèrent *Cabo de nada*, Cap de rien; ce qui par la corruption du langage, serait devenu Canada. D'autres auteurs dérivent, avec plus d'apparence de raison, le nom de Canada du mot iroquois *Kannata* ou *Kannada*, qui signifie amas de cabanes; ou de quelque autre mot souvent employé par les naturels du pays.

Des écrivains ont avancé, suivant Charlevoix, qu'en 1477, un Polonais nommé Jean SCALVE découvrit l'*Estotiland*, ou *Stateslands*, et une partie du pays appelé *Labrador*. Le Labrador est présentement bien connu; mais l'*Estotiland* est un pays imaginaire, (à moins qu'on ait appelé de ce nom la partie septentrionale du Labrador même, ou les territoires de la Baie d'Hudson, à l'ouest de ce pays,) et le voyage de Scalve pourrait bien être aussi imaginaire que sa prétendue découverte.

Vingt ans après le voyage vrai ou prétendu de Jean Scalve, c'est-à-dire en 1497, un Vénitien, nommé Jean GABOT, ou GABOTO, accompagné de ses trois fils, qui avait armé aux frais, ou du moins sous l'autorité de Henry VII, roi d'Angleterre, reconnut l'île de Terre-Neuve, et une partie du continent voisin; mais suivant les meilleures autorités, il ne débarqua en aucun endroit ni de l'île, ni du continent.

En l'an 1500, un gentilhomme Portugais, nommé Gaspar de CORTERREAL, visita toute la côte orientale de Terre-Neuve, et parcourut une bonne partie de celle de Labrador. Ce voyageur mit pied à terre en plusieurs endroits, et imposa des noms dont quelques-uns subsistent encore, du moins dans les anciennes cartes de ces parages; mais il ne fit aucun établissement.

Vers le même tems, ou quelques années après, des pêcheurs Basques, Normands et Bretons, commencèrent à faire la pêche de la morue, sur le grand Banc de Terre-Neuve, et le long de la côte

maritime du Canada. En 1506, suivant des mémoires que Charlevoix regarde comme de bonnes autorités, un habitant de Honfleur, nommé Jean DENYS, avait tracé une carte du golfe qui porte aujourd'hui le nom de *St. Laurent*. Un voyageur raconte, mais sans apparence de fondement, que vers le même tems, un capitaine Espagnol, nommé VELASCO, remonta deux cents lieues dans le fleuve qu'on a aussi appelé depuis *St. Laurent*, et qu'il s'éleva ensuite, le long de la terre de Labrador, jusqu'à une rivière à laquelle Cortéreal avait donné, dit-on, le nom de *Nevado*.

En 1508, un pilote de Dieppe, nommé Thomas AUBERT, emmena en France des sauvages du Canada. Mais il paraît qu'on a avancé sans fondement, qu'Aubert avait fait la découverte de ce pays par l'ordre de Louis XII. Il passé pour constant, comme l'observe l'historien du Canada, que les rois de France n'ont fait nulle attention à l'Amérique avant l'année 1523. Alors François I, voulant exciter l'émulation de ses sujets par rapport à la navigation et au commerce, comme il l'avait déjà fait avec succès par rapport aux beaux arts et aux belles lettres, donna ordre à Jean VERAZANI, Florentin, qui était à son service, d'aller reconnaître les nouvelles terres dont on commençait à parler beaucoup en France. Verazani partit de Dieppe avec quatre vaisseaux, qu'il ramena dans le même port l'année suivante. On ignore par quelle hauteur Verazani découvrit la terre, dans ce premier voyage, et jusqu'où il s'éleva au nord.

Vers la fin de la même année, 1524, ou au commencement de la suivante, Verazani arma de nouveau un navire, sur lequel il s'embarqua avec cinquante hommes, et des provisions pour huit mois. Il paraît que dans ce second voyage, Verazani rangea les côtes de l'Amérique septentrionale, entre les 30e. et 50e. degrés de latitude. La relation du premier voyage de Verazani est perdue; celle du second existait encore du tems de Charlevoix; mais cet historien la trouvait peu intelligible, par la raison que le navigateur n'avait fait, pour ainsi dire, que ranger la côte, quelquefois même d'assez loin, et que les endroits où il avait débarqué ne portaient plus les noms qu'il leur avait donnés.

Peu de tems après son retour en France, Verazani fit un nouvel armement, à dessein d'établir une colonie en Amérique. Mais tout ce qu'on sait de cette nouvelle entreprise, c'est que s'étant embarqué, il n'a pas reparu, et qu'on n'a jamais appris ce qu'il était devenu: soit qu'il ait péri en mer, soit qu'ayant mis pied à terre, dans un endroit où il voulait bâtir un fort, comme quelques uns l'ont publié, il ait été massacré avec tous ses gens, par les naturels du pays.

Quoiqu'il en soit, le malheureux sort de Verazani fut cause que pendant quelque tems, on ne songea plus en France à l'Amérique.

Ce ne fut que dix ans après, que Philippe CHABOT, amiral de France, engagea le roi (François I) à reprendre le dessein d'éta-

blir une colonie française dans le nouveau monde, d'où les Espagnols tiraient tous les jours de si grandes richesses. Il lui présenta un capitaine malouin nommé Jacques CARTIER, dont il connaissait le mérite, et que ce prince agréa. Cartier ayant reçu ses instructions, partit de St. Malo, le 20 d'Avril, 1534, avec deux bâtimens de soixante tonneaux et cent-vingt hommes d'équipage. Il prit sa route à l'ouest, en tirant un peu sur le nord, et eut des vents si favorables, qu'il aborda, le 10 de Mai, au Cap de Bonavista, dans l'île de Terre-Neuve. Ayant trouvé la terre encore couverte de neige, et le rivage bordé de glace, il ne put, ou n'osa s'y arrêter. Il descendit six degrés au sud-sud-est, et entra dans un port auquel il donna le nom de *Ste. Catherine*. De là il remonta au nord, et rencontra des îles qu'il appelle, dans ses mémoires, *Iles aux Oiseaux*. Il cotoya ensuite toute la partie du nord de l'île de Terre-Neuve, où il dit qu'il trouva des hommes bien faits, qui avaient les cheveux liés audessus de la tête comme un paquet de foin, avec quelques plumes d'oiseaux entrelacées sans ordre.

Après avoir fait presque tout le tour de Terre-Neuve, sans pouvoir néanmoins s'assurer encore que ce fût une île, Cartier prit sa route au sud, traversa le golfe, s'approcha du continent, et entra dans une baie profonde, où il souffrit beaucoup du chaud, ce qui la lui fit nommer la *Baie des Chaleurs*. Il trouva le pays fort beau, surtout en le comparant à celui de Terre-Neuve, qu'il venait de laisser, et fut très content des sauvages qu'il y rencontra, et avec lesquels il troqua quelques marchandises pour des pelleteries.

Au sortir de la Baie des Chaleurs, Cartier visita une bonne partie des côtes qui environnent le golfe, et prit possession du pays, au nom du roi de France, comme avait fait Verazani, dans tous les endroits où il avait débarqué. Il remit à la voile pour retourner en France, le 15 Août, et arriva heureusement à St. Malo, le 5 Septembre. Sur le rapport qu'il fit de son voyage, la cour jugea qu'il serait utile à la France d'avoir un établissement dans cette partie de l'Amérique; mais personne ne prit plus à cœur cette affaire que le vice-amiral Charles de Mouy sieur de la MAILLERAIE. Ce seigneur obtint pour Cartier une nouvelle commission plus ample que la première, et lui fit donner trois navires et de bons équipages. Cet armement fut prêt vers la mi-mai, 1535. Le 16, jour de la Pentecôte, Cartier et tous ses gens firent leurs dévotions dans l'église cathédrale, où ils reçurent la bénédiction de l'évêque. Cartier montait un vaisseau de cent-vingt tonneaux, appelé la *Grande Hermine*, et avait avec lui plusieurs gentils-hommes qui voulurent le suivre en qualité de volontaires.

(A continuer.)

PHYSIQUE.

Le morceau qui suit a été publié dans le *Canadien*, il y a une vingtaine d'années; ce qui ne doit rien lui ôter de son mérite, non plus que de sa nouveauté pour la plupart de nos lecteurs. D'ailleurs, nous désirerions suivre dans les sciences, comme dans l'histoire, une espèce d'ordre chronologique; et s'il était des morceaux scientifiques écrits plus anciennement en Canada, et sur le Canada, il n'en est pas du moins qui traite de choses plus anciennes.

La Ville de Québec est bâtie sur une montagne qui, à une époque reculée, formait une île. Cette montagne s'étend en longueur depuis le confluent de la rivière St. Charles et du fleuve St. Laurent jusqu'à la rivière du Cap Rouge, et en largeur, depuis la rive du nord du fleuve jusqu'à la côte d'Abraham. Elle n'est bien visible que du côté du fleuve; le reste est couvert d'alluvions depuis deux jusqu'à cinq à six pieds d'épaisseur: de sorte que cette terre est arable partout, et qu'on y sème annuellement des grains. Elle n'est point non plus de formation primitive ou co-existante avec ce continent; mais le résultat d'alluvions ou de dépôts successives. Ses couches ou lits vont du nord-est au sud-ouest, et inclinent un peu vers le nord. On dirait, au premier coup d'œil, qu'elle est composée de schiste argilleux. Mais d'après l'analyse que j'ai faite de plusieurs échantillons de pierre, pris en divers endroits de la montagne, elle est composée de pierre calcaire. Cette pierre calcaire est bien loin d'être pure ou de formation primitive, telle que celle qui se trouve à Beauport, au nord de Québec, mais est chargée de différentes matières étrangères. On y trouve aussi des cristaux de roche et du marbre-blanc. Au nord de cette montagne est une vaste plaine, coupée par la rivière St. Charles, qui charie les eaux des montagnes voisines dans le fleuve St. Laurent.

J'ai cru devoir vous faire ce petit détail, avant d'en venir à l'époque où ce continent était entièrement submergé.

Je pense donc qu'au tems de la submersion du continent d'Amérique, les plus hautes montagnes furent couvertes d'eau. Cette supposition ne paraîtra pas gratuite, si l'on considère que l'on a trouvé des substances marines, tels que des coquillages de mer, sur les montagnes de KAATSKILL dans l'Etat de New-York. A cette époque mémorable, la montagne que nous habitons n'existait pas encore. Une vaste mer couvrait les campagnes d'alentour. Mais cet ordre de choses ne devait pas toujours durer. Les phénomènes de la vaporisation, de la cristallisation et de la congélation devant bientôt s'opérer, les eaux commencèrent à se retirer, et ce continent prit alors la forme constante et durable que nous lui remarquons à présent. Les fleuves et les rivières prirent leurs lits et

les eaux furent amenées par divers canaux à un réservoir général qui forme l'Océan Atlantique.

C'est de ce tems reculé que nous devons dater la formation du Cap-au Diamant. La chaux venant à se cristalliser, ou en d'autres termes, devant se saturer de gaz acide carbonique, s'est déposée par couches, qui ont suivi, comme il paraît, la direction des courans. Ceci s'accorde parfaitement avec les monumens encore subsistans de cette catastrophe de la nature. Car je conçois que les couches de cette montagne ont été déposées, et en quelque sorte comprimées par les courans contraires des eaux du fleuve St. Laurent et de celles qui descendaient des montagnes voisines. Cette assertion n'est point du tout invraisemblable, si l'on envisage que l'on trouve actuellement différentes pierres étrangères, incorporées ou incrustées dans les lits, qui sont dégradés de la montagne. Les cristaux de roche et le marbre blanc, qu'on y trouve, se sont formés en vertu des attractions électives. Ainsi la conformation actuelle du Cap-au-Diamant prouve que cette montagne a été formée à une époque postérieure à la création, et que la direction de ses couches a été entièrement déterminée par des courans contraires.

Cette montagne, qui n'est plus qu'une presqu'île, formait dans son origine une île : parceque, premièrement, chaque extrémité de la montagne forme un angle saillant, et secondement les eaux de la rivière du Cap-Rouge, qui charie aussi des eaux des montagnes voisines, ont été jetées avec une telle force du côté opposé, par l'angle sud-ouest de la montagne, qu'on dirait que ces lieux viennent d'être sillonnés par quelque grande inondation, tant l'empreinte de leur ancien état est profond.

Cette vaste plaine, qui se trouve actuellement entre cette île d'autrefois et les montagnes du nord, formait aussi par conséquent le lit d'un lac immense. On y remarque encore aujourd'hui les ondulations ou les côteaux formés par les courans. On y voit encore épars çà et là des pièces énormes de granit que les courans ont détachées et fait descendre des montagnes voisines. Car, pourquoi ces pièces de granit se trouveraient-elles à présent à de si grandes distances de leur montagne-mère ? Pourquoi celles qui se trouvent dans les plaines sont-elles arrondies ou sphériques, tandis que celles des montagnes sont angulaires ? Il faut donc admettre un agent qui les ait travaillées, et cet agent ne peut être que l'eau, agitée par des courans rapides.

Si tout ce qui vient d'être dit n'était pas suffisant, pour vous convaincre de la vérité de mes avancés, je demanderais comment ont pu se former les lacs qui se trouvent au nord des montagnes et dont les eaux se déchargent, par de longs détours dans le fleuve St. Laurent ? La rivière Ste. Anne, par exemple, fait plus de trente lieues de détours pour parvenir au fleuve. Cela ne prouve-t-il pas que ces lacs, dont il résulte des rivières, ont été formés

par un déluge universel, et que leurs eaux n'ayant pu se faire jour à travers les montagnes, ont été forcées de faire de longs détours pour parvenir au fleuve? Toutes les rivières des environs sont absolument dans le même cas, et leurs lits font mille tours divers.

La rivière du Sud, qui se jette dans le fleuve, douze lieues en bas de Québec, offre encore un exemple bien frappant de la submersion universelle de ce continent, et de ce que l'eau peut opérer, lorsqu'elle roule rapidement sur un lit argilleux. Cette rivière, qui n'a pas plus d'un arpent ou deux de largeur, se trouve entre deux élévations considérables, à la distance d'environ deux lieues l'une de l'autre. Le terrain qui est entre ces côtes est magnifique, et annonce qu'il fut jadis le lit d'un lac considérable; mais aussitôt que ce lac commença à diminuer, la rivière sillonna alors son lit, et amena dans le fleuve les eaux des montagnes adjacentes. On a peine à concevoir comment l'eau a pu creuser la terre d'une manière aussi profonde. Plusieurs éboulis ont eu lieu, il y a quelques années passées, et l'écore est élevée à plus de cent pieds au-dessus du niveau de la rivière.

Vous me demanderez actuellement comment ce volume immense d'eaux a pu se retirer. Je répondrai à cette question, en disant que les phénomènes de la vaporisation, de la cristallisation, de l'oxydation des métaux, et de la congélation, furent indubitablement les premières causes de la diminution des eaux. L'atmosphère ayant sans doute rendu, à cette époque mémorable, toute l'eau qu'il tenait en dissolution, la vaporisation dut s'opérer plus rapidement qu'à présent. Ensuite, la végétation devenant considérable, dut en décomposer une grande partie. Les volcans, les canaux souterrains, les tremblemens de terre, devant alors se faire sentir, contribuèrent de leur côté à leur diminution. Les fleuves et les rivières devant creuser leurs lits ou s'enfoncer, pour ainsi dire, dans la terre, laissèrent par ce moyen les campagnes voisines à découvert. Car c'est une erreur de croire que le lit du fleuve St. Laurent était aussi profond dans ces tems reculés qu'à présent. Il est bien vrai qu'il chariait ses eaux de niveau avec les plus hautes écores d'aujourd'hui. Mais s'il n'en est point ainsi, c'est qu'outre l'évaporation et les autres causes que nous venons de citer, son lit devenant beaucoup plus profond, ses eaux ont dû baisser considérablement et laisser à découvert les campagnes adjacentes.

Cette idée est d'autant plus fondée, que l'on remarque que là où le lit du fleuve est de pierre, il n'y a presque point d'écore. C'est de cette inégalité du lit du fleuve, indépendamment de l'ascension graduelle du terrain, vers sa source, que résultent plusieurs rapides, tels que ceux du Sault St. Louis et du Richelieu. Ce phénomène a donc dû contribuer à faire retirer les eaux des campagnes, et faire croire que les anciennes écores, que l'on observe tout le long du fleuve St. Laurent, avaient été laissées à sec d'une manière soudaine.

TOPOGRAPHIE, &c.

Les connaissances topographiques doivent être d'une grande importance dans un pays où la moitié, les trois quarts, peut-être, des terres fertiles sont encore à défricher ; où les manufactures et le commerce doivent faire tous les jours des progrès, et où la population s'accroît rapidement et a besoin de s'étendre. Nous croirons donc joindre l'utile à l'agréable, en publiant de tems à autre quelques morceaux sur ce sujet intéressant. Nous commencerons dans ce premier numéro, par l'endroit du Canada qui a été fréquenté le premier par les Européens, et a été un poste de commerce, longtems avant que Québec fût fondé, *Tadoussac*, ou plutôt la rivière *Saguenay* qui se décharge dans le St. Laurent, au lieu ainsi nommé, et le lac *St. Jean*, où cette rivière a sa source. Mr. BOUCHETTE, dans sa *Topographie du Bas-Canada*, fait du *Saguenay* une description propre à faire regarder cette rivière comme une des merveilles de la nature. Nous espérons qu'on ne trouvera pas mauvais de voir ici cette description, avant de passer outre.

“ La Rivière *Saguenay* qui se décharge dans le St. Laurent, à la Pointe aux Alouettes, est la plus grande de toutes celles qui apportent le tribut de leurs eaux à la Grande Rivière ; elle prend sa source dans le Lac St. Jean, pièce d'eau d'une étendue considérable, par 48 degrés 20 minutes de latitude nord, et par 72 degrés 30 minutes de longitude ouest, du méridien de Londres ; il reçoit plusieurs grandes rivières qui coulent du nord et du nord-ouest, à une distance immense dans l'intérieur, et dont le *Pikouagami*, la rivière de *Sable*, et le *Pariboaca* sont les principales. A l'extrémité orientale du lac, il en sort deux grands courants d'eau, l'un appelé la grande Décharge, et l'autre la rivière de *Kinogmiland* ; lesquels après avoir coulé environ 57 milles, et renfermé un terrain d'une largeur moyenne de douze milles, réunissent leurs eaux et forment l'irrésistible *Saguenay* qui de cette pointe continue son cours dans la direction de l'est, pendant environ cent milles jusqu'au St. Laurent. Les bords de cette rivière, dans tout son cours, sont pleins de rochers et d'une hauteur immense, s'élevant de 85 toises jusqu'à même 170 audessus du niveau de l'eau. Son courant est large, profond, et violent : dans quelques endroits, où il se trouve des précipices, il y a des chûtes de cinquante à soixante pieds de hauteur, où le volume entier des eaux s'élance avec une furie qu'on ne saurait décrire, et avec un bruit épouvantable. La largeur de la rivière est en général de deux milles et demi à trois milles, mais à son embouchure, la distance se réduit à environ un mille. La profondeur de cette énorme rivière est aussi extraordinaire : à son embouchure, on a essayé d'en trouver le fond avec une sonde de 500 brasses, mais sans effet ; à environ deux milles plus haut, on a plusieurs fois trouvé de 130 à 140 brasses ; et entre 60 et 70 milles

du St. Laurent, sa profondeur est de 50 à 60 brasses. Le cours de cette rivière, malgré sa grandeur, est très sinueux, à cause du grand nombre de pointes saillantes de chaque côté du rivage; la marée remonte à environ 70 milles; et à raison des obstacles occasionnés par les montagnes nombreuses, le reflux est beaucoup plus tard que dans le St. Laurent; en conséquence, à la basse eau dans le dernier, la force des eaux descendantes du Saguenay se fait sentir à plusieurs milles. A l'embouchure de cette rivière, tout vis-à-vis la Pointe aux Alouettes, se trouve le port de Tadoussac, qui est très bien abrité par les hauteurs qui l'entourent, et qui a un bon ancrage pour un grand nombre de grands vaisseaux, où ils peuvent rester en parfaite sûreté."

MM. J. M^cKenzie et J. M^cDouall, traiteurs, qui ont paru, il y a deux ans, devant un comité de la Chambre d'Assemblée, ont beaucoup ajouté aux renseignemens que l'on avait déjà sur ce sujet. Voici en substance comment Mr. M^cDouall répond aux questions du comité.

Le Saguenay est navigable pour des vaisseaux de toute grandeur jusqu'à *Chicoutimy*, à 30 lieues environ de son embouchure dans le St. Laurent. On y trouve plusieurs rades et plusieurs ports, et il reçoit un grand nombre de rivières, dont les plus considérables sont celles de *Ste. Marguerite*, la *Trinité*, le *Petit Saguenay*, et *Chicoutimy*. La *Trinité* est de la même largeur que la rivière St. Charles, à Québec: elle forme un beau port à son confluent, et dans les endroits où elle se rétrécit, on a établi des pêches au saumon. La rivière *Ste. Marguerite* est plus large que celle de St. Charles: elle est navigable pour les canots à une grande distance, jusqu'à une centaine de milles, au rapport des sauvages. Le *Chicoutimy* n'est pas tout à fait aussi large que la rivière *Batiscan*, mais il y a autant d'eau. Cette rivière serait navigable pour des canots l'espace de dix lieues, si ce n'était de trois chûtes, ou forts rapides, qui se trouvent à son confluent. Mr. M^cDouall ne connaît le *Petit Saguenay* que pour en avoir entendu parler. A 20 lieues de l'embouchure du Saguenay est la baie de *Ha-Ha*, dans laquelle tombent deux petits cours d'eau où il y a des pêches au saumon. Cette baie forme un beau port de trois lieues de circuit, où l'ancrage est sûr, et où les vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Au delà de *Chicoutimy*, le Saguenay n'est plus navigable, à cause des précipices et des chûtes épouvantables dont parle le Colonel Bouchette, et dont, suivant Mr. M^cDouall, nul homme, soit Canadien, soit sauvage, n'a jamais osé approcher. La plus terrible de ces chûtes est à trois lieues au delà de *Chicoutimy*.

Le climat, sur les bords du Saguenay, est, suivant Mr. M^cDouall, ou plutôt, suivant ce qu'on lui en a dit, plus tempéré qu'à Québec: la végétation y est aussi rapide, plus même peut-être, que dans le voisinage de cette capitale du Canada. Les grains et les

légumes qu'on a semés ou plantés au poste de Tadoussac sont bien venus. A Chicoutimy, le sol est meilleur encore qu'à Tadoussac. Les arbres les plus communs sont le bouleau, le frêne, l'orme, le pin rouge et le pin blanc, l'épinette et le peuplier.

Mr. M'Douall ne connaît pas, pour les avoir vus, le lac St. Jean, non plus que les rivières qui y portent le tribut de leurs eaux : mais il tient de personnes qui ont exploré le pays, que les terres sur les bords de ce lac et de ces rivières sont bonnes et propres à la culture, et qu'on y trouve beaucoup de bois dur, tels que le merisier et l'érable. Il est persuadé qu'on pourrait cultiver dans ces contrées tous les grains, végétaux et arbres fruitiers que l'on cultive dans les parties habitées du Bas-Canada, particulièrement les pommiers, auxquels il croit le sol plus favorable que celui même de Montréal. C'est au confluent des rivières et aux environs des baies que les terres sont les plus fertiles. Audessus et audessous de l'embouchure du Saguenay, le long du St. Laurent, cent cinquante familles trouveraient des terres fertiles, des marais salins, du foin naturel, du poisson et du gibier en abondance. Si l'intérieur du pays s'établissait, Chicoutimy, qui est à la tête de la navigation du Saguenay, deviendrait une ville de commerce, d'où l'on exporterait d'abord des pelleteries, du poisson, de l'huile et des bois de construction de toutes sortes; ensuite, de la potasse, du bled, de la farine, des viandes salées, du chanvre, &c.

Les réponses de Mr. M'Kenzie au même comité ajoutent quelque chose aux éclaircissemens donnés par Mr. M'Douall; mais nous les remettrons à une autre fois.

Du Voyage de Franchère.

La rivière Saskatchewan coule sur un lit composé de sable et d'argile; ce qui ne contribue pas peu à diminuer la pureté et la transparence de ses eaux, qui, comme celles du Missouri, sont épaisses et blanchâtres. A cela près, c'est une des plus jolies rivières du monde. Les bords de la Saskatchewan sont tout-à-fait charmants, et offrent, en plusieurs endroits, la scène la plus belle, la plus riante et la mieux diversifiée que l'on puisse voir ou imaginer : des collines de formes diverses, couronnées de superbes touffes de peupliers; des vallons agréablement rembrunis, le soir et le matin, par l'ombre prolongée des coteaux et des bosquets qui les décorent; des troupeaux de légers cabris, et de lourds bœufs Illinois—ceux-là bondissant sur le penchant des collines, ceux-ci foulant de leurs pieds pesants la verdure des prés; toutes ces beautés champêtres réfléchies et doublées, pour ainsi dire, par les ondes du fleuve; le chant mélodieux et varié de mille oiseaux divers perchés sur la cime des arbres; l'haléine rafraichissante des zéphirs; la sérénité du ciel; la pureté et la salubrité de l'air : tout, en un mot, porte le contentement et la joie dans l'âme du spectateur enchanté. C'est surtout le matin, quand le soleil se lève, et

ac sont bien
Tadoussac.
, l'orme, la

ac St. Jean,
leurs eaux :
e les terres
t propres à
que le mo-
er dans ces
ue l'on cul-
èremment les
ui même de
nvirons des
t audessous
t, cent cin-
arais salins,
Si l'inté-
de la navi-
e, d'où l'on
uille et des
potasse, du

ent quelque
mais nous

de sable et
pureté et la
ssouri, sont
us jolies ri-
t tout-à-fait
a plus belle,
voir ou ima-
de superbes
unis, le soir
posquets qui
urds bœufs
nes, ceux-ci
toutes ces
lire, par les
oiseaux di-
nissante des
e l'air : tout,
e du specta-
il se lève, et

le soir, quand il se couche, que le spectacle est vraiment ravissant. Je ne pus détacher mes regards de ce superbe tableau, que quand l'obscurité naissante l'eut un peu rembruni. Alors, au doux plaisir que j'avais goûté succéda une triste, pour ne pas dire une sombre, mélancolie. Comment se fait-il, dis-je en moi-même, qu'un si beau pays ne soit point habité par des créatures humaines ? Les chansons, les hymnes, les prières, du laboureur et de l'artisan, joyeux et paisible, ne seront-ils jamais entendus dans ces belles campagnes ? Pourquoi, tandis qu'en Europe, et en Angleterre surtout, tant de milliers d'hommes ne possèdent pas un pouce de terre, et cultivent le sol de leur patrie pour des propriétaires qui leur laissent à peine de quoi subsister ; pourquoi tant de millions d'arpens de terres, en apparence grasses et fertiles, restent-ils incultes et absolument inutiles ? ou, du moins, pourquoi ne nourrissent-elles que des troupeaux de bêtes fauves ? Les hommes aiment-ils toujours mieux végéter toute leur vie sur un sol ingrat, que d'aller chercher au loin des régions fertiles, pour couler dans la paix et l'abondance, au moins la dernière partie de leurs jours ? Mais, je me trompe : il est moins aisé qu'on ne pense à l'homme d'œuvre d'améliorer sa condition : il n'a pas les moyens de se transporter dans des contrées lointaines, où il n'a plus ceux d'y acquiescer une propriété ; car ces terres incultes, désertes, abandonnées, ne sont pas à quiconque veut s'y établir et les cultiver ; elles ont des possesseurs, et il faut acheter d'eux le privilège de les rendre fertiles et productives ! On ne doit pas, d'ailleurs, se faire illusion : ces contrées, par fois si délicieuses, ne jouissent pas d'un printemps perpétuel ; elles ont leur hiver, et un hiver rigoureux : un froid perçant est répandu dans l'atmosphère ; une neige épaisse couvre la surface du sol ; les fleuves glacés ne coulent plus que pour les poissons ; les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, et couverts de verglas ; la verdure des prés a disparu ; les collines et les vallons n'offrent plus qu'une uniforme blancheur ; la nature a perdu toute sa beauté ; et l'homme a assez à faire de se mettre à l'abri des injures du tems.

BOTANIQUE.

UN médecin français, nommé Jacques CORNUTUS, ou CORNUTI, qui voyagea, il paraît, en Amérique, dans le XVII^{ème}. siècle, a donné en latin, en un volume in-quarto, Paris, 1635, une *Description des Plantes du Canada*, ou plutôt de l'Amérique Septentrionale, car de son tems, on comprenait sous le nom de Canada, une grande partie de ce qu'on appelle présentement Etats-Unis. Si le livre de Cornutus se trouve dans ce pays, et s'il mérite d'être consulté aujourd'hui, c'est ce que nous ignorons : il paraît pourtant

que c'est de lui que Charlevoix a emprunté en grande partie ce qu'il dit des principales plantes du Canada, à la fin de son histoire. La description de ces plantes diffère un peu, quant aux termes techniques, &c. même dans Charlevoix, de celle qu'en pourraient donner des botanistes modernes, parcequ'à l'époque où elle a été écrite, le système de Linnée, généralement adopté depuis, n'était pas encore développé; mais elle n'en est peut-être que plus intelligible pour le commun des lecteurs. Nous transcrivons, en attendant mieux s'il est possible, une partie de l'ouvrage de Charlevoix, persuadés qu'il ne se trouve que chez un petit nombre de nos lecteurs.

Fougère qui porte des baies. Filix baccifera.—C'est la seule fougère qui porte des baies. Elle s'élève à la hauteur d'un pied et demi. Ses feuilles opposées sont ailées et dentelées. Sa tige, qui ne plie guère sans se rompre, est ronde et canelée. Les rudimens des semences tiennent aux feuilles par derrière, et produisent des baies fendues en deux, rondes, et qui deviennent noires et ont un goût fort agréable. Ces baies sont mûres au milieu de l'été.

Origan du Canada. Origanum fistulosum canadense.—Les tuyaux des fleurs de cette plante représentent assez bien une flute de cannes. Les tiges sont quarrées, et quelquefois à plusieurs angles: toutes sont velues, et poussent plusieurs branches. Les feuilles sont longues, et d'un vert clair: elles couvrent toute la tige jusqu'au calice, où est la fleur, dont la base est environnée de dix ou douze feuilles (stipules) plus petites que celles de la tige. Cette fleur ne ressemble pas mal à celle de la scabieuse, mais elle est plus basse et plus applatie. Elle est composée d'un nombre de petits calices, &c. d'où il sort de petits tuyaux bien rangés, de couleur de pourpre.

Grande Roquette du Canada. Eruca maxima canadensis.—C'est une plante de la hauteur d'environ cinq pieds. Elle pousse plusieurs branches rondes et couvertes d'une espèce de bourre assez rude; ces branches ont beaucoup de feuilles, longues, pointues, dentelées, et ornées d'un léger duvet. La roquette porte une très grande quantité de petites fleurs qui paraissent aux mois de juin et de juillet. Elles sont jaunes, et n'ont que quatre pétales, avec un pistil et quatre étamines. Quand la fleur est tombée, le pistil devient une gousse allongée, droite, remplie de petites semences fort douces au goût, qui sont mûres au mois d'août, et tombent en septembre.

Thaliétrum du Canada.—La hauteur de cette plante est de trois pieds: sa racine pousse plusieurs tiges d'un pourpre foncé, partagées par des nœuds d'où sortent d'autres tiges plus petites, séparées des principales par des valvules blanchâtres. Ses feuilles triangulaires ressemblent pour la forme à celles de l'ancholie, mais sont d'un vert mêlé de blanc. Les tiges sont terminées par un bouquet de fleurs fort petites. Les boutons en sont d'un pourpre clair;

et quand
découvr
thères)

*Acon
bris.*—C
les deux
les unes
viron u
profond
l'attache
de la vi
et d'un
est mar
long qu
Cette
ons, sur

J'AI
simple
maladie
purgen
ques jo
geons,
nomme
tentent
dans d
enfin q
plus c
trouve
à croî
maux
bourge
l'effet
riture
salubr
semble
mune
peut
vages
lants
hivers
pour
en rés

et quand ils s'ouvrent, ils se divisent en cinq feuilles (pétales) qui découvrent une infinité de petits filamens blancs, dont les têtes (anthères) sont jaunes.

Aconit du Canada. *Aconitum canadense, baccis niveis et rubris.*—Cette plante croît dans les lieux montagneux et couverts : les deux espèces ne diffèrent que par la couleur de leurs baies, dont les unes sont blanches et les autres rouges. La tige s'élève d'environ un pied et demi. La racine est noire, et ne s'étend ni en profondeur ni en superficie, mais jette des fibres (ou radicules) qui l'attachent fortement à la terre. Les feuilles ressemblent à celles de la vigne ou du ribès, mais elles sont plus petites et plus ridées, et d'un vert plus obscur. L'extrémité de chaque grain de la baie est marquée d'un point pourpre, aussi bien que le pédicule assez long qui le soutient.

Cette plante vénéneuse est très commune, à ce que nous croyons, sur la montagne de Montréal.

ECONOMIE RURALE.

J'AI vu des cultivateurs employer avec succès un moyen bien simple pour entretenir la santé de leurs bestiaux, et prévenir les maladies auxquelles ils sont sujets, à la suite de l'hivernement. Ils purgent leurs vaches, le printems, en leur donnant, pendant quelques jours, pour toute nourriture, de petites branches, ou des bourgeons, de quelques uns de nos arbres résineux, tels que ceux qu'on nomme ici *petite pruche, petit pin, épinette*, &c. D'autres se contentent de faire tout uniment infuser de ces branches ou bourgeons dans de l'eau qu'ils font ensuite boire à leurs animaux. Il en est enfin qui, pour parvenir au même but, prennent encore une voie plus courte; c'est de conduire les animaux dans les bois où il se trouve de ces arbres, au printems, avant que l'herbe ait commencé à croître dans les pâturages. On sait avec quelle avidité les animaux attaquent les arbres dans cette saison, pour en manger les bourgeons et les rameaux, et il n'en faut pas plus pour produire l'effet désiré. Outre l'avantage d'agir comme remède, cette nourriture a encore celui de rendre le lait des vaches beaucoup plus salubre pour ceux qui en font leur nourriture. Il serait, ce me semble, désirable de voir une coutume aussi utile devenir plus commune : elle préviendrait souvent des maladies dangereuses. On peut à ce sujet se rappeler combien des épizooties ont fait de ravages dans ce pays, à plusieurs reprises, dans des étés souvent brûlants qui succèdent presque subitement à nos longs et rigoureux hivers. Il est bien probable que cette précaution suffirait souvent pour mettre en grande partie les animaux à l'abri des dangers qui en résultent.

D.

M. GENNETE', qui a été premier physicien de Napoléon, est inventeur de plusieurs instrumens ou machines propres à hâter et faciliter le défrichement des terres incultes. L'une de ces machines sert, suivant le *Dictionnaire de l'Industrie*, à extirper dans les champs situés près des bois, les troncs ou les racines qui interrompent le travail de la charrue, et à arracher les souches des endroits où l'on veut semer du grain. Une seconde machine sert à peler les gazons des friches, et une troisième à épierrer les champs.

Lorsqu'on a enlevé la terre, et coupé avec le hoyau les principales racines qui retiennent les troncs d'arbres, on les enlève, au moyen de la première machine, qui sert aussi à les placer sur une voiture pour les transporter, si on ne veut pas les bruler sur le lieu. La seconde machine, propre à couper les gazons des landes et des terres en friche, est susceptible de plusieurs mouvemens différens et successifs : par le premier, on pèle la terre et l'on tranche les racines des gazons ; par un second, on secoue les gazons coupés et l'on en éparpille la terre ; par un troisième, on ramasse les gazons en tas, pour les bruler lorsqu'ils seront desséchés, et fournir au sol des sels propres à la végétation. La dernière machine a aussi plusieurs mouvemens qu'on fait succéder les uns aux autres ; par le premier, elle arrache les pierres hors de terre et les jette à la surface ; par le second, elle ramasse ces pierres ainsi détachées, et les ramène sur le bord du champ ; et par un troisième mouvement, elle transporte ces pierres des bords du champ, où elles ont d'abord été mises, à un tas commun : deux chevaux suffisent pour faire aller la machine dans ces trois circonstances. Ces machines, surtout la première et la troisième, pourraient être d'une grande utilité dans ce pays.

Le même mécanicien a inventé une charrue propre à trancher et extirper toutes les racines qui se présentent dans les défrichemens. Dans cette charrue, au lieu du coutre incliné, qui ne peut couper les racines, parcequ'il ne les saisit que par son extrémité, un soc de forme triangulaire, dont la crête se termine en tranchant, saisit les racines de la manière la plus avantageuse et les coupe facilement.

Dans un canton de la Marche de Brandebourg, où l'on voulait extirper des sapins, pour mettre le terrain en culture ; on se trouva assez embarrassé en voyant que soit qu'on brûlât les arbres, ou qu'on les abattit, ils repoussaient du pied et produisaient des racines qui arrêtaient la charrue. On s'aperçut enfin que ceux autour desquels on avait fait des feux de paille suffisants seulement pour noircir l'écorce, pourrissaient jusqu'aux racines, en trois ou quatre années. Cet expédient peut être pratiqué utilement, lorsqu'il s'agit d'arbres résineux ; et la raison en est que la résine fondue dans l'intérieur ne pouvant s'extravaser, obstrue les vaisseaux ; d'où il résulte que la sève s'altère par son séjour.

On
la nou
Cette
bénédi
mais, à
en fran

Cett
thique
genre
primit
d'Arm
jardin
qu'il e
situati
l'Est
tellem
trois,
le fron
ront d
des pi
eles p
tours
sera c
nées d

Il y
corps
person
ront y
nutes.
thique
qui a
des e
comp
foliés
sera v
tems
et le
de ce
group
haut
diag
comp
noimb
10 de

ARCHITECTURE.

ON lira sans doute avec plaisir la description abrégée qui suit de la nouvelle Eglise paroissiale qui se bâtit actuellement à Montréal. Cette description a été donnée en anglais, l'année dernière, après la bénédiction de la première pierre, par l'architecte, Mr. O'Donell; mais, à notre connaissance, on n'en a publié nulle part la traduction en français.

Cette grande Eglise, échantillon régulier de l'architecture gothique, est modellée en partie sur les plus beaux édifices de ce genre qu'il y ait maintenant en Europe. Elle est assise sur le sol primitif, et fait face à la rue Notre-Dame, ou plutôt à la Place d'Armes, et à la rue St. Joseph. Elle regarde de l'autre côté, le jardin du Séminaire, et un terrain vaste par derrière; de sorte qu'il eût été impossible de trouver, même de désirer, une meilleure situation. La longueur totale de l'édifice est de 255 pieds, de l'Est à l'Ouest, et sa largeur de 134 pieds. Il y aura six tours, tellement disposées que chaque flanc, ou long pan, en présentera trois, le pan de derrière, ou de l'Est, deux, et le pan de devant, ou le frontispice, aussi deux, de 200 pieds de hauteur. Ces tours seront de forme quadrangulaire et auront à chacun de leurs angles des pillastres octogones, qui se termineront au haut par des pinacles pyramidaux. La courtine, ou l'espace entre les deux grandes tours de devant, aura 73 pieds de largeur sur 112 de hauteur, et sera couronnée par un parapet crénelé. Les tours seront couronnées du même parapet.

Il y aura cinq entrées publiques et trois entrées privées dans le corps de l'Eglise, et quatre dans les tribunes; de sorte que 10,000 personnes (le nombre que l'édifice pourra contenir à l'aise) pourront y entrer et en sortir commodément, dans l'espace de cinq minutes. Les portes et les fenêtres auront pour contour l'arche gothique en pointe. La fenêtre de l'Est, derrière le maître autel, qui aura 68 pieds de hauteur sur 32 de largeur, sera divisée par des colonnades qui se couperont en arches par le haut, en cinq compartimens, et subdivisée par des croisillons en panneaux trifoliés au sommet, pour recevoir des verres peints. Cette fenêtre sera vue avec beaucoup d'avantage de l'entrée du front, en même tems que les fenêtres des longs pans, les tribunes des deux côtés, et le plafond ou lambris, qui aura 80 pieds de hauteur. La voute de ce lambris sera soutenue en partie par deux rangs de colonnes groupées, chacune de trois pieds et six pouces de diamètre, et du haut desquelles partiront des arches qui seront traversées par des diagonales sculptées en bas relief, pour partager le plafond en compartimens vastes et ornés. Les fenêtres des longs pans, au nombre de neuf de chaque côté, auront 36 pieds de hauteur, sur 10 de largeur, et seront faites d'après le même modèle que celle

de l'Est. Il y aura à l'extérieur des longs pans, entre les fenêtres, des pillastres de même forme que ceux des tours, et terminés de même par des pinacles. Ces pillastres seront creux pour pouvoir servir de cheminées.

Il y aura dans l'Eglise sept autels, placés de manière à être vus à la fois des grandes portes de devant. Le maître autel sera aperçu en ligne droite un peu au delà de l'extrémité de la nef, et sera élevé dans le chœur de trois pieds audessus du niveau du plancher de l'Eglise, et entourré d'une rangée semicirculaire de sièges pour le clergé, lequel entrera dans le chœur par une porte placée derrière le grand autel. Le devant du chœur restera ouvert, et l'on y montera par des degrés de peu d'élévation, en forme de cyme renversée. Les planchers suivront un plan légèrement incliné, depuis la grande entrée jusqu'au maître autel; ce qui ne contribuera pas peu à rehausser le coup d'œil, et à faciliter à tous les assistans la vue du chœur et des cérémonies. Tout l'intérieur sera distribué pour la plus grande commodité possible, et de manière à produire un effet aussi imposant qu'agréable: il sera tempéré l'hiver par un air échauffé dans des fourneaux construits sous le plancher.

L'Eglise sera entourrée d'une terrasse spacieuse audessus de laquelle seront toutes les entrées. Cette terrasse sera sur l'alignement des rues Notre Dame et St. Joseph, et l'édifice sera éloigné de 36 pieds de la rue Notre Dame, ou du bord extérieur de la terrasse, d'où il y aura une suite de marches jusqu'au portail, qui sera formé par une arcade consistant en trois arches, chacune de 19 pieds de largeur sur 47 de hauteur. Sous cette arcade, on entrera par trois portes dans le bas de l'Eglise, et par deux dans les tribunes. Audessus de cette première arcade, il y en aura une autre de même forme, par laquelle les pilliers seront joints ensemble. Il y aura des niches à sommets en feuilles de trèfle, pour recevoir des figures de marbre en haut relief. Audessus de la façade, entre les tours, il y aura une promenade de 75 pieds sur 25, élevée de 112 pieds audessus du niveau de la place. L'accès à cette promenade, d'où l'on aura un coup d'œil étendu et magnifique sur le fleuve et les campagnes environnantes, sera d'un accès sûr et facile même pour les femmes et les enfans. Les tours de devant sont destinées à recevoir des cloches à carillon, des horloges, et à servir d'observatoires. Enfin, la nouvelle Eglise paroissiale réunira la solidité, la grandeur, la régularité, la beauté simple et la commodité, et fera honneur en général au Canada, et en particulier à la ville de Montréal.

Nous tâcherons de nous procurer, pour le numéro prochain, la description scientifique de l'Eglise de St. Jacques, telle qu'elle doit être, lorsqu'elle sera achevée.

CHIRURGIE.

Nous pourrions donner, dans un des numéros suivants, la thèse d'un de nos docteurs Canadiens sur l'hydrophobie, maladie accidentelle qui a été funeste à plusieurs personnes dans ce pays, depuis un certain nombre d'années, faute d'un remède efficace. En attendant, nous croyons à propos de publier la recette suivante.

Extrait d'une lettre de Lyon.—En juin, 1824, un homme fut cruellement mordu par un chien qui, quelques jours après, mourut enragé. Sa femme suça la blessure, la nettoya complètement de toute la matière venimeuse, et de l'avis de son chirurgien, M. Dupin, l'opération fut plusieurs fois répétée, et la plaie fut laissée ouverte pour donner lieu à l'écoulement. L'homme se rétablit, et il est maintenant bien portant. La femme a été désignée depuis sous le nom de *chien-suc*. Nous avons présentement trois femmes dont l'occupation, durant les mois d'été, est de sucer les blessures hydrophobiques, et que l'on désigne par la même dénomination. Le prix est de dix francs pour la première opération, et de cinq francs pour chaque opération suivante. Un monsieur anglais a été mordu dernièrement par un bichon auquel on a remarqué des symptômes d'hydrophobie, et qui a été tué; mais il est tellement persuadé de l'efficacité de cette nouvelle opération à laquelle il a eu recours, qu'il n'appréhende aucun effet funeste de la morsure, et est aussi content et aussi gai que si rien n'était arrivé. J'ai examiné la plaie; elle est un peu enflammée, depuis la dernière opération du chien-suc; mais je ne doute nullement de sa guérison. Un traitement instantané est, dans ces cas, de la plus grande importance: la personne même qui a été mordue, peut sucer la plaie sans le moindre danger. Depuis le 1^{er} de juin dernier, pas moins de trente-huit personnes ont été mordues par des chiens enragés, et pas une d'elles n'a éprouvé le moindre symptôme d'hydrophobie, grâce à l'adoption de ce nouveau système."

Les rédacteurs du *Medical Repository* de Londres, donnent le cas suivant comme extraordinaire par sa rareté, sous le titre de

Ossification du Péricarde et d'une partie du Cœur.

"Le sujet, nommé *Marsh*, âgé de 43 ans, fut admis à l'hôpital de Kent, le 30 juillet, 1824, malade d'une hydropisie générale. Il était sujet à des palpitations de cœur depuis plus de vingt ans. Il avait eu souvent recours à la médecine, et la saignée était ce qui l'avait soulagé davantage. Elle eut, avec des médecines diurétiques, le même effet pour un tems, à l'hôpital. Il en sortit presque guéri, le 25 août; mais il y rentra le 23 septembre, dans un état pire que le premier. L'extrême difficulté avec laquelle il respirait, avait été soulagée, pendant son absence, par la saignée; mais elle était revenue presque aussitôt, et lorsqu'il arriva à l'hôpital, il était forcé de se tenir à genoux les coudes appuyés sur une

chaise, et à peine dans cette posture pouvait-il respirer. On eut en vain recours aux remèdes qui lui avaient procuré du soulagement la première fois. Il mourut le 3 octobre, et l'on observa les phénomènes suivants, à l'ouverture du corps, qui eut lieu treize heures après le décès.

“ En ouvrant la poitrine, on y trouva répandue une quantité considérable de fluide aqueux. Les poumons adhéraient fortement des deux côtés à la plèvre costale : ils étaient d'une teinte plus pâle que d'ordinaire, mais sains d'ailleurs. Le fort de la maladie, comme on s'y était attendu, gisait dans le cœur et la membrane qui l'environne. Cette dernière était fort endurcie, et adhérait partout fortement au cœur. En la disséquant pour l'enlever, on en trouva plusieurs parties changées en os ; le cœur lui-même, qui excédait le double de la grosseur accoutumée, se trouva ossifié en plusieurs points de sa surface. On trouva aussi une matière osseuse dans le ventricule gauche, mais la substance de l'organe était en général extrêmement tendre, et l'auricule gauche était si mince que très probablement il aurait crevé de lui-même, si le malade avait vécu encore quelque tems. Ni les valves sémilunaires, ni celles qu'on appelle auriculo-ventriculaires n'étaient ossifiées. Les viscères abdominaux étaient généralement sains, si ce n'est que le foie était livide et peut-être un peu plus dur qu'il ne l'est naturellement. On trouva plusieurs petits calculs dans la vessie du fiel.”

La Chirurgie est une des sciences pratiques qui ont fait le plus de progrès en Europe, particulièrement en Angleterre et en France, depuis un certain nombre d'années. Presque tous les ans, cet art enfante à Londres et à Paris des merveilles nouvelles. Qui n'a pas entendu parler, par exemple, des opérations étonnantes des Dupuytren et des Richerand ? Mais ce n'est pas seulement la vieille Europe qui se distingue dans un art si utile, et quelquefois si difficile et si délicat ; l'Amérique a aussi ses chirurgiens thau-maturges. Nous citerons pour exemple le docteur LOBATUT, de la Louisiane. Un jeune homme de ce pays était aveugle depuis dix ans. Il s'était marié dans cet intervalle, et était devenu père de plusieurs enfans. Ayant entendu parler de la grande habileté du Dr. Lobatut, de la Nouvelle-Orléans, comme oculiste, il se hâta de s'aller mettre sous ses soins, laissant sa femme au Bâtiment Rouge, lieu de sa demeure. En moins de quinze jours, le docteur Louisianais lui rendit l'usage parfait de la vue, et il se trouva en état de s'en retourner voir pour la première fois sa femme et ses enfans.

EDUCATION.

L'ÉDUCATION est une des parties de l'économie morale, si nous pouvons ainsi parler, que nous nous proposons de suivre avec le plus de soin. Nous espérons pouvoir nous procurer pour la suite

tous les renseignemens nécessaires pour parler avec certitude des commencemens, des progrès et de l'état actuel de nos principaux établissemens pour l'enseignement des sciences et des lettres, et même des élémens de l'éducation. Quoiqu'on en puisse dire, l'instruction fait tous les jours des progrès parmi nous : il est présentement peu de paroisses un peu considérables, où il n'y ait une école tenue sur un pied plus ou moins respectable, sans parler de l'enseignement privé qui s'étend aussi de son côté, et peut-être dans une plus grande proportion encore que l'enseignement public. Quoique les Résolutions suivantes aient déjà paru dans le *Spectateur Canadien*, on ne trouvera peut-être pas mauvais que nous les republions ici.

“ Dans une assemblée des Bourgeois et Notables de la Paroisse St. Pierre de L'Assomption, dans le district de Montréal, convoquée par Messire Gaulin, Prêtre, Curé de la dite paroisse, et qui a eu lieu ce jourd'hui au village de L'Assomption, aux fins de prendre en considération les moyens les plus convenables pour l'établissement d'une Ecole en la dite paroisse St. Pierre, les résolutions suivantes ont eu lieu, comme suit :

Résolu, Qu'un comité de onze membres soit nommé immédiatement pour gouverner la dite Ecole, faire tous marchés, réglemens, &c. à ce nécessaires.

Résolu, Que Messieurs REMY GAULIN, prêtre, CHARLES DE ST. OURS, LAURENT LEROUX, J. E. FARIBAUT, BMY. JOLIETTE, ALEXANDRE MABUT, CHARLES LEODEL, Ls. JOS. CHS. CAZENEUVE, BENJAMIN BEAUPRE', AMABLE ARCHAMBAULT, et JOSEPH LE SANCHE, composent le dit comité; que le dit Messire R. GAULIN, prêtre, soit Président d'icelui, et C. DE ST. OURS Vice-Président, comme aussi que L. LEROUX, Ecr. soit Trésorier du dit comité et Mr. L. J. C. CAZENEUVE, Secrétaire.

Résolu, Que sept membres du dit comité, y compris le président, ou en son absence, le vice-président, formeront le quorum.

Résolu, Qu'il est nécessaire et expédient d'ouvrir immédiatement une souscription pour aider à payer le où les Instituteurs de la dite Ecole, et pour d'autres fins.

Résolu, Que toute personne qui souscira à l'avenir la somme de trente schelins courant, payables chaque année, durant trois années, pour le soutien de la dite Ecole, deviendra de plein droit membre du dit comité.

Résolu, Que si aucun des souscripteurs néglige de payer le montant de sa souscription entre les mains du trésorier, il perdra en tel cas, si le comité le juge à propos, son droit comme membre du comité.

Résolu, Que les deniers qui seront perçus par le moyen de la dite souscription, ainsi que ceux qui proviendront de toute autre manière, pour le soutien de l'Ecole susdite, seront employés conformément à ce qu'il sera réglé par le dit comité.

Résolu, Que le comité ne s'assemblera qu'à la réquisition du président ou du vice-président, qui ne pourront requérir telle assemblée que sur la demande qui leur en sera faite par écrit par deux membres du dit comité.

Résolu, Que les remerciemens de cette assemblée sont dûs à Messire GAULIN, prêtre, en reconnaissance de son assistance à former l'établissement de la susdite Ecole.

Lesquelles résolutions ont été signées des personnes présentes à la dite assemblée.

L'ASSOMPTION, le 12 Avril, 1823."

Utilité des Journaux Scientifiques et Littéraires par rapport à l'Instruction.

Si l'on me permet de parler de moi-même, je dirai que c'est à la lecture de journaux de l'espèce ci-dessus que je dois principalement d'avoir fait un cours d'étude régulier. Dès l'enfance, je fus curieux d'apprendre; mais peut-être au désir de l'instruction se mêlait-il toujours quelque chose d'étranger. A l'âge de sept à huit ans, ma plus grande ambition était d'être enfant de chœur; et pour le devenir, je désirais d'apprendre à lire, parceque, selon ce qu'on m'avait fait entendre, c'était là une condition *sine quâ non*. Un peu plus tard, lorsque j'eus appris à lire, écrire, &c. être écolier au collège me semblait à peu près le comble du bonheur. Mais au désir d'apprendre davantage que je devais, en grande partie, à quelques livres qui m'étaient tombés sous la main, se joignait le goût pour l'habit bleu uniforme des écoliers du collège, leurs jeux, leurs promenades en corps, &c. Cependant, ce désir ardent d'entrer au collège, auquel mes parens, qui demeuraient loin de la ville, n'avaient pu se conformer, parceque payer pour moi une pension eût été une chose à peu près audessus de leurs moyens, ce désir ardent, dis-je, s'éteignit peu à peu; tellement qu'à quelque tems de là, mon père m'ayant demandé si je désirais encore d'aller au collège, je lui donnai à entendre que je trouvais le chemin trop long, sans m'informer s'il avait l'intention de me l'accourir. Un peu plus tard, étant chez un oncle, et ne pensant plus au collège, il me tomba sous la main un tome des *Journaux de Trévoux*. On sait que ces journaux contenaient des extraits et la critique des différents ouvrages qui se publiaient alors. Je lus tout ce que je pus, ou crus pouvoir comprendre, dans ce volume, avec une avidité et un plaisir presque indiscibles. La lecture d'un autre tome des mêmes journaux me fit éprouver les mêmes sensations. Alors renâquit tout mon premier penchant pour l'étude, mais sans aucun mélange de motifs étrangers. Ce n'étaient plus ni le surplis ni la ceinture qui me charmaient; c'était le savoir, uniquement le savoir, dans l'intention pourtant d'en faire, quand je l'aurais acquis, un usage convenable. Il me semblait que si je ne parvenais pas à me mettre au fait des sciences dont il était parlé dans mes deux vo-

lumes, je ne pouvais vivre, ou ne pouvais être que malheureux tant que je vivrais. Mes parens, voyant non seulement à mon discours, mais encore à toute mon habitude mentale et corporelle, que ce soin me dévorait en quelque sorte, se déterminèrent à me faire étudier, quoiqu'il leur en coûtât.

M.

 POESIE.

LE LEVER DU SOLEIL.

DEJA l'astre du jour s'est emparé du ciel ;
 Il lance par faisceaux ses rayons sur la terre,
 Et je découvre, à sa lumière,
 Les prodiges sortis des mains de l'Eternel.
 Mon âme élance-toi vers cette clarté pure ;
 Des portes du matin admire la nature,
 Et remplis-toi de son auteur.
 Ah ! si nos yeux pouvaient, sans blesser leur paupière,
 Approcher du soleil, contempler sa splendeur,
 Et s'enfoncer dans sa lumière !
 Ils ne verraient qu'un océan de feux
 Qui ne rencontre aucuns rivages,
 Que tourbillons brûlants, luttant sans cesse entr'eux,
 Et dès la naissance des âges,
 Embrasant les plaines des cieux.
 La pierre se dissout, bouillonne avec furie,
 Au sein de ses foyers ardents ;
 La flamme roule par torrents,
 La lumière par flots jaillit et tombe en pluie.
 C'est aux clartés de tant de feux divins,
 Que marchent les saisons, qu'agissent les humains.
 Mais, grand Dieu, cet amas de lumière éternelle,
 Qu'est-il devant tes yeux ? à peine une étincelle.
 Ce disque dont tes mains ont arrondi les bords,
 Dont jamais les feux ne s'épuisent,
 Colore seulement la surface des corps
 Où ses rayons se brisent.
 Ton œil plus pénétrant perce leurs profondeurs ;
 Réunit sur un point les déserts de l'espace ;
 Il ne parcourt pas, il embrasse,
 Et du même regard il sonde tous les cœurs.

LE MIERRE.

*Tribut de Reconnaissance de Madame M * * * * aux
Dames de Montréal.*

Vous que du nom de sœurs je me plais à nommer,
 Vous qu'on ne peut trop estimer,
 Femmes honnêtes et charmantes,
 Qui possédez si bien l'art de plaire et d'aimer,
 J'ai trouvé parmi vous ces vertus consolantes
 Qui doivent de mes maux adoucir la rigueur.
 Ah ! que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur
 Vous y verriez le prix des âmes bienfaisantes.
 C'est la franchise et la pitié
 Qui forment votre caractère :
 C'est à vos soins, c'est à votre air sincère
 Qu'on reconnaît la parfaite amitié.
 Oui, l'instant seul où je pus vous connaître
 Dut me contraindre à vous aimer toujours.
 Auprès de vous que les momens sont courts ;
 Qu'on est fâché de les voir disparaître !
 Montréal fut pour moi le plus beau des séjours.
 J'y vis les jeux de l'innocence
 Sans y voir les jeux du hazard ;
 J'y vis l'esprit, la gaieté, la décence,
 L'abondance sans luxe et la beauté sans fard.
 J'y vis enfin cette heureuse harmonie
 Qui veut que par un doux lien,
 La société réunie
 S'écarte de tout mal pour ne faire que bien.
 Dans tel pays, la politesse
 N'est qu'une fausse honnêteté,
 C'est l'art d'offrir avec adresse
 Ce qui jamais n'est accepté.
 Dans tel autre trop de fierté
 Fait rougir la délicatesse.
 Et je ne trouve que chez vous
 Cette sincère complaisance
 Qui fit aimer l'ancienne France
 Et rendit ses voisins jaloux.
 Pour vous offrir un triple hommage,
 Mon époux, mes enfans se sont unis à moi ;
 Agrérez-le, mes sœurs, c'est le triple langage
 Du cœur, de l'innocence et de la bonne foi.

Si jamais pièce de vers a senti le jeune homme et l'écolier, c'est sans doute la suivante, et pour cause, puisque c'est l'œuvre d'un étudiant en belles-lettres. Est-elle digne d'être mise sous les yeux du public ? je l'ignore ; mais elle a pour moi le mérite de me rap-

pellé
En l
l'aut
en pa

* Le
par P. R
té, tour

pellier et les plaisirs innocents du jeune âge et ceux de l'amitié. En l'insérant dans la *Bibliothèque Canadienne*, je demande pour l'auteur la même indulgence qu'il est prêt à accorder aux autres en pareil cas. *Hanc veniam petimusque damusque vicissim.* M.

Epître à H. H. sur la Chasse.

ALLONS, tout est-il prêt, as-tu ce qu'il convient ?
 Je suis si bien muni qu'il ne me manque rien.
 C'est trop dire pourtant, car ma vue est si courte,
 Qu'à peine de dix pas je puis voir une tourte.*
 Mais je sais à cela quel remède apporter ;
 C'est une longue-vue, et je vais l'acheter.
 L'un sur l'autre, pour lors, n'ayant nul avantage,
 On verra qui des deux en fera davantage.
 Le gibier dans nos bois commence à se montrer ;
 Vite, point de lenteur, il faut le rencontrer :
 La paresse jamais ne valut rien qui vaille.
 Je me fais fort d'abattre et la grive et la caille.
 Tu peux prendre sur toi de tuer l'étourneau :
 Je t'abandonne encor le merle et le perdreau.
 Le milan, le vautour, et tout oiseau vorace
 N'ont garde d'espérer que nous leur fassions grâce :
 Ce sont des malfaiteurs, des ennemis cruels,
 Des êtres abhorrés du reste des mortels :
 Le meurtre, le carnage est leur plus grande joie :
 Tout être, s'il est faible, est sûr d'être leur proie,
 Et de perdre la vie. Le gentil écureuil,
 Dans mon sac, en tombant, trouvera son cercueil.
 Mais pourquoi ? dira-t-on, il n'est point homicide,
 Et vouloir le tuer, c'est être bien perfide.
 Non, mais il est voleur, il méprise les loix ;
 Pour se remplir le ventre, il dérobe nos noix.
 Comme tel, il mérite, à mon gré, la torture :
 Nous le ferons passer par une mort moins dure.
 Il aurait expiré sur un honteux gibet ;
 Nous l'en délivrerons d'un seul coup de mousquet.
 Il pourrait bien se faire, ô tendre bécassine,
 Que malgré soi l'on vint enrichir la cuisine.
 Mais ce sera bien pis dans la chaude saison,
 Quand nous verrons venir les tourtes à foison,
 En tourbillons épais passer par la campagne,
 Et las, es de voler, gager notre montagne ;

* Le Dictionnaire de l'Académie dit *tourtre* ; mais le Dictionnaire de Rimes par P. RICHELLET, dit *tourte*, oiseau, *turtur*, et le fait rimer avec *courte*, *écourt*, *té*, *tourte*, *pâtisserie* ; et cela me suffit.

Dans les sentiers fangeux de la Pointe à Ménard,
 Comme en un pays sûr séjourner le canard ;
 La bécasse roder autour de nos fontaines,
 Le lièvre, le lapin gambader dans nos plaines ;
 Les timides perdrix errer sur nos côteaux,
 Les pluviers abonder auprès de nos ruisseaux ;
 L'allouette, en un mot, la sarcelle étrangère,
 Nous attendre à la file au bord de la rivière.
 Pour les petits oiseaux, j'en fais bien peu de cas ;
 Les tuer sans raison, la chose ne va pas :
 Ayant de tous côtés des ennemis à craindre,
 Déjà par leur faiblesse ils sont assez à plaindre :
 Je les trouve d'ailleurs et gentils et mignons ;
 Pour tout dire en un mot, nous les épargnerons.
 Mais si la grue à tort voulait entrer en guerre,
 Son cou long de deux pieds ne lui servirait guère :
 Ses ailes, son grand bec ne la sauveraient pas ;
 Un seul coup suffirait pour la jeter à bas :
 Elle verrait alors qu'elle était mal armée,
 Qu'il ne s'agissait pas de combattre un pigmée.
 De même le hibou, pour sa grande laideur,
 Et parcequ'il n'est bon qu'à donner de la peur,
 Recevrait sûrement au milieu de sa sale,
 Ou bien sur sa caboche, une funeste balle.
 Le butor, pour son cri propre à nous effrayer,
 De la belle façon se verrait foudroyer.
 La triste poule-d'eau qui prédit à la terre
 L'orage, écraserait sous un coup de tonnerre.
 Et puis ce sombre oiseau qu'on n'entend que de nuit,
 Si je l'apercevais, serait bientôt détruit.
 Enfin, tout oiseau sale et de mauvais augure,
 Se verrait sur le champ déchirer la figure.
 En voila bien assez, il est tems de finir :
 Ce discours à la fin pourrait tendormir.
 J'oubliais cependant un être détestable,
 Qu'avec grande raison l'on nomme enfant du diable.
 Ah ! si ton mauvais sort, malheureux animal,
 Te mettait devant moi, que tu finirais mal !
 Oui, je te le proteste, une balle sifflante
 Te percerait le front, bête sale et puante.
 Tu n'auras pas de peine à te rendre, je croi :
 Tu chéris pour le moins la chasse autant que moi,
 Et de t'en voir privé te serait un supplice.
 Il n'est point en effet de plus bel exercice :
 Les plus fameux guerriers, en tems d'inaction,
 En firent presque tous leur occupation.

Ismâël et Nemrod, ces anciens conquérants,
 En firent leur métier dès leurs plus tendres ans.
 Les payens ont jugé que la chasse était telle,
 Qu'il n'était pour un dieu de passion plus belle :
 Diane, dans les bois, courait après les cerfs ;
 Apollon poursuivait les oiseaux dans les airs.

ANECDOTES.

Le Saut du Juif. Le capitaine RILEY et ses compagnons de naufrage, traversèrent dans leur voyage de Santa-Cruz à Moggadoze, un passage très dangereux, et fait pour inspirer le plus grand effroi. On le nomme le *Saut du Juif*.

“ Le sentier que nous étions obligés de suivre, dit le capitaine Riley, ne présentait pas plus de deux pieds de largeur d'un côté, et l'on voyait de l'autre un précipice de deux cents pieds de profondeur, qui aboutissait à la mer. Le moindre faux pas d'une mule ou d'un chameau aurait précipité le cavalier et sa monture au bas du roc, où la mort la plus inévitable les attendait, puisqu'aucun buisson, aucune branche n'y présentait à l'homme le moyen de se retenir et de sauver sa vie. Heureusement pour nous, continue le capitaine, il n'était point tombé d'eau depuis longtemps, et la route était entièrement sèche ; l'un de mes compagnons me dit que quand elle était mouillée, on ne s'y hasardait pas ; et que malgré qu'il y eût une autre route en tournant la montagne, qui conduisait bien avant dans l'intérieur, il était arrivé dans celle-ci beaucoup d'accidents fâcheux dont il conservait le souvenir ; il me raconta l'un des plus remarquables, que je vais tracer ici.

“ Une société de Juifs, au nombre de six, se rendant de Santa-Cruz à Maroc, arriva en cet endroit avec des mules chargées ; c'était sur la brune, après le coucher du soleil. Pressés de franchir ce passage avant la nuit, les Juifs négligèrent la précaution d'explorer le site, et de crier avant d'y entrer ; car à chaque bout de ce passage, il existe une habitation d'où l'on peut entendre la voix de ceux qui y viennent, puisqu'il n'a pas un demi-mille de longueur ; d'ailleurs, c'est un signal que ceux qui passent sur cette route ont coutume de donner. Une troupe de Maures, dans le même moment, était entrée de l'autre bout du passage pour se rendre à Santa Cruz : ils avaient également négligé les précautions d'usage, ne supposant pas plus que les Juifs que d'autres qu'eux eussent la hardiesse de traverser cet endroit à une heure avancée. Ayant, tant d'un côté que de l'autre, franchi la moitié du passage, ils se rencontrèrent dans un lieu si étroit qu'on ne pouvait ni passer ni retourner sur ses pas. Les Maures et les Juifs étaient également bien montés ; ni l'un ni l'autre parti ne pouvait se retirer : un seul de chaque troupe, et c'é-

tail celui qui marchait, le premier en avant, pouvait descendre de sa mule. Les Maures en vinrent bientôt aux injures; ils menacèrent les Juifs de les précipiter au fond de l'abîme: quoique ces derniers fussent alors traités en esclaves, et contraints de supporter toutes sortes d'indignités et d'insultes; néanmoins, se trouvant dans une situation si périlleuse, et peu curieux de se rompre le cou pour le bon plaisir des Maures, celui qui se trouvait le premier descendit avec précaution par dessus la tête de sa mule. Il était armé d'un gros bâton: le Maure le plus près de lui l'ayant imité, s'avance pour l'attaquer avec son cimeterre. Tous deux combattaient pour leur vie, dans l'impossibilité de battre en retraite. La mule du Juif fut la première précipitée; et ce dernier voyant son bâton haché par le cimeterre du Maure, et bien convaincu qu'il ne pouvait sauver sa vie, saisit son adversaire à brasse-corps, et sautant dans le précipice, ils furent dans un instant brisés et perdus sans ressource. Deux autres Juifs et un Maure, ainsi que huit mules, périrent de la même manière; et les trois autres Juifs qui avaient eu le bonheur d'échapper, furent tués par les parens des Maures pérés au passage. Depuis ce tems, cet endroit a reçu le nom de *Saut du Juif*. La vue seule de ce funeste lieu suffit pour causer un vertige au matelot le plus intrépide; et si l'on m'eût raconté cette histoire avant d'entrer dans cet effrayant passage, je ne suis pas certain que mon imagination n'eût point troublé mes facultés morales, au point qu'il m'eût été impossible de le traverser avec assurance."

Mr. J. LAMBERT rapporte dans son *Voyage en Canada* une aventure singulière et intéressante de deux jeunes demoiselles Canadiennes. Il est dangereux, dit cet écrivain, de pénétrer un peu avant dans les forêts du Canada, lorsqu'on n'est pas accompagné d'un guide, ou qu'on ne connaît pas suffisamment les routes; et il est arrivé à quelques personnes de périr à peu de distance de leurs habitations. Il y a quelques années, (il écrivait en 1809,) deux jeunes demoiselles qui étaient en visite chez Mr. Nicholas Montour, ci-devant de la Compagnie du Nord-Ouest, et qui résidait alors à la Pointe du Lac, près des Trois-Rivières, entrèrent, un matin, après déjeuner, dans un bois situé sur les derrières de la maison, pour se régaler de fraises et autres fruits qui y viennent en abondance, et qui étaient alors dans leur plus parfaite maturité. L'une d'elles avait à la main un joli roman qu'elle lisait à l'autre; et elles étaient si charmées de leur lecture, et des beautés champêtres qui les environnaient, qu'elles ne pensèrent point à aller diner. Elles continuèrent donc à errer ainsi çà et là, tantôt occupées des charmes du roman, et tantôt s'amusant à cueillir les fruits qui étaient répandus à leurs pieds en profusion, ou qui pendaient en grappes audessus de leurs têtes; mais à la fin, le soleil qui baissait, les avertit qu'il était déjà tard dans l'après-midi.

Elles
elles
gagne
ravan
les gr
embr

Le
errèr
raien
triste
lamb
Ayar
elles
joie
pour
l'abr
feuil
Mais
mer
leur
cons
rait
la p
cueil
décl
mais
pas
ou u
n'au

E
plus
rait
tran
dép
reg
ma
ma
pas
sur
sor
par
che
la
ati
ell
M
pe

Elles pensèrent alors à s'en retourner; mais malheureusement, elles s'étaient écartées de la route, et ne savaient plus de quel côté gagner pour retrouver la maison. Le soleil qui, une heure auparavant, aurait pu leur servir de guide, était maintenant obscurci par les grands arbres de la forêt, et plus le soir approchait, plus leur embarras et leur sollicitude augmentaient.

Le cœur gros de tristesse et l'esprit agité par l'inquiétude, elles errèrent parmi les arbrisseaux et les broussailles, qui leur déchiraient les mains, déplorant par les pleurs et les cris de détresse, la triste situation où elles se voyaient. Leurs vêtements étaient en lambeaux, et leurs cheveux pendaient épars sur leurs épaules. Ayant marché dans ce misérable état, presque jusqu'à la nuit noire, elles arrivèrent près d'une petite cabane: elles tressaillirent de joie en l'apercevant; mais, hélas, elle était vide! Elles furent pourtant bien aises de s'y réfugier pour la nuit, et de s'y mettre à l'abri du serein qui commençait à tomber. Elles ramassèrent des feuilles, dont elles se firent une espèce de lit où elles se couchèrent. Mais, comme on peut se l'imaginer, il leur fut impossible de fermer l'œil, et elles passèrent la nuit à se reprocher à elles-mêmes leur témérité. Elles essayaient néanmoins de tems en tems à se consoler l'une l'autre, dans l'espérance que Mr. Montour enverrait des gens dans le bois pour les chercher. Elles eurent donc la prudence de rester dans la cabane, ou n'en sortirent qu'afin de cueillir des fruits pour apaiser les tourments de la faim. Sur le déclin du jour, elles entendirent dans les bois des cris de Sauvages; mais elles n'osèrent pas répondre, ni sortir de la cabane, ne sachant pas si c'étaient des gens qu'on avait envoyés pour les chercher, ou un parti de Sauvages étrangers, entre les mains desquels elles n'auraient pas voulu se remettre.

Elles passèrent donc encore une nuit en proie aux pensées les plus désespérantes et à des craintes mortelles; pourtant, ce qui paraîtra tout-à-fait singulier, l'une d'elles commença à devenir plus tranquille, se faisant en quelque sorte à sa situation, que, quelque déplorable qu'elle fût, et quelque incertain qu'en fût le terme, elle regardait apparemment comme une aventure romanesque; et le matin suivant, elle resta dans la cabane, et se mit à relire son roman, d'un air fort posé, comme si de rien n'avait été. Il n'en était pas de même de l'autre: elle s'abandonna au désespoir, et s'assit sur son lit de feuilles, se lamentant et déplorant son malheureux sort. Elles furent découvertes dans cet état, vers midi, par un parti de Sauvages qu'on avait envoyés dans le bois pour les chercher, et qui étaient les mêmes dont elles avaient entendu les cris la veille. La joie qu'elles eurent de se voir délivrées d'une situation aussi alarmante, se conceit mieux qu'elle ne peut se décrire: elle ne fut égalée que par le plaisir que leur retour causa à Mr. Montour et à sa famille, qui commençaient à les regarder comme perdues, ayant été absentes pendant près de trois jours. L'endroit

où elles furent retrouvées, était éloigné de la maison de plusieurs milles.

Un monsieur qui voyageait, il n'y a pas bien longtems, dans les Etats-Unis, rapporte un fait remarquable par sa singularité. A un repas de noces, dans la Caroline Méridionale, un jeune avocat proposa qu'un des messieurs présents fût élu président ; qu'on fît prêter à ce président le serment de garder un secret inviolable sur tout ce qui lui serait communiqué, pendant la soirée, en sa qualité officielle ; que chaque monsieur non marié écrivît son nom sur un morceau de papier, et audessous le nom de la demoiselle qu'il désirerait d'épouser ; que chaque demoiselle en fît de même de son côté, et que le papier fût ensuite remis au président pour qu'il le lût à part soi. Si un monsieur et une demoiselle avaient réciproquement fait choix l'un de l'autre, le président devait le leur déclarer ; s'il en était autrement, il devait garder le secret. Après que le président eût été élu, et que les papiers lui eurent été communiqués, il se trouva que douze messieurs et douze demoiselles avaient fait des choix réciproques ; et le voyageur ajoute que sur les douze couples, onze s'étaient mariés.

DECOUVERTES.

Tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, presque tous les jours, les journaux européens annoncent de nouvelles découvertes, d'armes, de vases, de bustes, de médailles, de tablettes, de manuscrits, &c. de l'antiquité grecque ou romaine ; et si cela continue, le tems sera bientôt arrivé où l'on aura recouvré, à peu de chose près, tout ce qui était perdu. La dernière découverte importante annoncée par les journaux, à notre connaissance, est la suivante. Nous aurions désiré des détails plus circonstanciés et des explications plus satisfaisantes ; mais enfin nous donnons la chose telle que nous la trouvons.

Découverte d'anciennes tablettes grecques relatives à la musique. L'incertitude où laissent tous les traités sur la musique des anciens, et l'obscurité dans laquelle le sujet est enveloppé en conséquence, rendent particulièrement intéressante la découverte de deux documens d'une haute antiquité et d'une authenticité incontestable. Ces documens sont *deux tablettes de métal*, qui datent de 709 ans avant l'ère chrétienne, sur lesquelles est gravé en *ancien grec*, le récit d'une fête musicale donnée à Epyros (Corinthe) par Lassus d'Hermione, la troisième année de la seizième olympiade, ou l'an 709 avant Jésus-Christ. Cette découverte, qui doit intéresser également et l'antiquaire et l'amateur de l'art, jette plus de lumières sur la nature de la musique grecque dans ces tems anciens, que

n'ont pu faire les labeurs de tous ceux qui ont écrit sur le sujet depuis la renaissance des lettres.

On a fait dernièrement de nouvelles fouilles dans les ruines de Pompeii, et l'on y a trouvé un beau buste de Ciceron, bien préservé. On y remarque le pois chiche (en latin *cicer*) qui lui a fait donner le surnom qu'il a rendu si illustre. Il paraîtrait par là que les anciens sculpteurs s'étudiaient à attraper l'exakte ressemblance.

Le Canada a aussi ses monumens d'antiquité; et quoique les découvertes que l'on peut faire en ce genre ne datent pas de fort loin, et ne soient pas de nature à intéresser beaucoup en pays étrangers, elles doivent avoir pour nous Canadiens, au moins assez de prix pour que nous ne dédaignons pas d'en faire mention.

Le Vendredi, 23 Juillet de l'année dernière, en creusant sur l'emplacement des Récollets, à Québec, vis-à-vis du palais de justice, on a trouvé la première pierre de leur église, avec une plaque de plomb sur laquelle était cette inscription :

P. O. M.

*Anno Domini 1693, die 14 Julii, quæ
seraphici Bonaventuræ festo solemniter
agebatur; sedente Innocentio XII. summo Pontifice,
regnante Rege christianissimo
Ludovico Magno XIIIIL;*

*Ad perpetuam Dei gloriam,
Virginis deiparæ honorem,
seraphici patris Francisci laudem,
necnon divi Antonii de Paduâ
expressam invocationem,*

*Illustrissimus ac Reverendissimus Dominus Dominus
Joannes de la Croix de Saint-Vallier,
secundus Episcopus Québecensis;
reædificandæ novæ Fratrum minorum Recollectorum
Ecclesiæ et Domûs gratiâ, loco Conventûs antiqui
Nostræ Dominæ Angelorum,*

*eorundem Fratrum, ab ipsomet eximiâ charitate
et pietate in xenodochium mutuati et
mutati, necnon ab iisdem Fratribus liberè cessi;
hunc hujusce Ecclesiæ et Conventûs
sancti Antonii de Paduâ
primarium lapidem
admovit.*

Et sur le revers :

*Eidem ministrabat
F. Hyacinthus Perrault,
Commissarius provincialis totius
Missionis, Guardianus dicti Conventûs,
et novi Edificiî promotor indignus.*

Le Vendredi, 6 Août de la même année, en creusant sur le même emplacement, on a trouvé, à quelques pas plus au sud, une autre pierre contenant l'inscription suivante :

†

D. O. M.

Anno Domini 1693, 14 Julii

Seraphim sacræ diæ,

illustrissimus ac nobilissimus Dominus

Dominus Joannes Bochart de Champigny

Noroy, rei judiciaræ civilis necnon ararii

regii in totâ Novâ Franciâ præfectus,

concessis à se Fratribus Minoribus Red. Missionum

Canadensium, pro insigni erga ipsos charitate,

in vicinio suò, terrâ et fundo eorum

Nostræ Domine de Portiunculâ nuncupati,

propè Quebecum, in memoriale pervenire veteris

eorum Conventus, tunc usui Pauperum sacri

hujus primarii Lapidis eorum novæ sancti

Antonii de Paduâ Ecclesiæ et Conventus

Quebecensis positione munificentiam

et benevolum affectum

consignavit.

PHENOMENES NATURELS.

Au commencement de l'année dernière, la Perse a été en proie aux plus terribles tremblemens de terre dont il avait été fait mention depuis à peu près un demi-siècle. Des montagnes ont été rasées, et ont disparu de la surface de la terre ; des villes entières ont été abimées, et sous leurs ruines ont été ensevelis plus des trois quarts de leurs habitans. Au commencement de la présente année, le même phénomène a causé des désastres semblables dans le nord de la Barbarie, comme le témoigne, entr'autres renseignemens, la lettre suivante datée d'Alger, le 7 Mars, 1825.

“ Mercredi, 2 du mois, cette ville et les environs ont éprouvé un tremblement de terre qui a continué, par intervalles, pendant les cinq jours suivans, et qui a renversé plusieurs maisons et en a endommagé beaucoup d'autres. Il a totalement détruit la ville de Blida, à une journée de marche d'ici, en ensevelissant dans ses ruines presque tous les habitans. Sur une population de 15,000 individus, la plupart Maures, Juifs et Arabes, il n'en a échappé qu'environ 300, et ceux-là même sont mutilés horriblement.

“ Demain, je me propose d'aller voir les ruines de cette ville infortunée, où l'on me dit qu'il se présente une scène de dévastation affreuse. On a déjà retiré 7,000 cadavres des ruines. Dans

sur le même
une autre

un lieu où l'on suppose qu'était un séminaire juif, on a trouvé le corps de 280 enfans, et un nombre immense de corps dans les ruines des mosquées, où le peuple était assemblé, la catastrophe ayant eu lieu à l'heure de la prière (10 heures.)

“ Dans le voisinage immédiat de la ville, il s'est formé des ouvertures de 8 à 10 pieds de largeur sur autant de profondeur : et il est digne de remarque que le même phénomène qui précède ordinairement les éruptions de l'Etna et du Vésuve ont eu lieu à Blida; c'est-à-dire, que les puits et les fontaines se sont entièrement desséchés.”

La lettre ajoute que les troupes envoyées par le gouvernement pour empêcher le pillage, avaient été attaquées par des hordes nombreuses descendues des montagnes, et que le dey avait donné la liberté à tous les esclaves, et ordonné des actions de grâce solennelles de ce qu'Alger avait échappé à la destruction.

Les derniers journaux font aussi mention d'un tremblement de terre qui a eu lieu dans l'île de Luçon, le 26 d'Octobre de l'année dernière, et a abîmé une grande partie de la ville de Manille. Les casernes, plusieurs églises et un grand nombre de maisons furent abattues : les toits des bâtimens qui restèrent sur pied, furent enlevés par un ouragan qui passa ensuite. A quatre milles au-dessus de la ville, sur le bord de la rivière, la terre s'ouvrit avec un fracas horrible, et peu après, on vit la rivière couverte de poissons morts qui dérivait vers la mer. Le nombre des personnes qui avaient péri sous les ruines, ou autrement, n'était pas connu, mais on le croyait très considérable.

en proie
fait men-
s ont été
s entières
plus des
présente
bles dans
enseigne-

rouvé un
ndant les
et en a
ville de
dans ses
e 15,000
échappé
nt.
ette ville
dévasta-
Dans

REGITRE PROVINCIAL.

Naissances.—En cette ville, le 3 de Mai dernier, la Dame de J. R. ROLLAND, Ecuyer, a mis au monde un fils.

A Québec, le 8 du passé, l'épouse de Mr. PIERRE BEDARD, Menuisier, a mis au monde un garçon et deux filles.

En cette ville, le 26 du passé, la Dame d'ALEXIS BOURRET, Ecuyer, a mis au monde un fils.

En cette ville, le 28 du passé, la Dame de Mr. J. T. GAUDET, du Commissariat, a mis au monde un fils.

Mariés.—Aux Trois-Rivières, le 2 de Mai dernier, P. B. DUMOULIN, Ecuyer, Avocat, à Demoiselle FRANÇOISE HERMINE RIEUTORD, fille de feu le Dr. F. Rieutord, tous deux de l'endroit.

Au même lieu, le 14 du passé, THOMAS W. WILLAND, Ecuyer, Avocat, de Québec, à Demoiselle JULIE GUGY, fille de l'Honorable Louis Guky, du dit lieu.

A Boucherville, le 18 du passé, Mr. AUGUSTE STANISLAS DELISLE, Etudiant en Droit, à Demoiselle HENRIETTE TRUDELLE, de l'endroit.

Décédés.—A Beauharnois, le 6 de Mai dernier, JAMES MILNE, Ecuyer, Capitaine de Milice, âgé de 48 ans.

En cette ville, le 10 du passé, Dame ROSE LEMOINE, épouse de Mr. F. X. Dezery, N. P.

Le même jour, Madame JOSEPHTE COUTANT, veuve de feu Mr. Joseph Vachon dit St. Antoine, âgée de 81 ans.

A St. Ambroise, près de Québec, le 14 du passé, à l'âge de 73 ans, AMBROISE TRUDELLE, Ecuyer, Juge de Paix et Capitaine de Milice. Il était, dit la *Gazette de Québec*, de la classe nombreuse dans ce pays, de ceux qui en cultivant leurs propres terres, parviennent par une industrie constante et une prudente économie, à se faire une subsistance nisée, et à se mettre en état d'élever et d'établir honorablement de nombreuses familles. Son père, qui était aussi un cultivateur de la même paroisse, avait un commandement dans la milice qui arrêta l'armée du général Wolfe, dans la tentative qu'elle fit d'enlever les hauteurs de Beauport, près de la chute de Montmorency, et il fut du petit nombre d'officiers tués du côté des Français dans cette occasion. Le capitaine TRUDELLE avait reçu une commission dans la milice, lors de l'irruption que les Américains firent dans la province en 1775. Toujours vigilant et actif dans ce qui regardait le service de son roi et de son pays, il a été dans la vie privée un homme sans reproche et un bon citoyen.

A la Baie St. Paul, le 16 du passé, THOMAS LEE, Ecuyer, ancien Capitaine de milice, âgé de 66 ans.

En cette ville, le 18 du passé, CAROLINE, enfant de Mr. F. GLACKMEYER, âgée de 15 mois.

Le même jour, CAROLO LUCCINIANI, Ecuyer, ancien Capitaine de milice, plus connu dans ce pays sous le nom francisé de CHARLES LUSIGNAN, à l'âge de 106 ans et 7 mois. Nous donnerons, s'il est possible, dans notre prochain numéro, une notice des principaux événements de la longue carrière de ce respectable vieillard.

A Québec, le 29 du mois dernier, J. BTE. CORBIN, Ecuyer, ancien Maître de Langues, et Major au 1er. bataillon des Milices de Québec, âgé de 62 ans.

Bureau du Secrétaire Provincial, Québec, 5 Mai.—Il a plu à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, nommer

HECTOR SIMON HUOT, Ecuyer, Avocat, Procureur, Solliciteur et Consultant dans toutes les Cours de Justice dans cette Province;

JOSEPH NICHOLS, Gentilhomme, Médecin, Chirurgien et Accoucheur, dans cette Province.

Québec, 12 Mai. JAMES DIGNAN, Gentilhomme, Arpenteur, dans cette Province.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME I.

JULIET, 1825.

NUMERO 2.

HISTOIRE DU CANADA.

Ils mirent à la voile le 19, par un beau tems; mais dès le lendemain, le vent changea; il s'éleva de violentes tempêtes, et les vaisseaux, séparés les uns des autres, furent contraints de s'abandonner au gré des vents et de la mer. Cependant, la Grande Hermine arriva dans le golfe, le 23 Juillet, et les deux autres vaisseaux l'y rejoignirent, le lendemain. Le 1er Août, un gros tems les contraignit de se réfugier dans le port *St. Nicholas*, situé à l'entrée du fleuve, du côté du nord, par les 49° 25' de latitude.

Le 10, les trois vaisseaux rentrèrent dans le golfe, et en l'honneur du Saint dont on célèbre en ce jour la fête, Cartier donna le nom de *St. Laurent* à une baie qui est entre l'île d'*Anticosti* et la côte septentrionale; d'où ce nom s'est étendu à tout le golfe, et ensuite au fleuve qui s'y décharge, et qu'on appelait auparavant *Rivière de Canada*.

Le 15, Cartier s'approcha de l'île d'*Anticosti*, ou *Naticotte*, pour la mieux reconnaître; et à cause de la solennité du jour, il la nomma l'île de *L'Assomption*; mais le nom d'*Anticosti* a prévalu dans l'usage ordinaire. Enfin, les trois vaisseaux remontèrent le fleuve, et le 1er Septembre, ils entrèrent dans le *Saguenay*. Cartier se contenta de reconnaître l'embouchure de cette rivière, et après avoir encore rangé la côte, l'espace de quinze lieues, il mouilla auprès d'une île qu'il nomma *Ile aux Coudres*, à cause du grand nombre de coudriers qu'il y trouva. Se voyant engagé bien avant dans un pays inconnu, il se hâta de chercher un port où ses vaisseaux pussent être en sûreté pendant l'hiver. Huit lieues plus loin que l'île aux Coudres, il en trouva une beaucoup plus grande et plus belle, toute couverte de bois et de vignes sauvages: il l'appella l'île de *Bacchus*; mais ce nom a été changé en celui d'*Ile d'Orléans*.

De l'île d'Orléans, Cartier se rendit dans une petite rivière qui en est éloignée de dix lieues, et qui vient du nord: il la nomma *Rivière de Ste. Croix*, parcequ'il y entra le 14 Septembre. C'est la même qu'on appelle aujourd'hui *Jacques Cartier*, bien que Champlain ait cru que c'était la rivière de St. Charles. Le lendemain de son arrivée en cet endroit, il y reçut la visite d'un chef sauvage nommé *DONNACONA*: il traita avec ce chef, par le moyen

de deux sauvages qu'il avait emmenés en France, l'année précédente, et qui entendaient un peu de français.

Jacques Cartier partit de Ste. Croix, le 19 Septembre, avec la Grande Hermine et deux chaloupes, laissant les deux autres bâtimens dans la rivière, où la Grande Hermine n'avait pu entrer. Le 29, il fut arrêté au *Lac St. Pierre*, que son navire ne put passer, parce qu'apparemment, il n'avait pas bien enfilé le canal. Il prit le parti d'armer ses deux chaloupes et de s'y embarquer. Enfin, il arriva, le 10 Octobre, à *Hochelaga*, bourgade située où est présentement Montréal, accompagné de MM. de *Pontbriant*, de la *Pommeraye* et de *Goyelle*, trois de ses volontaires.

Hochelaga, suivant la description qu'en donne Charlevoix, d'après les mémoires de Cartier, était une bourgade de forme ronde: trois enceintes de palissades y renfermaient environ cinquante cabanes longues de plus de cinquante pas chacune, et larges de quatorze ou quinze, et faites en forme de tonnelles. On entrait dans la bourgade par une seule porte, audessus de laquelle, aussi bien que le long de la première enceinte, regnait une espèce de galerie où l'on montait avec des échelles, et qui était pourvue de pierres et de cailloux pour la défense de la place. Les Français furent bien accueillis par les sauvages, habitans de cette bourgade, qui parurent charmés de la visite de ces étrangers. Cartier entre à ce sujet, dans des détails qui paraîtraient plutôt risibles que curieux. Durant son séjour à Hochelaga, il visita la montagne au pied de laquelle la bourgade était bâtie, et lui donna le nom de *Mont-Royal*, ou *Mont-Réal*, comme on prononçait de son tems, lequel s'est étendu à toute l'île. Il découvrit de là une grande étendue de pays dont la vue le charma, et avec raison, remarque Charlevoix, car il en est peu au monde de plus beau et de meilleur; bien que quand Cartier le vit, il fût encore dans son état de nature. Il comprit qu'il aurait pu difficilement trouver un lieu plus propre à faire un établissement solide; et l'esprit rempli de cette idée, il laissa Hochelaga pour retourner à Ste. Croix.

Ses gens s'étaient fait autour de leurs barraques, une espèce de retranchement capable de les garantir d'une surprise: précaution utile, puisqu'il s'agissait de passer l'hiver dans le voisinage d'une bourgade fort peuplée, où commandait un chef dont on avait plus d'une raison de se méfier.

C'était une tradition constante en Canada, du tems de Charlevoix, qu'un des trois vaisseaux de Cartier fut brisé dans le fleuve St. Laurent, vis-à-vis de la rivière Ste. Croix, contre un rocher qu'on appelait encore alors le Rocher de Jacques Cartier. A ce malheur en succéda un plus grand: ce fut une espèce de scorbut dont personne ne fut exempt, et dont tous les Français seraient morts, peut-être, s'ils n'y eussent trouvé, quoi qu'un peu tard, un remède qui opéra sur le champ. C'était une ptisanne faite avec la feuille et l'écorce de l'épinette blanche pilées ensemble. Car-

tier était lui-même attaqué de la maladie, quand les sauvages lui enseignèrent ce secret: il avait déjà perdu vingt hommes, et il lui en restait à peine deux ou trois en état d'agir. Huit jours après qu'on eut commencé à faire usage de ce remède, tout le monde était sur pied.

Cartier s'embarqua dès que la navigation fut libre. Malgré ses pertes, et la rigueur du froid dont il avait eu d'autant plus à souffrir, qu'il avait moins songé à se précautionner contre un inconvenient qu'il n'avait pu prévoir, il ne craignit pas d'assurer à François I, dans un mémoire qu'il lui présenta, après son retour en France, qu'on pouvait tirer de grands avantages des pays qu'il venait de découvrir. Il lui dit que les terres y étaient en général très fertiles, le climat sain, les habitans sociables et aisés à tenir en respect: il lui parla des pelleteries comme d'un objet de grande importance, et insista principalement sur le mérite qu'il y aurait à un prince qui portait le titre de Roi Très-Chrétien, de procurer la connaissance de l'évangile à tant de nations infidèles qu'il ne lui paraissait pas difficile de convertir au christianisme.

Charlevoix dit que quelques auteurs ont prétendu que Jacques Cartier, dégoûté du Canada, avait dissuadé le roi son maître d'y penser davantage; mais il ajoute que cela ne s'accorde nullement avec la manière dont il s'explique lui-même dans ses mémoires, ni avec ce qu'on lit dans les autres relations de ses voyages. Il est en effet plus probable que les fictions et les contes souvent absurdes dont Cartier avait défigurés ses relations, ne contribuèrent pas peu à donner en France une idée peu avantageuse du Canada. Le peu qu'il en rapportait, et le triste état où ses gens y avaient été réduits par le froid et le scorbut, persuadèrent à la plupart que ce pays ne pourrait jamais être d'aucune utilité à la France. On insistait principalement sur ce qu'il n'y avait vu aucune apparence de mines d'or ou d'argent, et c'était alors le seul attrait qui pût entraîner les peuples d'Europe vers des régions sauvages et lointaines.

Cependant quelques personnes de la cour pensaient autrement que le commun, et furent d'avis qu'on ne se rebutât pas si tôt d'une entreprise qui ne devait pas dépendre d'une ou deux tentatives. Celui qui parut entrer davantage dans cette pensée, était un gentilhomme de Picardie nommé François de la Roque, sieur de ROBERVAL, homme de tête, brave, fort accrédité dans sa province, et que François I appelait quelquefois, en plaisantant, le *petit roi du Vimeu*. Il demanda pour lui-même la commission de poursuivre les découvertes en Canada, et il l'obtint: mais une simple commission était trop peu de chose pour une personne de sa considération, et le roi, par des lettres patentes datées du 15 Janvier 1540, le déclare Seigneur de *Norimbègue*, et son Vice-roi et Lieutenant-général en Canada, Hochelaga, Saguenay, Terre-

Neuve, Belle-isle, &c. &c. titres aussi vains que pompeux, puisque ces pays n'étaient habités que par des peuplades sauvages de loin en loin, et que tout y était encore à faire pour en assurer la possession à la France. M. de Roberval partit l'année suivante 1541, avec cinq vaisseaux, ayant sous lui Jacques Cartier en qualité de premier pilote. La navigation fut heureuse: M. de Roberval bâtit un fort, les uns disent sur le fleuve St. Laurent, les autres dans l'île du Cap-Breton, et y laissa Cartier en qualité de commandant, avec une garnison nombreuse, des provisions suffisantes, et un de ses vaisseaux; après quoi, il repartit pour aller chercher en France de plus grands secours.

Il y a bien de l'apparence que Roberval avait mal choisi son poste. Ce qui est certain, c'est que le froid, et les autres incommodités du pays, rebutèrent bientôt la garnison. Les sauvages, de leur côté, prirent ombrage de ces étrangers, et commencèrent à les molester. Cartier et ses gens se rembarquèrent pour retourner en France; mais ils rencontrèrent, près de Terre-Neuve, M. de Roberval qui amenait un grand convoi, et qui les obligea à rebrousser chemin. Dès qu'il eut rétabli toutes choses dans son fort, il y laissa encore Jacques Cartier avec la meilleure partie de ses gens, puis il remonta le fleuve St. Laurent, entra même dans le Saguenay, et renvoya de là un de ses pilotes nommé Alphonse de SAINTONGE, faire des découvertes, et chercher audessus de Terre-Neuve, un passage aux Indes orientales. Saintonge s'éleva jusqu'au 52e. degré de latitude, et s'en revint; mais il y a apparence qu'il ne trouva pas M. de Roberval en Canada; car ce fut à Cartier qu'il rendit compte de ses découvertes.

Les deux nations qui les premières avaient débarqué dans le nouveau monde, osèrent crier à l'injustice et à l'usurpation, quand elles virent que l'on y courait sur leurs traces. "Hé, quoi donc! dit François I, le roi d'Espagne et le roi de Portugal partagent tranquillement l'Amérique, et ne veulent pas que j'y prenne part comme leur frère! je voudrais bien voir le testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage."

M. de Roberval fut retenu quelque tems en Europe, par la guerre déclarée entre François I et l'empereur Charles-Quint. Il fit un nouvel armement en 1549, avec son frère, Achille de ROBERVAL, qui passait pour un des plus braves hommes de France, et que François I appelait, pour cette raison, le *gendarme d'Annibal*. Ils périrent dans ce voyage avec tous ceux qui les accompagnaient, sans qu'on ait jamais su par quel accident ce malheur était arrivé. François I ne parut plus s'intéresser au Canada, après la mort de MM. de Roberval; et les Français portèrent leurs vues sur la Floride, contrée riante et fertile, qui fut trente ans le théâtre de leurs guerres avec les Espagnols et les Anglais. Les voyages de quelques Français au Brésil donnèrent aussi des riches-

ses de
les ro
guère
contin

No
Unis d
qui a
lustre
par le
néralo
M. G
Laure
avec lu
détail
en rap
nous a
article
Les
les eau
d'une
pierre
cette
caires,
l'abîm
haut,
Au fo
pierre
cume
et cet
mente
périen
Le
quelq
rio, e
plate
sablo
A
gran
de g
sorte
L

ses de ce pays une idée qui ne dut pas peu contribuer à faire oublier les régions du nord de l'Amérique septentrionale, qui n'offraient guères que des terres à défricher, au moyen d'un travail dur et continu, et accompagné des plus grandes privations.

(A continuer.)

MINE'RALOGIE.

Nous extrayons le morceau suivant du *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique*, &c. de M. de la ROCHEFOUCAULT-LIANCOURT, qui a fait une excursion dans le Haut-Canada en 1795. Cet illustre voyageur, à qui l'entrée dans le Bas-Canada fut interdite par le Gouverneur d'alors, Lord Dorchester, ne parle de la minéralogie de cette province que d'après le journal de son ami, M. GUILLEMARD, qui dans le même tems, descendit le fleuve St. Laurent de Kingston à Québec. Il regrette, et nous regrettons avec lui, que ce monsieur ne soit pas entré dans un plus grand détail sur ce sujet intéressant. Ce que M. de la Rochefoucault en rapporte n'est, pour ainsi dire, qu'un simple aperçu; mais nous avons cru que cet aperçu pourrait servir de prélude à un article plus détaillé que nous insérerons dans le prochain numéro.

Les bords qui entourent du côté du nord le bassin qui contient les eaux du Niagara, précisément audessus de leur chute, sont d'une terre rougeâtre, très grasse et visqueuse; audessous est la pierre à chaux. Les rochers au travers desquels se précipite cette admirable cataracte de Niagara, sont aussi de pierres calcaires, ainsi qu'une immense quantité de rocs qui se voient dans l'abîme du bassin, et qui ne sont que des débris des rochers d'en haut, que les eaux, dans leur violence, ont entraînés avec elles. Au fond du bassin se trouvent aussi de grandes masses d'une pierre blanche à grain fin, que les gens du pays assurent être l'écume pétrifiée de cette chute; mais l'écume ne se pétrifie point, et cette pierre semble n'être qu'un sulfate de chaux; elle ne fermente pas avec les acides; je ne l'ai point soumise à d'autres expériences.

Le pays entre la chute et Queenston est un plateau élevé de quelques cents pieds audessus de la plaine qui joint au lac Ontario, et où sont bâtis la ville de Newark et le fort de Niagara. Ce plateau semble partout composé de pierre à chaux, et de pierres sablonneuses contenant des dépouilles d'animaux de mer.

A Newark, on voit sur la plaine de grandes masses éparses d'un granit rougeâtre, isolées sur la pierre à chaux, comme les blocs de granit qui se voient à la montagne de Salève, près Genève; de sorte qu'il est impossible de se former une idée de leur origine.

Le pays, dans les environs de Toronto, ou York, est, dans quel-

quels endroits, sablonneux, et dans d'autres, c'est un argile léger; on n'y voit point de rochers.

A Kingston ou Cataraquoui, à l'extrémité nord-est du lac Ontario, on retrouve encore la pierre à chaux de l'espèce argilleuse, à grain fin, et d'un gris foncé. Là, ainsi que sur la plupart des côtes du lac, les cailloux sont des différentes espèces, des schistes durs, des couches de quartz et de granit. A Kingston, on voit près du rivage de grosses pierres noires, roulées, ressemblant à des basaltes, et beaucoup de pierres sablonneuses, contenant des impressions d'animaux de mer.

En descendant le fleuve St. Laurent, le pays est schisteux, et plus loin, dans le voisinage d'un district connu sous le nom de *Mille-Iles*, on trouve une chaîne de granits. Toutes ces îles semblent être composées d'un granit rougeâtre, bien cristallisé, dont le feldspath est l'ingrédient le plus considérable. On voit à *Kadanoqui*, entre Kingston et les Mille-Iles, quelques espèces de stéatite, dont on assure qu'il y a de larges veines dans le voisinage. Dans le granit rougeâtre des Mille-Iles, on trouve des veines d'un granit plus parfait, à plus gros grains, ce qui est très commun dans des pays formés de cette espèce de rocs, comme les Alpes, les montagnes d'Ecosse, et autres moins considérables, mais de la même nature.

La rapidité avec laquelle M. Guillemard a descendu le fleuve St. Laurent, l'a empêché d'observer la nature des pierres qui le bordent. A Montréal cependant, il a pu mieux examiner la minéralogie du pays. Ce pays au nord du St. Laurent, est principalement de pierre à chaux. Au sud, où est situé le village de La Prairie, il n'y a guères que des poudings qui ressemblent beaucoup à cette espèce de roc quartzeux connu en Angleterre sous le nom de *chert*.

L'île de Ste. Hélène, un peu audessous de Montréal, est de cette espèce de roc. Sur les rivages, il y a d'immenses masses de granit, de rocs quartzeux et de poudings, qui semblent avoir été détachés des lits auxquels ils appartenaient, et qu'il est à présent impossible de découvrir. Le sol de la montagne est riche et fertile, rempli de carrières de pierre à chaux. On dit qu'on y a trouvé du charbon de terre. Les maisons, à Montréal, sont la plupart bâties d'une pierre à chaux d'une couleur foncée, très compacte; elle devient blanche au feu, et grise lorsqu'elle est exposée au soleil et à l'air.

La rivière Sorel, après avoir quitté le bassin de Chambly, mouille le pied d'une large et haute montagne appelée Belœil. Entre cette rivière et le fleuve St. Laurent est une plaine immense: sur cette plaine entièrement unie, il ne se trouve point de rocs, et presque aucune pierre. En creusant, on trouve jusqu'à une profondeur considérable, des sols de différentes espèces; du sable, de l'argile, de la terre végétale, et dans beaucoup d'endroits, une

autre matière végétale noire, ressemblant beaucoup à une espèce de tourbe appelée péat,

Le sommet de la montagne de Belœil est d'un granit gris foncé, et à gros grains. Il contient peu de mica, mais une assez grande quantité de schorl noir. Les côtés du sommet sont composés principalement d'un schiste gris noir, et très compact, dont quelques parties ressemblent par leur forme et leur grain à du basalte.

En descendant le Sorel, il n'est presque pas possible de voir de rocs; à Sorel même, les bords sont en argile fin, plein de mica.

En passant à travers le lac St. Pierre, pour aller aux Trois-Rivières, les terres s'élèvent en terrasses d'une manière frappante, mais on voit peu de rocs. Les bords sablonneux des Trois-Rivières montrent un pays épuisé par la culture, et privé de la mince couche de terre qui fournissait à la végétation. Heureusement, on a découvert sous le sable une marne bleue qui a rendu la fertilité au pays. Cette marne est d'un grain fin, très compacte et légère, et elle se trouve à la surface de la terre audessous de la ville des Trois-Rivières.

On rencontre la pierre calcaire jusqu'au promontoire de Québec. On ne sait à quelle distance elle s'étend au-delà. Elle est de qualités et de formes différentes, quelquefois très dure et compacte, d'autres fois presque dans l'état de spath calcaire. Sa couleur est variée par degrés d'un clair brun rougeâtre, jusqu'à un bleu foncé et même noir.

Au sud du fleuve St. Laurent, à la chute de la Chaudière, on trouve encore de la pierre à chaux; mais les couches les plus communes sont un schiste noir, argilleux, à grains fins, dans lesquelles sont entremêlés des lits de pierre calcaire. Il y a dans ces lits beaucoup d'une matière rouge, tendre, argilleuse. Les pierres roulées sur les bords sont de la même nature que les couches adjacentes, mêlées avec plusieurs espèces de schorls et de granits, qui doivent venir des pays plus hauts.

Le rocher sur lequel est la citadelle de Québec est appelé le rocher de diamans, parceque dans beaucoup de ses cavités et crevasses, il y a des cristaux de quartz que l'ignorance a pris pour des pierres précieuses. Ce rocher est composé en plus grande partie de couches calcaires. La pierre est en général très compacte, et de couleur d'un gris foncé.

Sur la plaine audessus, appelée la plaine d'Abraham, on voit encore des pierres à chaux et de grandes masses de granit éparpillées, et remarquables parcequ'elles contiennent beaucoup de schorl. Les pierres sur la rivière sont de différentes espèces de grès, pierres sablonneuses, granits, quartz, et quelquefois de schistes et pierres calcaires.

À l'ance de Wolfe, les couches sont d'un schiste noir, formant un angle très ouvert avec l'horison. Les couches, autour de Qué-

bec, sont en général plus perpendiculaires à la surface de la terre, que dans les pays plus à l'ouest. On dit que les hautes montagnes au nord-ouest de Québec sont de granits. M. Guillemard ne les a pas vues. A la chute de Montmorency, et un peu plus haut sur cette rivière, les couches sont de pierres calcaires, et leur direction est presque parallèle à l'horison.

BOTANIQUE.

Aconit à fleurs de soleil. Aconitum helianthum canadense.—Cet aconit a les racines grosses et charnues. Ces racines poussent des feuilles fort larges à trois pointes, et d'un vert noirâtre. Celles qui naissent sur les tiges, au nombre de sept ou de neuf, sont plus profondément découpées à mesure qu'elles approchent des extrémités. Ces tiges s'élèvent plus qu'à hauteur d'homme, se séparent en plusieurs petits rameaux (péduncules) et sont terminées par de larges fleurs jaunes. Ces fleurs ont ordinairement dix ou douze feuilles (pétales) oblongues, un peu séparées les unes des autres. Au milieu est une espèce de cône applati, couvert de graines, et dont la base est couronnée de petites feuilles vertes.

Eupatoire du Canada, ou Aigremoine à feuilles d'aunée.—Les tiges de cette plante sont d'un rouge mêlé de cendre, rondes, creuses et noueuses. Les feuilles sont de la longueur d'une palme, et larges de trois pouces : elles sont rudes comme celles de la sauge, d'un vert foncé, soutenues quatre à quatre sur des pédicules qui sortent des nœuds de la tige, deux de chaque côté, et tournées les unes vers les autres. Du sein de chaque feuille, il sort un petit rameau environné de feuilles plus petites. Au milieu de l'été, elle est de cinq coudées, et son sommet est couronné d'une infinité de fleurs qui ont des petits poils au lieu de pétales.

Bellis du Canada. Bellis ramosa umbilifera canadensis.—Cette espèce de marguerite est une plante de six pieds de hauteur, dont la racine est extrêmement fibreuse et les feuilles allongées, grasses, rudes, d'un vert obscur, et assez profondément cannelées. De la tige, qui est rude, il sort de toutes parts une quantité de petits rameaux terminés par un grand nombre de fleurs, dont le milieu, qui est d'un vert jaunâtre, est environné de petites barbes, qui ne rougissent jamais, mais sont toujours d'un beau blanc. Chaque fleur a son pédicule, et quoique tous sortent du même point de la tige, ils ne sont jamais de la même longueur. Cette plante naît aux mois de juin et de juillet.

Matagon du Canada. Coriaria herbacea canadensis.—La tige est longue d'environ un pied : aux deux tiers, elle produit seulement deux très petites feuilles, ovales et posées vis-à-vis l'une de l'autre. Elle produit six autres feuilles ovales et longues d'un pouce,

du milieu desquelles s'élance un pédicule qui soutient un bouquet de fleurs renfermé dans une enveloppe composée de quatre feuilles blanches, ovales, longues de cinq pouces, et disposées en croix. Chaque fleur du bouquet est à quatre pétales, portées sur un calice qui est un petit godet légèrement découpé en quatre pointes. Ce calice devient un fruit en forme de baie ronde, charnue, grosse comme un pois, d'un très bon goût, et qui contient un noyau à deux loges.

Bignonia du Canada. Bignonia fraxini foliis, coccineo flore minore.— Cette plante monte jusqu'à la cime des plus grands arbres, et en couvre souvent tout le tronc. Ses feuilles sont ailées et formées de plusieurs lobes dentelés. En juin, juillet et août, elle pousse des bouquets de fleurs rouges assez semblables à celle de la digitale commune. Chaque fleur sort d'un long calice rougeâtre, et est monopétale.

Les plantes sont l'ornement de la terre; elles croissent dans tous les climats, et à toutes les expositions. La nature, qui a pris plaisir à varier leurs formes et leur aspect, leur a aussi donné des mœurs, si l'on peut user de ce terme, et des besoins différents. Il en est qui ne végètent que sur le sol brûlé de la zone torride; d'autres qui habitent les climats doux et tempérés, où elles sont également à l'abri des chaleurs et des froids excessifs; d'autres, qui ne se développent qu'entourées de neiges et de frimats. Telle espèce pare de sa verdure le sommet des plus hautes montagnes; telle autre croît dans les mers les plus profondes. La plupart sont attachées à la terre; un petit nombre, véritables parasites, naissent sur l'écorce d'autres végétaux, et se nourrissent de la sève qu'elles détournent à leur profit.

Toutes les plantes ont une racine; c'est un organe qui croît en sens inverse des autres parties, et qui, pour l'ordinaire, se dirige vers le centre de la terre dans laquelle elle s'enfonce: c'est surtout par la racine que les végétaux prennent leur nourriture.

La tige, moins nécessaire, n'existe pas dans toutes les plantes; elle tend presque toujours à s'élever vers le ciel; mais quelquefois trop faible, et privée de soutien, elle se replie et rampe à la surface de la terre. Dans les arbrisseaux et les arbres, elle est dure et ligneuse; dans les plantes annuelles, elle est molle et herbacée; dans les graminées, elle est composée de tubes soudés les uns à la suite des autres par des nœuds solides; dans le pissenlit, le colchique et quelques autres herbes, elle est dépourvue de feuilles, et porte la fleur à son sommet; dans la plupart des végétaux, elle se couvre de feuilles et se divise en branches, lesquelles se subdivisent en rameaux.

Quelques mois suffisent pour le développement total d'une herbe; mais les plantes ligneuses croissent et se développent durant plusieurs années, et quelquefois pendant des siècles. De petits corps arrondis ou coniques, formés de lames minces, appliqués

les uns sur les autres, se montrent chaque année, dans l'aiselle des feuilles. Ce sont les boutons qui recellent les germes des productions de l'année suivante, et les garantissent de la rigueur de l'hiver. Quelquefois ces boutons naissent sur des racines vigoureuses qui survivent à la chute annuelle des tiges, et alors ils prennent le nom de turion. Le bulbe, ou l'oignon des lis, des aulx, des scilles, n'est autre chose qu'une espèce de bouton, et c'est improprement qu'on lui a donné le nom de racine.

Les boutons produisent des bourgeons qui deviennent des branches ou des rameaux, divisions et subdivisions de la tige principale.

Il suffit de nommer les feuilles pour en rappeler l'idée, et cependant il semble qu'il soit impossible d'en donner une bonne définition. Une multitude de caractères les font reconnaître, mais pas un d'eux n'est applicable à toutes. Les feuilles sont en général des lames vertes qui n'ont, pour ainsi dire, point d'épaisseur, et qui, selon les espèces, prennent des formes différentes : elles naissent des racines, des tiges, des rameaux ; tantôt minces et dilatées, au point même d'où elles partent ; tantôt resserrées à leur naissance en un support nommé pétiole. Les unes ne touchent à la plante que par le point d'insertion ; les autres l'embrassent à leur base, et forment autour des rameaux ou des tiges une espèce de gaine.

À la base des pétioles sont quelquefois des stipules, appendices semblables à de petites feuilles.

Les racines enfoncées dans la terre ont plus d'utilité que d'éclat. Les feuilles, exposées à l'air et à la lumière, sont, sinon toujours la plus éclatante, du moins la plus durable parure du végétal ; et, comme des racines aériennes, elles puisent dans l'atmosphère les fluides qui conviennent au développement de l'individu. Les feuilles sont comparables, sous quelques rapports, aux branchies des poissons et des animaux sans vertèbres.

Telles sont les organes destinés à la conservation des individus : nous allons maintenant indiquer ceux qui servent à la reproduction de l'espèce.

(*A continuer.*)

ECONOMIE RURALE.

J'ai remarqué plusieurs endroits de cette province où la rareté des fourrages se fait particulièrement sentir, et où, conséquemment, les habitants ont de la difficulté à trouver les moyens de nourrir leurs animaux, l'hiver. La chicorée sauvage croît ici, en plusieurs endroits, très abondamment. Je lisais, ces jours derniers, dans un excellent ouvrage, dans lequel on trouve, en-

tr'autres choses, une foule de préceptes utiles sur l'économie rurale, que, "des agronomes ont reconnu que la chicorée sauvage cultivée en grand devient un excellent fourrage, employé soit vert, soit desséché; qu'il est salulaire aux bestiaux, et donne un lait de bonne qualité." Pourquoi n'en ferait-on pas aussi l'essai dans ce pays, dans les paroisses où le foin ne croît pas naturellement, et où la culture du mil et du trèfle ne prospère qu'avec difficulté, ou au moyen de grandes dépenses? D.

Le morceau suivant, que nous trouvons dans un journal publié ici, il y a six ou sept ans, nous a paru mériter, par son importance dans le moment actuel, d'être mis sous les yeux de nos lecteurs.

"On m'a dernièrement fait part d'un trait de la conduite d'un marchand de la Rivière Chambly, qui est trop digne d'imitation pour ne pas mériter d'être rendu public par la voie de l'impression. Il fait ordinairement de grands achats de grains: mais il a mis cette année plus d'exactitude que de coutume à proportionner le prix du bled qu'il achetait à la qualité du grain, en augmentant ou diminuant d'après des règles aussi justes qu'il lui a été possible, le prix du bled, à proportion qu'il était beau, médiocre ou de qualité inférieure, et surtout qu'il était net et sans mélange, ou qu'il s'y trouvait une plus grande ou moindre quantité de grains étrangers. Le résultat a été que les habitants qui lui en ont vendu, ont pris eux-mêmes beaucoup plus de soin cet hiver que dans les années précédentes, pour vanner de manière à vendre du froment plus net, pour profiter de l'excédant du prix. Il en est en outre un grand nombre qui ont ce printemps donné au choix de leur bled de semence beaucoup plus d'attention que par le passé, et qui ont fait des efforts et de la dépense pour s'en procurer à cet effet de la meilleure qualité, et le plus dégagé qu'il leur a été possible d'autres grains. Ce système, s'il était adopté et suivi avec constance, serait également avantageux aux marchands et aux agriculteurs. Il exciterait chez ces derniers un sentiment d'une émulation louable par celui de l'intérêt. Il le serait aussi beaucoup à la Province en général, par la facilité et la sûreté qui en résulteraient pour le commerce des grains, qui est pour nous la vraie source des richesses et la base la plus assurée de notre prospérité.

AGRICOLA."

TOPOGRAPHIE.

Si jamais l'exécution d'un projet a exigé de grandes connaissances topographiques, c'est sans doute celle du suivant. L'article est extrait d'un journal du Nouveau-Hampshire du 7 de Mai dernier.

"L'ouverture d'une communication par eau de Boston à Montréal et à Québec, par le canal de Middleden, la rivière Merrimack, le Pémigewasset, ou les Winnipiseagués et lacs Squam, jusqu'à Plymouth, de là au Connecticut par la rivière Barker, et du Connecticut au St. Laurent par le Passuansic, la rivière Barton, le lac Memphrémagog et la rivière St. François, ne parait plus, à ceux qui ont examiné le sujet avec attention, présenter aucune difficulté insurmontable. Les renseignemens fournis par Mr. Macduffie, arpenteur et ingénieur expérimenté, sont très satisfaisants. Il démontre, par une exacte observation de toute la route, de la plus grande partie de laquelle il a levé le plan, que la chose est très faisable, et beaucoup plus facile qu'on ne le croit généralement. L'importance de l'entreprise doit frapper tout le monde, lorsqu'on réfléchit que cette route passe au cœur même du Nouveau-Hampshire, traverse la partie septentrionale, mais la plus importante et la plus productive, de l'état de Vermont, et la partie centrale, et décidément la meilleure, du Bas-Canada, se terminant au lac St. Pierre, qui communique au fleuve St. Laurent entre Montréal et Québec. La distance de Boston à ce point est d'environ 300 milles, et en allant jusqu'à Montréal, de 350 milles. Toute cette distance est déjà navigable pour des bateaux, excepté environ 100 milles, et sur le reste il se trouve des courants et des masses d'eau en abondance, et bien situés pour alimenter des canaux et des écluses."

L'exécution de ce projet n'exige pas seulement de grandes connaissances topographiques, mais encore d'immenses frais pécuniaires. Nous n'en voulons pour preuve que ce que dit Mr. l'Arpenteur-Général BOUCHETTE des chûtes, des rapides et des portages de la rivière St. François. Nous espérons que nos lecteurs, surtout ceux qui n'ont pas l'ouvrage de Mr. Bouchette, ne seront point fâchés de trouver ici la description qu'il fait de cette rivière.

"La source du *St. François* est un lac du même nom situé dans les *townships* de Garthby et Colerain, d'où il coule au sud pendant environ 30 milles; une partie de cette distance est assez peu connue, n'ayant jamais été exactement examinée; ensuite il prend son cours à peu près au nord-ouest, parcourt environ 80 milles, et se décharge dans le lac St. Pierre. Dans le *township* d'Ascott, une de ses branches va joindre le lac *Memphrémagog*, de l'extrémité duquel plusieurs rivières descendent dans l'État de Vermont; par ce moyen, le transport des marchandises continue dans cette direction. Comme la navigation depuis le lac *Memphrémagog* jusqu'au St. Laurent est gênée par plusieurs puissants obstacles naturels, un détail particularisé de cette navigation servira à faire connaître quelle patience et quelle persévérance il faut pour les surmonter. De la sortie du lac au lieu où le courant se joint au St. François, il y a environ 19 milles; dans cette distance, on trouve une vicissitude singulière de rapides vio-

lent
A e
il y
per
rant
les l
isole
ne n
abs
de n
déch
char
tres
pnis
Bro
bate
on r
où l'
loin
mêm
gers.
mille
est r
form
pren
la, u
cles
end
roch
seule
se p
con
ne se
Chû
ont t
pour
et d'
aux
que
ser.
très
diffic
Pier
tie b
Mal
eau,
déra
là pl

lents, et d'eau paisible où le courant est d'une lenteur ennuyeuse. A environ trois quarts de mille avant qu'il entre dans la rivière, il y a ce qu'on appelle une *chûte*, non à la vérité d'une hauteur perpendiculaire, mais le lit de la rivière étant resserré, et le courant rompu par de hautes chaînes de rochers, il est impossible que les bateaux y passent; on fait même rarement descendre des pièces isolées de bois de construction, l'expérience ayant prouvé qu'elles ne manquaient jamais d'être très-froissées, si elles n'étaient pas absolument mises en pièces. Dans cette distance de trois quarts de mille, la totalité de la descente est de 170 à 180 pieds. On décharge à cet endroit les bacs et les bateaux, on en porte la charge jusqu'au bout de la chute, et on la rembarque sur d'autres bâtimens prêts à la recevoir: de là ils descendent un courant paisible l'espace d'environ six milles, jusqu'aux grandes Chûtes de Brompton, qui ont environ deux milles de longueur; comme les bateaux vides peuvent les descendre du côté de l'ouest seulement, on retire la cargaison et on la transporte jusqu'au pied des chûtes, où l'on recharge les bateaux, et l'on va à environ sept milles plus loin jusqu'aux petites Chûtes de Brompton; là on répète les mêmes opérations, parcequ'il n'y peut passer que des bâtimens légers. En cet endroit, le portage n'a pas plus de 125 toises. Un mille ou deux plus loin, se trouve le *Dutchman Shoot*, où la rivière est rétrécie par une chaîne de rochers et par deux petites îles qui forment un rapide que les bateaux chargés peuvent traverser, en prenant beaucoup de soin et avec quelques difficultés. Après cela, un courant alternativement rapide et lent, n'offre plus d'obstacles pendant quinze milles jusqu'au portage de *Kingsey*; c'est un endroit resserré de la rivière, au milieu de laquelle est un gros rocher, qui est couvert quand l'eau est très haute; et c'est alors seulement que les bateaux chargés peuvent y passer: le courant se précipite à travers ce canal avec beaucoup d'impétuosité, et conserve sa violence pendant plus d'un mille au-dessous. De là il ne se trouve aucun obstacle important jusqu'à ce qu'on arrive aux Chûtes de *Menou*, à une distance d'environ 20 milles; ces chûtes ont trois quarts de mille de longueur, et ne sont praticables que pour les bateaux vides; les Chûtes de *Lord*, deux milles plus bas, et d'environ la même longueur que celles de Menou, sont sujettes aux mêmes inconvéniens, et même à de plus grands; car à moins que l'eau ne soit très haute, les bateaux légers n'y peuvent passer. A six milles au-dessous de cette chute, commence un courant très rapide qui dure quinze milles, et quand on l'a passé, toutes les difficultés sont surmontées, et la rivière est libre jusqu'au lac St. Pierre. Depuis la partie supérieure de la rivière, jusqu'à la partie basse, sa largeur varie depuis 50 toises jusqu'à près d'un mille. Malgré cette alternative incommode de voiture par terre et par eau, le commerce qui se fait par cette voie est actuellement considérable, et dernièrement, dans un seul été, on a fait descendre par là plus de 1,500 barils de potasse et de vuidasse."

ARCHITECTURE NAVALE.

Nous avons vu un tems, qui n'est pas encore bien éloigné, où il ne se construisait point de vaisseaux pour l'étranger, dans ce pays, du moins dans le district de Montréal. Dans ce même tems, on ne voyait aucun pont sur nos rivières : l'architecture navale était à peu près nulle en Canada. Depuis un certain nombre d'années, il s'est opéré sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, un changement étonnant : on passe maintenant sur des ponts élégants et solides plusieurs de nos rivières, et il se construit tous les ans à Montréal, à Québec, et ailleurs, un grand nombre de vaisseaux marchands de toute grandeur et de tout gabari, navires, brigantins, barques, bateaux-à-vapeur, &c. Ces vaisseaux, qui ne le cèdent point, à ce que nous croyons, du côté des matériaux et de la main-d'œuvre, à ceux qui se bâtissent en Europe, ou dans les autres parties de l'Amérique, sont achetés à l'avance, ou se vendent promptement et avec avantage, et forment une branche de commerce profitable à cette province. Pourtant, il faut convenir que le Bas-Canada n'est pas celle des provinces britanniques qui fournit le plus de vaisseaux à la marine marchande de l'Angleterre : on a annoncé qu'il devait s'en construire trois cents, cette année, dans le Nouveau-Brunswick. Mais si une province voisine l'emporte par le nombre, nous l'emportons sûrement par la grandeur, témoin le *Columbus*, le plus grand vaisseau qui ait jamais été bâti. Peut-être ne trouvera-t-on pas mauvais de voir ici une partie de ce qu'ont dit les journaux, l'année dernière, à l'occasion de l'envoi à l'eau de ce bâtiment colossal.

“ *Québec, 29 Juillet, 1824.* Le *Columbus*, qui mesure 3,700 tonneaux de régître, et que nous croyons être le plus grand vaisseau qui ait jamais été bâti, a été lancé hier matin, vers huit heures, sans accident.

“ La foule qui s'était portée sur les lieux de bon matin et dès la veille, était aussi grande que nous en avons jamais vu en Canada : il ne pouvait pas y avoir moins de 5000 personnes, sans compter un grand nombre qui s'étaient rendues à la Pointe Lévi, de l'autre côté du fleuve, qui est large d'environ deux milles en cet endroit. Il y avait beaucoup de personnes accourues d'autres parties de la province ; sept bateaux-à-vapeur, qui se trouvaient dans le port, avaient été mis en requisition pour transporter des passagers, et avaient pris poste auprès du chantier, et une centaine de chaloupes et petits bâtimens, qui s'étaient rendus de bonne heure, étaient dispersés au devant ; ce qui, avec l'activité des charpentiers, la beauté des paysages environnons, et la sérénité du jour, présentait une scène tout-à-fait nouvelle dans ce pays, et sur laquelle le pinceau d'un artiste aurait pu s'employer avec avantage. Nous

sommes informés qu'il en a été fait plusieurs esquisses par des messieurs qui s'étaient placés à la Pointe Lévi.

" Le *Columbus* appartient à une compagnie de marchands en Ecosse, et a été bâti sous la direction d'un M. Wood, jeune homme de Glasgow, qui a montré beaucoup de talent et qui joint à la pratique une connaissance intime de la théorie de l'art.

" Le vaisseau se rendit par un mouvement égal et majestueux dans son élément, et n'avança pas à plus de cent toises dans le fleuve. Pendant ce mouvement, la musique du 68^e régiment, qui était à terre, et celle du 71^e, qui était à bord du *Swiftsure*, jouèrent *God save the King*, ce qui fut suivi d'acclamations générales, et d'une décharge de canon à terre et à bord des bateaux-à-vapeur.

" Le feu prit aux cadres, et se communiqua aux copeaux à l'entour, mais il fut éteint facilement.

" Le vaisseau monta avec la marée la distance d'un mille et demi, où les bateaux-à-vapeur le *Malsham*, le *Swiftsure* et le *Sherbrooke* y furent attachés et le conduisirent à l'ancrage près du saut de *Montmorenci*, à environ six milles au-dessous et à la vue de cette ville. Quoiqu'il ait une apparence un peu lourde, il est bâti très-solidement, et ne tire à présent que treize pieds d'eau: on croit que lorsqu'il sera prêt pour la mer, il n'en tirera guère plus de vingt pieds. Il a quatre mâts, avec un beaupré comme les autres vaisseaux, et traversera l'Atlantique à la voile. Il est commandé par le capitaine M'Kalla, marin expérimenté; et son équipage, d'environ 90 hommes, est composé de matelots envoyés d'Ecosse, l'automne et le printemps dernier.

" Voici ses dimensions exactes: longueur, 303 pieds 6 pouces; largeur, 50 pieds 7 pouces; profondeur, 29 pieds 4 pouces; port, 3690 tonneaux 32-44èmes.

" Les plus grands vaisseaux de la marine royale ont environ 210 pieds de quille. Leur largeur et leur profondeur passent celles du *Columbus*, mais leur tonnage est beaucoup moindre: car des juges compétens nous disent qu'il portera 9000 tonneaux.

" Les capitaux déboursés dans ce pays, pour sa construction, doivent être immenses: des personnes expérimentées comptent qu'il aura coûté au moins £5 par tonneau, exclusivement des mâts et agrès. Il a procuré de l'emploi à un grand nombre de charpentiers et autres depuis neuf mois; et la demande qu'il y en avait pour la construction d'autres vaisseaux, a fait qu'ils ont eu de bons gages, et pendant quelque tems, jusqu'à deux piastres par jour."

On sait que le *Columbus* est parti de Québec pour l'Angleterre, quelque tems après son envoi à l'eau, et qu'à son arrivée dans la Tamise, il a attiré une foule de visiteurs, qui, s'ils n'ont pu admirer son élégance, ont du moins été étonnés de sa grandeur extraordinaire. Placé près d'un vaisseau de ligne, ce dernier ne pa-

raissait, a-t-on dit, dans l'exagération de l'étonnement, que comme un pigmée à côté d'un géant. Le *Columbus* est reparti d'Angleterre, ce printemps, pour venir prendre une cargaison de bois de construction dans un des ports du Nouveau-Brunswick.

Si le *Columbus* est le plus grand des vaisseaux qui aient jamais été construits, celui dont on va lire la description, a peut-être été le plus curieux.

“ *Navire extraordinaire.* Thomas Heywood publia en 1637, la description d'un bâtiment marchand appelé *Souverain de la Mer*, qui avait été construit quelque tems auparavant, et passait pour le plus grand qui fût jusqu'alors sorti des chantiers d'Angleterre. Ce fameux navire avait été construit à Woolwich, dans la même année 1637; sa longueur prise sur quille était de 128 pieds, à quelques pouces près; sa principale largeur était de 48 pieds; sa longueur, prise de l'étambot à l'étrave (*à procrâ ad puppim*.) était de 232 pieds, et sa hauteur, mesurée du bas de sa quille jusqu'au haut de sa lanterne, était de 76 pieds. Il avait cinq lanternes, dont la plus grande pouvait contenir dix personnes debout; trois ponts entiers, un gaillard d'avant, un demi tillac, un quart de tillac et une chambre de conseil. Sa première batterie était percée à trente sabords propres à placer du canon ou du demi-canon; sa deuxième batterie était également percée à trente sabords, où l'on pouvait mettre des coulevrines ou des demi-coulevrines; enfin, les vingt-six sabords de la troisième étaient propres à recevoir des pièces d'autres calibres; son gaillard d'avant avait douze de ces pièces, et ses deux demi-tillacs en avaient 13 à 14, qui se trouvaient rentrées en dedans du bord du bâtiment. Outre cela, il y avait encore à l'extérieur dix pièces d'artillerie, et dix autres pièces placées à diverses distances, dont les intervalles étaient garnis de canardières pour la mousquetterie. Ce bâtiment avait onze ancres dont l'une pesait 4,400 livres. Il avait en outre deux galeries dont tous les ornemens étaient d'un travail fini. Sur les côtés du bâtiment étaient gravés des trophées d'artillerie et des signes symboliques analogues à des actions de terre et de mer. Il était en outre décoré des attributs de la navigation; les chiffres et les armes de leurs majestés Charles II et son épouse, étaient gravés sur les divers angles du bâtiment. Tout était doré et coloré en noir et en or. Les quatre principales pièces de bois avaient été tirées du même pied de chêne. A la tête de la poupe était un Cupidon, et sur le devant du corps du bâtiment un enfant bridant un lion. On voyait sur la façade, six statues représentant *Concilium*, *Cura*, *Conamen*, *Vis*, *Virtus*, *Victoria*. Sur les côtés étaient quatre figures de Jupiter, de Mars, de Neptune et d'Eole. Sur la poupe, on voyait la Victoire au milieu d'un frontispice, et sur le devant le roi Edgard à cheval et foulant aux pieds sept rois.”

Le grand vaisseau qui a été construit, cette année, au même chantier, surpasse le *Columbus* de 5½ pieds en longueur; 10 en largeur, et 5 en profondeur. En voici les dimensions, &c.—Longueur, 309 pieds; largeur, 60; profondeur, intérieurement, 38; extérieurement, 57; tonnage, 5888 tonneaux; ancres, 4½ tonneaux; grand mât, audessus du pont, 75 pieds; grande vergue, 72; beaupré, 60; longueur du cable de chanvre, 100 brasses; circonférence, 27 pouces; pesanteur, 126 quintaux: longueur du cable de chaîne, 120 brasses; cargaison, avant d'être lancé à l'eau, 4000 tonneaux de bois de construction; cargaison totale, de 8500 à 9000 tonneaux; matériaux pour sa construction, 3000 tonneaux de bois, 125 tonneaux de fer, 12 tonneaux d'étoupes, &c.

Ce grand vaisseau, qu'on a appelé d'un nom qui rappelle ces vers de BOILEAU,

Et qui peut sans frémir aborder Woerden?
 Quel vers ne tomberait au seul nom de Heusden?
 Quelle muse à rimer en tous lieux disposée,
 Oserait approcher des bords du Zuiderzée?
 Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
 Zutphen, Wageningen, Harderwick, Knotzembourg?

Ce grand vaisseau, disons-nous, qu'on a appelé, nous ne savons pourquoi, *The Baron of Renfrew*, a été, après une première tentative infructueuse, heureusement lancé à l'eau, le 25 de Juin dernier, et il est probable qu'il sera prêt à partir pour l'Angleterre, chargé de bois de construction, comme son prédécesseur, à la fin de présent mois, ou au commencement du prochain.

CABINET DE CURIOSITÉ'S NATURELLES ET ARTIFICIELLES.

On y voit réunis l'utile et l'agréable.

Il ne s'agit quelquefois que de chercher pour trouver, et souvent, après la recherche, on est surpris de se voir plus riche qu'on ne le croyait. Ceux qui n'ont pas lu les annonces ou les affiches de Mr. T. DELVECCHIO, ignorent qu'il y ait à Montréal un Cabinet de Curiosités Naturelles et Artificielles ouvert au public; et ceux qui, ayant lu les annonces ou les affiches, n'ont pas eu la curiosité de voir le Cabinet, ne l'estiment pas apparemment ce qu'il vaut. Ce Cabinet est le seul, à ce que nous croyons, qu'il y ait en Canada, et c'est, selon nous, à juste titre que Mr. Delvecchio "ôse se flatter que les amateurs de l'Histoire Naturelle, de l'Art et de l'Harmonie y trouveront de quoi satisfaire amplement leur curiosité." Mr. D. lui-même, qui a été dernièrement dans les principales villes des Etats-Unis, et y a vu ce qu'on y peut voir de plus intéressant en ce genre, regarde son Cabinet comme un

des plus curieux, du côté de la variété, qu'il y ait en Amérique. Tout ce qu'il regrette, c'est que l'appartement ne soit pas plus spacieux; mais on peut dire qu'il a su si bien tirer parti de l'espace à sa disposition, et arranger le tout avec tant d'ordre, de goût, et de netteté, si l'on peut user du terme, qu'il n'y aurait qu'une foule trop nombreuse de spectateurs qui pût faire appercevoir du défaut dont il se plaint. La propreté qui règne dans cet appartement, dont le plancher est couvert d'un tapis de toile careautée d'un très bon goût, et le plafond décoré d'une tapisserie où l'on voit des insulaires des Iles Sandwich, de la Société, des Amis, &c. dans leur grand et brillant costume, exécutant des danses, des évolutions militaires, &c. ne contribue pas peu à augmenter le plaisir du spectateur. Il est partagé par des rideaux d'étoffe en trois divisions: la première comprend les animaux et autres productions naturelles, et un nombre de figures en cire; la seconde et la troisième, les ouvrages de l'art. Les instrumens de musique se trouvent dans une chambre séparée, et peut-être en résulte-t-il un meilleur effet.

Nous avons vu plusieurs fois, et toujours avec un nouveau plaisir, le Cabinet de Curiosités de Mr. D. et, si on nous le permettait, nous conseillerions de le voir, non seulement aux personnes qui veulent se récréer agréablement, mais encore à celles qui ont quelque désir de s'instruire, persuadés que des visites à ce Cabinet leur vaudraient autant, et même mieux, que des leçons d'un professeur d'Histoire Naturelle, qui n'aurait pas les mêmes objets à mettre sous les yeux de ses élèves.

Mais pour donner une idée plus complète de ce Cabinet, il est nécessaire d'entrer un peu dans le détail de ce qu'il contient, surtout pour ce qui regarde l'Histoire Naturelle. Cette partie comprend une collection choisie de Quadrupèdes, d'Amphibies, de Reptiles, d'Oiseaux et de Poissons, si bien empaillés, préservés et disposés, qu'on les croirait vivants, si on ne les voyait de près et au grand jour; des Conques et Coquillages de mer en grande quantité, et dont nous pourrions dire ce que VIRGILE disait, dans ses *Géorgiques*, des différentes sortes de vins,

*Sed neque quàm multæ species, nec nomina quæ sint
Est numerus; neque enim numero comprehendere refert;*

(il nous est impossible et inutile de dire combien il y en a d'espèces, et de quels noms on les appelle;) une quantité de Plantes et de Pétifications marines, &c.

Parmi les quadrupèdes, les plus remarquables sont un Ours blanc qui a six pieds de longueur, presque autant de circonférence au haut du corps, et deux et demi au haut des jambes; un Léopard, de six pieds de longueur; une Panthère, un Lionceau, un jeune Tigre, un jeune Sanglier, deux Porcs-épics, un Lézard, de près de quatre pieds le longneur, un Lézard écailleux, &c.

On remarque, surtout parmi les reptibles, deux énormes serpents, de 16 à 18 pieds de longueur, et de plus de deux pieds de circonférence; à côté desquels est un Crocodile du Nil.

Dans la collection d'oiseaux, on distingue principalement l'Austruche, l'Albatros, la grande Poule de Russie, le Toucan, le Pélican, l'Ibis écarlate, l'Oiseau du Paradis, &c. sans parler de plusieurs espèces de Faisans, de Perroquets et d'oiseaux du tropique, remarquables par la beauté et la variété de leur plumage, &c.

Les poissons les plus curieux sont un jeune Goulu de mer, celui qu'on appelle vulgairement Poisson-diable, deux espèces de poissons armés, un Soleil et deux Etoiles de mer.

A tout cela il faut ajouter des serpents, &c. préservés dans des liqueurs, un Agneau à huit jambes, un jeune Pourceau à deux corps, une tête de Bélial à quatre cornes, &c.

Parmi les Figures en cire, les plus remarquables, selon nous, sont celles qui représentent une famille Péravienne, et les Beautés de Philadelphie, de Boston et de Montréal.

Dans les seconde et troisième divisions sont les curiosités exclusivement artificielles: on y voit encore des Figures en cire de jeunes garçons et de jeunes filles qui paraissent animées et jouent des airs sur des timbres; une très-bonne Optique pourvue de très belles Vues; (nous y avons vu la ville de Londres comme on voit celle de Montréal de dessus la Montagne qui l'avoisine;) un grand Concert mécanique d'Automates, et une Maison d'Industrie, l'un et l'autre supérieurs, à ce que nous croyons, à ce qui a jamais été vu en ce genre, du moins dans ce pays.

Le prix que Mr. D. exige pour laisser voir son Cabinet est très-modique, et ne vaut pas, selon nous, à beaucoup près, le plaisir ou l'instruction qu'on en peut retirer; à la vérité, ce Cabinet ne s'ouvre pas pour moins de cinq schelins; mais s'il y a seulement quatre spectateurs à la fois, ils n'ont que trente sols à payer chacun.

PEINTURE.

Si ce qui se fait de grand et de beau chez nos voisins ne nous appartient pas directement, ce grand et ce beau doivent être au moins pour nous un objet d'émulation, un aiguillon pour nous porter à rivaliser avec eux, si nous le pouvons. Nous ne sommes pas absolument dénués de tout dans le genre énoncé ci-dessus: on verra, en tems et lieu, que nous avons eu des peintres qui n'ont pas été sans mérite. En attendant que nous soyons arrivés au moment de parler de ces peintres et de leurs ouvrages, nous mettons l'article suivant sous les yeux de nos lecteurs.

Extrait d'une lettre d'un Monsieur Américain à son ami, à Philadelphie, à la date de Paris, le 28 Avril, 1825.

"Mr. William WEST, (du Kentucky,) vient d'achever de très beaux portraits de Mme. G * * *, et de Melle. C * * *. Je n'ai jamais rien vu de plus beau ni de plus correct. Mr. West a refusé £500 du portrait de Lord Byron : il s'attend à en avoir 1000 guinées à son arrivée en Angleterre. Il laissera Paris dans quelques jours, pour s'établir à Londres, comme peintre de portraits. Je lui ai été de quelque service, en faisant connaître son mérite à plusieurs Anglais de distinction, qui m'ont promis de lui donner de l'emploi. Ils sont persuadés qu'il acquerra bientôt par sa profession une fortune considérable. Il a fait beaucoup de progrès, non seulement du côté du goût, mais encore des connaissances générales et des manières, sans rien perdre de sa modestie ni de ses bonnes mœurs."

LONGEVITE.

HUFFLAND, dans son *Art de Prolonger la Vie*, assure que les exemples les plus extraordinaires de longévité se trouvent parmi les classes d'hommes qui mènent une vie simple et conforme aux vœux de la nature, en travaillant de leurs mains et en plein air, tels que les fermiers, les jardiniers, les chasseurs, les soldats et les matelots. Dans ces conditions, dit-il, l'homme atteint encore, quelquefois, l'âge de 140 et même 150 ans. Il cite à l'appui de ce qu'il avance, diverses personnes qui ont atteint un grand âge, et parmi lesquelles on remarque Henry JENKINS et Thomas PARR, l'un mort âgé de 169 ans, et l'autre de 152 passés; DRAAKEMBORG, le Danois, décédé en 1722, dans la 146ème année de son âge; J. EFFINGHAM, qui mourut en Cornwall, dans sa 144ème année, et le vétéran Prussien MITTELSTED, qui termina sa carrière en 1742, à l'âge de 172 ans.

Tels sont quelques uns des exemples les plus remarquables cités par le Docteur Huffland; mais en feuilletant le Dictionnaire Hollandais de LUSCIUS, dit l'auteur du livre intitulé *Choix de Curiosités*, &c. nous avons trouvé l'exemple encore plus extraordinaire d'un homme qui atteignit sa 180ème année. "Pétrarque CRATAR," dit le Dictionnaire précité, "de la religion grecque, était né dans l'année 1539, et il mourut le 5 Janvier 1724, à Kosfrosch, village situé à quatre milles de Temeswar, sur la route qui conduit à Karansebes. Il avait, par conséquent, vécu 180 ans. Quelques jours avant sa mort, il s'était rendu, appuyé sur un bâton, à la maison de poste de Kosfrosch, pour y demander la charité aux voyageurs. Ses yeux étaient très-enflammés, mais sa vue n'était pas éteinte. Ses cheveux et sa barbe étaient d'une couleur

blanche tirant sur le vert, comme celle du pain moisi. Il lui restait encore quelques dents. Son fils, âgé de 97 ans, déclara que son père était rapetissé de tout la tête, qu'il s'était pour la troisième fois remarié, dans un âge avancé, et que lui était né de ce dernier mariage. Ce vieillard était accoutumé à observer très-rigoureusement les jours de jeûne, et il ne prenait alors aucune autre nourriture que du lait et de certains gâteaux que les Hongrois appellent *Kolatschen*; à quoi il ajoutait un bon verre d'eau de vie du pays. Il avait des enfans de la 5ème génération, avec lesquels il jouait quelquefois, et qu'il prenait dans ses bras. Son fils, quoiqu'âgé de 97 ans, était encore frais et vigoureux. Lorsque le feld-maréchal, comte WALLIS, commandant à Temeswar, apprit que ce vieillard était tombé malade, il fit faire son portrait, lequel était presque achevé, quand il expira."

Les pays où l'on parvient présentement à une plus grande vieillesse, sont la Russie, la Suède, la Norvège et l'Angleterre: c'est dans ces pays du nord de l'Europe que l'homme des champs atteint encore quelquefois 140, 150, et même 160 ans. Cependant il est des exceptions à cette règle, et l'on trouve des exemples de longévité remarquable, dans d'autres pays, même dans ceux où généralement l'homme vieillit de bonne heure, et meurt dans un âge peu avancé: une négresse est morte l'autonne dernier, à la Jamaïque, âgée d'environ 140 ans. Le Signor GULMINI, qui avait été la meilleure voix de taille d'Italie, et le chef de la troupe de musiciens de Benoit XIV, est mort, près de Parme, au commencement du printems dernier, à l'âge de 138 ans.

Un correspondant nous prie "de ne pas oublier d'insérer dans notre présent numéro, la nouvelle suivante qui est officielle et a été reçue par un gentilhomme de la Louisiane."

"Mort, à la Louisiane, en Mai dernier, l'Honorable LOUIS GERAUD RODOLPHE MIVILLE DE CHENE, âgé de 139 ans. Natif de la Suisse, il était fils du Général Miville, Chevalier de Chêne, venu en Canada dans le régiment de Carignan-Salières. Ce Général mourut, quelque tems après son arrivée à la Rivière Ouelle, sans avoir pu jouir de la récompense que le Roi lui avait promise, et qu'il aurait transmise à ses trois fils, qui sont demeurés malheureux dans ce pays."

Le Journal National, de Washington, fait mention d'un homme appelé Alexander BERKELEY, et de sa femme, qui demeurent dans le comté de Charlotte, dans la Virginie, et sont âgés, le premier de 118 ans, et la dernière de 107. Berkeley est natif d'Ecosse; il servit comme soldat, sous le Duc de Marlborough, et émigra en Amérique après la mort de la reine Anne.

Le même journal parle d'un autre ex-soldat, Allemand de naissance, qui demeure dans les environs du lac Champlain, et est âgé, d'après un calcul, de 133 ans, et d'après un autre, de 141.

Quoique le climat du Canada ait toujours passé pour salubre,

on n'y a jamais vu, à ce que nous croyons, d'exemples de longévité aussi extraordinaires que ceux que nous venons de citer. L'homme mort ici dans l'âge le plus avancé, à notre connaissance, était un ex-soldat français connu sous le nom de guerre de VIVARAIS. Nous nous rappelons de l'avoir vu dans notre enfance, il y a environ 30 ans. Il marchait tout courbé, et était obligé de se porter la tête tout-à-fait en arrière pour voir devant lui. Il se disait alors âgé de 118 ans, et nous croyons qu'il mourut un ou deux ans après, dans sa 120e. année.

nous dit qu'il existe dans l'un des fauxbourgs de Montréal, un autre ex-soldat français qui se dit âgé de 113 ou 114 ans, et le prouve par un extrait baptistaire qu'il a eu le soin d'apporter avec lui, en venant dans ce pays, comme s'il eût prévu que son âge dût être, un jour, un objet de curiosité.

Le Canadien proprement dit qui soit parvenu, à notre connaissance, à l'âge le plus avancé, est un cultivateur de la Côte des Neiges, près cette ville, nommé ou surnommé LAMOUCHE, qui est mort il y a 25 ou 30 ans, dans sa 108e. année, subitement, après un tour de promenade dans son champ. Il était parvenu à ce grand âge, exempt d'infirmités, et sans avoir jamais eu recours à la médecine.

Le Docteur RIEUTORD, qui est mort aux Trois-Rivières, il y a cinq ou six ans, dans sa 105e. année, était natif de France, à ce que nous croyons, et Mr. C. LUSIGNAN, qui est décédé ici dernièrement, dans sa 107e. était natif d'Italie.

ANECDOTES.

Les personnes, dit Plutarque, dont le cœur est dominé par l'amour, sortent de la dépendance de tout autre maître, comme ceux qui sont voués à quelque divinité. Une femme vertueuse, qu'un véritable amour unit à son mari, souffrirait plutôt l'approche des ours et des dragons que celle d'un autre homme. Quoiqu'il y ait une foule d'exemples, je ne puis cependant passer sous silence celui d'une Gauloise parfaitement belle, nommée CAMMA, et femme du tétrarque SINATUS. SYNORIX, un des plus puissants d'entre les Gaulois, en devint amoureux, et désespérant ou de la séduire, ou de lui faire violence, tant que son mari vivrait, il le fit périr. Le sacerdoce de Diane, héréditaire dans la maison de Camma, fut pour elle un asyle contre les poursuites de Synorix, et un adoucissement à son malheur. Elle passait presque tous les jours dans le temple de cette déesse, et refusa constamment les grands partis qui se présentaient. Synorix ayant enfin osé lui faire la proposition de l'épouser, elle ne parut pas la rejeter; et, sans lui faire aucun reproche sur la mort de son mari, elle feignit

de croire que c'était l'amour seul, et non la méchanceté, qui l'avait porté à le faire mourir. Synorix, ajoutant foi à ce qu'elle lui disait, se rendit au temple pour la célébration du mariage, Camma alla audevant de lui, le prit par la main, et le conduisit au pied de l'autel de la déesse : là, après avoir fait une libation de vin et de miel empoisonnés, elle en but la moitié, et donna le reste à Synorix. Lorsqu'il eut achevé de boire, elle jeta un grand cri, et appelant à haute voix son époux : " Mon cher Sinatus, dit-elle, c'est dans l'attente seule de ce jour que j'ai trainé, séparée de toi, une vie malheureuse. Maintenant, reçois avec plaisir ton épouse qui t'a vengé du plus scélérat des hommes, et qui est aussi satisfaite de mourir avec lui, qu'elle l'était de vivre avec toi." Synorix s'étant fait transporter dans sa litière, expira bientôt après. Camma lui survécut le reste du jour et de la nuit, et mourut, dit-on, comblée de joie.

Pouvoir de la Musique. Au siècle dernier, la princesse BELMONTE, à Naples, venait de perdre son mari. Un mois s'était écoulé sans qu'elle proferât une seule plainte et versât une seule larme : seulement, vers la chute du jour, on portait la malade dans ses jardins. Mais ni l'aspect du plus beau ciel, ni la réunion de tout ce que l'art ajoutait sous ses yeux au charme de la nature, ni même la fraîcheur et la douce obscurité du soir, rien ne pouvait amener en elle ces émotions attendrissantes qui donnent une issue à la douleur, et lui ôtent ce qu'elle a de déchirant et de trop amer.

RAFF, célèbre chanteur, passant alors à Naples pour la première fois, voulut voir ces jardins fameux par leur beauté. On le lui permit, mais en lui recommandant de ne pas approcher de tel bosquet, où était alors la princesse. Une des femmes de sa suite, sachant que Raff était dans le jardin, proposa à Mme. de Belmonté, non pas de l'entendre, mais de le voir, et de lui permettre de venir la saluer. Raff s'approcha : en allant le chercher, on lui avait fait sa leçon. Après quelques momens de silence, la même femme pria la princesse de permettre qu'un chanteur si fameux, pût au moins lui faire entendre le son de sa voix, et chanter seulement quelques strophes d'une chanson de Rolli ou de Métastase. Le refus n'ayant pas été positif, Raff interpréta ce silence ; et s'étant placé un peu à l'écart, il chanta le premier couplet d'une chanson très touchante de Rolli, qui commence par ce vers : *Solitario bosco ombroso*. Sa voix, qui était alors dans toute sa fraîcheur, et l'une des plus belles et des plus touchantes qu'on ait entendues, la mélodie simple, mais expressive, de ce petit air, les paroles parfaitement adaptées au lieu, aux personnes, aux circonstances, tout cela ensemble eut un tel pouvoir sur des organes qui semblaient depuis longtems fermés et endurcis par le désespoir, que les larmes coulèrent en abondance ; elles ne s'arrêtèrent point pendant plusieurs jours. Ce fut ce qui

sauva la malade, qui, sans cette effusion salutaire, eut inmanquablement perdu la vie.

L'Anecdote suivante, dit l'auteur des *Beautés de l'Histoire d'Amérique*, montre que chez les sauvages, les femmes, souvent victimes aussi des fureurs de la guerre, chérissent la vengeance, comme les hommes, et ne manquent, dans l'occasion, ni de constance, ni de force, ni de résolution, pour la satisfaire.

OROBIA, jeune Muscogule, avait été enlevée par les Illinois, dans une expédition que ceux-ci avaient faite contre sa tribu. Elle fut déposée dans une de leurs huttes, ayant les pieds et les mains liés. Pendant dix jours qu'elle passa dans cette position, elle ne reçut de nourriture que ce qu'il fallait pour l'empêcher de périr. A la onzième nuit, pendant que ses ennemis dormaient près d'elle, elle parvint à dégager une de ses mains, et bientôt après à se délier tout à fait. Son premier mouvement fut d'assurer sa liberté par la fuite; mais elle ne put se résoudre à laisser échapper l'occasion de la vengeance; elle rentre dans la hutte qu'elle a quittée, saisit une hache, assomme celui de ses ennemis qui est le plus à sa portée, s'élance au dehors, et va se cacher dans un arbre creux qu'elle avait remarqué.

Cependant ses ennemis réveillés par les gémissemens du mourant, frémissent de terreur et d'indignation, et se hâtent de la poursuivre. Elle attend qu'ils soient éloignés, et dirigeant sa course d'un autre côté, elle s'enfonce dans les bois. Elle y errait depuis deux jours, lorsque tout-à-coup, elle découvre les Illinois qui suivaient la trace de ses pas. Elle se plonge aussitôt dans un étang couvert de roseaux, qui se trouvait à sa portée, et y reste, dans une attitude qui lui permettait de respirer sans être aperçue, jusqu'à ce que ses ennemis, lassés d'une recherche inutile, se soient éloignés.

Pendant trente-cinq jours, elle parcourut les forêts et les déserts, vivant de racines et de fruits sauvages. Parvenue au bord d'un fleuve large et rapide, elle fit, avec des osiers, une espèce de radeau qui lui servit à le traverser. Enfin, elle fut rencontrée par des guerriers de sa nation, qui lui donnèrent des vêtemens pour se couvrir, et la reconduisirent dans son village.

Il fut un tems où l'usage du thé était à peu près inconnu en Canada. Un monsieur qui se rendait de Québec à Montréal, étant arrivé à une auberge, pria l'hotesse de lui faire du thé pour son déjeuner, en lui en donnant une livre qu'il avait eu la précaution d'apporter avec lui. La femme, au lieu de prendre ce qu'il fallait de feuilles pour faire une tasse de thé, les fit bouillir toutes dans un chaudron, et les apporta au voyageur, sur une assiette, avec un morceau de beurre au milieu. Cette anecdote est rapportée par Mr. J. LAMBERT.

POESIE.

VERS D'UN HOMME QUI SE RETIRE A LA CAMPAGNE.

ENFIN, j'arrive au port : voici les lieux charmans
 Où mon cœur éprouva ses premiers sentimens ;
 Où comme un songe heureux s'envola mon enfance ;
 Age d'or, jours sereins, coulés dans l'innocence.
 Vallons, forêts, ruisseaux, que vous me semblez doux !
 Pour ne plus vous quitter, je retourne vers vous.
 L'or n'éclatera point dans mon humble retraite,
 L'amour de vos déserts, une âme satisfaite,
 Des livres, des amis, le bonheur d'être à soi :
 Voila tous les trésors que j'apporte avec moi.
 Qu'ai-je besoin de plus dans une vie obscure ?
 Il faut beaucoup au luxe, et peu pour la nature.
 O médiocrité, sûr abri des mortels,
 De fleurs, tous les printems, j'ornerai tes autels.
 C'est pour l'ombre des champs que le ciel m'a fait naître,
 Protège la cabane, et l'enclos, et le maître ;
 Daigne écarter les soins, les vices, les revers,
 De ce foyer rustique où j'ai gravé ces vers.

LE BEAU SEJOUR.

QUEL doux attrait vers la beauté m'appelle ?
 Dans tous les lieux où je porte mes pas,
 Quand par malheur je ne lui parle pas,
 Je suis encore heureux de parler d'elle.
 Oui ; le prestige à la femme attaché
 Sur notre cœur assure son empire,
 Rend précieux le nœud qu'elle a touché,
 Et se répand sur l'air qu'elle respire.

Dans un village, un rustique séjour
 Est habité par quelques rêveurs sombres ;
 De leur tristesse, au défaut de l'amour,
 L'amitié seule adoucira les ombres.
 Là, tout-à-coup arrivent la gaîté,
 Le doux plaisir, les jeux, le badinage ;
 L'humble maison est un temple enchanté,
 Le verger triste est un riant bocage.
 Ce changement, qui jamais l'eût prévu ?
 Qui dans ces lieux amène l'allégresse ?
 Un mot l'explique ; une femme a paru,
 Elle a tout fait, et c'est l'enchanteresse.

Sexe adoré ! c'est pour plus d'un bienfait
Que l'homme ému vous offre ses hommages :
Cet univers semble un heureux banquet
Où vous devez inviter tous les âges.

O mes amis ! que ce sexe enchanteur
A droit de plaire à notre âme amoureuse !
Que dans ses dons j'aime le Créateur,
Et que la femme est une idée heureuse !
La femme ! aimable et céleste présent
Qu'il daigna faire à la terre embellie ;
Charmante fleur dont ce Dieu bienfaisant
Sema pour nous le jardin de la vie ! M. CREUZE'.

LAHARPE, dans une brochure sur la langue révolutionnaire, avait proscrit le verbe *fanatiser*, et posait en principe, que dans notre langue *aucun adjectif en IQUE ne peut produire un verbe en ISER*. CHENIER lui prouva par les vers suivants, que le maître se trompait : l'argument est *ad hominem*.

Si par une muse électrique
L'auditeur est électrisé,
Votre muse paralytique
L'a bien souvent paralysé.
Mais quand il est tyrannisé,
Par fois il devient tyrannique.
Il siffle un auteur symétrique ;
Il rit d'un vers symétrisé,
D'un éloge pindarisé,
Et d'une ode anti-pindarique.
Vous avez trop dogmatisé :
Renoncez au ton dogmatique ;
Mais restez toujours canonique,
Et vous serez canonisé.

LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY.

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde :
SALABERRY paraît ; la valeur le seconde ;
Et trois cents Canadiens, qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille Américains s'avancent d'un air sombre ;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur nombre.
C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.

Le Héros Canadien, calme quand l'airain tonne,
 Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
 A placé ses guerriers, observé son rival :
 Il a saisi l'instant, et donné le signal.
 Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
 Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élance
 Le grand nombre l'arrête il ne recule pas :
 Il offre sa prière à l'Ange des combats,
 Implore du Très-Haut le secours invisible,
 Remplit tous ses devoirs, et se croit invincible.
 Ses ennemis confus, poussent des hurlemens,
 Le chef et les soldats font de faux mouvemens.
 SALABERRY qui voit que son rival hésite,
 Dans la horde nombreuse a lancé son élite :
 Le nuage s'entr'ouvre, il en sort mille éclairs,
 La foudre et ses éclats se perdent dans les airs ;
 Du pâle Américain la honte se déploie,
 Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie ;
 Leur intrépide chef enchainé le succès,
 Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.
 Oui ! généreux soldats, votre valeur enchante,
 La patrie envers vous sera reconnaissante ;
 Où une main libérale, unie au sentiment,
 En gravant ce qui suit, vous offre un monument !
 " Ici les Canadiens se couvrirent de gloire ;
 " Oui ! trois cent sur huit mille obtinrent la victoire :
 " Leur constante union fut un rempart d'airain
 " Qui repoussa les traits du fier Américain.
 " Passant, admire les ! . . . Ces rivages tranquilles
 " Ont été défendus comme les Thermopiles :
 " Ici Léonidas et ses trois cent guerriers
 " Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers."

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES,

Extraites des derniers journaux français.

L'auteur de la tragédie d'*Appius*, qui a été jouée avec beaucoup de succès à Lyon, a lu, au Théâtre-Français, une comédie en trois actes et en vers, intitulée: *L'amitié des deux âges*; elle a été reçue par acclamation.

Les poésies de GOETHE, traduites pour la première fois de l'Allemand par Mme. E. PANCHOUKE, forment la huitième livraison des traductions de tous les chefs-d'œuvre classiques. Goëthe, le poète le plus original et le plus gracieux de nos voisins d'outre-Rhin, ne nous est guère connu que par son *Werther*. Les

poésies détachées, dont nous annonçons la traduction, ne sont pas ses moindres titres de gloire.

Le même succès a couronné l'*Histoire des ducs de Bourgogne* et les *Mémoires inédits de Mme. de Genlis*, publiés par le libraire LADVOCAT. Il serait difficile de trouver deux ouvrages d'un intérêt plus opposé par le sujet et par les mœurs des époques qu'ils peignent: mais telle est la puissance d'un style franc, naïf et animé, que M. de BARANTE et Mme. de GENLIS nous amusent également, l'un en nous transportant parmi les révolutions féodales de notre vieille monarchie, l'autre en nous introduisant dans les sociétés si aimables, mais souvent si frivoles, de la fin du 18^e siècle.

Les *Mémoires d'Henriette Wilson*, qui contiennent une foule de détails scandaleux sur la plupart des personnages les plus marquans de l'Angleterre, viennent d'être traduits de l'anglais sous les yeux de l'auteur et corrigés par elle-même. Ces mémoires ont eu un succès prodigieux à Londres.

Précis de la vie de Mina, écrit par lui-même. Ce précis, écrit avec modestie, contient les campagnes de l'auteur lors de la première invasion; les propositions que BONAPARTE lui fit à son retour de l'île d'Elbe; les opérations militaires de MINA pendant la dernière guerre; et est terminé par la capitulation qu'il a obtenue le 1^{er} Novembre 1823.

Le septième volume du *Dictionnaire classique d'Histoire naturelle* vient de paraître à la librairie des frères BAUDOUIN. Cet important ouvrage obtient beaucoup de succès; il forme le résumé complet de tous les dictionnaires, de tous les ouvrages qui ont spécialement traité de cette science utile. Le nom des savans distingués qui le rédigent est une garantie de son exactitude. L'ouvrage sera composé de 15 volumes in-8vo, et d'un atlas de cent planches, qui paraissent par livraisons de dix.

Le 17^e volume de la *Biographie nouvelle des contemporains*, par MM. ARNAULT, JAY, JOUY et de NORVINS, contenant la fin de la lettre P, la lettre Q, et le commencement de la lettre R, vient de paraître.

M. PIROLLE, ancien rédacteur du *Bon Jardinier*, vient de publier un nouvel ouvrage intitulé: *Horticulteur Français; ou Jardinier-amateur*. M. Pirolle se propose de faire paraître, chaque année, des supplémens détachés contenant les découvertes et les nouveaux procédés qui peuvent être mis en usage.

M. C.-L.-F. PANCKOUCKE, après avoir publié, sous le titre de *Barreau Français*, une collection des meilleurs plaidoyers de nos orateurs judiciaires, a mis en vente, sous celui de *Barreau Anglais*, un choix de plaidoyers des avocats anglais, traduit par MM. CLAIR et CLAPIER, avocats à la cour royale de Paris.

Le libraire ARTHUS-BERTRAND vient de mettre en vente le *Voyage du capitaine Hall au Mexique, au Chili et au Pérou*, pendant les années 1820, 1821 et 1822, entrepris par ordre du gouvernement anglais.

Deux
de M. J.
ils se co

" Bi
anciens
découv
térature
gens d
titre d
sons de

La l
volution
deux v
stituan
de M.
moires
tièreme
portan
relatifs
nières
des év
chesse
divers

Nou
cation
frage d
a obten
teurs d

M.
mayan
l'ouvra
Le tex
ques.

que et
distiqu
rata, l
diens
fiction
seulen
elles d
de l'A
et jam
vaste
vaient
fut ab
8vo. q
prix d
à rais

Deux nouveaux volumes de la belle édition des *Œuvres complètes* de M. Jouy, de l'Académie Française viennent d'être mis en vente : ils se composent d'*Essais sur les mœurs du tems*.

"*Bibliothèque portative, ou Galerie historique de tous les peuples anciens et modernes*, contenant leurs révolutions politiques, leurs découvertes dans les sciences, leurs progrès dans les arts et la littérature ; avec des cartes et gravures ; dédiée à la jeunesse et aux gens du monde ; par une société d'hommes de lettres : " tel est le titre d'un ouvrage qui doit paraître en 50 volumes in-36, par livraisons de 2 volumes, à partir du 15 juillet prochain.

La 19^e. livraison de la *Collection des mémoires relatifs à la révolution française*, publiée par les frères BAUDOUIN, se compose de deux volumes : le premier contient l'histoire de l'assemblée constituante, par DURAND DE MAILLANE, et un fragment historique de M. le comte LANJUINAIS sur le 31 mai, 1793. Ces deux mémoires, précieux pour l'histoire, étaient restés jusqu'à ce jour entièrement inédits, et jettent une grande lumière sur des faits importants et peu connus. Le second volume renferme les Mémoires relatifs à la captivité du Temple ; le Journal de CLERY ; les dernières heures de LOUIS XVI, par l'abbé EDGEWORTH ; le Récit des événemens arrivés au Temple, par Madame ROYALE, duchesse d'Angoulême ; et des éclaircissemens historiques tirés des divers mémoires du tems.

Nous avons présagé dans le tems le succès de l'*Essai sur l'éducation des Femmes*, par Mme. la comtesse de REMUSAT ; le suffrage du public a pleinement confirmé notre jugement, et ce livre a obtenu l'estime des meilleurs critiques, des plus justes appréciateurs du talent et de la vérité.

M. W. de SCHLEGEL, (de Bonn,) prépare une édition du *Ramayana*, ou *Poème épique sur les grandes actions de Ramas*. C'est l'ouvrage de VALMIKE, l'un des plus anciens auteurs de l'Inde. Le texte sera accompagné d'une version latine et de notes critiques. M. de Schlegel promet de plus un *Dictionnaire mythologique et géographique*. Le *Ramayana* est composé d'environ 24,000 distiques, distribués en sept livres ; il occupe avec le *Maha-Bharata*, le premier rang parmi les poèmes mythologiques que les Indiens nomment *l'ouranas*, c'est-à-dire, anciennes traditions. Les fictions qu'il contient, dit M. de Schlegel, sont répandues non seulement dans toute l'étendue de l'Inde proprement dite, mais elles ont pénétré dans la presque île au-delà du Gange, dans les îles de l'Archipel Indien, et dans plusieurs contrées de l'Asie centrale ; et jamais, peut-être, héros déifié n'a rempli de sa gloire un aussi vaste théâtre que Ramas. En 1806, CAREY et MARSHMAN avaient commencé, à Sérapore, une édition du *Ramayana* ; elle fut abandonnée. Celle de M. de Schlegel aura huit volumes in-8vo, qui paraîtront par livraison de deux volumes, et seront du prix de 100 francs chacune. Les notes seront imprimées à part à raison de 50 francs par volume.

PHENOMENES NATURELS.

La lettre suivante a paru en anglais dans la *Gazette de Québec* du 30 Mai dernier.

“ Il paraît y avoir eu une chute de neige dans les montagnes, à quelques milles au nord de cette ville, Samedi dernier au matin, et le même jour de bonne heure, les petites mares d'eau étaient couvertes de glace de l'épaisseur d'une piastre, et les jeunes plantes et les feuilles portaient les marques de la gelée. Le 22, la chaleur était à 80 degrés du thermomètre de Fahrenheit, et hier elle était presque aussi haute.

“ On doit avoir remarqué que les changemens dans la température de notre atmosphère sont fréquemment extrêmement grands et subits, et plus encore ici que dans aucune autre partie de la province. Une chaîne de montagnes dont plusieurs ont environ 1000 pieds de hauteur, passe à neuf milles au nord de Québec, et touche le St. Laurent à St. Joachim, à environ huit lieues au-dessous. La même chaîne forme ensuite les rives stériles du fleuve jusqu'à quelque distance plus bas que l'embouchure du Saguenay. En courant à l'ouest, depuis Québec, elle prend la direction du nord-ouest, et ne s'aperçoit des bords du fleuve que quelques lieues au-dessus de la ville. La chaîne de montagnes en question est principalement couverte d'arbres toujours verts, et les rayons du soleil ne pouvant pénétrer jusqu'à la terre, la neige y demeure beaucoup plus tard qu'ailleurs. Très souvent les sauvages de Lorette, qui ne chassent pas à plus de 100 milles au nord ou à l'ouest de Québec, se servent de raquettes jusque vers le 20 Juin, et traversent même les lacs et les étangs sur la glace jusque vers le 10. Il paraît suivre de là qu'au printemps, les vents de nord-ouest passant au-dessus de ces régions froides, étant même formés de leur atmosphère, doivent être très froids; et il est aisé de concevoir que quand ces vents règnent le froid doit être beaucoup plus intense. C'est ce qui semble avoir eu lieu dans l'été de 1816, que les moissons furent presque partout détruites. Ce froid peut se faire sentir subitement, attendu qu'il ne dépend que d'un simple changement de vent.”

DECOUVERTE.

DERNIEREMENT, en creusant un puits, près du fort de Léon, en Lombardie, on a trouvé dans un grand coffre d'airain cerclé en fer, les articles suivans : plusieurs baguettes et plusieurs vases d'or; une couronne enrichie de diamans; une grande quantité de bijoux, des étoffes d'amiante avec des franges brodées en or, des chandeliers avec d'anciennes inscriptions, &c. On conjecture que ces effets ont appartenu à BERANGER, Roi d'Italie, et à son épouse GILDA, qui dans leur guerre avec l'Empereur OTHON I, s'étaient renfermés et fortifiés dans le fort de Léon.

Nais
D'ESTR

Mar
guise,

MALLE

Varenn

A C

E. Ron

En

THOM

de Mr.

Déce

CHEVA

Sauvag

rité de

au détr

condui

ceux a

particu

a assist

En

DUPRE

nada, e

de la M

de suje

Mr. St

amis et

raillés

avec le

Le

lexand

ry, en l

Sou

devant

corpor

A M

Moun

Québe

la cath

A S

P. Des

A Q

ais.

REGITRE PROVINCIAL.

Naissance. A Québec, le 21 Juin dernier, la Dame de J. D'ESTIMAUVILLE, Ecuyer, a mis au monde une fille.

Mariés. A Varennes, le 20 de Juin dernier, par Messire De-guise, Curé de la paroisse et Vicaire-Général, Mr. HYPOLITE MALLEPART, de New-York, à Dlle. DESANGES MALLEPART, de Varennes.

A Champlain, le 26, par D. J. Taylor, Ecuyer, Mr. EDOUARD E. RODIER, à Dlle. JULIE V. DUMONT, tous deux de Montréal.

En cette ville, le 27 du courant, par Messire Boussin, Mr. THOMAS NEAGLE, Maître d'Ecole, à Dlle. ANN O'DONOVAN, fille de Mr. Peter O'Donovan, de Limerick, en Irlande.

Décédés. Au Saut St. Louis, le 5 de Juin dernier, C. N. G. CHEVALIER DE LORIMIER, Ecuyer, Major au Département des Sauvages, âgé de 81 ans. Le Major De Lorimier avait bien mérité de son Roi et de son pays, en servant dans plusieurs guerres, au détriment de ses intérêts particuliers, et il s'était acquis par sa conduite probe, loyale et religieuse, l'estime et le respect de tous ceux avec qui il eut des affaires à transiger, ou qui le connurent particulièrement, comme l'a témoigné le concours nombreux qui a assisté à ses funérailles.

En cette ville, le 11, à l'âge de 60 ans, HYPOLITE ST. GEORGE DUPRE, Ecuyer, Commissaire des Transports pour le Haut-Canada, et Lieutenant-Colonel, commandant le troisième bataillon de la Milice de Montréal. Religieux observateur de ses devoirs de sujet, de citoyen et de chrétien, et doué de qualités estimables, Mr. St. George Dupré a emporté les regrets de ses parents, de ses amis et de tous ceux qui l'ont connu particulièrement. Ses funérailles se sont faites le 14, en présence d'un grand concours, et avec les honneurs militaires dus à son rang.

Le 12, Dlle. MARIA McDONELL, de Keppoch, fille de feu Alexander McDonell, Major au régiment des Fencibles de Glengarry, en Ecosse, justement regrettée de ses nombreux parents et amis.

Soudainement, à la Malbaie, le 8, Mr. PIERRE VERRAULT, ci-devant Enseigne dans le 1er bataillon de la Milice d'élite et incorporée.

A Marchmont, près Québec, le 16, le révérendissime JACOB MOUNTAIN, Docteur en Théologie, Lord-Evêque Anglican de Québec, âgé de 73 ans. Ses restes ont été inhumés, le 20, dans la cathédrale protestante, avec les cérémonies d'usage.

A Ste. Anne, (île de Montréal,) le 21 du courant, la Dame de P. DESRIVIERES BEAUBIEN, Ecuyer, âgée de 36 ans.

A Québec, le 23, LOUIS MOQUIN, Ecuyer, Avocat, âgé de 33 ans. Ce monsieur, par son éducation, son application, ses talens

et son caractère, s'était élevé à un haut degré d'éminence comme membre du barreau. Il est du petit nombre de ceux dont la perte est vivement ressentie au delà du cercle de leur famille et de leurs amis. Les Juges, les Avocats en corps, et un grand concours ont assisté à ses funérailles, qui se sont faites le 25. Après le service, qui a été chanté par Mr. Demers, Grand-Vicaire, Mr. le Juge en Chef, Sewell, a fait un discours concis et pathétique, où il a rappelée les qualités éminentes du défunt comme avocat.

Les Gazettes du mois passé ont annoncé le décès de

LOUIS AMIOT, Ecuyer, Notaire Public, à la Rivière du Loup, (District de Québec,) à la fin d'Avril dernier;

Mr. FRANCIS PIERPONT BURTON, dans la 19ème année de son âge, Officier dans la Marine Royale, et fils aîné de Son Excellence Sir F. N. Burton, Lieutenant-Gouverneur de cette province, à Hastings, dans le comté de Sussex, le 30 Avril dernier;

WALTER DAVIDSON, Ecuyer, âgé de 35 ans, fils unique de feu l'hon. Juge Davidson, et Seigneur de Beaurivage, dans le District de Québec, à Glasgow, le 17 Mai dernier.

Bureau du Secrétaire Provincial, Québec, 9 Juin. Il a plu à son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, nommer,

FREDERICK ANDREWS, et CHARLES AUBRY, Ecuyers, Avocats, Procureurs, Solliciteurs et Consultants; pour cette province.

CLAUDE WEILBRENNER, et JAMES M'CAULAY, Gentilshommes, Médecins, Chirurgiens et Accoucheurs, pour do.

JEAN BTE. DUPUIS, Gentilhomme, Notaire Public.

PIERRE P. TRUDEL, Gentilhomme, Inspecteur de Potasse et Perlasse, pour le District des Trois-Rivières.

Bureau de l'Adjudant-Général des Milices, Québec, 23 Juin. Il a plu à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, commissioner, dans la Division de Milice de Beauport,

Narcisse DUCHESNAY, Lieut. Colonel commandant; George VANFELSON, 1er Major, T. Ainslie YOUNG, 2d. Maj., John M'CALLUM, Capitaine et Adjudant; W. Hadley ANDERSON, Capitaine et Aide-Major; François ROMAIN, Lieutenant et Quartier-Maitre; Augustin DEGUISE, John SMITH, Wm. SMITH, Lieutenants; J. Ryan WOOLSEY, Joseph JONES, Enseignes et Aide-Majors.

Dans la Division de Montmorency,

J. Wm. WOOLSEY, Lieut. Colonel commandant; Louis CAZEAU, Major; Wm. Henry LEMOINE, Louis RACINE, Capitaines; Louis LEMOINE, Lieutenant et Aide-Major; Paul FILION, Charles GUIMOND, Lieutenants; Nicholas LEFRANÇOIS, Enseigne et Quartier-Maitre; Augustin CARRON, Louis RANVOIZE', Edouard CARRON, Julien SAILLANT, Louis CLOUTIER, J. F. GAGNON, Michel BELANGE, J. S. GRAVELLE, Ignace GRAVELLE, Guil. S. HILAIRE, Joseph GIGUIERE, Louis POULIN, Enseignes; Etienne LAMOUREUX, Chirurgien.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME 1.

AOÛT, 1825.

NUMERO 3.

HISTOIRE DU CANADA.

LES Normans, les Basques et les Bretons continuèrent à faire la pêche de la morue, &c. sur le grand banc de Terre-Neuve, dans le golfe de St. Laurent, et dans le fleuve qui s'y décharge; tandis que d'autres continuaient à faire la traite des pelleteries avec les sauvages qui étaient établis, ou qui se rendaient, dans certaines saisons, sur les bords de ce fleuve. Mais il s'écoula près de 50 ans avant que l'on songeât de nouveau en France à établir une colonie dans le Canada. Enfin, le Marquis de LA ROCHE, gentilhomme breton, obtint d'abord de Henri III, et ensuite de Henri IV, le titre de vice-roi, avec la même commission et les mêmes pouvoirs et privilèges qu'avait eus M. de Roberval. Ses lettres-patentes, qui sont datées du 12 Janvier 1598, portent que, conformément à la volonté du feu roi Henri III, sa majesté l'a créé son lieutenant-général au pays de Canada, Hochelaga, Terre-Neuve, Labrador, Rivière de la grande Baie, Norimbègue, et terres adjacentes, aux conditions suivantes: qu'il aura particulièrement en vue d'établir la foi catholique; que son autorité s'étendra sur tous les gens de guerre, soit de mer, soit de terre; qu'il choisira les capitaines, maîtres de navires et pilotes; qu'il pourra les commander en tout ce qu'il jugera à propos, sans que sous aucun prétexte, ils puissent refuser de lui obéir; qu'il pourra disposer des navires et équipages qu'il trouvera dans les ports de France en état de mettre en mer, lever autant de troupes qu'il voudra, faire la guerre, bâtir des forts et des villes, leur donner des lois, en punir les violateurs, ou leur faire grâce; concéder aux gentilshommes des terres en fiefs, seigneuries, chatellenies, comtés, vicomtés, baronies, et autres dignités relevantes du roi, selon qu'il le croira convenable au bien du service, et aux autres de moindre condition, à telles charges et redevances annuelles qu'il lui plaira leur imposer, mais dont ils seront exempts les six premières années, et plus, s'il l'estime nécessaire; qu'au retour de son expédition, il pourra répartir entre ceux qui auront fait le voyage, un tiers de tous les gains et profits mobiliers, en retenir un autre pour lui, et employer le troisième aux frais de la guerre, fortifications et autres dépenses communes; que tous les gentilshommes,

TOM. I. No. 3.

F

marchands et autres, qui voudront l'accompagner à leurs frais, pourront le faire en toute liberté, mais qu'il ne leur sera pas permis de faire le commerce sans sa permission, et cela sous peine de confiscation de leurs vaisseaux, marchandises et autres effets; qu'en cas de maladie ou de mort, il pourra, par testament ou autrement, nommer un ou deux lieutenans pour tenir sa place; qu'il aura la liberté de faire dans tout le royaume la levée des ouvriers et autres gens nécessaires pour le succès de son entreprise; en un mot, qu'il jouira des mêmes pouvoirs, privileges, puissance et autorité dont le sieur de Roberval avait été gratifié par le roi François I.

Le marquis de la Roche, revêtu d'une commission qui le mettait en état de tout entreprendre, voulut aller lui-même reconnaître le pays dont il devait être, en quelque sorte, le souverain: il arma un vaisseau sur lequel il s'embarqua, la même année, avec un habile pilote nommé CHEDOTEL. La première terre qu'il aborda fut l'*Ile de Sable*, éloignée d'environ 25 lieues de la pointe sud-est de l'*Ile Royale*, et où l'on assurait que le baron de LERY avait voulu établir une colonie dès l'année 1500. Il avait bien mal choisi, remarque Charlevoix; l'*Ile de Sable* produit à peine quelques herbes et quelques brossailles, et n'a point de port. Elle n'a que dix lieues de circuit, et l'on trouve dans son milieu un lac qui en a environ cinq: ses deux extrémités sont des bancs de sable, et il y a dans l'intérieur des montagnes de sable assez élevées pour être aperçues de six ou sept lieues en mer. M. de la Roche y débarqua 40 malheureux qu'il avait tirés des prisons de France, et qui s'y trouvèrent bientôt plus mal à leur aise que dans leurs cachots mêmes. Il alla ensuite reconnaître les côtes du continent le plus proche, qui sont celles de l'Acadie, et après y avoir pris toutes les connaissances dont il croyait avoir besoin, il appareilla pour retourner en France. Son dessein était de repasser par l'*Ile de Sable*, pour y reprendre les gens qu'il y avait laissés, mais les vents contraires ne lui permirent pas d'y aborder. Ces malheureux rencontrèrent sur les bords de la mer quelques débris de vaisseaux dont ils fabriquèrent des cabanes pour se mettre à l'abri des injures du tems. C'étaient des débris de navires espagnols partis pour faire un établissement à l'*Ile Royale*, ou du *Cap-Breton*. Il était sorti de ces vaisseaux des moutons et des vaches qui y avaient multiplié, et ce fut pendant quelque tems une ressource pour les malheureux exilés. Le poisson fut ensuite leur unique nourriture; et quand leurs habits furent usés, ils s'en firent de peaux de loups-marins. Enfin, au bout de sept ans, le roi ayant ouï parler de leur aventure, obligea le pilote Chedotel à les aller chercher; mais il n'en trouva plus que douze, les autres étant morts de misère. Sa majesté voulut voir ceux qui étaient revenus dans le même équipage où Chedotel les avait trouvés, couverts de peaux de loups-marins, défigurés, et les cheveux et la barbe d'une

longt
donn
de to
M
contr
l'étal
mêm
c'est
leges
voyag

Le
n'em
ment
GRAV
Mal
pris
pouri
fits tr
vaisse
les p
M. C
et ob
bâtim
M. d
Rivie
soin,
Mais
core
relig
troq
eut l
sac
L'an
merc
mier
proj
L
à M
mar

longueur et dans un désordre à faire horreur. Ce prince leur fit donner à chacun cent écus, et les renvoya chez eux, déchargés de toutes poursuites de justice.

M. de la Roche, de retour en France, y éprouva de grands contretems, et mourut de chagrin, dit-on, après avoir fait pour l'établissement de sa colonie, que pourtant il ne commença pas même, de grandes et inutiles dépenses. Ce qu'il y a de certain, c'est que s'il avait demandé lui-même tous les pouvoirs et privilèges qui lui furent accordés, on pouvait s'écrier à bon droit, en voyant combien il avait peu su se prévaloir de tant d'avantages,

*Quid dignum tanto tulit hic promissor hiatu?
Parturiunt montes, nascitur ridiculus mus.*

A-t-il tenu, ce chantre à large bouche,
Ce qu'il promit avec tant d'apparat?
Oh! non vraiment: la montagne est en couche;
Grande rumeur. Eh! que naît-il? un rat.

Le mauvais succès de l'entreprise du marquis de la Roche, n'empêcha point pourtant qu'après sa mort on ne sollicitât vivement la commission qu'il avait eue du roi. Le sieur de PONTGRAVE, habile navigateur, et un des principaux négocians de St. Malo, avait déjà fait plusieurs voyages à Tadoussac, et avait compris que la traite des pelleteries, si elle était dans une seule main, pourrait être le fond d'un grand commerce, et procurer des profits très-considérables. Il proposa à M. CHAUVIN, capitaine de vaisseaux, d'en demander au roi le privilège exclusif, avec toutes les prérogatives attachées à la commission de M. de la Roche. M. Chauvin gouta cet avis, fit agir les amis qu'il avait à la cour, et obtint ce qu'il demandait. Il équipa aussitôt quelques petits bâtimens, et les conduisit lui-même à Tadoussac, accompagné de M. de Pontgravé. Ce dernier voulait remonter jusqu'aux *Trois-Rivières*, parceque ce lieu, qu'il avait déjà visité et examiné avec soin, lui paraissait plus propre qu'aucun autre à un établissement. Mais le dessein de M. Chauvin n'était pas d'en faire aucun, encore moins de remplir l'article de sa commission qui regardait la religion catholique, qui n'était pas la sienne. Il ne voulait que troquer des marchandises contre des pelleteries, dont en effet il eut bientôt rempli ses vaisseaux. Il laissa néanmoins à Tadoussac quelques uns de ses gens pour faire la traite durant l'hiver. L'année suivante, il arriva de bonne heure à son poste de commerce, et ce second voyage ne lui produisit pas moins que le premier. Il se préparait à un troisième, lorsque la mort mit fin à ses projets.

Le commandeur de CHATTE, gouverneur de Dieppe, succéda à M. Chauvin. Il forma une compagnie où entrèrent plusieurs marchands de Rouen, et quelques personnes de condition, et fit

un armement dont il confia la conduite à Pontgravé, à qui le roi avait donné des lettres-patentes pour continuer les découvertes en Canada, et pour y faire des établissemens. Dans le même tems, Samuel de CHAMPLAIN, gentilhomme saintongeois, capitaine de vaisseaux, et en réputation d'être un officier brave, habile et expérimenté, arriva des Iles Antilles, où il avait passé deux ans et demi. Le commandeur de Chatte lui proposa de faire le voyage du Canada, et il y consentit, avec l'agrément du roi.

Champlain partit avec Pontgravé en 1608. Ils s'arrêtèrent peu à Tadoussac, où ils laissèrent leurs vaisseaux, et s'étant mis dans un bateau léger, avec cinq matelots, ils remonterent le fleuve jusqu'au *Saut St. Louis*, c'est à dire jusqu'où Jacques Cartier avait été. Mais il paraît que la bourgade d'Hochelaga n'existait plus alors, ou était réduite à très peu de choses, puisqu'il n'en est pas dit un mot dans les mémoires de M. de Champlain, qui, suivant Charlevoix, sont extrêmement détaillés.

Ce voyage de MM. Champlain et Pontgravé, utile à leur entreprise, fut nul pour la colonie. A leur retour en France, ils trouvèrent le commandeur de Chatte mort, et sa commission donnée à Pierre Dugast, sieur de MONTS, saintongeois, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et gouverneur de Pons, lequel avait encore obtenu le commerce exclusif des pelleteries, depuis le 40^e jusqu'au 54^e degré de latitude septentrionale, le droit de concéder des terres jusqu'au 46^e, et des lettres-patentes de vice-amiral et de lieutenant-général dans toute cette étendue de pays.

M. de Monts était calviniste, et le roi lui avait permis l'exercice de sa religion pour lui et les siens dans la colonie future, ainsi qu'il se pratiquait alors dans le royaume; mais il s'était engagé à établir la religion catholique parmi les sauvages. C'était un fort honnête homme, dont les vues étaient droites, et qui avait du zèle pour le bien de l'état, et toute la capacité nécessaire pour réussir dans l'entreprise dont il s'était chargé; mais il fut constamment desservi, et conséquemment malheureux. Il avait conservé la compagnie formée par son prédécesseur, et il l'augmenta de plusieurs négocians des principaux ports de France, surtout de celui de La Rochelle. Il se trouva par là en état de faire un armement plus considérable que n'en avait fait aucun de ceux à qui il succédait. Cet armement se composait de quatre vaisseaux, l'un desquels fut destiné à faire la traite des pelleteries à Tadoussac. Pontgravé eut ordre de conduire le second à *Camceaux*, et de courir delà tout le canal que forment l'Ile Royale et l'Ile St. Jean, pour écarter ceux qui voudraient commercer avec les sauvages, au préjudice des droits de M. de Monts. Ce dernier conduisit les deux autres navires. Il était accompagné de M. de Champlain, d'un autre gentilhomme nommé Jean de Biencourt, sieur de POUTRINCOURT, et de plusieurs autres volontaires.

Il était parti du Havre de Grâce, le 7 Mars 1604, et le 6 Mai,

il en
faisa
fisqu
Ppr
com
imm
lui f
un a
s'y r
mois
une
qu'o
O
raler
les n
ques
prov
soien
tour
sain
encor
forêt
lidem
était
meill
situés
ter.
ni da
vit C
lui d
demi
passa
dinai

N
paru
De l
suiv
giqu
L
une
ence

il entra dans un port de l'Acadie, où il rencontra un navire qui y faisait la traite avec les sauvages, malgré les défenses. Il le confisqua, en vertu de son privilège exclusif, et le port fut nommé *Port Rossignol*, du nom du capitaine à qui appartenait le navire, comme si, selon la remarque de l'historien, l'on eut voulu, en immortalisant son nom, dédommager cet homme de la perte qu'on lui faisait souffrir. Au sortir de ce port, M. de Monts entra dans un autre qui fut nommé le *Port au Mouton*, parcequ'un mouton s'y noya. Il y débarqua tout son monde, et y séjourna plus d'un mois, tandis que M. de Champlain explorait toute la côte dans une chaloupe, pour chercher un endroit propre à l'établissement qu'on voulait former.

On appelait autrefois, et l'on appelle encore quelquefois généralement *Acadie*, les deux provinces connues présentement sous les noms de Nouvelle-Ecosse et de Nouveau-Brunswick. Quelquefois on a restreint le nom d'Acadie à la première de ces deux provinces. Il n'y a peut-être pas de pays au monde où les ports soient plus beaux et en plus grand nombre, principalement autour de la presqu'île appelée Nouvelle-Ecosse. Le climat y est sain et le sol fécond. La pêche y était abondante sur les côtes encore plus que présentement, et le gibier était à foison dans les forêts. M. de Monts ne pouvait manquer de réussir à fonder solidement une colonie, s'il choississait bien son poste, et il ne lui était pas nécessaire d'aller bien loin. Il était près de deux des meilleurs ports de l'Acadie, *Camceaux* et *La Haive*, et des mieux situés pour le commerce; mais il ne daigna pas même s'y arrêter. Il n'entra ni dans la *Baie Française*, ni dans le *Port-Royal*, ni dans la rivière *St. Jean*, autres postes avantageux; mais il suivit Champlain, dans une petite île où il résolut de s'établir. Il lui donna le nom de *Ste. Croix*. Cette île qui n'a guère qu'une demi-lieue de circuit, fut défrichée en peu de tems: on s'y logea passablement bien, et l'on y sema du bled qui rapporta extraordinairement.

(A continuer.)

ESQUISSES GÉOLOGIQUES ET MINÉRALOGIQUES.

Nous analysons ou extrayons ce qui suit d'un morceau qui a paru dans le second numéro du *Canadian Review*, sous ce titre: *De l'utilité et de l'objet de la Géologie, et de la meilleure méthode à suivre pour en acquérir la connaissance, avec des esquisses géologiques du Canada.*

La géologie, dit l'auteur de ce morceau, n'est pas simplement une récréation pour ceux qui aiment à s'instruire; c'est une science qui exerce une influence prodigieuse et immédiate sur la

civilisation et la prospérité d'un peuple. Elle donne, par exemple, aux opérations des mines les mêmes règles sûres que la chimie a fournies aux arts économiques. La géologie bannit l'aveugle empirisme. Elle a recueilli, arrangé et examiné un assemblage de faits, ou plutôt de lois, qu'elle a appliquées ensuite aux besoins de la vie. Elle fait voir que certaines substances précieuses, telles que la mine de fer magnétique, l'anthracite, le charbon, le sel, le gypse, &c. ne se trouvent en quantité que dans des dépôts particuliers; de sorte que ce serait en pure perte qu'on les chercherait ailleurs. Souvent aussi elle fait trouver près de soi ce qu'autrement on en croirait fort éloigné. Il n'y a pas longtemps, lorsque les Américains bâtissaient à Sagouina, sur le lac Huron, ils avaient coutume de faire venir leur pierre à chaux du Détroit, c'est à dire de 130 milles, tandis qu'elle se trouve en abondance dans la baie voisine. Les officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson, stationnés au Fort-William, sur le lac Supérieur, faisaient aussi venir la pierre à chaux du lac Huron, bien qu'ils eussent pu l'avoir à 17 milles de distance, au bord de l'eau, près de la base du Mont-tonnerre.

La géologie est le fondement de la géographie physique. De la nature des rochers d'une région dépendent les grands traits de ses montagnes, de ses vallées et de ses plaines, dont la direction, les dimensions et les formes, proviennent de la position des couches, et de la forme extérieure que s'approprie chaque masse minérale. On peut dire la même chose des rivières, qui sont aussi affectées par la puissance d'absorption que possèdent leurs lits. La pierre calcaire étant souvent caverneuse, englutit quelquefois, en partie ou en totalité, les courans qui passent audessus. C'est ainsi qu'une partie de l'eau de la rivière des Outawas, aussitôt après avoir descendu le saut tout-à-fait pittoresque de la Chaudière, entre dans un vide souterrain, et reparait en deux endroits, l'un au milieu de la rivière, à trois quarts de mille audessous, et l'autre à environ deux milles plus bas. Le Canada fournit plusieurs exemples des traits caractéristiques ci-dessus. Le Cap Tourmente, à 30 milles audessous de Québec, dont l'intérieur présente des flancs énormes entrecoupés çà et là de ravines d'une rudesse et d'une grandeur singulières, représente comme on ne peut mieux, la masse informe et grossièrement arrondie d'une montagne de granit. Le Mont-tonnerre, sur le lac Supérieur, offre un précipice basaltique de 1400 pieds de hauteur, d'une magnificence peu commune, et orné comme à l'ordinaire de colonades brutes. C'est à ces lois qui reviennent constamment que sont dûs les rochers de pierres sablonneuses pleines de gerçures et de dégrats qui se voient sur les bords du St. Laurent, à quelques milles audessus de Brockville, et ceux de pierres calcaires à la Chûte de Niagara, comme taillées en marches d'escaliers, où paraissent pendre des tables larges et pointues, et dont la base est

jonchée de ruines granitiques. Le joli village des "Quarante," sur le lac Ontario est tout près d'un rocher de cette espèce, et les îles Manitoulines, du lac Huron, en sont remplies.

La géologie d'un pays a aussi une influence essentielle sur sa botanique. Outre l'effet de la géologie sur le climat, le sol fourni par la décomposition de certains rochers est favorable à la cûe d'un ordre particulier de plantes, est très peu propre à un autre, ou même est absolument stérile et incapable de fournir aucun aliment à la végétation. L'extrême stérilité des contrées situées immédiatement au nord des lacs Huron et Supérieur est due à leurs rochers de granit ou siliceux. Mais le pays au sud du dernier de ces lacs est et sera à jamais un désert improductif, à cause de l'immense quantité de sable et de gravier qui y a été déposé par le même grand déluge qui a porté l'abondance sur les rives septentrionales des lacs Érié et Ontario, dans la belle terre argilleuse et calcaire qui y domine.

Les mêmes espèces de rocs et de pierres se trouvent dans toutes les parties de la terre déjà visitées et explorées, mais non pas toujours dans une identité parfaite; on y trouve quelquefois des marques distinctives, quoique souvent elles soient à peine perceptibles. Cependant quelques unes des variétés des porphyres du lac Supérieur ressemblent beaucoup à ceux d'Arran en Ecosse. Le granit du Serpent dans le lac Huron est le même que celui de quelques parties des Alpes. Le gneis, la siénite et la pierre verte semblable au basalte du lac ci-dessus sont les mêmes qu'en Suède et en Norwège. La siénite de Kingston est la même que celle de Markfield en Angleterre. La pierre calcaire du lac Érié remplie de divers madrépores, pourrait à peine se distinguer de celle des bords de la Mer Rouge; et pour ne pas multiplier les exemples, la pierre noire augitique de la montagne de Montréal se rencontre dans la contrée Sabine, près de Rome, en Italie.

Parmi la confusion apparente qui frappe l'observateur superficiel, on trouve qu'il existe un ordre admirable dans la disposition des rochers. Cette partie du sujet est particulièrement embarrassante, mais elle offre un grand nombre de faits très intéressants. Ces embarras viennent principalement de ce qu'il n'y a qu'une petite partie des couches exposées à la vue, et des déplacements, contorsions et abrasions, causés par des catastrophes qui ont eu leur origine dans l'intérieur de la terre, et par l'action continue des eaux courantes. Ces effets multipliés donnent des idées erronées de la situation, de la direction et des dimensions des couches de roc. Les associations géologiques de ces rochers sont à peu près les mêmes par tout le monde. On les trouve ordinairement dans les mêmes groupes, et ils sont caractérisés par les mêmes ingrédients. Le porphyre, tant du lac Supérieur que d'Angleterre, se trouve en contact avec la pierre sablonneuse rougeâtre et l'amygdaloïde, celle-ci remplie de cornaline, de zéolite,

d'améthyste; &c. ou y est renfermé. La pierre calcaire des montagnes du Canada et de l'Angleterre est dans les deux pays contiguë à des rochers plus anciens; mais celle du Canada diffère en ce qu'elle est placée en couches horizontales, et contient en outre de très belles reliques organiques.

Le contenu des diverses dénominations de rochers est partout à peu près le même. Ce fait jette souvent du jour sur la nature du rocher contenant, lorsqu'il arrive qu'elle est obscure. Les plus anciennes pierres calcaires sont le siège principal du beau minéral appelé trémolite; l'ardoise micacée, celui de la cyanite. Dans la Sybérie, le Connecticut et au lac des Bois, (au nord du lac Supérieur,) le beryl se rencontre dans le granit; la staurotide, dans l'ardoise à mica des deux derniers endroits. On ne trouve des diamans dans un aggrégat quartzeux, qu'au Brésil et aux Indes orientales. Il est un peu singulier qu'on n'ait trouvé qu'une seule substance nouvelle, l'oxide rouge de zinc, dans les États-Unis et le Canada, tandis qu'elles sont en grand nombre dans les régions méridionales de l'Amérique.

RICHARDSON a tracé des esquisses géologiques de l'Amérique du Nord et du Sud. Mais ce n'est pas dans les livres qu'on apprend la géologie. Les traités sur la minéralogie ne peuvent être utiles qu'à ceux qui ont déjà fait des progrès dans la science. Un minéral tenu dans la main offre aux sens un assemblage nombreux de caractères distinctifs que les livres ne peuvent indiquer. Il est probable qu'il existe dans chacune des principales villes du Haut et du Bas-Canada, un cabinet minéralogique assez étendu. Si un tel cabinet n'existait pas, ou si on ne pouvait y avoir un libre accès, on pourrait se procurer une petite collection géologique de Mr. Bakewell, de Londres, pour la somme de £3 3s. et une collection minéralogique de Mr. Mawe, aussi de Londres, pour la somme de cinq à cinquante guinées.

La géologie peut s'étudier, ou comme amusement, ou comme occupation plus sérieuse. Pour parvenir au premier de ces deux objets, il n'est pas besoin de beaucoup de travail; et vraiment heureux est celui qui peut de tems à autre se soustraire aux collisions du commerce, et à l'agitation des passions, pour parcourir les scènes romanesques qui entourent nos villes canadiennes, et reconnaître à chaque coin de la forêt, dans l'association curieuse des couches, leurs brillants cristaux et leurs reliques organiques, la bonté et la sagesse du Grand Architecte, et sa puissance dans les convulsions et la dévastation subséquente causées de tems à autre par les élémens. Pour être en état de profiter de ces excursions, il faut connaître une centaine de masses rocheuses et de minéraux, tels que le granit, le shiste, le basalte, le quartz, la serpentine, le calspar, &c. Le Canadien a l'avantage de pouvoir explorer un sol intact, qui n'a pas été foulé par le pied de l'homme, un territoire vierge, aussi grand que l'Europe. Les

seules choses nécessaires dans le champ sont un marteau d'environ 2½ livres, ayant un manche de 14 pouces de long, s'il s'agit d'entammer un rocher de granit ; mais d'une livre et demie seulement, s'il est question de roches calcaires ou sablonneuses ; d'une boussole ; et d'une petite fiole d'acide sulphurique bien délayé, pour éprouver la présence de la chaux. Les autres instrumens, tels que le soufflet, les balances, le goniomètre, &c. s'emploient à la maison. Il serait bon d'avoir aussi dans sa poche, un livre élémentaire, concis et méthodique. L'auteur recommande le petit volume d'AIKIN, sur les minéraux.

Le nombre des minéraux contenus dans les rochers, ou les composant, se monte à dix-sept cents. Ces minéraux ne se rencontrent pas dans les bois, intacts, frais et brillants comme des fleurs ; mais dégradés par le tems, couverts de terre et de mousse, roulés ; et souvent dans une masse rocheuse il n'y a qu'un petit fragment de visible. Il faut savoir les reconnaître sous leurs différents déguisemens ; mais on ne peut acquérir une connaissance complète de la minéralogie qu'en Europe ou dans les principales villes des Etats-Unis, telles que New-Haven, Boston, New-York, et Philadelphie, où l'on a accès à des cabinets complets et très bien arrangés.

La minéralogie du Canada a été jusqu'à présent presque entièrement négligée ; mais les recherches imparfaites qui ont été faites prouvent que ce pays est riche en minéraux des espèces les plus rares, et ne manque pas de ceux qui sont applicables à des fins économiques. La pétalite, une des substances les plus rares qu'il y ait dans la nature, et d'autant plus remarquable qu'elle contient le quatrième alkali, la lithie, découvert dernièrement, a été envoyé d'York en 1820, par le Dr. LYON, chirurgien des forces. Au beryl, (du lac des Bois,) au feldspath de Labrador, (du lac Huron,) à l'axinite, (de Hawkesbury, sur la rivière des Outawas,) l'aventurine, (du lac Huron,) l'amétyste, (des lacs Supérieur et Huron,) l'apatite, phosphate de chaux, (du Fort-William,) on peut ajouter l'arragonite, (de la Chine,) la strontiane, en formes magnifiques, (des lacs Erié et Ontario, &c.) le schorl, (sur les bords du St. Laurent,) le grenat précieux et de manganèse, (sur les bords de la rivière Moira et du lac Ontario,) la cornaline, l'agate, la zéolite, la préhnite, la baryte et le fluor spar, (au lac Supérieur,) la coccolite brune et verte, (à Montréal) Hull, sur la rivière des Outawas,) l'olivine, l'augite, (à Montréal,) la staurotide, (au lac La Pluie,) et une authophyllite très-rare, (au Fort Wellington.) Les marbres et la serpentine se rencontrent très-fréquemment. La plombagine, la mine d'antimoine, de plomb, de fer et de cuivre sont très-communes. La rive septentrionale du lac Erié offre d'immenses lits de gypse, dont on fait un grand usage en agriculture.

La géologie du Canada devient d'autant plus intéressante que ce pays renferme la chaîne des mers d'eau douce du St. Laurent, monumens, entre mille autres, du dernier déluge, qui répandent de la lumière sur l'histoire des pays dont la civilisation plus hâtive a détruit ces vestiges remarquables. Le lac Supérieur lui-même, ainsi que les autres lacs inférieurs, a été beaucoup plus étendu qu'il ne l'est présentement, comme l'indiquent d'anciennes rives qui s'élèvent les unes audessus des autres, successivement sur des plateaux élevés, qui, à plus ou moins de distance, entourent la masse de l'eau. Ces rives sont formées de sable, d'argile et de matériaux roulés; et au lac Huron, elles contiennent des bancs de ces coquillages d'eau douce qui habitent présentement ses baies marécageuses. La vallée de St. Etienne de six milles de longueur, à la Malbaie, fournit, sur une plus petite échelle, un exemple remarquable de ces apparences. Elle a été le lit d'un lac étroit, d'abord de 4 à 500 pieds de profondeur, mais dont le niveau a baissé autant de fois que ses barrières ont été détruites.

Nous ne nous arrêtons pas pour décrire des scènes que nous avons continuellement sous les yeux. Nous observerons seulement que le beau groupe d'éminences arrondies et boisées qui se trouve derrière la ville de Montréal, où l'on voit des pentes escarpées et ça et là des rochers brisés, se compose principalement d'homblende cristalline, massive, informe, et sans autres marques de stratification que quelques fissures perpendiculaires. Ce rocher est d'une des espèces volcaniques, (*trap family*,) que l'on suppose, et probablement avec raison, être une lave d'une date ancienne, supposition corroborée par les présentes apparences. Il couvre sous la terre, la plus grande partie, sinon la totalité de cet espace triangulaire compris entre Montréal, St. Jean et Chambly, recouvert ça et là d'un aggrégat, et d'une couche des plus anciennes pierres calcaires. Il paraît audessus du sol, dans la commune de Laprairie, à Longueil et en plusieurs endroits, le long de la rivière Richelieu. Les fragmens en sont fréquents par tout le district ci-dessus, et s'étendent d'un côté jusqu'au comté de Genessee, à vingt milles au sud du lac Champlain, et de l'autre, jusqu'à Prescott sur le St. Laurent. La pierre calcaire des plaines revêt le roc volcanique (*trap-rock*) de la montagne de Montréal, à la distance variable de 100 ou 200 pieds du sommet. Elle est en couches horizontales, et dans un ordre aussi parfait que si elle fût demeurée tranquille depuis l'instant de sa déposition. Mais c'est un fait assez singulier que de la montagne, comme d'un centre, on voit courir dans la pierre à chaux en tous sens, et en assez droites lignes, des murs, des digues et des veines de cette espèce de roc volcanique jusqu'à une demi-lieue à l'est, et de l'autre côté jusqu'à Lachine. Souvent ils se divisent, puis après se réunissent, renfermant la pierre calcaire. Quelquefois, comme s'ils avaient rencontré des obstacles dans leur progrès, ils se sont assemblés

en larges nœuds, d'où partent de nouveau un nombre de ramifications tortueuses. Ils ont d'un à trois pieds de largeur, et ne s'appointissent pas subitement : cependant ils s'aggrandissent ou s'appetissent ça et là pendant de courts espaces. On en a compté quatorze en dedans du chemin destiné à la course des chevaux. Quelquefois la masse fluide s'échappant des digues perpendiculaires, s'est insinuée dans leurs feuilles, entre les couches de pierre à chaux, qui, chose assez remarquable, conserve une horizontalité à peu près parfaite ; ce qu'on ne peut expliquer qu'en supposant qu'au tems de l'éruption, la pierre à chaux ne s'était pas encore consolidée, et n'avait pas reçu conséquemment la structure lamellaire. Ces digues sont de roc volcanique compact, ou à grains fins, d'une couleur brune foncée ou noire, et contenant plus ou moins de cristaux d'homblende et d'augite, les uns et les autres bien caractérisés. La pierre à chaux adhère fermement aux digues et leur communique près de la ligne de jonction une petite partie de sa matière calcaire. Elle est remplie de coquillages pétrifiés, dans la partie qui touche la digue ; et on a trouvé un peloton de terebratulæ dans une digue même.

Le roc de la montagne varie considérablement dans ses qualités minéralogiques. Il est cristallin à un haut degré, et se compose presque entièrement d'homblende ; mais l'augite s'y présente aussi en grande quantité, et se fait remarquer par les terminaisons diédrales de ses cristaux. En quelques endroits, il prend la consistance de l'ardoise, et il est alors considérablement entremêlé de quartz blanc granuleux. Une grande partie ressemble aux digues de la plaine. Des minéraux qui indiquent une origine volcanique y sont contenus en abondance. Ce sont l'olivine, l'augite, la zéolite, la chabasite, l'homblende basaltique, et des tables rhombiques de feldspath. La pierre calcaire de la montagne est d'un bleu foncé tirant sur le noir, d'un lustre pâle, compacte, et de fracture conchoïdale. Celle qui se trouve au bas du côté du nord (les anciennes carrières) est semblable ; mais une grande quantité de restes organiques la rendent cristalline et lui donne une couleur grise claire. Elle y est couverte de quatre ou cinq pieds de coquilles calcaires. Toutes ces pierres à chaux, ainsi que celles qui se trouvent à Lachine sont de la même antiquité, étant en juxta-position, et contenant les mêmes substances fossiles et minérales. Les fossiles sont très-intéressants. On a trouvé un superbe échantillon de *Pencrinis moniliformis* dans les carrières, près de la course. Elle est de la même grandeur que celle qu'on a représentée, à cause de sa beauté, au frontispice du grand ouvrage d'ATKINSON. On y en rencontre deux autres espèces, la poire et la corne de cerf. On y trouve le remarquable coquillage à plusieurs cellules, nommé *orthocera*, aussi grand que ceux du lac Huron. On trouve aussi en grande quantité des trilobites des formes les plus rares, et les *conularie quadriscutæ*,

plus rares encore. Les trochi, les colonnes énimantales, les turbos, les turbinolæ, les corallines, les térébratulæ, les productæ, les madrépores, les rétépores, &c. y sont innombrables.

Les principales substances minérales sont la blende, une mine d'antimoine, les pyrites de fer et de cuivre, le *fluor spar* de couleur pourpre, et quelques beaux cristaux de carbonate de chaux. Même dans une aussi mince ébauche que la présente, on ne doit pas oublier de dire qu'à une époque éloignée, la montagne de Mont-réai a été une île au milieu d'un vaste amas d'eau douce dont on ne peut présentement assigner les limites. C'est ce qui est indiqué par les grands bancs qui entourent sa base, et qui sont beaucoup mieux préservés du côté du sud et de l'ouest. Ils sont composés d'argile fin, de sable siliceux et calcaire, de petits cailloux primitifs, ou galet, et de masses arrondies de la pierre calcaire noire du district, qui, chose assez remarquable, s'écaille en lits ou couches concentriques, comme les tuniques d'un oignon. Ces divisions naturelles ne sont point apparentes dans le roc sain. Parmi ces matériaux d'une rive abandonnée, on a trouvé des coquillages d'eau douce du genre saxicave. Le canal aussi, dans le bas-fond audessous, (souvent couvert de pierres roulées à une grande profondeur,) a pénétré dans une marne blanche et friable, remplie de coquillages d'eau douce semblables à ceux des lacs du Canada de la présente date. Ce sont des anondata, des uniones, des physæ heterastrophæ, planorbes, helices, cyclades, malania, virginica, &c. On y a trouvé des cornes et des os d'animaux sauvages. On trouve des dépôts semblables du côté du nord de la montagne.

Les courans d'eau qui entrent dans le St. Laurent du côté du nord, près de Québec, sont très instructifs, et offrent une riche moisson à celui qui veut recueillir des dépouilles organiques. Nous voulons parler des rivières Montmorency, Beauport, St. Charles et Jacques Cartier. Le Montmorency, par exemple, tombe dans le St. Laurent sur un lit de gneis rouge sablonneux, (espèce de granit tenant de l'ardoise, abondante dans les environs de Québec.) Sur ce rocher repose, mêlé à sa substance, un aggrégat de très petits grains blancs de quartz cimenté par une matière calcaire, poudreuse, et en parties blanche, rouge, ou verte; et à son tour, cet aggrégat à grains fins soutient une pierre calcaire grise, souvent cristalline et fétide, couronnée de restes organiques, surtout de corallines, de rétépores et d'encrinites. Audessus de cette dernière s'élève en couches horizontales, une pierre à chaux noire, compacte de six à dix-huit pieds d'épaisseur, dont une partie est occasionnellement grise et cristalline. Les plus remarquables dépouilles organiques qu'on y trouve sont de belles empreintes de conulariæ, les meilleures du Canada. Il n'en a pas encore été trouvé dans les Etats-Unis, mais plusieurs à Montréal, à la baie de Quinté, et au lac Simcoe. On y trouve aussi une espèce particulière de tribolite dont BRONGNIARD n'a vu que deux

frag
rett
Qui
On
out
C
sem
cair
ge f
mie
un
con
très
à la
paru
sée
brut
St.
leles
gris
ent
tant
tes
part
Cha

E
Rap
nou
nou
pron
and
Siv
suj
résu
tant
rons
tion
l'ou
"
maj
la p
si co

fragmens venus de la principauté de Galles. On en trouve à Lorette, à Beauport, à Montréal, au lac Champlain, et à la baie de Quinté; mais c'est à Montmorency qu'elles sont les plus belles. On y voit tous les coquillages qui se trouvent à Montréal, et en outre des ammonites et des scaphites en abondance.

On remarquera avec surprise que sur les côtés de l'ouverture semi-ovale, en front de la chute de Montmorency, la pierre calcaire s'éloigne graduellement de la position horizontale, et se plonge finalement dans la terre à un angle élevé. C'est ce qui se voit mieux sur la rive droite, et on doit l'attribuer en grande partie à un déplacement provenant de causes naturelles. L'inclinaison continue audessus du lit du St. Laurent, et affecte des districts très étendus au sud-est. La composition chimique du roc s'altère à la longue par l'admission de l'argile et du quartz, et par la disparition des reliques organiques. L'île d'Orléans est en partie basée sur un roc nouveau qui parfois devient une ardoise argilleuse brune, verte, ou rougeâtre, et qui couvre la rive méridionale du St. Laurent, quelquefois alternativement avec des couches parallèles de roc quartzeux, *wacke* blanchâtre, et de pierre à chaux grise et cristalline, et d'un aggrégat calcaire de couleur sombre, entièrement composé de fragmens récemment de pierre à chaux, tant arrondis qu'anguleux, dont quelques uns contiennent les restes organiques qui, autant que nous avons pu nous en assurer, appartiennent exclusivement à Beauport, à la chute de la rivière St. Charles et à la Jeune Lorette.

TOPOGRAPHIE.

En feuilletant notre volume, nous voulons dire le Septième Rapport du Comité des Terres incultes du Bas-Canada, nous nous sommes aperçus que non-seulement Mr. McDouall, dont nous avons donné, non-seulement Mr. McKenzie, dont nous avons promis les réponses, mais encore MM. Paschal TASCHE', Alexander FRASER, Edouard THEREAU, François VERRAULT, Louis SIVRAC, et autres, ont été interrogés par ce comité sur le même sujet. Nous tâcherons de faire pour notre prochain numéro, un résumé aussi succinct que possible de ce qu'il y a de plus important dans les réponses de ces messieurs; et nous nous contenterons de donner présentement sous le titre ci-dessus, la description des Chûtes de Montmorency, telle que nous la trouvons dans l'ouvrage du Colonel BOUCHETTE.

“ Les Chûtes de Montmorency présentent le spectacle le plus majestueux de tout le voisinage, et même un des plus grands de la province: on en a souvent fait la description, et d'une manière si correcte, qu'il suffira d'en donner ici une légère idée. La ri-

vière, dans son cours à travers un pays qui n'offre presque une forêt continuelle, roule un courant d'eau très peu considérable, à moins qu'il ne soit grossi par la fonte des neiges, dans le printemps, ou par les pluies d'automne jusqu'à ce qu'elle arrive au précipice, où sa largeur est de huit à dix toises. Son lit étant un peu incliné avant d'arriver à ce point, donne une grande vélocité au courant, qui, poussé sur le bord d'un rocher perpendiculaire, forme une large nappe d'eau d'une blancheur et d'une apparence laineuse qui ressemble presque à la neige, en tombant dans un creux parmi les rochers à 240 pieds audessus. Il s'élève du fond une écume immense en masses ondoyantes, qui, lorsque le soleil déploie leurs couleurs brillantes et prismatiques, produisent un effet d'une beauté inconcevable. Au bas de la chute, l'eau est retenue dans le bassin formé par les rochers, d'où, après que son impétuosité s'est apaisée, elle coule doucement dans le St. Laurent, à la distance de 140 ou 150 toises."

BOTANIQUE.

Capillaire du Canada. Adiantum americanum.—Cette plante a la racine fort petite, et enveloppée de fibres noires fort déliées. Sa tige est d'un pourpre foncé, et s'élève en quelques endroits à trois ou quatre pieds de haut; il en sort des branches qui se courbent en tout sens. Ses feuilles sont plus larges que celles du capillaire de France, d'un beau vert d'un côté et de l'autre, semées de petits points obscurs; nulle part ailleurs cette plante n'est si haute, ni si vive qu'en Canada. Elle n'a aucune odeur, tandis qu'elle est sur pied, mais quand elle a été renfermée, elle répand une odeur de violette qui embaume. Sa qualité est aussi beaucoup audessus de tous les autres capillaires.

Gin-seng. Aureliana canadensis.—C'est le nom que lui a donné le P. LAFITAU, qui le premier a porté du Canada en France cette plante précieuse. Les Iroquois, qui la lui firent connaître, la nomment *Garent-oguen*, mot composé d'*orenta*, qui signifie les cuisses et les jambes, et d'*oguen*, qui veut dire deux choses séparées. Cela se rapporte assez au mot chinois que le traducteur du P. KIRKER explique *les cuisses de l'homme*. Quoiqu'il en soit, le gin-seng se trouve en plusieurs endroits du Canada, qui sont à peu près sous les mêmes parallèles que la Corée, d'où vient le gin-seng le plus estimé à la Chine; aussi les Chinois mêmes y reconnaissent les mêmes vertus, et on les éprouve toujours en Canada, comme à la Chine. Ces vertus sont expliquées fort au long dans une lettre du P. JARTOUX, jésuite, insérée dans le dixième volume des *Lettres édifiantes et curieuses*, ainsi que dans le petit imprimé du P. Lafitau.

Grande Pimprenelle du Canada. Pimpinella, Bipinella, vel Pimpendula maxima canadensis.—Cette pimprenelle a une ample racine, et fort chargée de fibres charnues, de laquelle sort, à la fin du printemps, une longue tige ronde et pleine de nœuds, d'où naissent plusieurs autres tiges de même couleur et de même figure que celles de la pimprenelle d'Europe. Ces tiges ont des feuilles posées deux à deux sur un même pédicule fort court, et sont terminées par une autre feuille. Les fleurs qui croissent au haut des tiges, et composent un épi fort long, s'épanouissent les unes après les autres, en commençant par les inférieures. Chaque fleur est formée de quatre feuilles (pétales) qui font comme une croix, et portent sur un petit vase un peu arrondi, lequel a quatre cavités, d'où il sort trois ou quatre filamens. La fleur est d'un vert qui peu à peu devient blanchâtre. Cette plante ne diffère point de celle d'Europe, en ce qui regarde le goût, l'odeur et la couleur.

Solanum à trois feuilles du Canada. Solanum triphyllum canadense.—De la racine de cette plante, qui est tubéreuse, et qui tient à la terre par un grand nombre de petits filamens, sort une tige ronde et verte, qui, dans son milieu produit trois feuilles posées en face les unes des autres. Ces feuilles sont fort larges, et se terminent en pointe. Leur couleur est d'un vert obscur. De l'extrémité de la tige il sort une fleur composée de six feuilles un peu penchées, dont les trois inférieures sont vertes et plus petites, et les trois autres plus larges, plus longues, et d'un pourpre obscur. Il croît au milieu de cette fleur une petite pomme, qui noircit en murissant, et qui est remplie de semences semblables à celles du solanum des jardins. On trouve quelquefois de ces plantes dont la fleur est blanche. Elles fleurissent au mois de Mai; la graine est mûre au mois de Juin, et dès le mois de Juillet tout disparaît: il ne reste plus alors que la racine.

Tous les êtres organisés ont la faculté de reproduire des êtres semblables à eux.

Eloignons de notre esprit toutes les idées superficielles que le seul nom de fleur fait naître, et considérons cet organe sous son point de vue important. Les enveloppes brillantes des organes de la fécondation ne constituent pas la fleur; ce sont des parties accessoires où la nature semble avoir d'autant plus accordé au luxe qu'elle a moins donné à l'utilité. La fleur existe par la seule présence de l'organe mâle ou femelle des végétaux; mais elle n'est complète qu'autant qu'elle est composée des deux organes, entourés par un périanthe double qui comprend le calice et la corolle, enveloppes florales. Cet appareil est de courte durée; une fois la fécondation opérée, la fleur et son périanthe se flétrissent.

La fleur est quelquefois sessile, c'est à dire, portée immédiatement sur la tige; elle est quelquefois pédonculée, c'est à dire por-

tée sur un support non ramifié; elle est quelquefois pédicellée, c'est à dire portée sur une division d'un support ramifié.

L'organe mâle des végétaux est connu sous le nom d'étamine; c'est ordinairement un filet chargé, à son extrémité supérieure, d'une anthère, petit sac rempli d'une poussière fécondante appelée pollen. L'anthère a presque toujours deux loges séparées par une cloison qui est le prolongement du filet. L'anthère peut constituer à elle seule l'organe mâle; le filet n'est qu'accessoire; il manque dans beaucoup d'espèces. La plupart des végétaux ont plusieurs étamines.

L'organe femelle, ou pistil, placé ordinairement au centre de la fleur, est composé de l'ovaire, du style et du stigmate. L'ovaire est la partie inférieure; il est gonflé, et contient les fœtus ou ovules dans une ou plusieurs loges. Le style est un prolongement de l'ovaire plus délié que lui, partant quelquefois de sa partie latérale ou de sa base, mais plus ordinairement de son sommet. Le style est chargé, à son extrémité supérieure, d'un corps glanduleux, qui est le stigmate; c'est cette dernière partie qui reçoit le pollen, et c'est par elle que s'opère la fécondation.

Le style manque dans beaucoup d'espèces: l'ovaire et le stigmate sont des parties essentielles qui ne manquent jamais.

Le périanthe est une enveloppe placée immédiatement à la base des parties de la fécondation, et qui est continu avec le support de la fleur. Dans beaucoup de végétaux il est simple, et il convient de le nommer alors périanthe simple; dans un plus grand nombre, il est double; l'une des parties est externe, et prend le nom de calice; l'autre est interne, et prend le nom de corolle.

Le calice est presque toujours vert, herbacé, et plus susceptible de se dessécher que de se flétrir.

La corolle, à l'exception de la couleur verte, se teint de toutes les nuances; elle est molle, aqueuse et fugace. Le moindre attouchement suffit pour ternir son éclat.

Quant au périanthe simple, tantôt sa substance ressemble à celle du calice, tantôt à celle de la corolle, et tantôt elle est mixte, c'est à dire que sa consistance et sa couleur participent de l'un et de l'autre.

Le périanthe simple est monophylle lorsqu'il est formé d'une seule pièce, et polyphylle lorsqu'il est formé de plusieurs; chaque partie prend le nom de foliole; le calice modifié de la même manière prend les mêmes dénominations; la corolle est monopétale ou polypétale, selon qu'elle est formée d'une ou plusieurs pièces, qui prennent chacune le nom de pétale.

Le périanthe simple, et le calice et la corolle, qui forment le périanthe double, offrent, quand ils sont d'une seule pièce, le tube, qui est la partie inférieure, la gorge, qui est l'orifice du tube, et le limbe, qui est le bord supérieur mince et dilaté.

Voilà les organes que la nature combine de diverses manières pour composer la fleur, cette précieuse production, où souvent elle étale le coloris le plus brillant et les formes les plus gracieuses ; mais que, souvent aussi, elle prive de tout éclat, comme pour nous montrer que ces magnifiques périanthes ne sont que des ornemens accessoires, qu'elle peut accorder ou refuser, sans rien changer au but qu'elle se propose.

(A continuer.)

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES.

Institut de France. A une séance de l'Académie des Sciences, le 31 Mai, il fut élu un nouveau membre à la place de M. le Baron de PERCY. Le choix tomba sur M. DUPUYTREN, habile et célèbre Chirurgien de Paris. On pensait que M. de SERRES aurait été élu, si les Académiciens avaient été laissés entièrement libres dans leur choix. Mais le Président se hâta d'annoncer à l'assemblée que le Roi désirait que le choix tombât sur M. Dupuytren, son chirurgien. Aussitôt quatre autres candidats remirent au président une lettre où ils disaient, que n'ayant d'autres recommandations que leur savoir, ils jugeaient à propos de se retirer. Cette élection, où il ne se trouva que deux candidats, tandis que les réglemens exigent qu'il y en ait trois au moins, donna lieu à beaucoup de rumeur et de mécontentement. M. C. DUPIN proposa un ajournement, en ajoutant que quand le Roi saurait combien étaient recommandables les candidats qui s'étaient retirés, il ne manquerait pas de laisser à l'Académie toute la liberté qui doit présider à ses élections. Charles X avait donné, depuis peu, à M. Dupin le titre de Baron ; et ceux de ses amis qui pensaient que ce titre avait un peu obscurci sa renommée, se félicitaient maintenant l'un l'autre, et disent : *il s'est bien débarrassé.*

Théâtre Français. Les ministres, disent des lettres de Paris, font examiner toutes les anciennes pièces de théâtre, pour voir s'il n'y aurait pas des vers ou des phrases qui pussent s'appliquer au gouvernement, et les supprimer. THALMA, ayant annoncé la tragédie d'*Othello*, pour son bénéfice, il lui fut ordonné d'omettre les vers suivans, qui ont rapport au gouvernement de Venise :

Ils n'ont pas, tous ces grands, manqué d'intelligence,
En consacrant entr'eux les droits de la naissance :
Comme ils sont tout par elle, elle est tout à leurs yeux :
Que leur resterait-il, s'ils n'avaient pas d'yeux ?

D'un mot ou d'un regard l'état ici s'offense,
Et toujours la justice a l'air de la vengeance.

Le Major DENHAM et le Lieutenant CLAPPERTON, du service anglais, survivants de l'expédition partie en 1821, pour l'intérieur de l'Afrique, par la voie de Tripoli et de Fezzan, sont arrivés à Paris, le 21 de Mai, en route pour l'Angleterre. On dit que les résultats de cette tentative périlleuse sont de la plus haute importance, en ce qu'ils déterminent plusieurs points intéressants de la géographie de ce continent si imparfaitement connu jusqu'ici, et font connaître l'état de civilisation de plusieurs royaumes peuplés, et remplis de villages et de villes murées, situés là où les cartes d'Afrique ne présentent que d'immenses déserts. Tous leurs papiers, et toutes leurs collections, sont arrivés en bon état.

Parmi les découvertes précieuses qu'ils ont faites dans les déserts où MUNGO PARK a perdu la vie, en cherchant la source du Niger, est le journal, ou une partie du journal, de ce célèbre voyageur.

M. GAMBARD, astronome de Marseilles, a découvert une nouvelle comète, le 19 Mai. Ce ne fut que dans la nuit du 27 que l'état de l'atmosphère permit aux astronomes de Paris de la voir. Elle est près du gamma de la Cassiopée; invisible à l'œil nu, sans queue ni chevelure apparente, ayant la forme d'une nébule, que pourtant on distinguait aisément à l'aide du télescope, nonobstant la clarté de la lune.

Antidotes. Mr. J. MURRAY, dans un morceau inséré dans le Journal Scientifique de BREWSTER, publié à Edimbourg, dit, après avoir rapporté un nombre d'expériences sur des grenouilles, des écureuils, &c. "Je n'hésite pas à assurer que l'on trouvera dans l'amonia un antidote efficace contre l'hydrocyanique, (ou acide prussique,) et dans l'acide acétique, un antidote efficace contre l'opium.

Un correspondant de la *Gazette Littéraire* de Londres, parlant de divers empoisonnements accidentels, et particulièrement du triste sort de feu Mr. OWEN, membre de la Société Royale, ajoute: "J'ose affirmer qu'il y a à peine dans ce pays une chaumière qui ne contienne un remède infailible et immédiat à de tels accidents; lequel n'est autre chose qu'une cueillérée à thé de moutarde délayée dans un verre à bière (*tumbler*) d'eau chaude, et avalée sur le champ. Ce remède opère instantanément comme vomitif; on l'a toujours sous la main, et on peut l'employer sans danger dans tous les cas où il en est besoin.

L'Extrait suivant d'une lettre du Général James MURRAY, ci-devant Gouverneur de cette Province, est tiré d'un ouvrage très

intéressant, publié dernièrement en Angleterre, intitulé, "*Mémoires de la vie publique et du caractère du très honorable James OSWALD, de Dunniker*;" contenue dans une correspondance entretenue avec quelques uns des hommes les plus distingués du siècle dernier.

"*Québec, Nov. 1763.* Je vous envoie pareillement des échantillons de quelques uns de nos pins; si vous ne voulez pas les planter sur vos propres terres, ils pourront peut-être faire plaisir à quelques uns de vos amis. Je vous envoie encore une planche de bois de bouleau noir pour meuble; c'est du crû du Canada, et suivant moi il est plus beau que le bois d'acajou. Le baume du Canada, dont il y a quatre bouteilles, est bon pour toutes les maladies des poumons et des reins; et comme il se fait de grandes demandes de graines d'arbres et d'arbustes de ce pays, je vous envoie copie des directions pour les cueillir, dont je garde un double, afin que si, par la suite, vous vous trouviez en avoir besoin pour vous-même, ou pour vos amis, vous puissiez me référer à mon double, et comptez sur ma ponctualité à exécuter vos ordres, pour quoi que ce soit, aussi loin que la Caroline."

Phénomène Végétal. On a remarqué dans les jardins impériaux de Mouza, en Lombardie, une plante qui végète dans un petit panier, sans communication avec la terre, non plus qu'avec aucune autre plante quelconque. On n'a pu encore connaître avec certitude quelle est cette plante, mais on pense que c'est la *Villandisia*. L'archiduc se promet la satisfaction de la faire connaître aux naturalistes.

Le fait suivant n'est point aussi extraordinaire; mais il ne laisse que de nous paraître curieux. Nous avons vu un prunier, ou un de ces arbres qu'on appelle ici cerisiers à grappes, en fleurs, sur le terrain de Madame McDONELL, au fauxbourg St. Antoine de cette ville, le 27 Août de l'année dernière. Cet arbre avait été transplanté le printemps de très bonne heure, et c'est probablement ce qui avait retardé en lui la floraison, qui a lieu pour ces arbres, au commencement de Mai, ou même à la fin d'Avril.

"On a découvert dernièrement, dit un des journaux de Montréal, sur la terre de Mr. LOGAN, près du chemin Papineau, une carrière de marbre d'une excellente qualité. On l'a travaillé, et on l'a trouvé susceptible de recevoir un beau poli. Cette découverte pourra être une grande acquisition pour la ville de Montréal, et la source d'un grand profit pour le propriétaire de la terre où se trouve une matière si précieuse en architecture, tant pour l'ornement que pour la durée."

Nous avons vu un échantillon brut et un échantillon poli de ce marbre, chez Mr. J. VIGER. Sa couleur nous a semblé être à peu près celle que pourraient produire le blanc, le jaune et le vert mê-

lés ensemble, ou celle qu'on appelle *gorge de pigeon*. Ces morceaux avaient été détachés du rocher même, de sorte qu'il n'y a pas à douter que ce ne soit une véritable carrière de marbre. Le même monsieur nous a aussi fait voir des échantillons polis du beau marbre noir de la Baie de *Mississcoui*, du marbre blanc et du marbre vert plus ou moins foncé de la rivière *Cananoqui*, qui se jette dans le St. Laurent au front du comté de Leeds, dans le Haut-Canada. C'est Mr. V. lui-même qui a pris sur les lieux ces derniers morceaux, et les a fait polir ici. Les carrières de ce marbres, nous a-t-il dit, sont à sept lieues de l'embouchure de la rivière, de chaque côté, celle du marbre blanc à l'est, et celle du vert à l'ouest. Le marbre blanc est d'une dureté qui ne le cède qu'à peine à la meilleure lime ; le vert, au contraire, qui est une espèce de stéatite, ou la pierre à calumet de nos sauvages, se travaille facilement, même au couteau, surtout avant que l'air ou le feu l'ait durcie. Mr. V. n'avait pas chez lui d'échantillon du marbre de la rivière des *Outawas* ; mais il croit qu'il est blanc et marqueté de veines ou de points verdâtres.

CHIRURGIE.

A John G. Thompson, Ecuyer, Coronaire.

MONSIEUR,—Nous nous conformions au désir que vous avez témoigné, que nous fissions rapport par écrit sur le cas de *Nicholas Huot*, de la paroisse de l'Ange Gardien, dans le comté de Northumberland, récemment décédé.

Il paraît par tous les renseignemens obtenus de ses parens, que dans le mois d'avril dernier, pendant qu'il travaillait à faire du sucre dans les bois, il employait un chien avec un petit traîneau, à porter le jus des érables. Un jour il arriva que ce chien, tournant dans les limons du traîneau, mordit l'homme à la main gauche, et y fit trois trous, mais qui guérissent dans la suite. Deux jours après l'avoir mordu, le chien le quitta et alla droite à la maison, et après y avoir fait deux ou trois tours, il disparut, et on ne l'a pas vu depuis.

Il paraît que le défunt avait de sérieuses appréhensions sur le danger où il était, en conséquence de la morsure. S'étant couché (selon sa coutume) dans l'après-midi du 18 de ce mois, il se trouva, à son réveil, dans une grande transpiration, qui fut suivie d'un frissonnement et d'une chaleur. Dès ce moment il comença à sentir une horreur pour l'eau. Quelques jours après, ses parens envoyèrent querir un M. M^cCALLUM, soi-disant médecin, de Beaufort, qui voulut lui donner de l'huile de castor avec de l'eau ; le défunt tâcha de la prendre, mais il ne le pût, et il jeta le verre qui la contenait. C'était le 22. Le lendemain, ses parens envoy-

rent chercher une autre personne, des Trois-Rivières, qui prétendait savoir guérir la rage canine ou l'hydrophobie, et qui, à son arrivée, assura qu'elle avait opéré des guérisons dans plusieurs cas de cette espèce. En conséquence, elle appliqua sur la plaie un emplâtre de sa composition, qui ne devait être oté qu'au bout de 40 jours. Il entra de la religion dans cette ordonnance. L'homme, cependant, mourut ce jour-là même.

Il paraît que le courant d'air lorsqu'on ouvrait une porte en sa présence, et même la vue des vitres dans la fenêtre, avaient sur le défunt le même effet qu'aurait eu la vue ou le son de l'eau : cependant, sur la fin de sa maladie, ses parens trouvèrent le moyen de lui faire sucer de l'eau à travers un linge qui couvrait une terrine à lait. A l'ouverture du corps, le poulmon présentait une apparence de noirceur extraordinaire, comme s'il eût manqué du degré d'oxygénation convenable. L'estomac était presque vide, et montrait des signes d'une légère inflammation, particulièrement autour du *cardia*. Les intestins et le foie paraissaient être parfaitement sains. L'œsophage ne présentait aucune apparence morbide, et les *vesicula Marchetti* n'étaient pas visibles.

Les circonstances considérées, nous avons conclu qu'il fallait que cet homme fût mort par l'effet de ce poison subtil qui produit la rage canine ou l'hydrophobie ; car les organes vitaux ne présentaient aucune apparence morbide suffisante pour causer la mort. La cicatrice de la plaie était facile à distinguer, mais elle n'avait pas la moindre apparence d'inflammation.

Nous prenons la liberté d'ajouter, que dans l'état actuel de la science médicale, il n'y a aucun antidote connu contre le poison subtil de la rage canine, et que la seule méthode qui ait été pratiquée avec succès contre cette terrible maladie est le retranchement totale de la partie mordue. Mais d'après l'apparence des poulmons du défunt, et la manière dont il a pu avaler de l'eau, il pourrait être bien digne de l'attention des médecins d'essayer l'effet de cette machine toute-puissante, l'appareil électro-galvanique, qui donnerait sans doute du pouvoir au cœur, et en introduisant quelque fluide nutritif dans l'estomac, au moyen d'un siphon, la vie animale pourrait être soutenue plus long-tems, et l'effet du poison détruit.

Signé

F. BLANCHET,
JOS. MORRIN,
JOS. PARANT, M. C. R. C.

Québec, 30 juin, 1825.

Il paraîtrait par un paragraphe du *Mercury* de Québec, qu'un autre cas d'hydrophobie aurait été traité avec succès, ou plutôt que l'hydrophobie aurait été détournée, par la méthode du médecin russe, MAROCHETTI.

“ Un enfant d'environ 12 ans, dit en substance le *Mercury*, fils de

JOSEPH PLANTE', du fauxbourg St. Roch, fut mordu le 16 Mai, par un chien en qui l'on remarquait des symptômes de rage, et qu'on savait avoir été mordu par un chien enragé. Le Dr. **PAINCHAUD** fut appelé, quelques minutes après l'accident. L'enfant avait été beaucoup lacéré par la morsure, qui affectait particulièrement l'articulation du coude, où l'animal avait enfoncé quatre de ses dents. Le médecin saisit cette occasion pour mettre à l'épreuve la méthode du Dr. Marochetti, et recommanda aux parents de suivre exactement ses ordonnances. Il leur dit d'examiner la langue de l'enfant, plusieurs fois par jour, et de le lui envoyer aussitôt qu'ils y remarqueraient quelque changement. Il devait aussi le voir chaque matin, pour panser la blessure, et l'examiner d'une manière plus particulière. Neuf jours se passèrent ainsi : le dixième, au soir, la mère aperçut deux gros boutons sous la langue de son enfant. Elle le dit à Madame BORNAIS, chez qui elle logeait, et celle-ci conduisit l'enfant au Docteur, qui trouva les glandes sublinguales beaucoup plus grosses que d'ordinaire, les ouvrit, et en fit sortir un fluide ressemblant au virus vaccin, après le progrès de l'*aréola*. Il y appliqua le caustique lunaire. Trois jours après, les boutons reparurent : la lancette et le caustique furent employés. La blessure était alors parfaitement guérie. Au bout de quatre jours, l'enfant rencontra le Dr. Painchaud chez Mr. LETARTRE, carrossier, et lui dit que sa langue était beaucoup enflée depuis le matin ; et en effet, en l'examinant, le Docteur trouva les glandes dans le même état que le soir du dixième jour ; et y ayant appliqué la lancette, il en fit sortir un fluide semblable à celui qu'il en avait tiré la première fois. Depuis lors l'enfant a continué à se bien porter. Il y a eu deux mois le 16, que l'accident est arrivé."

Nous avons cru jusqu'ici que sans être médecin ni chirurgien, il nous était permis de regarder la méthode du Dr. Marochetti comme sentant un peu le charlatanisme. Nous pensions que le médecin russe tirait plutôt de son imagination que de la réalité, ces boutons qui doivent paraître sous la langue, un certain nombre de jours après la morsure. Il nous paraissait un peu singulier qu'il fallût que tout le venin allât se réfugier si haut, eût-on été mordu aussi bas que les orteils ou le talon. Le Dr. Painchaud en pensait autrement, il paraît, et la guérison du jeune Planté n'a pas peu contribué sans doute à le raffermir davantage dans son opinion. Cependant nous croyons qu'il peut venir des boutons sous la langue d'une autre cause que la morsure d'un chien enragé ; et puis, il n'est nullement prouvé que le chien qui a mordu le jeune Planté fût enragé : cet animal pouvait avoir été mordu par un autre chien réellement enragé, sans l'être lui-même lorsqu'il a mordu l'enfant en question. Au reste, nous ne doutons point des talens et des connaissances de Mr. le Dr. Painchaud, en médecine et en chirurgie, mais la guérison du jeune Planté ne nous donne

pas
que
jour
tion
cins
Un
core
Il
un M
se m
dern
pris
persu
a des
parie
déjà
ait p

Décou

L'A
tans d
qui es
l'Euro
il ne p
suivi
Antoi
qu'à l
vers le
vaste
l'hom
proba
blisser
esquis
établis
Baie d
inform
Sangla
va sur
ruisse
le riz

pas beaucoup plus de confiance en la méthode du médecin russe que nous n'en avions auparavant. Il y déjà longtems que les journaux d'Allemagne, de France, d'Angleterre, &c. ont fait mention de cette méthode, et cependant on ne voit pas que les médecins de ces pays en fassent usage, ou qu'ils l'emploient avec succès. Un grand nombre de personnes sont mortes d'hydrophobie encore dernièrement, en Angleterre.

Il est à Brighton en Angleterre, disent les dernières gazettes, un Médecin, ou plutôt un Chirurgien, nommé Mr. WHITE, qui se moque de l'hydrophobie. Il a été grièvement mordu au bras dernièrement, par un chien enragé, à ce qu'on dit ; mais il n'a pris aucune précaution, ni employé aucun remède quelconque, persuadé que l'hydrophobie n'a pas de prise sur l'homme. Il y a des gens à paradoxes, il paraît que toutes les professions. Nous parierions que le pauvre Mr. WHITE mourra bientôt, s'il n'est pas déjà mort, victime de son opinion. Le chien qui l'a mordu n'était pas enragé.

GEOGRAPHIE.

(Extrait des Journaux de la Nouvelle-Orléans.)

Découverte des Sources du Mississippi et de la Rivière Sanglante, par J. C. BELTRAMI.

L'AUTEUR, quelqu'Italien de naissance, a cru devoir aux habitants de ce pays de publier son ouvrage dans la langue française, qui est parlée dans la Louisiane, et lue sur tout le continent de l'Europe. Sous quelque point de vue qu'on envisage cet ouvrage, il ne peut manquer de paraître intéressant. L'auteur, après avoir suivi tout le cours de l'Ohio et du Mississippi jusqu'au fort de *St. Antoine*, continua son voyage, en se dirigeant au nord-ouest jusqu'à la source de la rivière *St. Pierre*. Il dirigea ensuite ses pas vers le nord, et pénétrant dans d'immenses déserts, au milieu d'une vaste solitude, où l'on trouve à peine des traces de l'existence de l'homme, et où la nature accoutumée au plus profond silence, était probablement interrogée pour la première fois, il parvint à l'établissement du feu Comte de SELKIRK. Son livre contient une esquisse rapide de l'origine, du progrès, et de l'état présent de cet établissement, ainsi que des Compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson. Après le délai nécessaire pour se procurer les informations relatives à cet établissement, il remonta la *Rivière Sanglante* jusqu'à sa source. Poursuivant ses recherches, il trouva sur la plus haute terre de l'Amérique Septentrionale, un petit ruisseau d'eau limpide qui coulait lentement parmi les roseaux et le riz sauvage (ou folle aveine) qui croissent dans son lit : il s'em-



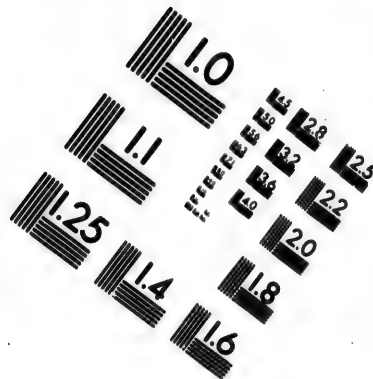
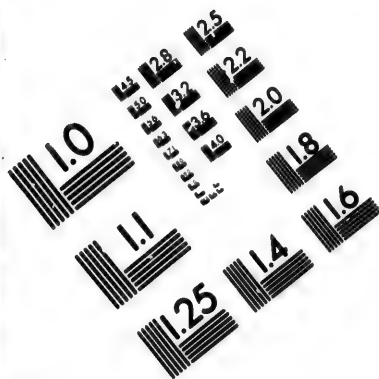
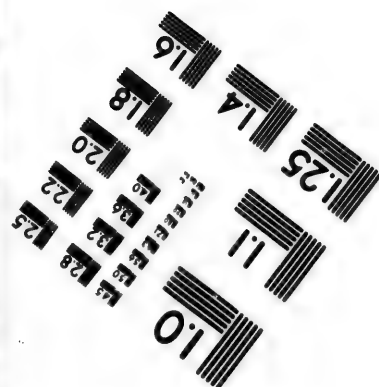
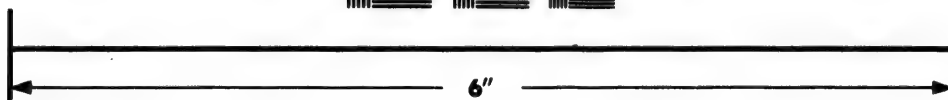
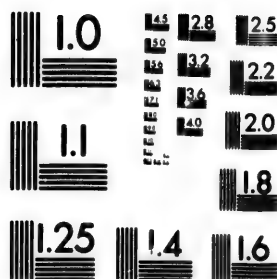


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
28 32 36 40

10 11 12 13 14 15 16 17

barqua dessus dans un petit canot d'écorce (qui l'avait porté sur la Rivière Sanglante,) descendit le Mississippi dans toute son étendue, et après un voyage de mille lieues, arriva à la Nouvelle-Orléans.

C'est un fait remarquable que toutes les découvertes importantes dans le Nouveau Monde ont été faites par des Italiens : COLOMB, AMERIC-VESPUCE, CABOT, VERAZANI. En même tems que M. BELTRAMI, mû par le noble enthousiasme qui inspira ces hommes illustres, pénétrait à la Baie d'Hudson, découvrait les sources du Mississippi, et une communication entre la mer Glaciale et le golfe du Mexique, un autre Italien, célèbre en Europe, M. BELZONI, explorait l'Afrique, et remontait le Niger. Dans les tems anciens, les Romains parcouraient le monde comme vainqueurs, et dictaient des lois aux nations : à présent leurs descendants, qui gémissent sous le joug des barbares si bien dépeints par TACITE, traversent les mers, et pénètrent dans les régions les plus reculées, pour enrichir le monde et faire du bien aux hommes, par leurs découvertes et leurs observations.

On peut dire avec vérité que l'ouvrage de M. Beltrami est le seul qui donne une description complète du Mississippi et des tribus qui vivent sur ses bords. Avant qu'il eût découvert les véritables sources de ce fleuve magnifique, on en nommait plusieurs qui n'étaient que des eaux tributaires. Le lac de l'Ours Blanc, le lac aux Sangsues, le lac du Cèdre Rouge, se disputaient l'honneur d'être la source du plus beau fleuve du monde, et MM. PIRE et SCHOOLCRAFT, celui de l'avoir découverte. Quand nous réfléchissons qu'un étranger, aidé seulement de quelques interprètes, a plus fait lui seul que toutes les expéditions entreprises à grands frais par le gouvernement ; quand nous pensons aux dangers auxquels il a été exposé, aux fatigues et aux privations qu'il a endurées, aux obstacles de toutes sortes qu'il a eus à surmonter, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la persévérance et le courage de cet homme distingué, tout en regrettant que la gloire de l'entreprise n'appartienne pas à un de nos citoyens.

Il y a tout lieu de croire qu'un ouvrage aussi intéressant que celui de M. Beltrami, sera accueilli comme il mérite de l'être ; et que l'auteur trouvera dans l'encouragement qu'il recevra de la part d'un public éclairé, une compensation des dangers et des fatigues de son entreprise.

LE RECUEIL DE CHANSONS CHOISIES, ET LE CHANSONNIER CANADIEN.

IL y a assez de gravité dans les premières pages de ce numéro pour qu'il soit permis de s'égayer un peu dans les dernières.—De quel sujet gai va-t-on donc nous entretenir, diront les lecteurs?—

De Chansons—Ah! c'est à-propos du *Chansonnier Canadien*.—Oui, Messieurs, et du *Recueil de Chanson choisies*. Mais avant de dire un mot de ces deux ouvrages, il est peut-être à-propos de chercher à faire revenir un peu de leur prévention contre ces sortes de productions les lecteurs trop amis du sérieux, de l'unique, de l'éternel sérieux. Plusieurs sont accoutumés à regarder les Chansons comme des choses absolument frivoles, comme des babioles, des fadaïses, ou du moins des badinages indignes de l'attention d'un homme grave et sensé. Ces messieurs n'ont jamais vu apparemment les Chansons du côté qu'ils auraient dû les voir, car elles ont aussi un côté sérieux, surtout celles où il entre du patriotisme et de la politique. Les Chansons, loin d'être des choses frivoles, sont quelquefois des choses très-importantes, des moyens puissants pour ceux qui savent en faire usage. On sait avec quel effet les républicains de France ont employé les Chansons, pendant le cours de la révolution; on sait encore que sous l'ancien régime, avant cette révolution, le peuple français se consolait, et croyait se venger, par des Chansons, des maux qu'il souffrait.—Un politique anglais disait derpièrement: “Donnez-moi à faire toutes les Chansons d'une nation, et je répons de la gouverner.” Mais qu'est-il besoin d'exemples étrangers pour prouver, non seulement le pouvoir, mais même la conviction que l'on a du pouvoir des Chansons? Toutes les fois qu'il y a eu dans cette province, une élection un peu longtemps et un peu vivement contestée, n'a-t-on pas vu les Chansons pleuvoir, pour ainsi dire, de part et d'autre?

Mais laissant là le pouvoir qu'ont les Chansons d'émouvoir les passions, et qui ne doit être loué que quand il les tourne au bien, on peut dire, en considérant le sujet sous le point de vue moral, que le chant est la marque de la gaité, et la gaité celle de l'innocence, dans le sens du mot latin *innocuus*, qui ne fait point de mal, ou qui n'est pas porté à faire du mal; ce qu'exprime ainsi joliment une des Chansons du *Nouveau Recueil*:

Toujours le rire, d'un bon cœur
Est la marque évidente;
Le rire, ami de la candeur,
Prouve une âme innocente.

En effet, qu'on ouvre les pages historiques et anecdotiques, on trouvera que ceux qui ont aimé à chanter et à rire, quand l'occasion s'en est présentée; qui sans chercher à dessein cette occasion, ne l'ont pas non plus à dessein évitée, ont pu être, à la vérité, des hommes légers, souvent dissipés, quelquefois peut-être vicieux, mais jamais, ou presque jamais scélérats. Je sens qu'on m'arrête ici, en me disant: “Hola! vous oubliez que NÉRON aimait à chanter, qu'il chantait même sur le théâtre.—Non, messieurs, je ne l'oublie pas: je sais que Néron chantait; mais je sais aussi, ou

du moins, je crois qu'il ne chantait que par vanité, par une vanité bien déplacée dans un souverain, celle de montrer à ses sujets qu'il avait la voix belle; et non par gaité de caractère, par un mouvement spontané du cœur. Et quand même un tyran comme Néron aurait aimé naturellement à chanter et à rire, qu'en faudrait-il conclure? J'en conclurais, moi, qu'il y a des exceptions à la règle que je pose, mais non que la règle est fausse. Il y a aussi des exceptions à cette autre règle exprimée par ces deux vers de la chanson déjà citée:

Ceux qui n'ont pas ri
On fait pleurer les autres.

Mais il ne m'en paraît pas moins vrai que les gens, toujours graves, toujours sérieux, pour qui il n'est point d'occasion de s'égayer, de rire et de chanter, sont généralement, sinon toujours capables de forfaits, du moins, toujours durs, rigides, inflexibles, implacables, témoins, LYCURGUE et DION chez les Grecs, les deux CATON chez les Romains, LOUVOIS chez les Français, PITT chez les Anglais, &c. Ces hommes ont plus communément que les autres du génie, des talents, et de l'énergie: mais tâchez de n'avoir pas l'un deux pour ennemi, car, *hic niger est, hunc tu, Romane caveto*.

Poutant quand je préfère la gaité à la gravité, ou comme s'exprime Boileau, "le plaisant au sévère," c'est en faisant des exceptions, par rapport à l'état des personnes: il ne convient jamais à un Prêtre, par exemple, encore moins à un Evêque, de montrer une gaité folâtre; la sérénité, l'affabilité et une gaité posée, sont tout ce qu'on doit exiger de ces personnes, même dans les occasions où les gens du monde peuvent se livrer à une joie plus bruyante. Et même pour ces derniers, comme je l'ai déjà donné à entendre, il faut que l'occasion se présente, il faut que ce soit le tems; car comme dit le sage SOLOMON, il y a un tems de se taire, et un tems de parler; un tems de s'attrister, et un tems de se réjouir; un tems de pleurer, et un tems de rire; j'ajoute, et de chanter. Et puis, quand c'est le tems de rire et de chanter, ce n'est pas pour cela le tems de ricaner et de brailler: le rieur et le chanteur ont un tems; le ricaner et le braillard n'en ont point: ces derniers me paraissent aussi maussades, sinon plus, dans une compagnie, que ceux qui gardent un morne et triste silence, ou se lamentent, quand tout autour d'eux respire la gaité et l'enjouement.

Pour revenir plus directement aux Chansons, quand je veux qu'on en chante, je ne veux pas pour cela qu'on en chante de toutes les sortes: il est des chansons qui ne sont bonnes à chanter nulle part: ce serait, à mon avis, insulter une réunion de personnes honnêtes, surtout s'il y a des dames, que de lui fredonner une chanson où l'irréligion et l'immoralité se montrent à découvert.

Parn
qu'on
ment
ou p
tirer
M
plus
C'es
Le p
C'es
impr
chan
litair
tière
la va
un p
c'est
ficat
qui e

C
LIAN
qui
L

Idyl
form
mei
Ce
tie
chic
qua
par
faut
nièr
pre
par
sell
voi
de
con
la
De
ser
bit
me
ou

Parmi les chansons où l'on ne rencontre pas ces défauts, j'aimerais qu'on préférât, comme je préfère moi-même, celles qui renferment des vérités ou morales, ou historiques, ou mythologiques, ou physiques; en un mot, celles qui sont instructives; car on peut tirer de l'instruction même des chansons.

Mais il est temps d'en venir aux deux ouvrages dont j'ai parlé plus haut. Le premier est intitulé, *Recueil de Chansons choisies*. C'est un volume de 216 pages, in-18, imprimé à Montréal en 1821. Le papier en est bon sans être fin, et le livre a une jolie apparence. C'est, à ce que je crois, le premier recueil de chansons qui ait été imprimé en Canada, malgré le goût qu'on a toujours eu pour le chant dans ce pays. Dans ce recueil, les chansons érotiques, militaires, bachiques, et autres, se trouvent mêlées sans ordre de matières, et c'est un mérite de plus peut-être pour ceux qui aiment la variété. Entre un nombre de chansons médiocres, on en trouve un plus grand nombre de très jolies. Ce qu'il y a à regretter, c'est que quelques unes soient défigurées par des fautes de versification assez graves. La plus défectueuse de ce côté-là est celle qui commence par ce vers :

De tous les biens qu'on peut avoir au monde.

Ce Recueil a été compilé, imprimé et publié, par Mr. J. QUILLIAM, Imprimeur, qui a eu ainsi le mérite de donner un exemple qui n'a pas tardé à être imité.

Le *Chansonnier Canadien*, ou *Nouveau Recueil de Romances, Idyles, Vaudevilles, &c.* est un volume in-12 de 132 pages. Si le format eût été plus petit, le livre eût été plus épais, et eût eu une meilleure apparence; tel qu'il est, il paraît beaucoup trop mince. Ce nouveau recueil est divisé en quatre parties; la première partie comprend les chansons érotiques; la seconde, les chansons bachiques; la troisième, les chansons patriotiques et militaires; et la quatrième, des chansons sur différents sujets. Cette division en parties donne au livre un air plus méthodique; mais un autre défaut, quoique peu essentiel, c'est que la longueur des deux dernières parties n'est point du tout proportionnée à celle des deux premières. Dans ce nouveau recueil, toutes les chansons m'ont paru ou bonnes, ou passables, à l'exception d'une seule, (Ma'm-selle, j'ai des lettres pour vous,) que j'aurais mieux aimé n'y pas voir; et ce qui en rehausse le prix, à mon gré, ce sont une vingtaine de chansons canadiennes, qu'on ne distinguerait pas des autres, comme on l'a remarqué ailleurs, si elles n'étaient indiquées dans la Table. Le *Chansonnier Canadien* a été recueilli par MM. J. DECARY et J. JONES, deux jeunes imprimeurs de cette ville, qui seront sans doute récompensés de leur travail par le prompt débit de leur livre, et qu'on doit louer de s'être occupés ainsi utilement, tandis que d'autres de leur profession, ou ne font rien, ou.....mais je m'arrête, de peur de sortir de mon sujet, hors de

propos, et je termine par les extraits suivants des deux Recueils dont je viens de parler, M.

CHANSONS extraites du RECUEIL.

LES AVANTAGES DE L'HYMEN.

Air de la Romance du Barbier de Séville.

PENDANT vingt ans, je m'ignorais moi-même,
Et mes désirs n'imaginaient plus rien :
Mais, je le sens, jamais l'on n'aime bien,
Que lorsque c'est sa femme que l'on aime,

J'ai tout perdu, faveur, amis, richesse ;
Mais pour jamais je possède son cœur ;
Et je lui dois ce précieux bonheur
Qu'on cherche en vain auprès d'une maîtresse,

Chez vingt beautés j'ai cru le bien suprême ;
Je l'ai cherché quarante ans vainement :
Bientôt l'amour n'est plus un sentiment,
Quand on ne peut respecter ce qu'on aime,

Jamais heureux, courant de flamme en flamme,
Je me livrais à de trompeurs désirs ;
Mais au milieu de tous ces faux plaisirs,
Je retrouvais le vuide de mon âme.

Honteux, enfin, je quittai tout pour elle,
Et je sentis, dans mon cœur abattu,
Que sans l'hymen, et que sans la vertu,
L'amour n'est rien qu'une erreur criminelle.

Ce pauvre Hymen, je ne pouvais comprendre
Que dans un cœur il pût plaire à son tour ;
Mais, je le sens, il règne sur l'Amour,
Ainsi qu'Amour règne sur un cœur tendre.

Ce fen divin, ce charme de la vie,
Change de nom quelquefois en un jour ;
C'est à l'autel qu'il prend le nom d'amour ;
Avant l'hymen, il s'appelle folie.

LES ADIEUX DU GUERRIER.

AIR : Depuis longtemps j'ai trois mots à vous dire.

Au champ d'honneur qu'illustra sa vaillance,
Un beau guerrier expirait sans secours ;

Ses yeux mourans se tournent vers la France,
En regrettant son pays, ses amours.

Il se ranime, et de sa main glacée,
Prend un portrait attaché sur son cœur :
Il voit sa mie, et son âme oppressée
Jouit encor de son dernier bonheur.

" Adieu," dit-il, " ô toi dont la tendresse,
" D'un si doux charme embellissait mes jours !
" Adieu sermens, plaisirs, transports, ivresse !
" La mort approche—adieu donc pour toujours,

" Que sur mon cœur ton image pressée
" Prolonge au moins ces heureux souvenirs !
" Et que ton nom, si cher à ma pensée,
" Se mêle encore à mes derniers soupirs !

CHANSONS extraites du CHANSONNIER.

Air : *Depuis longtemps j'ai trois mots à vous dire.*

La belle Hortense, au fond d'un vert bocage,
Rêvait un jour seule sur le gazon.
La belle Hortense, au printemps de son âge,
Ne connaissait de l'amour que le nom.

Je vois là-bas errer dans la prairie,
De fleur en fleur le papillon léger,
Abandonner celle qu'il a chérie ;
Ainsi que lui tout amant peut changer.

J'ai vu souvent pour un berger volage,
J'ai vu gémir d'innocentes beautés :
Elles fuyaient tous les jeux du village,
Pour des ingrats toujours trop regrettés.

Ainsi parlait cette jeune bergère ;
Amour l'entend, Amour s'en vengera :
Il tient déjà dans sa main meurtrière,
Le trait fatal dont il la percera.

GLOIRE A NELSON. (Chanson Canadienne.)

Air : *Vous me quittez pour aller à la gloire.*

NELSON est mort au sein de la victoire,
Il est tombé sur un tas de lauriers :
De son pays il augmenta la gloire,
Dompta les mers par ses exploits guerriers.

Le Nil tremblant le voit sur son rivage ;
 Il y poursuit un Corse menaçant,
 Le joint, le bat, d'un jour ce fut l'ouvrage,
 Prend ses vaisseaux, et revient triomphant.

A Copenhague il jette l'épouvante,
 Va relancer leurs vaisseaux dans leur port ;
 Il les défait, et contre toute attente,
 Dicte des lois aux potentats du Nord.

Trafalgar voit le plus ardent courage ;
 Ses ennemis mêmes en sont surpris :
 Dix-neuf vaisseaux sont pris dans ce carnage ;
 S'il ne fut mort, il les aurait tous pris.

Enfant de Mars, favori de Neptune,
 A l'Angleterre il servit de ramparts ;
 Il sut fixer l'inconstante fortune,
 Qui constamment suivit ses étendards.

Un œil, un bras, perdu dans les batailles,
 N'ébranlait pas ce héros, ce vainqueur ;
 Le plomb mortel qui perça ses entrailles,
 Ne lui trouva rien d'entier que le cœur.

ANECDOTE.

UN Anglais, riche en biens, en jeunesse, en naissance,
 Avait gaiment en l'air jetté son existence ;
 Et noyé dans ses sens, à force de plaisirs,
 Santé, grâce, raison, et tout jusqu'aux désirs.
 Comment sur ses débris recomposer son être ?
 Il appelle ses gens, (c'était un fort bon maître ;)
 " Dans mes coffres, dit-il, rassemblez, mes enfans,
 " Ces papiers, ces effets, cet or, ces diamans,
 " Ces portraits." Dans un d'eux, qui pourtant l'intéresse,
 Il trouve, il reconnaît sa première maîtresse.
 Un soupir a surpris son cœur indifférent :
 " Quoi ! dit-il, étonné, je suis encor vivant !"
 Au fond d'une cassette et bien sûre et bien close,
 Avec respect, plus calmé, à part, il le dépose.
 Son œil redevient mort, mais son cœur a gémi.
 Le maître de l'hôtel était-là. " Mon ami,
 " J'abandonne Madrid, et pour de longs voyages,
 " A ta foi, lui dit-il, j'abandonne ces gages,

" Ces coffres, ces effets ; tes mains, à mon retour,
 " Veillant sur ce dépôt, me le rendront un jour.
 " Et vous, honnêtes gens, qu'ont lassés mes caprices,
 " Recevez dans mes dons ce prix de vos services.
 " Avec notre bon hôte, heureux et sans souci,
 " A votre aise, à mes frais, vous m'attendrez ici.
 " Allons, ne pleurez pas, nous nous verrons encore."
 Il quitte alors Madrid. Où va-t-il ? Je l'ignore.
 Muse, dis-moi les lieux où je suivrai ses pas.
 Le voilà dans des rocs, au milieu des frimats,
 Conducteur de mulets, au sein des Pyrénées.
 Son teint s'est rembruni, ses mains sont basanées,
 Déballant, rechargeant, cher à ses compagnons,
 Sur des pics élevés, dans le creux des vallons,
 Il descend, grimpe, souffle, et couche sur la dure.
 Il l'avait oublié, il apprend la nature ;
 Redevient homme enfin. Il pleure : " O ! Dieu," dit-il,
 " Quand l'ennui de mes jours allait trancher le fil,
 " Tu m'as ressuscité. Par quels tristes supplices,
 " J'ai payé ma mollesse et mes fausses délices !
 " Puis-je acquitter jamais ce que nous te devons,
 " Le travail et l'amour, les plus chers de tes dons !
 " Ah, Dieu !... si libre encor..." Son âme est attendrie.
 Il croit la voir, la nomme ; il songe à sa patrie.
 Il retourne à Madrid, de son hôte il reprend
 Son or, plus que son or, ce portrait tout-puissant,
 Qui sous la cendre éteinte a ranimé sa vie.
 Il part avec ses gens, il arrive, il s'écrie :
 " O ! mon pays natal ! où règnent par la loi,
 " Ensemble unis, les grands, et le peuple, et le roi,
 " Salut ! c'est dans ton sein que l'amour me rappelle ;
 " J'en partis inconstant, mais j'y reviens fidèle."
 Il cherche, il voit de loin un très-simple séjour,
 Mais où naquit, aux champs, l'objet de son amour ;
 Doux champs, chéris des cieus, voisins de la Tamise,
 " Est-ce vous," lui dit-il, " est-ce vous chère Elise ?"
 — C'est moi. — Ciel ! je me meurs... Auriez-vous un époux ?
 — Non ! — Quoi ! se pourrait-il ? — Il me revient, c'est vous.
 Sa mère entre à ces mots. Leurs mains, leurs cœurs, leurs
 larmes,
 Se pressent sur son sein. O momens pleins de charmes !
 Muse sacrée, accours, prête-moi tes pinceaux,
 Tu m'as fait pour chanter l'hymen et ses berceaux,
 Et l'enfant qui doit naître, et les amours fidèles.
 C'est vous, amans ingrats, qui leur donnez des ailes.

REGITRE PROVINCIAL.

Mariés. A Kamouraska, le 11 Juillet dernier, Mr. T. ANSBROW, Institeur du lieu, à Dlle. CLAIRE TASCHÉ, fille de Charles Tasché, Ecuyer.

En cette ville, le 24, Mr. JULIEN PERRAULT, Etudiant en Droit, à Dlle. S. GAUVIN, fille ainée de Mr. Jos. Gauvin, du département des Ingénieurs Royaux.

Décédés. A Varennes, le 28 Juin, à l'âge de 85 ans, Jos. BEAUCHAMP, Ecr. ancien Capitaine de Milice, et ci-devant membre de la Chambre d'Assemblée.

Au Côteau du Lac, le 29 du même mois, RICHARD ROEBUCK, Ecr. âgé de 27 ans.

Le 2 Juillet dernier, Messire CHARLES BEDARD, prêtre du Séminaire de Montréal, âgé de 58 ans. Les gazettes ont fait mention des éminentes vertus morales et religieuses de M. Bedard, et du respect et de la vénération que ces vertus inspiraient généralement pour sa personne. On doit ajouter qu'il possédait des talents et des connaissances rares, surtout dans les mathématiques, l'astronomie, la physique, et l'art de l'horlogerie.

Le 4, Mr. JOHN PICKEL, fils, ci-devant Marchand de cette ville. A Québec, le 6, Mr. ETIENNE BOUDRAULT, Notaire Public.

Le 9, Mr. GEORGE VANFELSON, fils ainé de G. V. Ecr. de Québec, âgé de 15 ans. Cet enfant regretté et regrettable par ses excellentes qualités, était en promenade aux Trois-Rivières, où il s'est noyé en se baignant dans le fleuve.

Le 12, WM. PORTEBUS, Ecr. ci-devant Capitaine dans la Milice Incorporée.

Au Village des Tanneries, le 17, Mr. G. L. LETOURNEUX, âgé de 21 ans. Ce jeune homme, doué de qualités estimables et aimables, était à la veille d'achever ses études au Petit Séminaire de cette ville, lorsqu'une cruelle maladie l'a enlevé à l'amitié de ses parens et de ses connaissances, auxquels il avait donné des espérances flatteuses pour l'avenir.

A Québec, le 20, Mr. PIERRE VOYER, Marchand.

Le même jour, à St. Charles, la Dame de l'hon. LOUIS TURGEON, Seigneur du lieu, et membre du Conseil Législatif.

A Chambly, le 26, la Dame de SAMUEL HATT, Ecuyer, Seigneur du lieu.

Bureau du Secrétaire Provincial, 19 Juillet. Il a plu à Son Excellence le Lieut.-Gouverneur, nommer,

ROBERT ALLSOPP, Ecuyer, Avocat et Procureur; et

MM. P. E. LECLERC dit LAFFENAIÉ, et JOSEPH GOSSELIN, Notaires Publics.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME 1. SEPTEMBRE, 1825. NUMERO 4.

HISTOIRE DU CANADA.

On ne tarda pas néanmoins à s'apercevoir qu'on avait fait un mauvais choix. L'hiver venu, on se trouva sans eau douce et sans bois ; et comme on fut bientôt réduit aux chairs salées, et que plusieurs, pour s'épargner la peine d'aller chercher de l'eau sur le continent, burent de la neige fondue, le scorbut se mit dans la nouvelle colonie, et y fit de grands ravages. Aussi, dès que la navigation fut libre, M. de Monts n'eut rien de plus pressé que de chercher un endroit plus avantageux. Il prit sa route au sud, et rangea la côte l'espace de 80 lieues ; mais n'ayant pu, dans une aussi longue course, se déterminer à aucun endroit, pour s'y fixer, il retourna à Ste. Croix, où Pontgravé le vint bientôt joindre, en arrivant de France. Ils trouvèrent cette habitation en fort mauvais état, et M. de Monts, convaincu qu'il fallait la placer ailleurs, se rembarqua avec Pontgravé, et entra, chemin faisant, dans le Port Royal. Il le trouva tellement à son gré, qu'il prit sur le champ la résolution d'y transporter sa colonie, chargea Pontgravé de ce soin, et le déclara son lieutenant.

Il n'était guère possible, en effet, de faire un meilleur choix : ce port, qui doit son nom à M. de Monts, est un des plus beaux et des plus sûrs qu'il y ait au monde. Il a pourtant un défaut, remarque Charlevoix, qui est la difficulté d'y entrer et d'en sortir. Il n'y peut entrer, ajoute-t-il, qu'un seul vaisseau à la fois, et encore avec beaucoup de précaution, à cause des courans et de la marée. Ce port n'est qu'à quelques lieues de l'embouchure de la rivière *St. Jean*. Le pays dans les environs est beau et fertile. M. de Pontgravé ne trouvait pas les avantages compensés par les difficultés qu'offrait le Port-Royal ; mais M. de Poutrincourt n'en porta pas moins le même jugement que M. de Monts, et comme en s'associant avec ce dernier, il avait conçu le dessein de s'établir en Amérique, avec sa famille, il lui demanda ce port, et l'obtint sans peine. Cette concession, faite en vertu du pouvoir que M. de Monts avait reçu du roi, fut encore confirmée par des lettres patentes de sa majesté ; mais M. de Poutrincourt, plus occupé de la traite avec les sauvages que de la culture des terres, n'eut pas autant de soin de donner de la solidité à son établissement

TOM. I. No. 4.

H

qu'il avait montré d'empressement à acquérir un si beau domaine, et nous l'en verrons bientôt chassé par une poignée d'Anglais.

Aux approches de l'automne, M. de Monts repassa en France. A son arrivée à la cour, il trouva les choses bien changées à son égard : les pêcheurs de tous les ports de France avaient représenté au roi que sous prétexte de les empêcher de commercer avec les sauvages, on les privait des choses les plus nécessaires pour leur pêche, et qu'ils se verraient contraints d'y renoncer, si l'on ne faisait cesser ces vœxations. Ils furent écoutés, et le privilège de M. de Monts, qui devait durer encore deux ans, fut révoqué. Il ne se découragea pas néanmoins : il fit un nouvel arrangement avec M. de Poutrincourt, qui l'avait suivi en France, et lui fit armer à la Rochelle, un vaisseau qui mit à la voile le 13 Mai, 1606.

Le voyage fut long, ce qui fit croire aux habitans du Port Royal qu'on les abandonnait. Pontgravé, qui était resté à cet établissement, fit tout ce qu'il put pour les rassurer, mais à la fin, comme on manquait de tout, il fut contraint de s'embarquer avec tout son monde, pour reprendre la route de France. Il ne laissa dans le fort que deux hommes pour garder les effets qu'on ne pouvait pas emporter. Il était encore presque à la vue de la Baie Française, lorsqu'il apprit par une barque l'arrivée de M. de Poutrincourt à Camceaux. Il rebroussa chemin, et rentra dans le Port Royal, où Poutrincourt s'était déjà rendu, sans qu'ils se fussent rencontrés.

M. de Poutrincourt ayant ramené l'abondance dans son habitation, il ne songea plus qu'à se fortifier, et Pontgravé, homme sage, habile, infatigable, s'y livra tout entier. Il tenait ses gens continuellement occupés, et les garantissait par là des maladies qui avaient désolé l'établissement de Ste. Croix. La culture des terres faisait des progrès ; le froment et les autres grains qu'on avait semés, fructifièrent au-delà de ce qu'on en avait espéré : les travaux se faisaient avec joie, parceque les vivres ne manquaient pas, et que la fertilité du pays semblait répondre que la source de cette abondance ne tarirait point. Les maladies, dont on avait retranché la cause, diminuaient, et les sauvages commençaient à s'appivoiser.

Un avocat de Paris, nommé Marc LESCARBOT, homme d'esprit, et fort attaché à M. de Poutrincourt, avait eu la curiosité, peu ordinaire aux gens de sa profession, de voir le Nouveau Monde, tout sauvage qu'il était alors, et servit beaucoup à mettre et à maintenir les choses dans cet heureux état. Il animait les uns, piquait les autres d'honneur, se faisait aimer de tous, et ne s'épargnait lui-même en rien. Il inventait tous les jours quelque chose de nouveau pour l'utilité publique, et jamais on ne comprit mieux, remarque l'historien, de quelle ressource peut être dans un nouvel établissement, un esprit cultivé par l'étude, et que le

domaine,
Anglais.
en France.
gées à son
représenté
er avec les
pour leur
on ne fai-
ivilège de
voqué. Il
rangement
ce, et lui
le 18 Mai,

Port Roy-
à cet éta-
s à la fin,
rquer avec
Il ne lascia
qu'on ne
de la Baie
de M. de
entra dans
s qu'ils se

son habi-
ré, homme
it ses gens
s maladies
ulture des
ains qu'on
spéré: les
manquaient
source de
t on avait
ençaient à

omme d'es-
curiosité,
Nouveau
p à mettre
animait les
ous, et ne
rs quelque
ne compris
être dans
et que le

zèle de l'état engage à se servir de ses connaissances et de ses réflexions. Lescarbot a laissé des mémoires de ce qui s'est passé sous ses yeux en Acadie, et une histoire de la Floride Française. On y voit, dit l'historien de la Nouvelle France, un auteur exact, judicieux; un homme qui a des vues, et qui eût été aussi capable d'établir une colonie que d'en écrire l'histoire. Cette histoire, accompagnée de quelque poésies sur les désagrémens des voyages dans ces pays-là, parut en 1609. Il publia en 1612, d'autres pièces de vers qu'il avait composées tant en Canada que dans le vaisseau où il s'était embarqué. Celles-ci sont dédiées au Chancelier de SILLERY, et l'auteur le prie de considérer que *si elles sont mal peignées et rustiquement vêtues*, c'est que le pays d'où elles viennent est inculte, sauvage, hérissé de forêts, et habité de peuples vagabonds, et d'attribuer leurs défauts à la communication *qu'elles ont eue avec eux, et aux flots de la mer*. Les auteurs du *Dictionnaire des Hommes Illustres* ne font pas à beaucoup près autant de cas des vers de Lescarbot, que Charlevoix en fait de sa prose.

Tandis que le Port Royal donnait de si belles espérances, les ennemis de M. de Monts achevèrent de le perdre, et parvinrent à lui faire ôter sa commission. Cependant, l'année suivante, il eut le crédit de se faire rétablir pour un an dans son privilège; mais ce fut à la condition qu'il ferait un établissement sur le St. Laurent. Ses associés équipèrent deux navires à Honfleur, et les confièrent à MM. de Champlain et de Pontgravé, qui furent chargés d'aller faire la traite à Tadoussac, tandis que M. de Monts solliciterait une prorogation de son privilège. Il ne put y réussir; ce qui ne l'empêcha pourtant pas d'envoyer encore, au printemps de 1608, des vaisseaux dans le St. Laurent.

Sa compagnie se multipliait à mesure que le commerce des pelletteries devenait plus considérable: les Malouins surtout y étaient entrés en grand nombre, et avaient beaucoup augmenté ses fonds; mais il s'aperçut bientôt que son nom nuisait à ses associés, et il se retira. En effet, dès que la compagnie ne l'eut plus à sa tête, le privilège lui fut rendu; mais ces marchands, qui n'avaient point d'autre objet que de s'enrichir, ne faisaient rien pour la colonie, qui dépérissait en Acadie, et ne s'établissait point ailleurs.

Cependant, cette même année, M. de Champlain, qui, disent les historiens, pensait en citoyen plus qu'en marchand, après avoir soigneusement examiné en quel lieu on pourrait fixer l'établissement que la cour voulait qu'on fit sur le St. Laurent, s'arrêta sur la rive septentrionale de ce fleuve, à 120 lieues de son embouchure, entre la petite rivière *St. Charles* et le *Cap Diamant*. Il y avait sur le cap même un village sauvage appelé *Stadaconé*; mais il paraît que l'endroit s'appellait en langue algonquine ou abénaquise, *Quebeio* ou *Quélibec*, qui veut dire rétrécissement ou ferme-ture, d'où est venu le nom de *Québec*. D'autres dérivent le nom de la capitale du Canada, des mots français, *quel bec*, ou, suivant

la prononciation populaire, *queu bec* ou *que bec*, prononcés par un des hommes qui accompagnaient Champlain, en arrivant à la vue du cap. Un beau bassin, dit l'auteur des *Beautés de l'Histoire du Canada*, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté, des rivages bordés de rochers à pic et parsemés de forêts; deux promontoires pittoresques (de Lévi et du Cap Diamant,) une jolie île (d'Orléans,) la belle cascade de la rivière Montmorency, tout justifie le choix fait par Champlain, et concourt à donner à la capitale du Canada un aspect imposant et magnifique. Il y arriva le 3 Juillet, 1608, y construisit quelques cabanes pour lui et les siens, et commença à y défricher des terres qui se trouvaient bonnes.

Pour revenir à l'Acadie, dès l'année précédente, 1607, le roi ayant confirmé la concession que M. de Monts avait faite du Port Royal à M. de Poutrincourt, avertit ce dernier qu'il était tems de travailler à la conversion des sauvages de l'Amérique, et que son intention était qu'il y menât des jésuites. Les Pères Pierre BIART et ENEMOND MASSE s'offrirent pour ce ministère; mais ils s'aperçurent bientôt qu'on ne voulait point d'eux en Amérique. Ce ne fut qu'au bout de quatre ans, après beaucoup de démarches du Père COTTON, confesseur du roi, et de la Marquise de GUERCHEVILLE, qui s'était déclarée d'avance la protectrice des missions de l'Amérique, que les deux missionnaires purent enfin s'embarquer. Ils arrivèrent au Port Royal, le 12 Juin, 1611, avec M. de BIENCOURT. Ils crurent que leur premier devoir, en arrivant en Acadie, était d'apprendre la langue des naturels du pays; mais ils furent assez étonnés de ne trouver personne parmi les Français, qui pût, ou qui voulût leur faciliter cette étude: ils y parvinrent pourtant avec l'aide d'un sagamo, ou chef, nommé MAMBERTOU, qui avait appris un peu de français.

L'année suivante, M. de Biencourt et le P. Biart partirent pour visiter toute la côte jusqu'au *Kinnibequi*, qu'ils remontèrent assez loin. Ils y furent bien reçus des Canibas, tribu abénaquise qui a donné son nom à cette rivière, et en reçurent des vivres pour le Port Royal, où l'on commençait à en manquer. Le missionnaire leur annonça l'évangile, et trouva en eux un peuple docile, qui lui parut peu éloigné d'embrasser le christianisme. Peu auparavant des Anglais avaient tenté de faire un établissement sur leur rivière; mais ils avaient eu, dit Charlevoix, de si mauvaises manières avec ces sauvages, que ceux-ci les avaient contrainsts de se retirer. Les Français les traitèrent plus humainement, et s'en firent des amis et une barrière contre des voisins entreprenants et plus puissants qu'eux en Amérique.

(A continuer.)

BOTANIQUE.

Lierre à trois feuilles du Canada. Hedera trifolia canadensis.—Ce lierre, non plus que le suivant, ne conserve point pendant l'hiver ses feuilles, qui comme celles du phaséole, sont soutenues trois à trois par de longs pédicules, (pétioles,) d'où, lorsqu'on les rompt, il sort un suc blanc, qui peu de tems après devient noir comme de l'encre. Il n'y a rien de meilleur pour noircir les cheveux. Ses petites fleurs blanches pâles sont suivies de baies en grappes, qui n'ont presque point de chair. Les grains qu'elles renferment contiennent une semence ronde, très-dure, de couleur de cendres, couverte d'une membrane sèche et ridée. Ce lierre fleurit au mois de Juillet, et sa semence est mûre en Septembre. Son bois est plus mou et plus moelleux que celui du lierre d'Europe; et ce qu'il a encore de particulier, c'est qu'il varie beaucoup dans sa manière de pousser: on en voit qui se tiennent droit et sans appui; d'autres, à peine sortis de leurs racines, rampent et s'attachent aux rejetons des arbres. Si on les jette au pied d'un mur, ils s'y cramponnent par le moyen de petites fibres, qui s'insinuent dans les trous, y prennent racine, et poussent de petites branches, comme le lierre commun. Ses feuilles rougissent au tems des vendanges, et de loin on les prendrait pour de véritables vignes; aussi lui a-t-on donné en France le nom de *Vigne du Canada*; mais il ne lui ressemble ni par l'écorce, ni par la figure des feuilles, ni par les baies.

Lierre à cinq feuilles du Canada. Hedera quinquefolia canadensis.—Ce lierre à cinq feuilles a le tronc, ou la tige, de la nature du sarment, noueuse et moëlleuse. Elle est couverte d'une peau plutôt que d'une écorce, et cette peau est comme celle de la vigne, coriace et difficilement friable. Il s'élève aussi haut que le mur ou l'arbre auquel il s'attache, et s'étend à proportion. Des pédicules sortent alternativement des nœuds de la tige, et sont inégalement placés. Chacun soutient cinq feuilles qui y sont attachées par de petites queues. Dans l'entre-deux des feuilles, il sort des deux côtés de la tige comme de petits clous, d'où naissent de petites fibres frisées, dont l'extrémité forme un durillon. C'est par le moyen de ces fibres qu'il s'attache à tout ce qu'il rencontre. Quand un mur en est couvert, c'est la plus belle verdure qu'on puisse imaginer. D'ailleurs il ne nuit point aux murs, comme le lierre d'Europe. Cette plante est aigre et même un peu âcre au goût; ses feuilles tombent en hiver.

Buet du Canada. Vitis Idæa canadensis myrti folio.—Cette plante, qui est fort commune dans les bois du Canada, paraît être la même que les anciens ont nommée *Vigne du Mont Ida*, et qui se trouve aussi dans les montagnes d'Auvergne, où il ne croit point d'autre bois, et en plusieurs autres endroits de l'Allemagne et de l'Italie. PLINIE l'appelle *figue alexandrine*, du nom de la

ville d'Alexandrie de Troade, et les Italiens, *uva d'ell orso*, Vigne de l'Ours. Elle est petite: elle jette plusieurs branches dont les plus grandes sont d'une coudée: ses feuilles rondes, ou plutôt ovales, sont d'un vert foncé, de la figure à peu près de celle du bouis, ou du myrte. Ses fleurs rondes, creuses, sortent autour des branches, parmi les feuilles. Les fruits sont ronds, faits en forme de nombril, verts d'abord, et noirs, quand ils ont acquis leur maturité, pleins d'un suc noir, doux et d'assez bon goût. Il renferme de petits grains comme ceux du raisin. La racine est longue, grasse, souple et ligneuse. Ce fruit est mûr au mois de Juin ou de Juillet. Il est rafraichissant au second degré, astreingent et un peu dessicatif: mangé cru ou cuit, avec du sucre ou sans sucre, il est bon contre les fièvres chaudes et bilieuses, contre la chaleur d'estomac, contre l'inflammation du foye et des autres parties intérieures; il resserre le ventre et ôte l'envie de vomir.

Les fleurs ont quelquefois des enveloppes secondaires. Ce sont les bractées, petites feuilles qui naissent à la base des fleurs, et qui diffèrent toujours des autres feuilles, soit par leur consistance, soit par leur forme, soit par leur couleur.

Les bractées, réunies plusieurs ensemble audessous des fleurs, forment une colerette, ou, pour parler le langage des botanistes, un involucre.

La glume des graminées, qui est une sorte de calice ou d'involucre, suivant qu'elle renferme une ou plusieurs fleurs, et la balle, qui, comme la corolle, recouvre immédiatement les organes de la génération, dans cette même famille, ne sont autres choses que de petites bractées, semblables à des écailles ou à des paillettes.

On doit encore considérer comme bractées les spathes, organes membraneux, et quelquefois ligneux, qui environnent et cachent d'abord absolument une ou plusieurs fleurs, et ne les laissent voir que lorsqu'ils viennent à s'ouvrir, à se déchirer et à se dérouler. Les spathes n'existent et ne peuvent exister que dans les végétaux, dont les feuilles sont de nature à former un étui autour de la tige.

Le support principal de plusieurs fleurs et le support d'une fleur solitaire, est un pédoncule ou une hampe, selon qu'il part de la tige et des rameaux ou de la racine. Les pédicelles sont les dernières ramifications du pédoncule commun à plusieurs fleurs, ou, si l'on veut, ce sont les pédoncules particuliers de chaque fleur.

Ordinairement, après la fécondation, les styles, les stigmates, les étamines, les périanthes se flétrissent ou se dessèchent. L'ovaire seul survit et continue de se développer. Considérons le végétal dans ses moyens de reproduction. C'est en quelque sorte l'époque de la maternité qui commence.

L'ovaire prend alors le nom de fruit: on y distingue le péricarpe et la graine.

(A continuer.)

JARDIN SOUTERRAIN.

Nous lisons ce qui suit dans le livre intitulé *Choix de Curiosités*, publié en 1822.

“On a dernièrement communiqué à la Société Horticultrice, un détail curieux d'un jardin souterrain formé au fond de la principale mine de charbon de Percy à Newcastle, en Angleterre, par le gardien du fourneau. Les plantes y parviennent à leur maturité, au moyen de la chaleur vive et à la lueur d'un poêle découvert, qu'on entretient constamment, afin de procurer la ventilation nécessaire. La même lettre rend compte d'une grande couche près de Dudley, dans le comté de Stafford, qui est échauffée au moyen d'un feu de charbon qui brûle lentement, et qui est placé à quelque distance audessous de la surface de la couche. Un jardinier recueille tous les ans de cette couche naturelle des légumes de diverses sortes, et ces légumes atteignent leur maturité quelques semaines avant ceux des jardins avoisinants.”

TOPOGRAPHIE.

Nous continuons la topographie des environs de la rivière Saguenay et du lac St. Jean, commencées dans le premier numéro.

Les réponses de Mr. M^CKENZIE au Comité de la Chambre d'Assemblée diffèrent peu de celles de Mr. M^CDOUALL, si ce n'est qu'il paraît avoir plus de renseignemens que ce dernier sur l'ancien établissement des Jésuites au lac St. Jean, et sur la rivière *Assuapmousoin*. Mr. M^CKenzie a vu le lieu de l'établissement des Jésuites; il y a présentement au même endroit un poste de commerce: on y voit des pommiers, des pruniers et des cerisiers qui sont devenus sauvages: les sillons de leurs champs sont encore visibles; il y croît présentement du mil. On y a trouvé des socs de charrue, des bèches, des marmites, &c. Mr. M^CKenzie croit que la cloche de leur église, ou de leur chapelle, est encore dans l'endroit. On lui a dit que les Jésuites avaient été obligés d'abandonner cet établissement en conséquence des représentations de la Compagnie des Indes, qui se plaignait que ces pères faisaient le commerce avec les sauvages. La terre aux environs de cet établissement est excellente.

La rivière *Assuapmousoin* est une des plus considérables qui se jettent dans le lac St. Jean: elle peut avoir 120 lieues de longueur, et 120 verges de largeur: elle est pleine de rapides, et n'est navigable que pour de petits canots. Il y a un poste de commerce appelé aussi *Assuapmousoin*, sur cette rivière, à 60 lieues de son entrée dans le lac.

Mr. M^CKenzie n'a pas une idée bien avantageuse des facultés

intellectuelles et des qualités morales des sauvages qui fréquentent ces postes, et qu'on appelle *Montagneux* ou *Montagnais* : ils sont, dit-il, si stupides, ou si soupçonneux, que quoique j'aie été quinze ans dans l'endroit comme associé hivernant et directeur du commerce qu'y faisait la Compagnie du Nord-Ouest, je n'ai jamais pu rien apprendre d'eux concernant leur histoire ou leurs usages, bien que je l'aie souvent tenté.

Mr. M'Kenzie ne contredirait pas sans doute ce que d'autres disent des Montagnais, qu'ils sont trop indolents pour faire même du sucre d'érables, quoique ces arbres soient très-communs dans les lieux qu'ils fréquentent, qu'ils en voient faire sous leurs yeux, et qu'ils en mangent avec avidité, quand il ne leur en coûte que la peine de le demander.

La terre est généralement bonne, autour du lac St. Jean, particulièrement au sud, et le long des rivières qui s'y jettent, et le climat y est à peu près le même qu'aux environs de Québec : Mr. M'Douall le croit plus tempéré ; mais il paraît qu'il est à peu près le seul de cet avis. Nous omettons quelques particularités peu importantes dans les réponses de Mr. M'Kenzie, ainsi que dans celles des messieurs dont nous allons parler, pour ne pas trop allonger cet article.

Le sauvages ont été, il paraît, moins soupçonneux, ou moins réservés, avec Paschal TASCHE', écuyer, seigneur de Kamouraska, qu'avec Mr. M'Kenzie ; car c'est d'eux qu'il a appris que le ci-devant ordre des Jésuites avait un établissement à *Métabitchouan*, sur les bords du lac St. Jean ; qu'ils y avaient érigé une chapelle, une maison, et un magasin, où ils commerçaient. Il a vu les ruines d'un moulin à scie qu'ils avaient bâti, et mangé des pommes qui croissaient dans un verger qu'ils avaient planté.

Il y avait en 1775, dans cette partie du Bas-Canada appelée les Postes du Roi, y compris Mingan, 3500 âmes, suivant ce que Mr. Tasché a appris de Mr. P. STUART, qui en avait fait le recensement ; mais on lui a dit que ce nombre avait beaucoup diminué depuis, en conséquence des ravages de la petite vérole, et de la rareté croissante des moyens de subsistance.

A commencer près de la *Pointe aux Roches*, trois lieues au-dessous de Chicoutimy, au nord du Saguenay, jusqu'à la rivière *Mistachimitche*, il y a un espace de 28 lieues de front sur quatre de profondeur, d'un sol riche et fertile. A la *Pointe aux Roches*, la plaine s'élargit à la profondeur d'environ 16 lieues. Au sud du Saguenay, depuis la baie de Ha, Ha, six lieues au-dessous de Chicoutimy, jusqu'au lac St. Jean, en passant au nord des lacs *Tinogami* et *Tsinogamitchiche*, il y a un espace de 20 lieues de long sur cinq ou six de large, de terres labourables. Le climat y est généralement bon, à cause du grand nombre de montagnes qui entourent ces terres. Les bois au nord du lac St. Jean ont brûlé en 1775, et n'ont pas encore repris leur hauteur ordinaire ;

mais le sol est excellent. Mr. Tasché a planté des patates et des choux à Chicoutimy, de 1780 à 1785, et ces légumes y sont venus à perfection. Les choux qui s'apportent sur les marchés de Québec sont des choux nains, en comparaison de ceux qu'il a eus à Chicoutimy. L'orge, les pois et le blé qu'on y a semés sont venus à parfaite maturité.

Mr. Tasché connaît plusieurs rivières, outre celles dont il a déjà été parlé, qui se jettent dans le Saguenay et le lac St. Jean. Toutes ces rivières ont des noms français ou sauvages. Mr. François VERRAULT parle d'un plus grand nombre encore de rivières et de lacs, et donne en français l'explication de leurs noms sauvages, quand ils en ont de tels. C'est de tous ceux qui ont répondu aux questions du comité, celui qui entre dans le plus grand détail sur ce sujet. Il est à remarquer que plusieurs de ces rivières et plusieurs de celles qui se jettent dans le St. Laurent, près des Trois-Rivières, ont leurs sources peu éloignées les unes des autres.

La tribu des Montagnais se nomme dans sa langue, *Papinachoua*, ce qui signifie rieurs ou railleurs, et ils sont tels, dit Mr. Verrault : ils ont même l'habitude de donner à ceux qu'ils voient pour la première fois, des sobriquets, afin de pouvoir rire et plaisanter sur leur compte, sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils s'amusent souvent à se railler entr'eux, et ils le font si adroitement, que celui qui est l'objet de la raillerie s'en aperçoit rarement. Ils sont doux, charitables et hospitaliers, mais extrêmement poltrons.

Suivant Mr. Louis SIVRAC, pilote, la navigation est ouverte à Tadoussac, 15 ou 20 jours plutôt, et fermée environ un mois plus tard, qu'à Québec. A Chicoutimy, elle commence plus tard et finit plus tôt. La différence de la haute à la basse marée à Chicoutimy, est de 15 à 18 pieds.

On peut conclure de tous ces renseignements que les bords du Saguenay, du lac St. Jean et des rivières qui se jettent dans l'un ou dans l'autre, offrent un pays fertile et tempéré, susceptible de recevoir une population aussi nombreuse, sinon plus, que celle que contient présentement le district des Trois-Rivières. Tadoussac, et Chicoutimy surtout, comme le dit Mr. M'Douall, deviendraient alors des villes florissantes, qui seraient l'une et l'autre l'entrepôt d'un commerce considérable et avantageux au pays. Le Saguenay, qui a roulé jusqu'ici presque inutilement l'immense volume de ses eaux, serait couvert de vaisseaux de toutes sortes, pendant les deux tiers de l'année, et l'emporterait de beaucoup en importance sur le Richelieu et l'Ottawa, qui ne sont navigables que pour de petits bâtimens, et à une petite distance de leur entrée dans le St. Laurent.

Il y avait autrefois un missionnaire à Tadoussac, ce qui donnait à ce lieu l'apparence d'une paroisse canadienne. Il devrait,

ce nous semble, y en avoir un à Tadoussac et un à Chicoutimy : cela donnerait au moins au pays l'apparence d'un commencement de population, et pourrait y attirer un plus grand nombre d'habitans. Plusieurs de ceux des dernières paroisses du district de Québec, au nord et au sud, pourraient y émigrer avec avantage : ils se trouveraient sur un sol plus fertile et dans un climat plus tempéré, et il ne leur serait pas difficile sans doute d'obtenir la propriété d'autant de terres qu'ils en pourraient cultiver.

ARCHITECTURE.

DANS notre premier numéro, nous avons promis de donner la description de l'Eglise de St. Jacques, aussitôt que possible. Les renseignemens que nous avons obtenus, quant aux dimensions, &c. nous mettent en état de nous acquitter maintenant de cette promesse, du moins autant que nous le permet le peu que nous connaissons en architecture.

On a déjà dit ailleurs que l'Eglise de St. Jacques était, ou serait, lorsqu'on l'aurait achevée, la plus grande et la plus belle qu'on eût vue jusqu'à présent dans cette province ; qu'elle se faisait remarquer surtout par la beauté et la régularité de son portail ; qu'il n'était pas nécessaire d'avertir que le fronton audessus du portail n'était pas achevé, et qu'il devait s'élever de chaque côté deux tours quarrées en pierre de taille, pour faire pendant aux chapelles, et donner à l'édifice plus de grandeur et de symétrie ; pour se convaincre que l'Eglise de St. Jacques est, ou sera en effet la plus grande et la plus belle qu'on eût encore vue en Canada, il suffira de connaître les dimensions, les proportions et les ornemens d'architecture de cette église. Voici donc d'abord quelles en sont les dimensions :

Longueur du corps de l'église, 160 pieds ; y compris les tours, qui sailliront de 18 pieds en avant, comme de chaque côté, 178 pieds, mesure française, ou 189 pieds, mesure anglaise.

Largeur, entre les tours, 66 pieds ; y compris les tours, 102 pieds français, ou 112 pieds et huit pouces anglais.

Hauteur du mur, audessus des lambourdes, 36 pieds français, ou 38 pieds et trois pouces anglais.

Hauteur des tours à faire, audessus des lambourdes, 78 pieds, mesure française, ou 83 pieds et six pouces, mesure anglaise.

Les tours seront surmontées de clochers en flèches, de hauteur proportionnée, avec beffrois pour recevoir des cloches.

Le portail se compose de deux ordres, l'ionique audessous et le corinthien audessus, et dans lesquels les proportions nous paraissent avoir été exactement suivies. La même proportion et la

même régularité se font remarquer dans les trois grandes portes, et les trois fenêtres qui sont audessus.

Il y aura au front de l'église un portique formé par une rangée de colonnes, dans l'alignement des tours, d'ordre ionique, comme le premier du portail, et correspondant aux pilastres de ce premier ordre, dont l'entablement sera posé sur ces colonnes, pour cacher la maçonnerie en pierre brute, entre les deux ordres; de sorte que la façade entière, ou son tout ensemble, réunira la grandeur, l'exacte symétrie, et une beauté *architecturale*, s'il était permis de s'exprimer ainsi, qu'on ne pourra voir, surtout pour la première fois, sans éprouver le sentiment d'une agréable surprise.

Ce n'est que pour ceux qui ne sont point venus à Montréal depuis une couple d'années, qu'il est nécessaire de dire qu'il y a partout deux rangs de fenêtres, excepté au rond-point, où elles sont plus élevées que celles d'en bas, pour la raison que nous allons mentionner,

Si du dehors de l'Eglise on passe dans l'intérieur, on y retrouvera encore dans les colonnes et les entablemens les deux ordres d'architecture qui décorent le portail, l'ordre ionique qui soutiendra les tribunes, et l'ordre corinthien qui soutiendra, ou paraîtra soutenir la voûte. Les colonnes dans le corps de l'église étant dans l'alignement du mur du rond-point, sur lequel il y aura des demi-colonnes, et les fenêtres dans ce rond-point étant à une élévation convenable, rien n'interrompra la continuité et la régularité des ordres, tout autour de l'église. La grande tribune du fond sera jointe à celles des chapelles par des tribunes latérales qui se trouveront entre les colonnes et le mur du quarré de l'église, et comme en dehors de la voûte, qui sera appuyée, comme nous venons de le dire, sur ces colonnes, et non sur des pilastres adossés au mur.

Il n'y aura que trois autels : le maître-autel sera, ou plutôt est déjà couvert d'une pierre de 11 pieds de long sur $4\frac{1}{2}$ de large, qu'on a tirée des carrières de la Côte de la Visitation, près cette ville, et à laquelle on a donné un poli approchant de celui que peut prendre le plus beau marbre.

La nef aura 12 pieds, et les allées de chaque côté, 9 pieds, de largeur. Le nombre des bancs sera de 180 dans le bas de l'église, et d'environ 120 dans les tribunes, de cinq pieds et quatre pouces chacun. Mais l'intérieur n'étant point achevé, nous terminerons ici, en répétant ce qui a déjà été dit de cet édifice, qu'il sera un des plus grands ornemens de cette ville, et qu'en louant l'esprit de religion, l'esprit d'entreprise, et la libéralité des personnes qui ont projeté et élevé cette Eglise, pour l'usage de Monseigneur l'Evêque de Telmesse et de ses successeurs, on ne doit pas passer sous silence l'habileté et la générosité de l'architecte, Mr. J. FOURNIER, qui s'est engagé à conduire l'ouvrage depuis le commence-

ment jusqu'à la fin, pour une rémunération bien moindre que celle qui lui avait été offerte.

De chaque côté de l'église, et dans l'alignement des tours, on se propose d'élever deux grands édifices, savoir un palais épiscopal et un collège. Il y a déjà de fait de ce dernier une aile à trois étages de 75 pieds sur 40, mesure française, destinée à la résidence de l'Evêque, en attendant la bâtisse du palais épiscopal, de l'autre côté de l'église, lequel sera de même situation et dimensions que cette aile déjà faite. Entre cette aile et celle à faire, il y aura, au milieu, un corps de logis de 88 pieds sur 35, de même hauteur que les ailes; en sorte que l'édifice aura la forme symétrique d'un H.

En face de l'église est une place publique de 204 pieds de long sur 74 de large, et dont le milieu répond au milieu ou la grande porte de l'édifice. Cette place sera aplaniée et probablement ornée de rangées d'arbres, ou autrement. Nous ne devons pas oublier de dire en finissant, que le terrain destiné à recevoir les édifices dont nous venons de parler, a été donné en pur don par D. B. VIGER, écuyer, et celui de la place publique devant l'église, par l'honorable L. J. PAPINEAU.

LE BARREAU DE MONTREAL.

En relisant dernièrement d'anciens journaux canadiens, je suis tombé sur un morceau qui m'a paru intéressant, en ce qu'il peut faire voir par la comparaison, combien les avocats canadiens parlent mieux présentement qu'ils ne faisaient alors, c'est-à-dire en 1818, et mériter, par conséquent, d'être republié, au moins en substance.

Ce morceau est intitulé le BARREAU : l'auteur se dit résidant à la campagne, dans une paroisse éloignée. Il était venu, ajoutait-il, à Montréal, avec un voisin qui avait une affaire en cour, et était obligé de s'y trouver en personne. Il n'avait assisté que rarement à l'audience depuis sa première jeunesse; il était flatté de pouvoir juger par lui-même des progrès que la science et l'éloquence y avaient dû faire. Il ne put pourtant assister à la cour qu'une fois, et peut-être, dit-il, l'occasion n'était-elle pas favorable. L'audience était peu nombreuse. On parla pourtant; mais le langage et les expressions de quelques uns de ceux que l'auteur entendit, lui parurent nouveaux et étranges: il ne put reconnaître dans leurs discours le langage qu'on parlait dans la ville, lorsqu'il y demeurait; et cela le surprit d'autant plus, que ce langage n'avait pas changé, dit-il encore, parmi celles de ses anciennes connaissances qu'il y avait retrouvées, et que d'autres avocats s'exprimèrent en termes clairs et précis, qui lui parurent tous

du bon vieux tems. C'était pour lui un mystère inexplicable. "Il ne se plaïda point de cause, à proprement parler, continue l'auteur; on discutait ce qu'on appelle des motions, qui me paraissent avoir beaucoup d'analogie avec ce qu'on nomme dans nos livres de Droit, les requêtes par lesquelles on introduit les incidens nécessaires aux progrès d'une cause, et les remplacer assez heureusement, autant que j'en puis juger. On discuta donc des motions. Il s'en fit plusieurs dont je ne pus deviner l'objet. Quelques unes furent faites à voix si basse que je ne pus les entendre. D'autres étaient accompagnés de termes dont je ne pus saisir le sens, tant parceque c'était des mots techniques, et qu'ils n'étaient qu'à demi prononcés.

"Voici des échantillons de phrases dont j'ai pu conserver la mémoire, tirées de quelques uns de ces discours en miniature, que je ne pus comprendre, et que je notai aussitôt mon retour au logis.

"L'un avait *payé* la plus grande attention à ce qui était *tombé* du *savant conseil* du Demandeur. Un autre ne pouvait concevoir qu'on pût faire cette objection à un writ *retournable* dans le terme précédent qui avait été *servi sur* le Défendeur, plus de quinze jours avant que l'action instituée en cette cause eût été *retournée*. Le Défendeur *était trop tard* dans l'étage de cette cause. Un troisième demanda comment le *savant conseil* pouvait *entretenir* l'idée que les offres qu'il faisait de *filer* la somme de — à la suite des raisons qu'il avait *plaidées à cette action* pussent le décharger d'une demande fondée sur un acte qu'il ne pouvait *renier*; au surplus, un semblable *reniement* ne pouvait lui procurer aucun *bénéfice*. Il lui aurait fallu s'inscrire en faux. *À la face* de la déclaration la demande était fondée sur un record qui lui même *à sa face* faisait loi. Un quatrième demandait à fixer une cause pour l'*évidence* sur quelque objet particulier de la cause: il disait que l'*issue était jointe* sur ce point. Son adversaire était *positif* à dire qu'on ne pouvait recevoir cette *application*. La Cour l'avait *décidé* plusieurs fois, il en pouvait citer plusieurs *instances*. Un cinquième disait qu'il ne pouvait *arguer* la motion *faute de notice*, mais si le Demandeur voulait la prendre en forme de *règle de montrer cause*, il consentait à l'*argument* pour le lendemain. J'entendis parler d'*autorités pointées*, d'*informalités*, de *donaisons*, de *raisons satisfactives*. On était prêt à *rencontrer* le Demandeur, on invoquait des *précédens*, &c."

L'auteur demande si c'est sa faute, ou celle des orateurs, s'il n'a pu rien comprendre à ce langage? Je répons que si ces orateurs se sont exprimés comme il le dit, ce doit être leur faute, et non la sienne, s'il ne les a pas entendus; car ce langage me paraît à moi-même, et paraîtra sans doute à tous ceux qui l'entendront, un jargon barbare et inintelligible. "La discussion de plusieurs de ces motions, continue-t-il, fut remise au lendemain: on eût pu soupçonner que c'était pour étudier le sens des termes dont ces

parleurs néologues s'étaient servis. Au moins j'aurais été forcé de le faire, si j'avais été dans la nécessité de décider entre eux. J'ai vainement cherché plusieurs de ces mots dans le Dictionnaire de l'Académie. Il serait à désirer que quelque personne éclairée parini ceux qui fréquentent le Barreau, voulût bien en composer un dans lequel on pût trouver tous ces mots nouveaux, ou qui comportent un sens différent de celui que l'on a coutume de leur donner ailleurs, avec des explications à l'usage de ceux qui n'ont pas travaillé cinq ans dans l'étude d'un Procureur. Cet ouvrage serait d'un grand débit, parcequ'il serait nécessaire à tous ceux que les circonstances entraînent dans des procès, qui aimeraient au moins à entendre la langue de ceux qui discutent leurs intérêts dans les Cours de Justice. Pourtant il serait peut-être plus court de parler sa langue au lieu d'employer ce barbare mélange, et de ne pas non plus en bégayer une autre qu'on ne sait et qu'on ne peut guères savoir qu'à demi. Ce qui put me surprendre encore davantage, c'est que j'entendis des Avocats qu'on appelle Anglais, qui estropient leur propre langue comme quelques uns des Avocats Canadiens dont j'ai cité les expressions, et à côté des uns et des autres des hommes qui par la pureté de leur langage, et à bien d'autres titres, auraient pu briller ailleurs et sur un théâtre digne de talens distingués.

Si l'auteur assistait aujourd'hui à l'audience, il pourrait y observer un grand changement pour le mieux : il n'y entendrait plus les termes et les constructions barbares qu'il rapporte, mais un langage clair, correct et élégant, également propre à faire honneur à ceux qui le parlent, et plaisir à ceux qui l'entendent. Ceux qui parlaient mal alors parlent bien à présent; ceux qui parlaient bien parlent mieux encore, s'il est possible; et ceux qui sont entrés au barreau depuis ne tombent jamais dans les fautes qu'on a pu reprocher à leurs devanciers. Si je connaissais l'auteur du morceau en question, je lui écrirais pour le prier de vouloir bien assister encore une fois l'audience, pour être témoin auriculaire de cet heureux changement. Il ne manquerait pas sans doute d'être agréablement surpris, et de faire part au public de son agréable surprise. Cet écrivain ne parle pas de la prononciation; mais je suppose qu'elle était aussi vicieuse alors, chez quelques uns, qu'elle est correcte aujourd'hui chez tous.

M.

ANECDOTES LITTÉRAIRES, &c.

LORSQU'IL fut question de recevoir à l'Académie, François Joseph de Beaupoil, Marquis de St. AULAIRE, Despréaux s'y opposa vivement, et répondit à ceux qui lui représentaient qu'il fallait

avoir des égards pour un homme de cette condition : "Je ne lui dispute pas ses lettres de noblesse, mais je lui dispute ses titres du Parnasse." Un des Académiciens ayant répliqué que M. de St. Aulaire avait aussi ses titres du Parnasse, puisqu'il avait fait de fort jolis vers : "Eh bien, monsieur, lui dit Boileau, puisque vous estimez ses vers, faites-moi l'honneur de mépriser les miens."

Le Marquis de St. Aulaire répondant dans l'Académie Française, à M. le Duc de la Trimouille, qui remplaçait le Maréchal d'Estrées, dit ingénieusement : "Il me convient d'arroser de larmes la respectable cendre que vous venez de couvrir de fleurs. La différence des hommages que nous lui rendons est assortie à celle de nos âges."

Madame la Duchesse du Maine goutait extrêmement le Marquis de St. Aulaire, et l'avait attiré à sa cour. On s'y amusait quelquefois à ces petits jeux d'esprit où l'on se fait les uns aux autres des questions auxquelles il faut répondre d'une manière ingénieuse. Un jour, la princesse proposa celui où chacun est obligé de dire son secret à la personne qui est préposée pour le demander. Elle voulut bien elle-même s'en charger. Le Marquis de St. Aulaire, qui était des derniers de la compagnie auquel son Altesse devait s'adresser, fut assez heureux pour mettre le sien en quatre vers, qu'il crut qu'un homme de 90 ans pouvait dire à la princesse sans lui manquer de respect. Aussi fut-il bien reçu, et il méritait de l'être par le tour fin et délicat de la pensée. Le voici :

La divinité qui s'amuse
A me demander un secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse,
Elle serait Thétis, et le jour finirait.

Vers de M. le Marquis de St. Aulaire à Madame la Duchesse du Maine.

Est-il bien vrai, divine Astrée,
Que d'indissolubles liens
Nous assurent enfin les véritables biens
Dont on vit tant de fois notre attente frustrée ?
Les grands ont-ils enfin appris
Quel est de tes bienfaits le véritable prix ?
Sont-ils désabusés de croire
Que sous le titre de vainqueurs,
Ils porteront au loin le pouvoir et la gloire,
Objet de leurs avides cœurs ?
Quelles mains ont eu la puissance
De ramener chez les mortels
La bonne-foi, la confiance,
Nécessaires appuis de tes sacrés autels ?

Tandis que quelque coin du monde
Gémira des fureurs de Mars,
Nous verrons donc ici, dans une paix profonde,
Fleurir le commerce et les arts.
O Ciel ! achève ces miracles ;
Fais que l'homme de vérité
Soit toujours aussi respecté
Que tes plus célèbres oracles
Le furent de l'antiquité.

Réponse de M. le Cardinal de Fleuri à Madame la Duchesse du Maine, qui lui avait envoyé les vers précédents.

Je me rends, enfin, Madame, et je consens à laisser jouir votre berger de l'immortalité que vous lui accordez ; il la mérite ; et ce n'est point ce qu'il dit de flatteur pour moi qui m'engage à l'avouer ; mais il est beau pour la nation et pour l'humanité, qu'un homme de près de cent ans fasse des leçons à nos poètes modernes, de la belle et coulante versification. Personne ne joint plus élégamment la rime et la raison, et c'est un de ces miracles qui vous sont si ordinaires. Que votre berger vive donc autant qu'il a déjà vécu, puisque vous l'ordonnez ; et si vous lui destinez un survivancier, je prie votre Altesse de ne pas oublier un homme qui défie en prose votre berger, de vous respecter plus que lui, et de vous être plus attaché.

Rondeau de M. de St. Aulaire à M. le Cardinal de Fleuri, qui en lui envoyant l'ordonnance de sa pension, lui mandait que le Roi ne prétendait pas la lui payer au-delà de six-vingts ans.

A six-vingts ans vouloir que je limite
De mon hiver la course décrépite,
C'est ignorer que par enchantement,
A notre cour les jours passent si vite,
Que les plus longs ne sont que des momens.
Quand vous aurez chassé le Moscovite,
Et rabaisé l'orgueil des Allemans,
On voudra voir quelle en sera la suite,
A six-vingts ans.

Nos pastouraux enchantés et dormans
Sous les berceaux que notre Fée habite,
Attendront là ces grands événemens,
Et le comptant de leurs appointemens :
Car, Monseigneur, vous n'en serez pas quitte,
A six-vingts ans.

Réponse de M. Pourmont de Rouen.

A six-vingts ans, mourir de mort subite,
Pour le commun le malheur n'est pas grand ;

Mais quand on peut, d'un tour pur, sans redite,
 A quatre-vingts, écrire élégamment,
 On ne devrait jamais voir le Cocyte.
 Le doux plaisir est un bon restaurant :
 Il faut en nous par son baume puissant,
 Entretenir la chaleur qui nous quitte,
 A six-vingts ans.

Goutez-le donc sans que rien vous agite,
 Berger aimable, et dont l'heureux talent
 Joint la houlette au luth de Théocrite ;
 Le Cardinal plaindra-t-il son argent,
 Si pour l'avoir vous lui rendez visite,
 A six-vingts ans ?

L'Abbé de ST. PIERRE étudiait au collège de Caen, avec M. VARIGNON. Frappé des dispositions de ce jeune homme pour les mathématiques, il le logea avec lui ; et, enfin, toujours plus touché de son mérite, il résolut de lui faire une fortune qui le mit en état de suivre pleinement ses talens et son génie. Cependant cet Abbé, cadet de Normandie, n'avait que 1800 livres de rente ; il en détacha 300, qu'il donna par contrat à M. Varignon. Ce peu, qui était beaucoup par rapport au bien du donateur, était beaucoup aussi par rapport aux besoins du donataire : l'un se trouva riche, et l'autre plus encore d'avoir enrichi son ami.

CORRESPONDANCE.

Québec, le 10 Juillet, 1825.

MONSIEUR, — J'ai lu avec un véritable intérêt le 1er numéro de l'ouvrage périodique que vous offrez au public sous le nom et titre de BIBLIOTHEQUE CANADIENNE. Un tel ouvrage nous manquait, et j'ai été tenté vingt fois de l'entreprendre. Mais je crains bien que quelque louable que soit votre entreprise, le succès n'y réponde pas. Il est vrai que la population française de ce pays se monte à un demi million d'âmes ; mais c'est tout le bout du monde s'il y en a un par chaque 500 qui sache lire. Mais entre savoir lire, c'est-à-dire, savoir épeller ses lettres suffisamment pour suivre les prières, et savoir lire et comprendre ce que l'on lit, la différence est encore immense, et je crois ne pas être éloigné de la vérité en réduisant à 500 le nombre de Canadiens assez instruits pour sentir le besoin de s'instruire davantage, et pour trouver du plaisir à le faire. Sur ces 500, il faut en rabattre la moitié, dont les moyens de subsistance dépendent de leur travail et auxquels, par conséquent, il reste bien peu de tems pour se livrer à des études.

des étrangères à leur profession, ou bien dont les moyens pécuniaires ne leur permettent pas de se pourvoir des sources d'instruction. Nous voila donc réduits à 250 Canadiens parmi lesquels vous avez l'espoir de trouver des souscripteurs. Mais vous n'ignorez pas qu'il existe malheureusement plus d'esprit de parti que d'esprit public ; que si vous cherchez à plaire à l'un vous offenserez l'autre, et vous vous le mettez à dos ; que si vous observez l'impartialité la plus stricte envers tous, vous deviendrez suspect à tous ; car *si non pro nobis, contra nos*, est la devise de l'esprit de parti, et qu'ainsi vous serez environné d'écueils aussi dangereux que difficiles à éviter : car il est peu vraisemblable que votre ouvrage puisse se soutenir sans y mêler quelque peu de politique, science encore bien dans l'enfance parmi nous. Tout ceci n'est pas fort encourageant, direz-vous ! Cela est vrai, mais cela ne doit cependant pas vous décourager. Il est possible que je me sois trompé dans mes calculs, et je le souhaite de tout mon cœur.....

Nous prenons la liberté d'arrêter ici notre correspondant, pour lui dire qu'il se trompe en effet, et grandement, dans ses calculs. Quoi ! 500 Canadiens seulement en état de lire, tant bien que mal, et 250 seulement en état de souscrire à des journaux ! En vérité, nous ne savons où notre correspondant avait l'esprit, quand il a avancé cela. Il pensait surement à toute autre chose qu'à ce qu'il disait, par un effet de cette distraction assez ordinaire aux gens de lettres comme aux poètes. Pour lui faire voir qu'il y a beaucoup plus de Canadiens qui savent lire, et beaucoup plus qui peuvent souscrire, qu'il ne le croit, ou ne parait le croire, il suffira de lui faire passer en revue les différentes classes, ou les différentes professions que l'on trouve dans le pays, et c'est ce que nous faisons par les deux tableaux suivants :

Tableau des Canadiens qui savent lire.

Evêques, Curés, Vicaires, Missionnaires, - - - -	200
Professeurs, Maîtres de Langues, Instituteurs, - - -	100
Seigneurs et Agens de Seigneuries, - - - - -	100
Juges, Avocats, Greffiers, - - - - -	125
Médecins, Chirurgiens, Apothicaires, - - - - -	100
Notaires, - - - - -	150
Arpenteurs, - - - - -	100
Clercs, ou Etudiants en Droit, en Médecine, &c. - -	200
Officiers et Commis de différents départemens, - -	100
Huissiers ou Sergens, &c. - - - - -	100
Maîtres de Poste, Couriers, Messagers, - - - -	50
Journalistes, Ecrivains de profession, Imprimeurs, -	50
Chantres de Paroisses, - - - - -	300
Négocians et Commerçans, - - - - -	500
Commis, ou Courtauds de boutique, - - - - -	600

Bourgeois, ou Rentiers, - - - - -	100
Artisans, Entrepreneurs, Maîtres et Compagnons, - -	100
Aubergistes, Traiteurs, Maîtres de Pension, - -	100
Capitaines, ou Maîtres de Vaisseaux, Pilotes, - -	50
Cultivateurs ou Fermiers, - - - - -	100
Sacristains et Bedeaux, - - - - -	50
	3,275
Femmes, - - - - -	3,275
	6,550
Enfans de l'un et de l'autre sexe, - - - - -	6,580
Total, - - - - -	13,100

Tableau des Canadiens qui peuvent souscrire.

Tous les Evêques et Curés, mettons - - - - -	150
La moitié des Maîtres de Langues et Instituteurs, - -	50
Tous les Seigneurs et Agens de Seigneuries, - - -	100
Tous les Juges, Avocats et Greffiers, - - - - -	125
Tous les Médecins, Chirurgiens, &c. - - - - -	100
Les quatre cinquièmes des Notaires et Arpenteurs, - -	200
La moitié des Etudiens en Droit et en Médecine, - -	100
Tous les Chefs de départemens et la moitié de leurs Commis, -	75
Le quart des Huissiers ou Sergens, - - - - -	25
Tous les Marchands, - - - - -	500
Le quart des Commis, - - - - -	150
Tous les Bourgeois sus-mentionnés, - - - - -	100
Tous les Entrepreneurs et une partie des autres Artisans, -	50
Les trois quarts des Aubergistes, Traiteurs, &c. - -	75
Le quart des Maîtres de Vaisseaux et Pilotes, - -	25
La moitié des Cultivateurs lisant, - - - - -	50
Le dixième des Sacristains et Bedeaux, - - - - -	5
Artisans ou Cultivateurs lisant par leurs femmes ou leurs enfans, - - - - -	500
Dames, Veuves, ou Filles majeures usant de leurs droits, -	100
Total, - - - - -	2,480

Voilà donc, suivant ces tableaux, 13,100 Canadiens en état de lire, et 2,480 en état de souscrire à des journaux ou productions périodiques. Et qu'on ne dise pas que quelques uns de ces nombres sont posés arbitrairement et sans trop d'exactitude; car s'il y en a de trop forts, il y en a aussi de trop faibles, et l'excès est amplement compensé par le défaut. On pourrait donc, ici comme ailleurs, compter les souscripteurs par milliers, au lieu de les compter par centaines, si *pouvoir* et *vouloir* était la même chose.

Mais quoique ces deux choses soient différentes, loin que nous ayons sujet de nous plaindre, le succès a surpassé notre attente, dans cette ville, et dans la plupart des grands villages de ce district. Nous ajouterons, pour rassurer notre correspondant, et ceux qui penseraient comme lui, que si le nombre des abonnés à la BIBLIOTHEQUE CANADIENNE n'est pas encore tout-à-fait de 400, il en approche beaucoup, et que ce nombre augmente tous les jours, du moins toutes les semaines. Il serait de 500 au moins, si les districts de Québec et des Trois-Rivières en fournissaient à proportion de celui de Montréal, ou même si nous eussions fait imprimer d'abord un plus grand nombre de numéros, pour en envoyer à un plus grand nombre de personnes de marque : car nous nous sommes aussi trompés dans nos calculs ; mais notre erreur a été l'inverse de celle de notre correspondant. Ce succès, (car nous croyons pouvoir appeler ainsi la chose,) nous le devons en grande partie à la bienveillance et à la recommandation de personnes respectées et estimées, tant dans les villes que dans les campagnes, et c'est ici pour nous le lieu et l'occasion de leur faire nos remerciemens sincères et de leur témoigner notre vive reconnaissance. Ce serait peut-être aussi le lieu et l'occasion de faire voir aux étrangers, et même à une partie des régnicoles, en s'étendant davantage sur ce sujet, qu'il y a parmi les Canadiens, plus d'éducation, et plus de goût pour la lecture, les lettres et les sciences, qu'ils ne se l'imaginent ; mais nous nous proposons de le faire dans notre 7e. No. qui sera le 1er. du tome II.

EDUCATION.

DANS ce pays, comme en France avant la révolution, le mois d'Août est l'époque des exercices littéraires, ou examens publics, pour les collèges et la plupart des écoles inférieures. Nous ne parlerons pas des exercices littéraires des collèges de Québec, de Montréal, de Nicolet et de St. Hyacinthe : ces exercices se renouvellent d'année en année, et à Québec et Montréal, de tems presque immémorial ; et tout le monde connaît l'excellent régime qu'on suit dans ces maisons, et l'excellent cours d'études qu'on y peut faire, et qu'y font en effet les jeunes gens doués de talens et appliqués au travail. Nous bornerons nos remarques à quelques unes des écoles où l'on apprend quelque chose de plus qu'à lire et à écrire sans s'élever jusqu'aux sciences enseignées dans les collèges.

Parmi ces établissemens, deux portent le nom d'Ecoles Latines ; ce sont les écoles tenues par Mr. BARDY, à Boucherville, et par Mr. LAVIOLETTE, à la Rivière du Chêne. " Les exercices littéraires de l'Ecole latine de Boucherville, ont eu lieu le 3 Août

dernier, en présence de Mgr. l'Evêque de Telmesse, de M. TABEAU, curé de la paroisse et patron de cette école, de plusieurs curés des paroisses voisines, et de tout ce qu'il y a de personnes notables dans l'endroit. Les écoliers y ont expliqué des morceaux de divers auteurs latins, tels que *Cornelius Népos*, *Virgile*, *Horace* et *Cicéron*, et ont répondu sur la grammaire anglaise, la grammaire française et la grammaire latine, ainsi que sur la géographie, l'histoire, et les belles-lettres, à la grande satisfaction de l'auditoire. Ces exercices ont été suivis d'un plaidoyer intéressant, (probablement de la composition de Mr. B.) dont le sujet était la conspiration de PHILOTAS contre ALEXANDRE. Le tout s'est terminé par la distribution des prix, faite de la main du prélat, toujours porté à encourager à bien faire, par sa présence et son approbation, lorsqu'elle est méritée, et les maîtres et les disciples.

Sa Grandeur est, il paraît, le patron spécial de l'Ecole latine de la Rivière du Chêne. Les examens publics de cette école ont eu lieu le 24 du mois dernier, en présence de son révérendissime patron, de M. PAGUIN, curé de la paroisse, de plusieurs autres prêtres, et d'un concours nombreux des citoyens les plus respectables de l'endroit et des paroisses circonvoisines. Les écoliers y ont traduit de vive voix du latin en français, et y ont répondu sur la grammaire française et la grammaire latine, l'histoire sacrée et les belles-lettres, à la satisfaction de toutes les personnes présentes. Plusieurs jeunes messieurs américains y ont donné des preuves de leur progrès dans la langue française. Le manque de tems ne permit pas d'interroger sur l'Anglais et l'Arithmétique ceux qui en avaient fait leur étude ou principale, ou secondaire. Les différentes parties de l'examen furent entrecoupées par des citations de fables et autres morceaux dont le choix et l'exécution font honneur à l'institution. Un dialogue composé par Mr. Laviolette, fixa surtout l'attention des auditeurs. Cinq des élèves y discutent sur la langue latine, et LUCIUS, l'un d'entr'eux, plus âgé et plus avancé que les autres, en démontre l'utilité, en prouvant que l'étude du latin nous facilite l'intelligence de la langue française, et que de plus elle se rattache à celle des lettres en général, sans lesquelles personne ne saurait se flatter d'exceller dans les professions scientifiques. Après avoir donné à ce principe tout le développement dont il paraissait susceptible, et avoir signalé les avantages que procurent des études régulières à l'homme de loi, au marin, à l'arpenteur, au médecin, LUCIUS en vient à l'homme d'état, et particulièrement au délégué du peuple en parlement.

Cette partie du dialogue, dit un des assistans, nous a paru un morceau sublime et digne des grands maîtres dont on venait de nous faire l'éloge. Mais l'intérêt de l'auditoire devint plus vif encore, lorsqu'en venant à des citations, l'orateur dit d'un ton ex-

pressif: "Rappellerai-je à votre souvenir un fait qui doit faire époque dans l'histoire de notre pays? De lâches ennemis conspirent contre notre liberté, nos coutumes, nos lois, nos usages! un homme, aussi profond politique que savant littérateur, élève d'une voix éloquente en notre faveur. Aux accents de cette voix qui traverse l'océan et retentit parmi nous, la population se lève en masse contre cet attentat inoui. Un autre homme, notre compatriote, déjà recommandable par ses connaissances, devenu cher à son pays par une longue suite de services, se charge d'aller porter nos justes réclamations aux pieds du trône, et la patrie fut sauvée."

La distribution des prix vint ensuite, et fut suivie de remerciemens au public, et de quelques remarques sur les progrès de l'éducation en Canada, et les efforts du clergé et autres personnes notables pour la répandre. Lorsque le tout fut terminé, sa Grandeur voulut bien exprimer son entière approbation de l'institution, et des progrès que les élèves y avaient faits.

Les exercices publics de l'Ecole tenue par Mr. Augustin VERVAIS, à Terrebonne, sous la direction de l'Institution Royale, ont eu lieu le 2 du mois dernier, en présence d'un grand nombre de spectateurs respectables, tant de cette paroisse que des paroisses voisines. Les écoliers y ont répondu, (dit la notice qui nous a été envoyée,) aux applaudissemens des assistans, sur le catéchisme, la lecture en français et en latin, la grammaire française et la grammaire latine, l'arithmétique, l'histoire sacrée, l'histoire d'Angleterre, et particulièrement celle des trois rois du nom de Georges, qui ont précédé notre souverain actuel. Ces exercices ont été terminés par une petite scène exécutée par de jeunes enfans.

Il y a 14 ans, nous dit-on, que Mr. Vervais tient l'Ecole de Terrebonne; preuve certaine de la satisfaction réciproque et de l'Instituteur d'une part, et des écoliers et des parens, de l'autre.

L'examen public de l'Ecole de St. Antoine, sur la Rivière Chambly, a eu lieu le 13 du mois passé, en présence d'un auditoire respectable et nombreux. Les écoliers ont été examinés sur la lecture en français, en latin et en anglais; sur l'écriture, l'arithmétique et la grammaire française. On a vu (dit la notice) à cet examen, des enfans de 18 à 20 mois d'école, lire sans faire une seule faute, montrer une belle écriture, et des cahiers d'arithmétique très bien faits, et répondre avec justesse et facilité aux questions les plus difficiles de la grammaire française, branche d'éducation si utile, et cependant si négligée dans nos paroisses. Cet examen a fait beaucoup d'honneur à l'Instituteur, Mr. S. J. LEWIS, et les messieurs qui ont établi et soutiennent cette école, nous semblent avoir bien mérité et être dignes de la reconnaissance des habitans de la paroisse.

Les écoles ci-dessus ne sont pas les seules qui soient tenues sur un bon pied dans ce district: on parle avec éloge surtout de celle

de Varannes, tenue par Mr. P. VAUQUELIN, où l'on enseigne, comme à St. Antoine, l'arithmétique et la grammaire française; de celle de l'Assomption où, quoiqu'elle ne soit établie que depuis peu de tems, le nombre des écoliers est déjà très considérable, et de celle de Mr. O'DOHERTY, à Berthier, où les écoliers ont fait en peu de tems des progrès rapides dans l'anglais, langue devenue d'une grande utilité dans ce pays, surtout pour ceux qui se destinent aux professions scientifiques ou au commerce.

Nous terminerons cet article par un résumé du compte rendu dans le *Spectateur Canadien*, des exercices publics de l'Ecole de Demoiselles de la Rivière du Chêne, qui ont eu lieu le 16 et le 17 du mois dernier.

On enseigne dans cette école, la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la grammaire, le tout dans les langues française et anglaise; la géographie et l'histoire, particulièrement celles du Canada, pour lesquelles deux petits traités ont été composés, nous a-t-on dit, par le Dr. LABRIE, patron de cette école. On y enseigne en outre, la broderie, le dessin et la musique, arts dans lesquels les écolières ont fait voir qu'elles avaient fait des progrès, aussi bien que dans les branches d'éducation dont nous venons de parler. On attribue encore au Dr. Labrie, et probablement avec raison, un petit drame rempli d'excellentes leçons de morales et de sentimens nobles et généreux, dont l'expression, dans une scène conduite avec art, a fait verser des larmes à plus d'un spectateur attendri.

Il se trouvait à cette fête, (car c'en était une pour l'endroit,) des personnes de presque toutes les parties de ce district, les unes ayant des enfans à cette école, les autres attirées par l'intérêt vif que commence à prendre dans ce pays tout ce qui a rapport à l'éducation. Mr. PAQUIN, curé de la paroisse, préluda à la distribution des prix, qu'il fit lui-même, par un petit discours adressé aux écolières, où il eût été impossible de mettre plus d'élégance dans le stile et plus de sagesse dans les préceptes. Après avoir rendu le juste tribut d'éloge dû au Dr. Labrie, fondateur et patron de cette école, et après avoir rappelé aux écolières la reconnaissance qu'elles lui devaient, M. Paquin leur fit remarquer surtout que les lumières procurées par l'éducation étaient un acheminement à de plus hautes vertus, et en particulier à la piété, qui en est comme la mère; qu'elles en avaient déjà donné la preuve par leur conduite, et que sans doute elles continueraient à faire sentir le prix qu'on devait attacher à l'éducation, en se rendant de plus en plus respectables, et par là même à inspirer à leurs parens le désir de la procurer à leurs enfans, pour les faire participer aux mêmes avantages.

L'examen a été suivi d'un diner donné par le Dr. Labrie à un grand nombre de ses amis, parmi lesquels se trouvaient plusieurs des parens des écolières; et la fête s'est terminée par un feu d'ar-

tifice bien entendu, et l'ascension d'un ballon qui s'est élevé à plusieurs centaines de pieds; le tout par les soins et sous la direction de Mr. J. GENEVAY.

On ne sait, ajoute la notice, ce qu'on doit le plus admirer, du zèle et de l'activité du Dr. Labrie, des talens des institutrices, de l'application et des progrès des élèves, ou de l'intérêt vif que toutes les personnes de l'endroit et des environs paraissent prendre à cet établissement.

EXTRAITS.

L'amour, dit PLUTARQUE, a tant de retenue, de modestie et de fidélité, qu'en prenant possession d'un cœur corrompu, il le détache aussitôt de toutes ses autres passions. Il lui ôte sa fierté, son arrogance, son effronterie, pour le rendre tranquille, réservé, silencieux, et entièrement soumis au seul objet de sa tendresse. On se rappelle l'aventure de cette LAÏS, si fameuse par le grand nombre de ses amans, qui enflamma les désirs de la Grèce entière, et vit les deux mers qui la baignent, se disputer sa possession. Devenue amoureuse du Thessalien HIPPOLOCHUS, elle quitta l'Acro-Corinthe, qu'arrosent de si belles eaux, se déroba secrètement à la foule nombreuse de ses amans, pour aller vivre retirée, avec le nouvel objet de son amour. Mais les femmes de la ville, jalouses de sa beauté, la lapidèrent dans le temple de Venus, qui, à cause de cet événement, fut appelée *Venus homicide*. On a vu des femmes esclaves refuser de vivre avec leurs maîtres, et de simples particuliers mépriser des reines mêmes, parceque leur cœur était déjà sous l'empire de l'amour.

Anciennement, les femmes russes avaient une manière de s'habiller uniforme, et dont elles n'auraient pas cru pouvoir s'écarter sans crime. Elles ne se trouvaient jamais dans la société des hommes. Même les maisons des personnes de qualité avaient une entrée particulière et des réduits séparés pour elles. Quelquefois seulement, lorsqu'un maître de maison avait compagnie, il faisait paraître un moment sa femme, accompagnée de ses servantes, pour être saluée par les convives, et leur présenter un verre d'eau de vie; après quoi, elle retournait, par une voie dérobée, à son appartement. PIERRE I. ordonna qu'à l'avenir, les femmes seraient invitées, aussi bien que les hommes, aux noces et aux autres divertissemens, mais qu'elles ne s'y trouveraient qu'habillées à la française; que les deux sexes se réuniraient dans la même chambre, et que ces parties de plaisir seraient terminées par des concerts et des danses. Il assistait souvent lui-même à ces sortes de fêtes, et y amenait les seigneurs et les dames de

sa cou
tinction
toujou
un offi

Ceu
sacher
qu'on
astres
pect,
savoir
cequ
ment
eues
nomb

LA
ment,

CE

Le

y ava

MA

mème

Le

Le

serva

Hi

bre o

Un

quan

Se

En

U

Le

sent

T

lièvr

C

bain

la vi

O

mièr

les t

dans

l'ap

y ch

lui

sa cour. Il était averti des nœces de toutes les personnes de distinction, et ne manquait pas de s'y rendre, apportant, presque toujours, un cadeau pour la mariée, surtout lorsqu'elle épousait un officier nouvellement arrivé en Russie.

Ceux qui veulent expliquer tout, quoique le plus souvent ils ne sachent rien, prétendent que ce sentiment naturel d'opposition qu'on a pour quelqu'un ou pour quelque chose, est produit par les astres. Ainsi, suivant eux, deux personnes nées sous le même aspect, auront un désir mutuel de se rapprocher, et s'aimeront sans savoir pourquoi; de même que d'autres se haïront sans motif, parcequ'elles sont nées sous des conjonctions opposées! Mais comment expliqueront-ils les antipathies que de grands hommes ont eues pour les choses les plus communes? On en cite un grand nombre auxquelles on ne peut rien comprendre.

LAMOTHE-LEVAYER ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument, et goûtait le plus vif plaisir au bruit du tonnerre.

CESAR ne pouvait entendre le chant du coq sans frissonner.

Le chancelier BACON tombait en défaillance, toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune.

MARIE de Médicis ne pouvait souffrir la vue d'une rose, pas même en peinture, et elle aimait toute autre sorte de fleurs.

Le duc d'EPERNON s'évanouissait à la vue d'un levraut.

Le maréchal d'ALBRET se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait.

HENRI III (de France) ne pouvait rester seul dans une chambre où il y avait un chat.

ULADISLAS, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite, quand il voyait des pommes.

SCALIGER frémissait de tout son corps, en voyant du cresson.

ERASME ne pouvait sentir le poisson, sans avoir la fièvre.

Un Anglais se mourait quand il lisait le chapitre 53 d'Isaïe.

Le cardinal Henri de CARDONNE tombait en syncope, quand il sentait l'odeur des roses.

TICHO-BRAHE sentait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard.

CARDAN ne pouvait souffrir les œufs; le poète ARIOSTE, les bains; le fils de CRASSUS, le pain; César de LESCALLE, le son de la vielle.

On trouve quelquefois la cause de ces antipathies dans les premières sensations de l'enfance. Une dame qui aimait beaucoup les tableaux et les gravures, s'évanouissait lorsqu'elle en trouvait dans un livre. Elle en dit la raison: étant encore petite, son père l'aperçut un jour, qui feuilletait les livres de sa bibliothèque, pour y chercher des images: il les lui retira brusquement des mains, et lui dit d'un ton terrible, qu'il y avait dans ces livres des diables qui l'étrangleraient, si elle osait y toucher. Ces sottises menaces,

assez ordinaires aux parens, occasionnent presque toujours de funestes effets qu'on ne peut plus détruire.

PLINE, qui était aussi crédule qu'éloquent, assure qu'il y a une telle antipathie entre le loup et le cheval, que si le dernier passe où le premier a passé, il sent aux pieds un engourdissement qui l'empêche presque de marcher.

SOIRÉE AU BAL.

On ne va plus guère aux bals pour danser ; les jeunes personnes seules aspirent encore au moment où elles feront un *pas d'été*, une *trénis* ; mais il semble que les jeunes gens ne soient plus Français ; ils dédaignent, ils négligent la danse. Eh ! messieurs, croyez-vous que la danse ne soit pas un art digne de fixer votre attention ? lisez les *Lettres et Entretiens* de Ch. BARON, l'ouvrage de M. FAGET, et tant d'autres dont les noms ne me sont pas présents. Vous y verrez tout le mérite qu'un connaisseur découvre dans une pirouette ; toutes les qualités que réclame un entrechat.

Moi, qui suis encore assez novice pour préférer la danse à l'écarté, et le sourire d'une jolie demoiselle à la vue d'un roi d'atout, je me rends dernièrement à une soirée où l'on m'avait bien promis que l'on danserait. J'arrive à neuf heures ; j'entends le son de la musique ; je reconnais le quadrille de *la Gazza*. Fort bien, me dis-je, ici du moins, la danse n'est pas totalement abandonnée pour le jeu.

Je pénètre dans les salons ; je vois de forts jolies femmes, de charmantes demoiselles, et tout cela dansait ; il n'en restait pas une seule pour faire tapisserie. "Diable, dis-je, au maître du logis, je n'ai plus qu'une crainte, c'est de ne point trouver de danseuses. Il est vrai, me dit-il, que j'ai tellement recommandé aux jeunes gens que j'ai invités, de faire danser les demoiselles, sous peine de ne plus leur donner de bal, que jusqu'à présent, ils s'en sont fort bien acquittés ; et j'ai invité six fois plus d'hommes que de dames, parceque je sais que celles-ci n'aiment point à faire tapisserie."

D'après cela, je pense qu'il faut m'y prendre d'avance pour avoir une danseuse. A peine le quadrille est-il fini, que m'approchant d'une jeune personne fort gentille, je fais mon invitation. "Je suis bien fâchée, monsieur ; je suis engagée." Je vais à une autre ; même refus ; à une troisième, je ne suis pas plus heureux ; je fais ainsi le tour du salon ; je me décide alors à engager pour la suivante...c'est bien autre chose...l'une est retenue pour dix contredanses ; l'autre pour neuf : celle-ci a pris tellement d'engagemens qu'elle s'y perd ; il faudrait un *album* à cha-

cune d
pour a

Je v
reinar
quadril
d'un r
bans ;
de tab
cide.
babled

m'avan
ne me
elle qu
sant to
laisse
vois ;

Ah !
seuse p
me lais
naire d
re ; les
ma dan
tant pa
rester
ronds,
que je
tour ;
lancée
va tou
son ro
gré du
collere
tourne
semble
une au

Mon
chasse
une g
de ne
m'arr
dez-vo
dame,
danse
dame,
ferai b

Je v
que la

cune de ses dames. Il me semble être encore en province, où, pour avoir une danseuse, il faut la retenir huit jours d'avance.

Je veux danser cependant ; je l'ai mis dans ma tête. J'ai bien remarqué là-bas une dame qui ne dansait pas pendant le dernier quadrille ; mais aussi, quarante-huit ans au moins !...une parure d'un ridicule !...la tête surchargée de fleurs, de plumes, de rubans ; une figure couverte de rouge et de mouches, un nez plein de tabac ; tout cela n'est pas fort engageant ; n'importe, je me décide. Cette dame s'est placée entre deux jeunes personnes, probablement dans l'espérance qu'on invitera ce côté là en bloc ; je m'avance vers cette dame ; je commence la phrase d'usage...elle ne me laisse pas achever ; elle se lève, me saisit la main ; c'est elle qui m'entraîne au premier quadrille qui se forme, en repoussant toutes les personnes qui se trouvent sur son passage...Je me laisse mener comme un enfant ; je suis tout étourdi de ce que je vois ; je crains que cette dame n'ait des crispations.

Ah ! mon Dieu ! à peine le signal est-il donné, que ma danseuse part, s'élance, m'entraîne, tourne et balance devant moi sans me laisser respirer. Je ne sais où j'en suis ; la danse extraordinaire de ma dame ne tarde pas à faire sensation ; on nous entoure ; les parieurs quittent le tour de la table pour venir admirer ma danseuse, qui, enchantée de l'effet qu'elle produit, et ne doutant pas que sa danse ne cause l'admiration générale, ne veut pas rester un moment en repos, et me fait faire des passes ou de petits ronds, même lorsque ce n'est pas à nous à partir. C'est en vain que je lui dis, tout-à-l'heure, madame, ce n'est pas encore à notre tour ; on ne fait plus de passes ; restez donc là. La dame est lancée ; elle veut se dédommager de deux heures d'inaction ; elle va toujours son train ; la sueur qui coule de son front se mêle à son rouge, ses boucles tombent en repentir, ses plumes volent au gré du vent, une guirlande de fleurs s'est détachée, et lui sert de collerette ; mais rien ne l'arrête, et quand par hasard ses yeux se tournent vers le cercle qui nous entoure, elle sourit d'un air qui semble dire : vous ne vous attendiez pas à me voir danser ainsi ; une autre fois, vous m'inviteriez plutôt.

Mon martyr touchait à sa fin ; on venait de crier le fameux, chassez les huit, lorsqu'un jeune homme va, par malice, demander une gigue. Ah ! pour le coup, c'est pour en mourir. Je feins de ne point entendre, et veux reconduire ma danseuse, mais elle m'arrête : “comment, monsieur, vous quittez la place ! n'entendez-vous pas le violon ? c'est une gigue, monsieur.—Ah ! madame, pardon, je croyais...—Ah ! je raffole de la gigue ; je la danse quelquefois chez moi avec ma femme de chambre.—Madame, c'est que je ne connais pas cette figure-là.—Oh ! je vous ferai bien aller, moi, c'est si joli ; vous verrez mes pas russes.

Je veux en vain me défendre ; il faut céder. Heureusement que la gigue permet de changer de dames et de cavaliers. Pen-

étant que ma danseuse tourne comme un tonton, voltigeant de l'un à l'autre comme un ballon, je m'esquive, je me perds dans la foule, je sors enfin du bal, et cours sans m'arrêter jusque chez moi. Il me semblait toujours avoir sur les talons mon intrépide danseuse, et la maudite gigue ne me sortait pas des oreilles.

ANECDOTE CANADIENNE.

DEUX de ces honnêtes cultivateurs dont les mœurs rappellent quelquefois l'idée de celles que les poètes attribuent aux hommes pendant la durée de l'âge d'or, étaient établis dans la même paroisse. Ils s'étaient mariés aux deux sœurs, et élevaient chacun une famille à laquelle ils apprenaient à chérir la vertu, dont ils leur donnaient des préceptes soutenus de leur exemple. Les parens s'aimaient. Les enfans, imitateurs fidèles de leurs parens, vivaient dans la plus parfaite concorde, et donnaient l'exemple de cette harmonie si commune autrefois en ce pays entre tous les membres et les alliés d'une même famille. Deux des enfans de chaque maison, garçon et fille, avaient surtout contracté l'un pour l'autre une amitié encore plus étroite. Cette union assez naturelle, fruit des liens du sang, et des sentimens que leur inspiraient leurs parens, était encore augmentée par une conformité plus marquée de goûts et d'inclinations, qui avait percé dès la plus tendre jeunesse. Au lieu de diminuer de vivacité, ce sentiment prit de nouvelles forces avec l'âge. Ils grandirent, et comme la modestie la plus sévère présidait à tous les amusemens auxquels tous ces enfans se livraient dans leurs rassemblemens journaliers, on ne fit qu'une très légère attention d'abord à une liaison aussi intime, qui, avec d'autres mœurs, aurait pu faire soupçonner de ces inclinations vicieuses, souvent précoces, dont ces âmes, simples et innocentes, n'étaient pas susceptibles.

Cependant le tems vient où la nature développe en nous son empire, et l'exerce sur les cœurs. Ces deux jeunes personnes se livrèrent sans y songer, à des sentimens plus vifs, et ne commencèrent à en sentir la force que quand ils n'eurent déjà plus assez de liberté pour imaginer qu'il leur fût possible de vivre l'un sans l'autre, et qu'il y eût dans l'univers un autre objet auquel ils pussent réciproquement s'attacher. En même tems la pureté de leurs mœurs était portée au plus haut degré. Par une réserve extrême, suite de cette première vertu, ils passèrent plusieurs années sans se faire part l'un à l'autre de leur attachement mutuel. Mais l'amour pénétre le secret des cœurs. Ils s'aimaient trop pour ne pas s'être devinés. Il ne fût bientôt plus en leur pouvoir de le cacher. Ils se virent réduits à se faire en rougissant des aveux

réciproc
qu'il n

Il fa
mandé
sort au
riages
éloign
qu'ils
famille
vèrent
tion m
lancé
riser
jeunes
condu
l'empir
fonctio
quara
tisé et
il étai
douce
les fa
princi
les ég
ponse
travail
les rè
raison
rens,
leur
rendi
son c
ter ré
ble p
règle
avait
le lar
premi
dit d
Ceux
de ce
dres
plus
ment
affect
Ils n
Ils n

réci-proques d'un sentiment qu'ils s'étaient en vain dissimulé, et qu'il ne leur était pas possible de taire plus longtems.

Il fallait avoir recours aux parens, à qui nos jeunes amans demandèrent réciproquement la permission d'unir pour toujours leur sort aux pieds des autels. La religion catholique défend les mariages entre cousins germains et même entre ceux de degrés plus éloignés. Les parens qui auraient été portés à désirer celui-ci, qu'ils pouvaient envisager comme propre à reserrer les liens de famille et d'amitié qui existaient entre les deux maisons, se trouvèrent très embarrassés en songeant à l'obstacle que cette prohibition mettait à l'accomplissement de leurs desirs. Après avoir balancé entre eux toutes les circonstances qui pourraient les autoriser à cette démarche, ils parlèrent à leur curé des vœux des jeunes personnes. C'était un vieillard aussi respectable par sa conduite que par ses lumières, qui exerçait sur ses paroissiens l'empire que donnent la vertu, l'âge, les talens et la dignité de ses fonctions réunies. D'ailleurs, il gouvernait la paroisse depuis quarante ans. Il en avait marié presque tous les habitans, et baptisé et instruit tous les enfans dans les devoirs de la religion dont il était le ministre. Quoique ce vénérable pasteur eût toute la douceur et l'indulgence qu'inspire une charité éclairée pour les faiblesses des humains, il avait aussi toute la sévérité des principes qui doit s'armer contre les passions qui trop souvent les égarent, et qu'il faut leur apprendre à combattre. Sa réponse fut, comme on l'imagine bien, dictée par son devoir. Il travailla aussi à les détourner d'un projet d'alliance qui blessait les règles de la discipline de l'église, et dont il ne voyait aucune raison de s'écarter. Néanmoins sur les représentations des parens, il les engagea à leur envoyer les deux jeunes personnes pour leur parler à eux-mêmes. Ceux-ci allèrent le trouver. Ils lui rendirent de leur conduite un compte qui dut le satisfaire. De son côté, il leur fit observer que l'union qu'ils voulaient contracter répugnait à l'esprit de l'église, et les exhorta à faire leur possible pour oublier des sentimens qui se trouvaient en opposition aux règles qu'elle prescrit. La vertu de ces deux jeunes personnes avait pour appui la religion même dont leur pasteur leur parlait le langage : ils prirent la résolution d'oublier, s'il se pouvait, leurs premiers amours. Ils cessèrent de se voir. Un grand écrivain a dit qu'on n'aimait bien qu'une fois, et que c'était la première. Ceux-ci n'avaient jamais connu d'autre attachement. Un amour de cette trempe une fois allumé dans des cœurs sensibles et tendres est d'autant plus difficile à éteindre qu'il est accompagné de plus d'innocence et de vertu. Nos jeunes amans étaient absolument étrangers à toutes les circonstances capables d'affaiblir leurs affections et de leur faire imaginer la possibilité d'être infidèles. Ils n'étaient plus maîtres de leurs cœurs. Leur résolution fut vaine. Ils n'avaient jamais connu d'autres plaisirs que celui de vivre en-

semble. Ils ne pouvaient se persuader qu'il y eût pour eux au monde une autre espèce de bonheur. Cependant, rigoureusement attachés à leurs devoirs, ils étaient décidés à les observer fidèlement, quelque dût être le prix du sacrifice. Mais leur raison ne put soutenir longtems ce combat inégal. Le chagrin s'empara de ces âmes neuves. Leur santé s'affaiblissait à vue d'œil. Les parens alarmés avaient en vain cherché la cause de ce dépérissement. Ce ne fut qu'à force de sollicitations qu'ils purent arracher leur secret à ces victimes de la tendresse et du devoir.

Il fallait se résoudre à aller de nouveau vers le pasteur qui avait résisté à leurs desirs. Les vertueux parens lui firent avec naïveté le tableau de la situation de leurs enfans, et des motifs qui les avaient déterminés eux-mêmes à venir lui faire part de leurs peines, et des justes sujets d'inquiétude qu'ils avaient sur leur sort. Le curé, après avoir pris des renseignemens exacts, et après avoir vu les jeunes personnes elles-mêmes, convaincu de l'innocence de leurs mœurs et de la sagesse de leur conduite, crut que c'était une de ces occasions où il pourrait être à propos de réclamer l'indulgence dont l'église use quelquefois envers ses enfans, et qu'il était juste dans celle-ci de se relâcher, autant qu'elle pourrait le permettre, de la sévérité des règles qu'elle prescrit à cet égard. Il se chargea lui-même d'écrire à l'Evêque, qui, sur ses représentations, accorda les dispenses nécessaires pour procéder à la célébration du mariage. Les deux jeunes amans reçurent la bénédiction nuptiale. Ils sont aujourd'hui l'exemple de la paroisse, et comme leurs parens, un modèle de toutes les vertus qui peuvent accompagner l'union conjugale. Il y a plus de quinze ans qu'ils sont mariés. Leur famille est déjà nombreuse. La religion, les bonnes mœurs, l'économie, l'industrie, le travail et l'ordre président au gouvernement de leur maison. On n'a jamais vu de mariage mieux assorti, et de ménage plus heureux. Si ce n'est pas un exemple à imiter, c'est au moins un de ces traits qui prouvent qu'il est des exceptions aux règles les plus sages. D.

VERS.

PORTRAIT DU MESSENGER DU MANS.

Trapu, courteau, mais bien pris dans sa taille;
 Le teint luisant, les cheveux longs et droits :
 Un nez haut en couleur, et dont vaille que vaille,
 Je crois qu'en un besoin l'on en ferait bien trois.
 Œil agard, front étroit, la tête un peu pointue;
 La bouche noire, large, et, dieu sait quelles dents :
 Le dos si rond qu'on croit qu'on voit une tortue,
 Lorsque l'on voit le messenger du Mans.

LE SONGE DE PATRICK.

Je songeais, cette nuit, que de mal consumé,
 Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé,
 Et que n'en pouvant point souffrir le voisinage,
 En mort de qualité, je lui tins ce langage :
 Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici ;
 Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi...
 Coquin, me repart-il, d'une arrogance extrême,
 Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
 Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
 Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

LE VRAI HEROS.

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
 Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.
 Est-on héros, en signalant ses haines
 Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
 Est-on héros, en regnant par la peur ?
 Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître.
 Mais de son re lâche le salpêtre ;
 Savoir se vaincre, et réprimer les flots
 De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
 Grand par soi-même ; et voilà mon héros.

CHANSON.

Après le malheur effroyable
 Qui vient d'arriver à mes yeux,
 J'avourai désormais, grands dieux,
 Qu'il n'est rien d'incroyable.
 J'ai vu sans mourir de douleur,
 J'ai vu... siècles futurs, vous ne pourrez le croire :
 Ah ! j'en frémis encor de dépit et d'horreur ;
 J'ai vu mon verre plein, et je n'ai pu le boire !

A QUATRE SŒURS.

Sur l'air : *O Fontenoy.*

Tous les amours voltigent sur vos traces ;
 Par les beaux arts, vous regnez sur les cœurs :
 Une de moins, vous seriez les trois grâces ;
 Et cinq de plus, vous seriez les neuf sœurs.

SUR UN POÈTE PLAGIAIRE.

Qui pourrait de ses vers lui disputer la gloire ?
Chacun sait que sa muse est fille de mémoire.

CONTRE LE JEU. (Par feu Mr. Q..... L.)

Du tems si précieux dévorateur futile,
Des plaisirs de l'esprit substitut puérile,
Stérile amusement, où l'âme s'amoindrit,
Où rien ne plaît au cœur, ni ne parle à l'esprit,
Vaine occupation des têtes sans étoffe,
Maudite invention qu'à bon droit j'apostrophe,
Où plus d'une vertu fit trop souvent faux bond ;
Toi qui sais transformer une dupe en fripon ;
Stimulant dangereux qui flatte l'avarice,
Triste Jeu, qu'es-tu donc, si tu n'es pas un vice ?

REGISTRE PROVINCIAL.

Né, à L. M. VIGER, Ecuyer, un fils, le 21 Août dernier.

Marié, à St. Eustache, le 15, par M. Paquin, J. B. ARCHAMBAULT, Ecr. Notaire, de St. Roch, à Madame Veuve M. SEGUIN, N. P. ci-devant de St. Denis.

Décédés, le 5 du mois dernier, BARTHELEMY ANTOINE EDMOND, enfant de L. B. LEPROHON, Ecr. âgé de 16 mois.

Le même jour, CHARLES ROBERT, âgé de 17 mois, et JEAN BENJAMIN, âgé de trois ans, tous deux enfans de Frédéric GORDICKE, Ecuyer.

A Lachenaie, le 11, à l'âge de 14 ans, J. B. ETIENNE ROCHON, Etudiant au Collège de cette ville, fils de J. M. Rochon, Ecr. M. P.

A Boucherville, le 16, Dame MAGDELEINE ST. BLIN, veuve de feu l'hon. René Amable de Boucherville.

Le 23, MARIE OLIVIER ARTHUR, enfant de l'hon. L. J. PAPI-NEAU, âgé de 11 mois.

Le 26, Dame M. LOUISE MEZIERE, épouse de J. B. Douaire Bondy, Ecuyer.

Le 29, Mr. F. X. CHATILLON, Etudiant en droit.

A Laprairie, le 30, Dame EUNICE PARKER, épouse d'E. Henry, Ecuyer.

Bureau du Secrétaire Provincial, 17 Août. Il a plu à Son Excellence le Lieut. Gouverneur, nommer Mr. GODEFROY GAGNON, Notaire Public.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME 1.

OCTOBRE, 1825.

NUMERO 5.

HISTOIRE DU CANADA.

LE Père Biart a laissé une relation de son voyage, et de ce qui s'est passé sous ses yeux en Acadie. Ce missionnaire, parlant des sauvages connus alors sous le nom de *Souriquois*, et qu'on a appellés depuis *Micmacs*, nous les représente comme des hommes bienfaits et d'une taille avantageuse. On leur a toujours remarqué beaucoup de douceur et de docilité, et une grande bravoure. On les verra, unis avec leurs voisins, sous le nom de *nations ou tribus abénaquises*, se joindre aux Français dans l'Ile de Terre-Neuve, et dans la Nouvelle-Angleterre, et prendre vis-à-vis des habitans des colonies anglaises de l'Amérique une attitude imposante, qu'ils conservaient encore, lorsque Charlevoix écrivait son histoire, quoiqu'ils fussent alors réduits à un petit nombre. Au reste, les détails dans lesquels entrent le P. Biart et Lescarbot sur les mœurs et les usages de ces peuples, pouvaient paraître intéressants alors en France, mais le seraient très peu ici présentement. Nous ne pouvons néanmoins passer sous silence la conduite horrible de quelques Européens à leur égard. Charlevoix remarque qu'il était d'autant plus étonnant que les Abénaquis eussent de tout tems vécu en bonne intelligence avec les Français, qu'ils s'étaient mis dans la tête que cette nation les détruirait. Il ajoute que dès le tems de M. de Monts, ils diminuaient déjà beaucoup, et que peu de tems après, on montrait un assez grand nombre de lieux déserts, où l'on assurait qu'il y avait eu de grosses bourgades, avant que les pêcheurs de France fréquentassent leurs côtes. Ils disaient qu'on les avait empoisonnés; et ce reproche n'était pas sans fondement. On a trouvé, (c'est toujours Charlevoix qui parle,) plus d'une fois entre leurs mains, du sublimé corrosif et autres drogues semblables, que des Français leur avaient donnés, et dont il leur avaient enseigné, disait-on, à faire usage pour se défaire de leurs ennemis. Charlevoix pense que cela est arrivé rarement; mais il ajoute que ce qui n'a été que trop ordinaire, c'est que parmi les marchandises comestibles qu'on leur portait, il s'en trouvait de gâtées, qui leur causaient des maladies d'autant plus dangereuses qu'ils ignoraient les moyens de les guérir.

Le Père Masse s'était mis en marche, de son côté, pour reconnaître le pays, s'instruire des mœurs des habitans, et de leurs dis-

positions en faveur de la religion chrétienne. Il avait pour guide le fils du sagamo Mambertou, dont il a déjà été parlé, et qui s'était fait chrétien aussi bien que son père. Il tomba malade, au milieu de la route. Ce contretemps jeta le jeune homme dans une inquiétude que le missionnaire prit d'abord pour un pur effet de son affection; mais quelle fut sa surprise, quand Louis (c'était le nom de baptême de ce sauvage) vint le prier d'écrire à M. de Biencourt qu'il mourait de maladie: *sans cela, ajouta-t-il, on pourrait croire que je l'ai tué.* Le malade se garda bien de faire ce que lui demandait son guide: *peut-être*; lui dit-il, *serais-tu homme à me tuer en effet, et à te servir de ma lettre pour cacher ton crime.* Le sauvage finit par s'apercevoir de son manque de sens.

Cependant le temps se passait, et la colonie diminuait plutôt qu'elle ne croissait. On négligeait de cultiver la terre, et l'on se mettait par là dans une dépendance continuelle des sauvages pour la subsistance. M. de Poutrincourt était resté en France, et s'était brouillé avec Madame de Guercheville, qui n'était entrée en société avec lui que pour le mettre dans l'intérêt des missionnaires. Comme elle vit qu'elle n'y avait pas réussi, elle songea sérieusement à le transporter en quelque endroit où ils n'eussent rien à démêler avec lui, et où ils pussent travailler sans obstacles aux fonctions de leur ministère. M. de Champlain avait fait tous ses efforts pour l'engager à se lier avec M. de Monts, dont il lui garantissait la droiture; mais par la seule raison que ce gentilhomme était calviniste, elle ne voulut jamais y entendre, et elle eut dans la suite tout lieu de s'en repentir.

Elle fit armer un vaisseau à Honfleur, et donna ordre au Sieur de LA SAUSSAYE, qui devait commander en son nom en Amérique, d'y embarquer tout ce qui était nécessaire pour commencer une nouvelle colonie. Ce bâtiment mit à la voile le 12 Mars 1613, et il mouilla le 6 Mai, dans le port de la Haive, où M. de la Saussaye fit arborer les armes de Madame de Guercheville. De la Haive, la Saussaye passa au Port-Royal, où il ne trouva que cinq personnes, y compris les deux jésuites et un apothicaire, qui y commandait en l'absence de M. de Biencourt, lequel était allé loin dans les terres, avec la plupart des Français, pour y chercher des vivres. Il embarqua les deux missionnaires et rangea la côte jusqu'à la rivière de *Pantagoët*, appelée dans les anciennes relations, rivière de Norimbègue. Cette rivière, dont l'embouchure est par les 44 deg. 20 min. de latitude, coule 45 lieues au sud-est de celle de St. Jean, sur un territoire réclamé dès lors par la couronne d'Angleterre. M. de la Saussaye débarqua sur la rive septentrionale, et y fit à la hâte un petit retranchement auquel il donna le nom de *St. Sauveur*. Tout son monde se montait à 25 personnes. L'équipage de son navire, qui était de 35 hommes, se joignit aux nouveaux colons, pour élever des maisons ou des cabanes. Lorsqu'on fut logé, on commença à cultiver la terre.

Mais la nouvelle colonie n'avait pas encore eu le tems de prendre une forme régulière, lorsqu'un orage imprévu la renversa de fond en comble. Onze bâtimens anglais étaient partis de la Virginie, sous la conduite de Samuel ARGALL, pour faire la pêche vers les îles des *Monts Déserts* : ce commandant apprit sur la route que des étrangers s'établissaient à Pantagoët; il ne douta pas que ce ne fussent des Français; et quoique la France et l'Angleterre fussent alors en paix, il résolut de les en chasser.

Il paraît que ce capitaine anglais n'avait qu'un seul vaisseau de force pour escorter les bâtimens pêcheurs : du moins, on n'aperçut d'abord à St. Sauveur qu'un vaisseau qui venait, à toutes voiles, sous le pavillon d'Angleterre. Quoique la Saussaye ignorât le dessein des Anglais, il crut devoir se préparer à tout événement : il demeura à terre pour défendre le fort; et LAMOTTE LE VILIN, son lieutenant, fut chargé de la défense du navire, qui était en rade; mais ni l'un ni l'autre n'avaient de canons, et Argall en avait quatorze. Celui-ci s'attacha d'abord au retranchement, et après l'avoir canonné pendant quelque tems d'un peu loin, il s'en approcha de plus près, et fit un grand feu de mousquetterie, qui tua bien du monde, et entr'autres un frère jésuite nommé Gilbert DUTHET, dont la valeur, vraie ou prétendue, dit Charlevoix, a mis de fort mauvaise humeur Jean de LAET, autre historien de ces tems-là, protestant, et conséquemment peu favorable aux jésuites.

La Saussaye voyant bien qu'une plus longue résistance ne sauverait pas sa place, et ne servirait qu'à lui faire perdre ce qui lui restait de monde, prit le parti de se rendre. Lamotte le Vilin fut bientôt contraint d'en faire autant; mais son pilote, nommé LAMETS, ne jugeant pas à propos de se fier aux Anglais, se sauva dans les bois accompagné de trois autres.

Argall, maître de l'habitation, après avoir abattu la croix plantée par les missionnaires, alla visiter les coffres de la Saussaye, y trouva sa commission, et l'enleva, sans que personne s'en aperçût. Le lendemain, la Saussaye étant allé rendre visite à son vainqueur, celui-ci le somma de présenter cette commission que lui-même avait soustraite. La Saussaye l'ayant en vain cherché dans le coffre où il l'avait mise, fut traité par Argall de pirate et d'homme sans aveu, qui avait usurpé le titre de gouverneur de Pantagoët, et qui méritait la mort. Aussitôt, il livra l'habitation et le navire au pillage. Ensuite, par un singulier mélange de bassesse et de générosité, il offrit aux Français une espèce de barque ou de chaloupe pontée pour retourner dans leur pays; et cette chaloupe s'étant trouvée trop petite, il proposa à ceux qui savaient quelque métier, de venir avec lui en Virginie, où il leur promit une liberté entière de conscience; et celle de repasser en France, après une année de service. Plusieurs acceptèrent cette dernière offre, et le sieur Lamotte, ainsi que le P. Biart les sui-

virent. Deux autres jésuites, qui étaient venus de France avec M. de la Saussaye, s'embarquèrent avec eux, pour aller joindre un vaisseau anglais qui devait faire voile pour l'Angleterre. Ce qui restait de Français s'embarqua dans la chaloupe pontée, avec leur commandant et le P. Masse, qui n'avait pas voulu les abandonner. Le lendemain de leur départ, rangeant la terre à vue, ils appercurent sur le rivage le pilote Lamets et ses compagnons, et les embarquèrent. Ils traversèrent la Baie Française et rencontrèrent, au port de la Haive, un navire français qui les reçut tous, et les conduisit heureusement au port de St. Malo.

Ceux qui avaient suivi le capitaine Argall en Virginie, n'eurent pas autant de bonheur : à leur arrivée à Jamestown, le gouverneur-général leur déclara qu'ils devaient tous s'attendre à être traités en corsaires, et en effet il les condamna à mort. Argall eut beau lui représenter qu'il leur avait donné sa parole qu'on les traiterait bien, et qu'ils demeureraient libres ; qu'ils ne l'avaient suivi volontairement en Virginie qu'à cette condition, le gouverneur lui répondit qu'il avait outrepassé ses pouvoirs ; que leur chef n'ayant point de commission, il ne pouvait s'empêcher de les regarder comme des forbans. Il ne restait plus à Argall d'autre moyen de les sauver que d'avouer sa supercherie à l'égard de la Saussaye, et il fut assez honnête homme pour racheter la vie de tant de personnes innocentes, au prix de la confusion que devait lui causer un tel aveu.

La vue de la commission du Sieur de la Saussaye désarma le gouverneur de la Virginie, mais il prit sur le champ la résolution de chasser les Français de toute l'Acadie. Argall fut chargé de cette expédition. On lui donna trois vaisseaux, sur lesquels il embarqua tous les Français qu'il avait emmenés de St. Sauveur. Il apprit en route qu'un bâtiment français était entré dans la rivière de Pantagoët, et il se disposa à le combattre ; mais il ne l'y trouva point. Il arbora les armes d'Angleterre au même endroit où avaient été celles de la Marquise de Guercheville ; puis il alla à l'île de Ste. Croix, où il ruina tout ce qui restait de l'établissement de M. de Monts. Il fit la même chose au Port-Royal, où il ne rencontra personne ; et en quelques heures, le feu consuma tout ce que les Français possédaient dans une colonie où l'on avait dépensé beaucoup d'argent, et travaillé bien des années, sans songer à se mettre en état de soutenir un coup de main.

Argall n'ayant plus rien à faire en Acadie, reprit la route de Jamestown, ayant toujours sur son escadre les Français qu'il avait rendus spectateurs de la destruction du Port-Royal. Un Français qu'il rencontra sur le rivage, lui dit beaucoup de mal des jésuites, et fit par ses discours assez d'impression sur son esprit, pour qu'il résolut de chasser ces pères de la Virginie, aussitôt après son retour. Trois jésuites qui se trouvaient à bord d'un de ses vaisseaux, commandé par un nommé TURNELL, furent vio-

nce avec
r joindre
rre. Ce
tée, avec
les aban-
à vue, ils
gnons, et
t rencon-
cut tous,

n'eurent
verrre-
re traités
eut beau
traiterait
vi volon-
ur lui ré-
f n'ayant
regarder
moyen de
ussaye, et
t de per-
ui causer

ésarma le
résolution
chargé de
esquels il
Sauveur.
ans la ri-
s il ne l'y
e endroit
uis il alla
établisse-
Royal, où
consuma
e où l'on
nées, sans

route de
çais qu'il
yal. Un
p de mal
ur son es-
e, aussitôt
d'un de
urent vio-

lemment maltraités. Un orage survint ; les vaisseaux furent dispersés. Celui d'Argall parvint à faire sa route jusqu'en Virginie. Un autre disparut entièrement. Le vaisseau de Turnell, par une bizarre fatalité, fut poussé sur les Açores, où l'on fut trop heureux de pouvoir jeter l'ancre. Les missionnaires, à qui la plus belle occasion se présentait de tirer vengeance des injures qu'on leur avait faites, dédaignant cette basse jouissance, et pratiquant le précepte de l'évangile, rendirent le bien pour le mal. Ils contribuèrent de tout leur pouvoir à tirer Turnell de ce mauvais pas ; ils le sauvèrent même une seconde fois, dans une position presque aussi embarrassante. Séparé de son commandant par la tempête, et sans commission pour revenir, quand il eut débarqué en Angleterre, il fut emprisonné comme déserteur, et son procès lui aurait été fait, sans les trois missionnaires qui témoignèrent pour lui.

Cependant on fit grand bruit à la cour de France de l'entreprise des Anglais sur St. Sauveur et sur le Port-Royal ; mais comme dans le fond cette affaire n'intéressait guère que des particuliers, ce premier feu se ralentit bientôt. M. de Poutrincourt ne fit aucune démarche : Madame de Guercheville envoya La Saussaye à Londres, pour y solliciter la réparation du tort qu'en lui avait fait, et la restitution de ses effets ; mais elle n'obtint qu'une partie de ce qu'elle demandait, et il fallut qu'elle s'en contentât. Elle reconnut, mais trop tard, qu'elle avait eu tort de ne pas suivre le conseil de M. de Champlain.

(A continuer.)

CURIOSITE'S NATURELLES.

Le morceau intéressant qui suit est de la plume d'un de ceux de nos respectables curés, qui, au sein de s'acquitter dignement des fonctions de leur ministère, ont le mérite de joindre encore l'étude de la nature et le goût de la littérature et des sciences. Ce morceau, qui a paru dans quelques unes de nos gazettes en Avril 1824, nous a semblé digne d'être republié, pour plus sûre préservation, dans la *Bibliothèque Canadienne*.

Grotte.—Dans la rivière du *Naquouaran*, qui sépare la paroisse de St. Jacques de celle de St. Paul de la Valtrie, se trouve un Souterrain curieux que les habitants de l'endroit appellent *Cabane des Fées*. On y entre par une ouverture très étroite, et qui se trouve cachée par une pierre plate qui avance. Pour entrer, on est obligé de se laisser glisser par les pieds sous cette pierre ; autrement l'ouverture allant toujours en baissant, on risquerait d'étouffer. Après avoir avancé de cette manière quinze à seize pieds, on trouve une côte plus rapide, au bout de laquelle se

trouve la première grotte, longue d'environ cinquante pieds, ayant bien quinze pieds de haut et sept ou huit de large; après un détour de vingt pieds, mais qui est assez bas pour qu'on soit obligé d'y marcher courbé, on trouve une seconde grotte, longue de plus de cent cinquante pieds, mais qui n'a guère que six pieds de haut et huit ou neuf pieds de large; dans cette grotte coule un filet d'eau très limpide. La voute de cette grotte est un ceintre très régulier, et décoré d'une couche de matière stalactite, d'où dépendent des deux côtés des chandelles et autres dégouttières de la même matière, et qui contribuent à former une corniche assez pittoresque. D'un bord à l'autre de la voute, il y a des traverses ornées de rangées de stalactites qui représentent des mâchoires armées les unes de dents incisives et les autres de dents molaires. On trouve par terre de ces stalactites, (ou stalagmites,) formées par les eaux imprégnées de matière calcaire qui découlent du haut, et qui offrent aux yeux étonnés une espèce de végétation pierreuse sur un sol de pierre.

Plus loin, le souterrain se divise en trois branches. Nous pénétrâmes (dit l'auteur, parlant de lui-même et de ses compagnons de visite,) jusqu'au bout de celle du milieu, qui se termine par un ébouli de pierres. Quelques uns de nous entrèrent dans la branche à gauche, et avancèrent, nous dirent-ils, environ un arpent et demi, marchant toujours couchés à cause de l'étroite capacité de ce souterrain, qu'ils trouvèrent terminé par une grotte très vaste par sa largeur, mais si basse qu'ils n'y purent entrer. Quant à la branche sur la droite, elle est trop étroite pour que quelqu'un puisse s'exposer à y pénétrer. Il n'y a pas de doute que quelqu'un de ces souterrains n'ait quelque communication avec l'air extérieur, autrement il est évident qu'on n'aurait pu aller si loin dans l'intérieur de la terre sans y être suffoqué.

Nous entrâmes une dizaine de personnes dans cette *Cabane des Fées*, ayant chacun une couple de flambeaux à la main, et en laissant en ouïre d'allumés d'espace en espace; ce qui contribuait à répandre une lumière charmante, qui relevait la beauté naturelle de ces lieux souterrains, qui ne laissèrent pas toutefois d'inspirer une espèce d'horreur, et les aurait véritablement fait passer pour des grottes mystérieuses de Fées, à ceux qui y seraient alors entrés sans s'y attendre. L'ardeur avec laquelle nos flambeaux brulaient nous inspirait de la confiance dans nos recherches, ayant prévenu d'ailleurs ceux qui étaient avec nous de ne point avancer où les lumières commenceraient tant soit peu à s'éteindre.

On admire la hardiesse du premier homme qui osa ainsi s'exposer à entrer dans un souterrain qui devait naturellement paraître très dangereux, non seulement par le défaut d'air, mais encore par les serpens ou les bêtes féroces qui auraient pu y avoir choisi leur retraite. Voici l'histoire de cette découverte, (faite en 1822, suivant Mr. BOUCHETTE.) Un habitant du lieu, nommé

François LABÉ'E dit CHEVALIER, ayant tendu une attrappe à chats, et le lendemain, ayant sondé le trou avec une pèche, et n'y trouvant point de fond, il se décida d'y entrer; étant arrivé dans la première grotte, et le jour lui manquant, il fut chez lui, chercher du feu, et avec un de ses voisins, nommé Joseph SCHETTE', tous deux furent assez hardis pour pénétrer jusqu'au fond; et depuis ce tems, ils ont pris dedans une quantité de chatz sauyages très gras.

Il est à regretter que ceux qui visitent ces grottes, en enlèvent les plus belles stalactites: j'ai vu avec peine qu'un de ceux qui étaient avec nous en ait enlevé, à coup de marteau, une d'environ un pied et demi, et qui représentait un homme ayant les bras sur sa poitrine et les jambes étendues, et aussi régulièrement découpés, que s'ils eussent été taillés par le ciseau d'un adroit sculpteur. Cette figure se trouvait soulevée en relief dans une des parois du roc de la seconde grotte, un peu au-dessous de la corniche dont on a parlé. Il serait à souhaiter, pour le plaisir des curieux, qu'on aggrandît l'entrée de ces grottes, s'il était possible, sans rien ôter de ce qui fait la richesse d'un souterrain si extraordinaire, qui n'a pas moins de deux arpens et demi de long.

BOTANIQUE.

Valérienne à feuilles d'orties et à fleurs violettes.—Cette plante ne diffère de la suivante qu'en ce que ses feuilles sont plus découpées, et que ses fleurs violettes approchent un peu plus de l'acinus, ou du basilic sauvage. On en a vu fleurir en France, dit Charlevoix, dans le jardin de M. ROBIN, célèbre botaniste du roi.

Valérienne à feuilles d'orties et à fleurs blanches.—La racine de cette plante est fibreuse, comme celle du lychnis, et ne pénètre pas bien avant en terre; elle se porte même mieux quand ses fibres sont découvertes. L'odeur et la saveur de cette racine ne le cèdent en rien au nard, en quoi elle surpasse beaucoup la valérienne d'Europe. Quand on l'a mâchée, elle embaume la bouche, et à la fin, elle pique la langue, comme la canelle. Il en sort plusieurs tiges creuses, rondes, noueuses, lisses, hautes d'une coudée, et qui se partagent en plusieurs autres. Les feuilles naissent deux à deux jusqu'à l'extrémité des tiges, et ne ressemblent pas mal à celles de la grande ortie, ou de la scrophulaire; mais elles sont moins piquantes, et d'un vert plus clair. Chaque tige est terminée par une assez large touffe de fleurs blanches fort petites, semblables à celles de la valérienne d'Europe, mais en plus grand nombre. Elles paraissent au mois de Septembre, et quand elles sont tombées, on voit à leur place de petites semences lon-

gues, que le vent emporte bientôt. L'hiver, il ne reste que la racine; en quoi cette plante diffère encore de la valérienne d'Europe.

Lychnis du Canada. Asaron canadense.—Ce lychnis, aussi bien que les deux valériennes dont on vient de parler, croît sur les collines et à l'ombre. Il diffère moins du lychnis d'Europe par ses vertus que par sa grandeur. Il ne pousse point de tiges; mais il sort de sa racine de longs pédicules qui soutiennent de larges feuilles à peu près de la figure de celles du lierre, mais moins longues, terminées en pointes, molles, d'un vert sombre, et couvertes d'un léger duvet. Les pédicules sont de la même substance que ceux des feuilles de vignes, et il en croît à leur côté de plus courts qui soutiennent des fleurs. Ces fleurs sortent d'un petit calice d'un vert pâle, qui en s'ouvrant se divise en trois segments pointus, lesquels se renversent en arrière. Au fond du calice, on trouve de petites semences d'un goût mordicant et qui met la bouche en feu. La racine de cette plante est charnue, pleine de suc, et s'étend horizontalement. Il en sort des fibres d'une juste longueur, d'une odeur agréable comme celle de l'acorus, mais plus forte; on les pile, on les enveloppe de linge, et on les jette bien nouées dans un tonneau de vin, avec un poids qui les retienne au fond: on les y laisse trois mois, et elles communiquent au vin un goût très délicat. On mâche aussi la racine, pour se donner une haleine douce et agréable; mais elle a des vertus encore plus estimables: on assure qu'elle a toutes celles du nard, et celles que les anciens ont attribuées au lychnis d'Europe, comme de guérir l'enflure du ventre, les douleurs de sciatique, les fièvres tierces invétérées; et de purger la bile et la pituite aussi efficacement que l'ellébore. Pour opérer ces effets, on prend deux cuillerées du suc de cette racine mêlées avec du vin blanc.

Le péricarpe n'est autre chose que la paroi de l'ovaire, qui change de nature par la maturité. Selon qu'il est dur ou mou, sec ou succulent, simple ou composé, on lui donne des dénominations différentes. Sa partie interne forme une loge souvent partagée par des cloisons.

Tantôt le péricarpe est d'une seule pièce et ne s'ouvre pas; tantôt il est composé de plusieurs valves ou portes rapprochées et comme soudées les unes aux autres; à l'époque de la maturité, ces valves se désunissent.

Au centre de la cavité du péricarpe est quelquefois une petite colonne ou columelle verticale, qui sert d'appui aux cloisons et souvent de placenta aux graines.

La placenta est la partie du péricarpe où chaque graine est placée.

La graine est l'œuf végétal: c'est dans son sein qu'est caché le germe qui assure la reproduction de l'espèce.

La graine adhère au péricarpe par un filet plus ou moins allongé, analogue au cordon ombilical des animaux. Ce filet s'évanouit quelquefois à son point d'attache sur la graine, en une membrane qui l'enveloppe en partie, sans contracter avec elle aucune adhésion ; cette membrane est l'arille.

Les parties internes des graines sont ordinairement recouvertes par deux enveloppes très minces ; la plus extérieure est le testa ; l'autre est la membrane interne. La première est plus ferme, plus épaisse, souvent colorée, quelquefois inégale, percée à sa superficie d'une ouverture qui correspond au cordon ombilical, et que l'on désigne sous le nom d'ombilic. La seconde est toujours molle, fine, blanchâtre, transparente et lisse : elle n'a point d'ouverture visible.

Dessous la membrane interne est l'embryon, faible et première esquisse de la plante qui se développera un jour. On y distingue la radicule, petit cône qui doit s'allonger en racine ; la plumule, assemblage de feuilles à peine formées et pliées sur elles-mêmes, qui indique l'origine de la tige ; et au collet, c'est-à-dire, au point de jonction de la radicule et de la plumule, on remarque une ou deux feuilles ordinairement très apparentes, plus ou moins épaisses, auxquelles on a donné le nom de cotyledons, ou de feuilles séminales.

Lorsque les cotyledons sont très minces, l'embryon est accompagné de l'albumen ou péricarpe, substance farineuse, sèche ou oléagineuse ; mais lorsque les cotyledons sont épais et charnus, cette substance n'est point apparente, parcequ'elle remplit alors le tissu cellulaire des cotyledons.

L'albumen de la graine nourrit l'embryon dans ses premiers développemens, comme l'albumen ou le vitellus des œufs des oiseaux, et le lait des quadrupèdes, nourrissent les fœtus qui arrivent à la vie.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES.

LES journaux de Paris contiennent un long rapport de la séance publique de l'Académie Française, pour la réception des nouveaux membres, MM. DROZ et C. DELAVIGNE, qui, selon l'usage, ont prononcé des éloges de leurs prédécesseurs, MM. LACRETELLE et FERRAND. Les discours des nouveaux Académiciens sont dignes des plus beaux jours de l'Académie. Celui de M. Delavigne est surtout remarquable par la liberté avec laquelle il exprime ses sentimens politiques. Il fait une critique sévère de la théorie des révolutions de M. Ferrand, et loue hautement le général Foy, et les autres chefs de l'opposition dans la Chambre des Députés.

Il paraît chez M. Louis JANET, une nouvelle édition de *l'Histoire d'Haïty*, depuis sa découverte jusqu'à la fin de l'année 1821. Un intérêt d'autant plus grand s'attache à cette édition, qu'elle offre l'exposé le plus exact de toutes les négociations entamées entre la France et la république d'Haïty jusqu'à la fin de l'année dernière.

On a mis en vente, chez les libraires LADVOCAT et GOSSELIN, un ouvrage qui ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt par son sujet et par sa forme : le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*, de M. Amédée PICHOT, connu par la belle traduction des œuvres de lord BYRON et de SHAKSPEARE. L'Angleterre toute entière y passe en revue sous les yeux du lecteur, avec ses costumes, ses mœurs, sa politique, son commerce, sa littérature, ses sciences, ses arts, ses spectacles, dans une suite d'entretiens sans prétentions, qui ne cessent d'occuper agréablement l'esprit sans jamais le fatiguer. (3 vol. in 8vo. avec atlas de 15 planches et *fac simile*.)

Voyage à l'Isle de France, dans l'Inde et en Angleterre, suivi de Mémoires sur les Indiens, sur les vents des mers de l'Inde, et d'une notice sur la vie du général Benoit DEBOIGNE ; par P. BRUNET, de Nantes, 1 vol. in 8vo. Cet ouvrage est rempli d'anecdotes piquantes et curieuses, qui le rendent intéressant pour toutes les classes de lecteurs.

Bélisaire, tragédie de M. JOUR, dont la censure dramatique avait interdit la représentation en 1818, a été, après sept ans, joué pour la première fois à Paris le 29 Juin, et a obtenu un succès brillant. TALMA remplissait le rôle de Bélisare.

CHARLES X a bien voulu encourager de sa souscription l'*Encyclopédie Portative*, importante publication, dirigée par M. C. M. BAILLY, et publiée sous les auspices des savans les plus distingués, parmi lesquels sont MM. de BARANTE, de BLAINVILLE, CHAMPOLLION, CORDIER, CUVIER, C. DUPIN, de FENISSAC, JOMARD, de JUSSIEU, LETRRONNE, QUATREMER de QUINCY, THENARD, &c.

On lit la déclaration suivante dans la préface du dernier ouvrage de Sir WALTER SCOTT, (*Histoire du tems des Croisades*,) publié chez le libraire Gosselin : "J'ai dessiné d'écrire le livre le plus merveilleux que le monde ait jamais lu : un livre dont tous les incidents seront incroyables, et cependant vrais ; un livre qui rappellera le souvenir des faits dont les oreilles de la génération actuelle ont été étourdies, et que nos enfans liront avec une admiration approchante de l'incrédulité : ce sera la vie de NAPOLEON BONAPARTE."

Le célèbre opticien SFRAYEL, de Bâle, vient d'achever un télescope sur un plan perfectionné, de 64 pieds de longueur. On dit qu'à l'aide de cet énorme instrument, plusieurs savans ont été en état de découvrir dans la lune des chemins, des monumens, des temples et des êtres animés.

de l'His-
toire 1824,
on, qu'elle
entamées
de l'année

GOSSELIN,
intérêt par
ivre en An-
par la belle
e. L'An-
du lecteur,
rice, sa lit-
suite d'en-
éablement
las de 15
e, suivi de
l'Inde, et
r P. Bru-
pli d'anec-
pour tou-

ramatique
ot ans, joué
un succès

tion l'En-
par M. C.
s plus dis-
LAINVILLE,
ISSAC, JO-
NCY, THE-

ernier ou-
Croisades,
le livre le
dont tous
a livre qui
génération
une admi-
NAPOLEON

ver un té-
neur. On
ans ont été
monumens,

Un fermier de Hippelbach, en Moravie, a inventé une nouvelle charrue, qui, tirée par un seul cheval, trace quatre sillons à la fois. La Société des Sciences de Vienne lui a décerné une médaille d'or.

La mission de Mr. le Duc de NORTHUMBERLAND, n'a pas été passée sous silence par la muse française, comme il paraît par la lettre suivante de M. PESME, ex-sous-préfet, à sa Grâce.

“ Monseigneur, — Tous les amis de l'humanité liront avec le plus grand intérêt le message, également brillant et solide, par lequel votre souverain vous a chargé de féliciter Charles X sur son sacre ; comme aussi la belle réponse qu'il vous a faite, et qui offre aux Français les espérances les plus flatteuses. En effet, quand les chefs de deux nations comme les nôtres, (dont les principes et les intérêts sont les mêmes,) sont unis pour le bonheur du genre humain, tout le monde doit sentir l'heureuse influence d'un si excellent usage de la puissance et de l'alliance royale. C'est pour cette raison, que je me suis permis d'exprimer le sentiment de cette union, si désirable pour les deux hémisphères, dans le quatrain suivant, que je prie votre Excellence d'avoir la bonté d'accepter :

Quand les rois se donnent la main

Pour le bonheur du genre humain,

Chacun admire leur sagesse,

Avec des transports d'allégresse.

Le lendemain matin, M. Pesme reçut la réponse suivante :

“ Le Duc de Northumberland remercie M. Pesme ex-sous-préfet, de l'intérêt qu'il a exprimé relativement à la mission que le roi son maître a jugé à propos de lui confier. Le Duc admire le zèle et l'esprit qui animent l'auteur de la *jolie* lettre qu'il a reçue de lui.”

On a reçu sur les frontières de France, les ordres les plus stricts d'empêcher l'introduction dans le royaume de la *Vie de Scipio Ricci*, Evêque de Pistoie, imprimée dans les Pays-Bas. Les voyageurs mêmes sont fouillés. On dirait que le livre est infecté de la peste. Ce qui est certain, c'est que le gouvernement le regarde comme subversif des principes de la société, tels qu'ils les entendent.

LOUIS PLAMONDON, Ecuyer, Avocat, de Québec, se prépare à publier par souscription, un ouvrage en français et en anglais, sur les *Lois Civiles* de ce pays. Cet ouvrage sera distribué en cinq livres : le premier traitera des personnes ; le second, des biens, et des modifications de la propriété ; le troisième, des manières d'acquérir la propriété ; le quatrième, des lois féodales du Bas-Canada ; le cinquième des lois anglaises introduites dans ce pays.

M. Plamondon a déjà fait des progrès considérables dans cet ouvrage, et il se prépare à le compléter sans délai, si, comme il y

a peu à en douter, il se présente un nombre suffisant de souscripteurs pour couvrir les frais de cette entreprise. On dit que l'ouvrage de M. Plamondon a été vu par quelques uns de nos gens de loi les plus distingués, qui le donnent comme étant extrêmement bien digéré et de la plus grande utilité.

VOUS LE CONNAISSEZ.

M. G*** a une physionomie particulière et mérite qu'on s'y arrête un moment. Il est tour à tour mathématicien, peintre, astronome, chymiste et médecin; il n'ignore de rien. Cite-t-on HOMERE? Il sait trois mots grecs qu'il laisse échapper comme à regret, et de l'air d'un homme qui redoute jusqu'à l'ombre du pédantisme. Parle-t-on de VIRGILE? Il tire de sa poche un *Elaévir* qui ne le quitte jamais, le montre en levant les yeux au ciel, et vous laisse broder sur ce texte laconique. Sa chambre a-t-elle besoin d'air? Ouvrez, dit-il, l'*oxigène* manque et l'*azote* domine. A l'occasion d'une fleur, il vous parle de *corolles*, de *pétales*, de *pistil* et de *stigmate*. Est-il souffrant? Ce sont les *lombes*, les *bronches*, le tissu *cellulaire*, les corps *caverneux*. A table, il fait de la chimie nutritive et culinaire, et une étincelle qui jaillit du foyer lui sert de transition pour traiter du *calorique* et de ses effets.

Ne croyez pas toutefois que G*** commette légèrement son érudition d'emprunt. Il commence d'abord par sonder le terrain, par tâter, comme on dit, son homme. Par exemple, l'autre jour chez Mme. B., qui réunit une société assez mêlée, il parla littérature à un agent-de-change, et fit subir à un commis-banquier une longue dissertation sur la langue copte et les hiéroglyphes. L'homme aux parties doubles pensa périr d'une migraine; Mme. B. par sympathie eut des vapeurs, et M. D. des distractions dont ses clients se plaignent.

Mais placez-le en face d'un homme de quelque savoir, d'un érudit enfin. Oh! n'ayez pas peur qu'il déroule son vocabulaire; il écoute au contraire avec une sorte de recueillement; il est tout oreille: chaque parole qu'il entend, il la corrobore d'un mouvement de tête admiratif; il semble retenir son haleine. Mais peu à peu l'enthousiasme le gagne, le surmonte; G*** n'y tient plus, il éclate: divin! charmant! délicieux! s'écrie-t-il d'une voix à dominer toutes les conversations particulières; et tous les yeux de se tourner vers lui. On s'étonne, on le presse, on l'interroge; G*** triomphe; il a fixé l'attention; il saisit les professeurs au passage, et à la faveur de quelques louanges hyperboliques, et sous prétexte d'éclaircir un doute, il leur répète mot à mot la leçon qu'il vient d'entendre: sa mémoire technologique est le fleau de la société. Que peut-on faire contre un pareil homme?—L'éviter avec soin.

CECILE ET TERENCE.

CECILE avait cent fois aux Romains enchantés
 Fait applaudir ses vers au théâtre chantés ;
 Aux Muses consacrant sa longue et noble vie,
 Il avait regardé les trésors sans envie :
 Des honneurs et des rangs il ne fut point tenté ;
 Mais sage, libre, heureux, il vivait respecté.
 Il vint un des premiers polir un dur langage,
 Et de Rome adoucir la rudesse sauvage.
 Car on sait (au collège Horace nous l'apprit)
 Que longtems insensible aux plaisirs de l'esprit,
 Ce peuple usurpateur, altier, ami des armes,
 De la victoire seule idolâtrait les charmes ;
 Et ce ne fut qu'au tems où son pouvoir fatal
 Eut enfin renversé la cité d'Annibal,
 Qu'il fit des doctes Grecs la connaissance utile,
 S'informa de Thespis, de Sophocle et d'Eschyle ;
 Un rapide succès couronna ses travaux,
 Et ses maîtres chez lui trouvèrent des rivaux.
 Déjà ce nouveau jour qui commençait à luire,
 Répandait le désir et le soin de s'instruire.
 Des plus nobles maisons les jeunes héritiers
 Associaient l'étude à leurs travaux guerriers.
 Scipion, Lélius, couple d'amis fidèles,
 De valeur, de bon goût, émules et modèles,
 A Thalie en secret offraient un grain d'encens ;
 La muse leur jeta des regards caressans.
 Ces deux jeunes héros goutaient notre Cécile,
 Venaient le visiter dans son modeste asyle,
 Confidens de ses vers encor sur le métier,
 Et sous un si grand maître heureux d'étudier.
 Il aimait à tracer de tendres caractères,
 La piété des fils, les droits sacrés des pères ;
 A peindre le méchant de remors combattu,
 A foudroyer le vice, à venger la vertu.
 Quittait-il le travail ; simple, naïf, aimable,
 Le front toujours ouvert, l'humeur toujours affable,
 Oubliant ses lauriers et sa gloire d'auteur,
 Cécile était bon homme et s'en faisait honneur.
 Un jour un inconnu pour le voir se présente,
 Tout jeune, et n'ayant pas l'apparence imposante :
 Ses cheveux noirs, laineux, et son teint basané,
 Sous le ciel africain attestent qu'il est né ;
 Modestement vêtu, l'air encor plus modeste,
 Une grace timide accompagne son geste ;

Dans ses yeux renfoncés on voit briller l'esprit ;
 Sous les plis de sa toge un épais manuscrit
 Le fait pour un auteur aisément reconnaître.
 Vieilli dans la maison, confident de son maître,
 L'affranchi de Cécile introduit l'étranger,
 Qui bégaye une excuse, et craint de déranger.
 D'un regard paternel Cécile l'encourage :
 "Voilà comme j'étais, lui dit-il, à votre âge,
 "Lorsqu'au vieux Livius j'allai me présenter ;
 "Il me reçut fort bien, et j'aime à l'imiter.
 "Que voulez-vous de moi ? quel sujet vous amène ?"
 A cet aimable accueil, qui le rassure à peine,
 Le jeune homme répond qu'il attend en effet
 Des bontés de Cécile un important bienfait.
 "On touche aux jours brillants des fêtes de Cybèle,
 "Dans cette occasion et sainte et solennelle,
 "Sur un vaste théâtre aux Romains rassemblés
 "Des spectacles pompeux doivent être étalés.
 "J'ose former peut-être un désir téméraire,
 "Dit-il, mais si ma pièce à Rome pouvait plaire !
 "Si pour mon coup d'essai j'étais assez heureux !...
 "L'un des deux magistrats qui président aux jeux,
 "L'édile Fulvius, accueillant ma prière,
 "De la gloire consent à m'ouvrir la carrière :
 "Mais d'abord, m'a-t-il dit, il faut qu'en m'éclairant
 "Un suffrage fameux vous serve de garant ;
 "Allez lire, un matin, votre ouvrage à Cécile ;
 "Il est maître en votre art : En disciple docile
 "Je viens solliciter vos leçons, votre appui...
 "—Ah ! que me dites-vous ? apprenez qu'aujourd'hui
 "Tout exprès je termine une pièce nouvelle ;
 "On me l'a demandée ; on excitait mon zèle ;
 "Nos édiles eux-mêmes (ils l'ont donc oublié)
 "A plus d'une reprise instamment m'ont prié
 "D'animer leur théâtre et d'embellir leur fête.
 "J'ai travaillé longtems ; ma comédie est prête ;
 "La voilà ! comment faire ? Ah ! vous venez trop tard.
 "—Je connais mon devoir en ce fâcheux hazard ;
 "J'aurai du moins la joie, ajoute le jeune homme,
 "De mêler mes transports aux hommages de Rome,
 "D'entendre proclamer votre nom glorieux ;
 "Je vous quitte." En partant des pleurs mouillaient ses yeux.
 "—Eh ! quoi de vos chagrins c'est moi qui suis la cause ?
 "De votre ouvrage au moins lisez-moi quelque chose.
 "—Ah ! vous me consolez. Pour moi c'est un succès
 "Que vous daigniez prêter l'oreille à mes essais.

"—Asseyez-vous ; lisez : un peu plus d'assurance.

" Comment vous nommez-vous ?—Je m'appelle Tércence ?

"—Mon cher Tércence, allons ; je vais vous écouter.

" Notre art est difficile ; il nous faut consulter

" Sur nos productions un ami sûr, sincère ;

" Et nous serons amis, vous et moi, je l'espère."

Le jeune auteur déroule alors son manuscrit,

Approche un humble siège, et s'y place, et rougit.

Il commence en tremblant une première scène,

Vrai chef-d'œuvre....Il lisait cette belle Andrienne !

Cécile écoute, admire, enfin est transporté :

" O ciel ! quelle élégance, et quelle pureté !

" Votre exposition est nette, naturelle ;

" C'est ainsi dans son art quand le poète excelle,

" Que l'art même s'efface...Où donc avez-vous pris

" De ce style enchanteur l'aimable coloris ?"

Plus la lecture avance, et plus le vieux poète

Applaudit au lecteur. " Cette pièce est parfaite :

" Continuez, mon fils, j'attends le dénouement,

" Et puis je vous dirai quel est mon sentiment."

Lorsqu'enfin il arrive à la dernière page,

" Ne pas jouer cela ! ce serait bien dommage !

" Je veux vous y servir, dit Cécile ; je dois

" Des édiles, pour vous, déterminer le choix :

" Ils m'en remercieront en voyant l'Andrienne.

" Tércence, vous serez l'honneur de notre scène.

" Il vaut mieux que mes vers cette fois soient perdus.

" Et que je laisse à Rome un poète de plus.

" Je sers l'art et moi-même en vous rendant service.

"—Eh ! quoi ! vous me feriez un si grand sacrifice !

" Et j'obtiendrais de vous cet appui généreux ?

"—Surpassez-moi, mon fils, je serai trop heureux."

Il l'embrasse à ces mots. Cécile tint parole.

Bientôt on entendit aux murs du capitole,

Tout un peuple charmé par le jeune Africain,

Lui donner le surnom du Ménandre romain.

Son vieil ami jouit de sa naissante gloire.

Que nous devons, Cécile, honorer ta mémoire !

Ah ! quand le tems, jaloux de tes nombreux travaux,

Ne nous en a laissé qu'à peine des lambeaux,

Cette belle action, digne de nos hommages,

Doit nous faire encor plus regretter tes ouvrages.

LES CINQ SONS PRIMITIFS.

(Article communiqué.)

L'EXTRAIT suivant est tiré d'un manuscrit original de la main du vénérable père ADAM ; lequel manuscrit se trouva malheureusement dans la fameuse bibliothèque d'Alexandrie lors de sa destruction par l'ignorance et le fanatisme des successeurs du prophète musulman. Quel conte ! s'écria le lecteur. Doucement, s'il vous plait, et raisonnons ensemble sans nous quereller. Avant de donner un démenti positif et absolu à notre assertion également positive et absolue, il faut en démontrer l'impossibilité physique et morale. Voyons donc si elle existe, cette impossibilité. Peut-on démontrer en premier lieu qu'Adam ne savait ni lire ni écrire ? certainement non, et il est au contraire très possible, que disons-nous ? très vraisemblable que ces dons étaient au nombre de ceux qu'il avait reçus en abondance de son créateur. Or, s'il les a en effet reçus, il est à parier qu'il en a fait usage, quand ce n'eût été que pour l'instruction de ses enfans et petits-enfans : par conséquent que, s'il n'a pas brûlé ou employé à d'autre usage le fruit de ses loisirs, il aura laissé après lui quelques uns de ses manuscrits. Il est donc possible qu'un ou plusieurs de ces manuscrits, ayant passé de main en main, soit tombé par droit d'héritage, entre celles du seul descendant d'Adam qui, avec sa famille, se sauva du déluge universel. Depuis Noé, jusqu'à l'incendie de la susdite bibliothèque, qui a dérobé au monde savant tant de trésors littéraires, nous pouvons, sur une autorité irrécusable, constater l'authenticité du manuscrit en question. Cette autorité, que personne n'osera sans doute rejeter, n'est rien moins que le témoignage du fameux juif-errant bien connu de tout le monde. C'est donc de lui, n'importe que ce soit directement ou indirectement, médiatement ou immédiatement, que nous tenons les faits suivans. Ce fameux personnage a donc raconté que dans une conversation qu'il avait eue un jour avec Noé, peu de tems avant la mort du patriarche, ce dernier lui avait eu dit avoir en sa possession quelques manuscrits de son ancêtre Adam ; que lorsqu'il se retira dans l'Arche, il les avait serrés avec grand soin dans une de ses malles ; qu'après les avoir ainsi préservés des eaux, il les avait conservés pendant plusieurs siècles, mais qu'enfin, s'étant trouvé court d'argent par les folies et par l'extravagance de ses arrière-petits-enfans, il avait été contraint de les vendre à un marchand arménien ; qu'on lui avait dit depuis, que ce marchand les avait portés en Egypte et les avait vendus avec un très gros profit à sa majesté PHARAON. Si donc nous sommes tenus sur une évidence si positive et si bien détaillée, de croire et d'admettre l'existence des manuscrits, au nombre desquels le nôtre se trouvait, jusqu'à l'époque de sa dite majesté Pharaonique, nous n'aurons

pas de difficulté à croire et à admettre son existence à Alexandrie, dont la bibliothèque renfermait les ouvrages des savans de tous les âges. Nous ne pourrions donc plus douter que le juif-errant en visitant ce fameux dépôt d'érudition n'y ait aisément découvert cette pièce précieuse à tous égards; et ce ne fut qu'avec le plus vif regret, comme il le dit lui-même, qu'il s'aperçut que ni le tems ni les rats ne l'avaient pas infiniment respectée. Cela n'était pas bien surprenant, car il fut informé qu'elle avait resté négligée dans les galetas du Palais Royal, d'où elle fut rapportée, après la mort de la belle et chaste Cléopâtre, au vainqueur d'Actium. César, qui ne parlait que son patois du Latium, n'y comprenant goutte, ne jugea pas ce manuscrit digne d'aller orner son entrée triomphale dans la capitale du monde, et en conséquence, comme un ignorant qu'il était, il le relégua, avec bien d'autres, dans cette bibliothèque, où notre juif le trouva.

Après avoir ainsi démontré, de la manière la plus géométrique, non-seulement la possibilité, non-seulement la probabilité, mais encore la certitude de l'existence du manuscrit en question, jusqu'à la susdite époque, nous espérons qu'on nous dispensera de nous étendre davantage sur la manière dont l'extrait suivant est venu jusqu'à nous. Nous y passerions donc tout de suite, si nous ne croyions pas nécessaire d'informer le lecteur que le dit manuscrit dont il est tiré est une grammaire de la mère-langue, c'est-à-dire de la langue universellement usitée avant la confusion de Babel. Nous ajouterons, sans même craindre que nos lecteurs s'écrient de nouveau, ah! quel conte! nous ajouterons, disons-nous, que cette mère-langue était très semblable à la française, et que par conséquent nous n'avons eu ni grand mérite ni beaucoup de difficulté à le comprendre. Il y a plus, quoique les caractères en fussent hiéroglyphiques, ils approchaient si fort des nôtres, comme nous le prouverons dans une autre occasion, que nous avons pu aisément venir à bout de les déchiffrer. Écoutez donc comment le vénérable auteur de la race humaine nous raconte l'origine des cinq sons primitifs communément appelés voyelles : voici ses propres paroles :

“Quand le souffle divin eut animé l'argile dont mon corps était fait, et quand mes yeux furent ouverts à la lumière; à la vue des œuvres sublimes du Tout-Puissant, dont je me trouvais tout-à-coup environné, le premier sentiment que ces œuvres produisirent sur moi dut naturellement être celui de la plus profonde admiration; et ce sentiment fut exprimé par le premier son primitif, *a*, ah!

“Je m'endormis, et à mon reveil, Eve, dans tous les attraits de la jeunesse et de la beauté, ornée de toutes les graces de la modestie et de l'ingénuité, se présenta tout-à-coup devant ma couche. La voir et l'aimer furent l'ouvrage du même instant : la sensation que cet objet enchanteur fit sur moi tenait sans doute

de l'admiration ; mais ce dernier sentiment n'était plus le même que celui qui m'avait frappé lors de ma première existence. Il était modifié par un degré de plaisir qui se refuse à la description. Mon sang circulait plus rapidement ; mon âme éprouvait une émotion jusques là inconnue, et j'exprimai la combinaison d'étonnement et de plaisir que la vue de ce chef-d'œuvre de la nature m'inspira, par le second son, *é, eh !*

"Je m'approchai de cette compagne déjà adorée, pour la contempler de plus près : j'y touchai et fut saisi d'un tremblement universel. Mais que devins-je après avoir cueilli sur ses lèvres de roses, le premier baiser de l'amour. Il sembla que l'existence que je venais, pour ainsi dire, de recevoir, n'était qu'un prêt momentané, et que j'allais la restituer dans l'instant même au bienfaiteur dont je la tenais. Ce ne fut cependant qu'une suspension passagère : la violence de l'émotion s'apaisa peu à peu, et il ne resta bientôt que la sensation délicieuse qui provoqua la gaité, d'où résulta le troisième son répété, *i, i, i, hi, hi, hi.*

"Que ces instans dédiés à l'amour et aux délices de la félicité conjugale, furent de courte durée ! Le serpent maudit, jaloux d'un bonheur qu'il ne pouvait jamais goûter, trouva bientôt le moyen de séduire celle qui faisait tout le mien. Ce fruit défendu, tout attrayant qu'il fût sur l'arbre qui le portait, ne m'avait encore jamais tenté : je m'étais contenté jusques-là de l'admirer sans qu'il m'eût encore jamais inspiré l'envie de prévariquer contre la défense du Très-Haut. Mais dans la main de la beauté qui l'offrit, son attrait devint irrésistible. J'oubliai la prohibition ; les sens prirent l'ascendant sur la raison et le devoir ; je ne vis plus qu'Eve et la pomme ; j'en mangeai et tout-à-coup mes yeux se dessillèrent. Convaincu de l'énormité de mon offense, le cri de la douleur vive, mais profonde, se fit entendre, et ce fut le quatrième son, *o, oh !*

"Où cacher ma honte et mon repentir ? En vain les bois touffus m'offrent leur ombre ; ils peuvent me garantir des feux du soleil : en vain la grotte obscure me présente un azile impénétrable à la lumière du jour ; elle peut me soustraire aux regards du reste de la nature. Mais qui peut garantir des reproches de ce moniteur placé au dedans de nous, comme une sentinelle dont la vigilance ne s'endort jamais ? Qui peut, surtout, nous soustraire à la vue de celui qui est, de celui dont l'œil pénétrant perce non-seulement l'épaisseur du bocage et la voute du rocher, mais encore les recoins les plus cachés, les replis les plus secrets du cœur humain ? Je fus donc contraint de paraître devant ce divin bienfaiteur que j'avais offensé, de confesser mon ingratitude et d'entendre la sentence que sa justice prononça. L'ange à l'épée flamboyante l'exécuta strictement, et les sons que mes sanglots entrecoupés produisirent, lorsque les portes du jardin d'Eden furent fermées sur moi et sur ma postérité, répondaient au cinquième et dernier son primitif, *u, hu, hu, hu.*"

PRECIS HISTORIQUE DU DROIT ROMAIN, depuis Romulus jusqu'à nos jours, par M. DUPIN, Avocat à la Cour Royale de Paris, in 18mo. pp. 101. Paris, 1819, chez Baudoin, frères.

Le Droit Romain reprit son empire en France, aussitôt que le gouvernement eut acquis une forme stable, à la suite de cette révolution terrible, qui tout en bouleversant ce beau pays, fit sentir son choc dans les deux hémisphères. Le Code Civil des Français, chef-d'œuvre de génie et de sagesse, quoiqu'il réunisse des principes et des dispositions, que son ordre surpasse celui de toute autre collection de lois, que ses définitions se distinguent autant par leur brièveté que par leur précision et par leur justesse, suppose, pour sa connaissance, des notions que l'on a dû puiser dans d'autres sources. Aussi, remarque notre auteur, (pp. 99,) "un des rédacteurs avait fait pressentir que l'on ne saurait jamais ce code, si l'on n'étudiait que lui seul; et l'on arrête que les lois Romaines feront partie de l'enseignement." Une foule d'ouvrages, —commentaires, traductions, conférences, —attestent, que depuis la révolution, l'étude du droit Romain a fait des progrès, et a reçu un encouragement qui ne s'était pas vu, depuis plusieurs siècles, avant cette époque. Les BERTHELOT, les HALLOT, les TISSOT, et une infinité d'autres, y ont sacrifié leurs veilles; et les ouvrages qu'ils ont mis au jour, lèvent maintenant les obstacles qui s'opposaient, jadis, au désir de s'initier dans la science du droit par excellence. Si dans ce pays, une aussi belle étude a été négligée jusqu'à ce jour, ce n'est pas que nous n'en sentions tout le prix. Dans une colonie où se trouvent peu de richesses, des moyens limités d'instruction, dans tous les genres, il est naturel de chercher, par toutes les voies possibles, de rapprocher la fin des moyens. De là vient que jusqu'à présent, les études en jurisprudence se sont bornées chez la plupart à acquérir une connaissance pratique des lois municipales, sans chercher à en pénétrer les sources et les principes. La réunion des états d'avocat et de procureur, dans la même personne, la multiplicité et la longueur des écritures, en tout genre, dans les bureaux de ceux qui exercent des professions liées à l'étude du droit, ont été jusqu'à nos jours des obstacles presque insurmontables, et qui s'opposent à un cours de droit systématique. Si l'on ajoute à ces causes, l'absence d'études préparatoires, indispensables pour puiser dans la source des lois Romaines, et la difficulté de s'y instruire sans le secours d'écoles et de professeurs, l'on sera étonné qu'il se trouve parmi nous des individus qui y aient fait quelques progrès; mais il s'opère, dans tous les états, un changement qui en provoquera beaucoup d'autres. Les professions de la loi fourmillent de sujets. Ils ne sont plus en proportion du nombre des affaires. De là l'on verra naître une compétition, une source d'émulation, qui

devra stimuler à de puissans efforts. L'expansion des lumières et de l'instruction en ce pays, nécessitera chez ceux qui tendent à la prééminence, une supériorité de talens et un fonds de connaissances, auxquelles on tentera vainement de suppléer désormais par la routine des affaires, une activité purement physique, ou par cette assommante volubilité, partage de l'ignorance et de la charlatannerie. La connaissance de la jurisprudence Romaine étant la base de toute la science du droit, l'on n'épargnera rien pour se la rendre familière : et si le secours de professeurs est reconnu, à l'exemple de nos voisins, l'on verra s'élever chez nous des écoles où l'on explique les principes du droit, comme nous en voyons où l'on enseigne les autres sciences. Dans une institution digne de notre reconnaissance et de notre respect, il a été question dernièrement, nous a-t-il été rapporté, de l'établissement d'un cours élémentaire de droit Romain, à la suite de l'étude de la morale. Ce projet éclairé, bien digne des savans ecclésiastiques qui dirigent l'enseignement dans cette maison, aurait, dans son exécution, les effets les plus heureux sur la société. Il préparerait d'ailleurs ceux qui se destinent à la noble carrière du barreau, ou à l'importante profession d'arbitre du sort et de la fortune des individus ; et si, pour se perfectionner dans la connaissance, comme dans l'application de cette science, il était nécessaire de se procurer le secours d'un professeur Européen, devons-nous douter, que dans le barreau, parmi les notaires, et chez les étudiants en droit, il ne se trouvât un nombre suffisant d'écouliers, pour assurer une existence à cet individu ? Nous n'en doutons nullement, et dans cette persuasion, nous adressons à nos jeunes compatriotes, ces paroles de M. Dupin, (p. 101,) : " Tra-
 " vaillez donc, jeunes élèves, à vous pénétrer de ces règles pré-
 " cieuses ; faites servir l'étude des lois Romaines à l'intelligence
 " des lois nationales, et au développement des principes consti-
 " tutionnels : travaillez, montrez-vous habiles, et rendez-vous ca-
 " pables d'être utiles à votre pays, à vos amis, à vous-mêmes.
 " *Pergite ut facitis, Adolescentes ; atque, in id studium, in quo estis*
 " *incumbite, ut et vobis honori et amicis utilitati et reipublice emo-*
 " *lumento esse possitis.*" Cic. I. de Orat.

Le petit ouvrage dont le titre est en tête, se distingue par une force et une rapidité de style qui caractérisent la plume d'un maître. Les citations légales et classiques heureusement amenées à l'appui de chaque vérité et de chaque fait, que l'auteur a classés dans l'ordre admirable, prouvent que M. Dupin s'est orné la mémoire des trésors de la belle latinité, comme il s'est formé le raisonnement par la méditation des grands principes de droit public et privé qu'il développe. Il dédie son ouvrage à l'Académie Ionienne de Coreyne, dont il est membre ; et ce morceau est d'un latin qui ne figurerait pas avec désavantage dans les œuvres de l'Orateur Romain. M. Dupin a divisé son histoire en huit cha-

pitres, dont chacun exhibe les progrès du droit civil d'une époque à une autre, depuis l'empire des Rois jusqu'au 19^e. siècle. Quoique nous convenions, avec le célèbre avocat Français, que "*in historiâ illustri, nihil est brevitatè dulcius*," et que nous ne détestions rien tant que ces tômes lourds et antiques, où, avec un petit nombre de vérités et de notions précieuses, l'on s'est plu à entasser une foule de preuves et de faits pour démontrer ce que personne n'avait jamais contesté, nous craignons pourtant que le précis de M. Dupin ne soit trop abrégé pour nous dispenser de recourir à l'excellente, mais volumineuse histoire de TERRASSON, ou à l'ouvrage moins long, mais d'un mérite bien inférieur, de l'éternel Claude FERRIERE. Malgré ce défaut, (si c'en est un,) l'ouvrage de M. Dupin nous semble d'un grand mérite; et quand nous songeons que l'illustre auteur, au milieu des études et des travaux d'une profession laborieuse, et qui lui a fourni, sans relâche, de l'occupation, dans le genre le plus difficile et le plus relevé, a mis au jour plus de vingt ouvrages, principalement sur la matière aride du droit, nous n'envions plus aux siècles précédens leurs CUJAS, leurs DUMOULIN et leurs POTHIER.

Le 1^{er}. chapitre du Précis Historique, que nous avons copié à la suite de cette notice, donnera quelque idée de la manière et du style de M. Dupin.

"Rome formée, pour ainsi dire, par alluvion, et composée dans son origine d'un ramas de brigands, qui en faisaient un repaire, plutôt qu'une ville, n'eut d'abord aucune loi écrite. L'usage (*) seul gouvernait les affaires: à son défaut, on recourait au roi, dont la volonté était en quelque sorte, une loi vivante et animée, *viva ac spirans lex*."

"Cette volonté se manifestait par des édits. Mais soit que cette forme de gouvernement dégénérât dès lors en arbitraire, soit qu'elle déplût naturellement à ce peuple, toujours avide d'une liberté dont il ne savait jamais jouir, il demanda des lois."

"De ce moment, les rois commencèrent à consulter le peuple, et le résultat de la volonté générale faisait loi."

"Les rois même devaient s'y soumettre, comme TACITE le remarque de SERVIUS TULLIUS, *qui precipuus sanctorum legum fuit, quibus etiam usus obtemperant*. Annal. lib. 3. cap. 26."

"TARQUIN-LE-SUPERBE osa le premier changer cette constitution: il porta sur les lois ses mains sacrilèges, accoutumées à tout violer: mais s'il fut le premier tyran des Romains, il fut aussi leur dernier roi; et le peuple, redevenu libre, se donna à lui-même des lois."

(*) *Uso il legislatore il più ordinario delle nazioni.*

BECCARIA, c. 42.

LE SERVICE INTERESSE'.

MATHIEU. Bon jour, voisin Simon. J'aurais aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire, ne pourriez-vous pas me prêter votre jument ?

SIMON. Je ne demanderais pas mieux, voisin Mathieu ! mais c'est qu'il me faut porter trois sacs de bled au moulin tout à l'heure : ma femme a besoin de farine ce soir.

M. Le moulin ne va pas aujourd'hui. Je viens d'entendre le meunier dire au gros Thomas, que les eaux étaient trop basses.

S. Est-il vrai ? Voilà qui me dérange. En ce cas, il faut que je coure à bride abattue chercher de la farine à la ville. Ma femme serait d'une belle humeur si j'y manquais.

M. Je puis vous sauver cette course. J'ai un sac tout frais de bonne mouture ; je suis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez besoin.

S. Oh ! votre farine ne conviendrait peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque !

M. Quand elle le serait cent fois plus ! C'est du bled que vous m'avez vendu ; le meilleur, disiez-vous, que vous eussiez touché de votre vie.

S. Eh ! vraiment l'était-il aussi dans mon magasin. C'est de l'excellent bled, tout celui que je vends. Voisin, vous le savez : il n'y a personne qui aime à rendre service comme moi. Mais la jument a refusée ce matin de manger la paille : je crains qu'elle ne puisse pas aller.

M. N'en soyez pas inquiet ; je ne la laisserai pas manquer d'avoine sur la route.

S. L'avoine est bien chère, voisin !

M. Il est vrai ; mais qu'importe ? Quand on va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de si près.

S. Nous allons avoir du brouillard ; les chemins seront glissants. Si vous alliez vous tordre le cou !

M. Il n'y a pas de danger ; votre jument est sûre. Ne parliez-vous pas tout-à-l'heure de la pousser vous-même à bride abattue.

S. C'est que ma selle est en lambeaux, et que j'ai donné ma bride à raccommoder.

M. Heureusement j'ai une selle et une bride à la maison.

S. Votre selle n'ira jamais à ma jument.

M. Hé bien, j'emprunterai celle de René.

S. Bon ! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

M. Je passerai chez M. le comte. Le valet d'écurie est de mes amis. Il saura bien en trouver une qui aille, parmi vingt qu'en a son maître.

S. Certainement, voisin, vous savez que personne n'est disposé comme moi à obliger ses amis. Vous auriez de tout mon cœur

ma jument; mais voilà quinze jours qu'elle n'a été pansée. Son crin n'est pas fuit. Si on la voyait une fois dans cet état, je ne pourrais plus en trouver dix écus quand je voudrais la vendre.

M. Un cheval est bientôt pansé. J'ai mon valet de ferme qui l'aura fait dans un quart-d'heure.

S. Cela peut être; mais à présent que j'y songe, elle a besoin d'être ferrée.

M. Hé bien! n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici?

S. Oui-da! un maréchal de village pour ma jument! Je ne lui confierais pas seulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du roi au monde pour la bien chausser.

M. Justement, mon chemin me conduit par la ville devant sa porte, et je n'aurai pas à me détourner d'un seul pas.

S. (*apercevant au loin son valet; il l'appelle.*) François! François!

FRANÇOIS. (*en s'avançant.*) Que voulez-vous, maître?

S. Tiens, voilà le voisin Mathieu qui voudrait emprunter ma jument. Tu sais qu'elle a une écorchure sur le dos, de la largeur de ma main... (*Il lui fait signe de l'œil.*) Va tout de suite voir si elle est guérie. (*François sort en lui faisant signe qu'il l'a compris.*) Je pense qu'elle doit l'être. Oh! oui. Touchez-la, voisin. J'aurai donc le plaisir de vous avoir obligé. Il faut s'entraider dans la vie. Si je vous avais refusé tout crument; hé bien, vous m'auriez refusé à votre tour dans une autre occasion; c'est tout simple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'est que mes amis me trouvent toujours au besoin. (*François rentre.*) Hé bien, François! la plaie, comment va-t-elle?

F. Comment elle va, maître? Vous disiez de la largeur de votre main! c'est de la largeur de mes épaules qu'il fallait dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. Et puis, je l'ai promise à votre compère Blaise, pour voiturier sa femme au marché.

S. Ah, mon voisin! je suis bien fâché que les choses tournent de cette manière. J'aurais donné tout au monde pour vous prêter ma jument. Mais je ne peux pas désobliger le compère Blaise. Je lui dois des journées de cheval. Vous m'en voyez au désespoir pour ce qui vous regarde, mon cher Mathieu.

M. J'en suis aussi désespéré pour vous, mon cher Simon. Vous saurez que je viens de recevoir un billet de l'intendant de Monseigneur, pour l'aller trouver sur-le-champ. Nous faisons quelques affaires à nous deux. Il m'avertit que, si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'est à peu près cent louis que je gagnerai dans cette affaire: et quinze à vingt qu'il y aurait eu à gagner pour vous: car je pensais à vous employer pour l'exploitation. Mais...

S. Comment! quinze à vingt louis, dites-vous?

M. Qui; peut-être davantage: cependant, comme votre ju-

ment n'est pas en état d'aller, je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

S. Vous m'offensez : ma jument est toute à votre service. Hé, François, François, va dire au compère Blaise que sa femme n'aura pas d'aujourd'hui ma jument ; que le voisin Mathieu en a besoin, et que je ne veux pas refuser mon meilleur ami.

M. Mais comment ferez-vous pour la farine ?

S. Oh ! ma femme peut s'en passer encore pendant quinze jours.

M. Et votre selle qui est en lambeaux ?

S. C'est de la vieille que je parlais. J'en ai une toute neuve, comme la bride : je serai ravi que vous en ayez l'étréenne.

M. Je ferai donc ferrer la jument à la ville ?

S. Vraiment, j'avais oublié que le voisin l'avait ferrée l'autre jour pour essayer. Il faut lui rendre justice, il s'en est tiré fort bien.

M. Mais si la pauvre bête à une plaie si large sur le dos, comment dit François ?

S. Oh ! je connais le drôle. Il se plaît toujours à grossir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

M. Il faudrait donc qu'il la pensât un peu : car depuis quinze jours...

S. La panser ! je voudrais bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine.

M. Qu'il aille au moins lui donner quelque chose. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avait refusé la paille ?

S. C'est qu'elle s'était rassasiée de foin. Ne craignez pas, elle vous portera comme un oiseau. Le chemin est sec ; nous n'avons point de brouillard. Je vous souhaite un bon voyage et de bonnes affaires. Venez, venez monter ; ne perdons pas un moment. Je vous tiendrai l'étrier.

GRAMMAIRE.

J'ai publié dans un autre journal, il y a un certain nombre d'années, un morceau qui peut avoir encore présentement son utilité. Je crois donc pouvoir le republier ici, persuadé qu'un bien petit nombre des souscripteurs de la *Bibliothèque Canadienne* l'ont lu dans le journal où il a paru d'abord, ou en ont conservé la mémoire. Le voici :

M. l'Abbé d'OLIVET dit, dans sa *Prosodie Française* : " On peut envoyer un Opéra en Canada, et il sera chanté à Québec, note pour note, sur le même ton qu'à Paris. Mais on ne saurait envoyer une phrase de conversation à Montpellier ou à Bordeaux, et faire qu'elle y soit prononcée, syllabe pour syllabe, comme à la cour." Par où il semble dire qu'on prononce le Français dans

ce pays-ci, de la même manière qu'à Paris. C'est aussi ce que j'ai ouï-dire, et même ce que j'ai lu quelque part ailleurs. Mais s'il en est ainsi de notre manière de prononcer en lisant, en chantant et en déclamant, il n'en est pas tout-à-fait de même dans la conversation. Le commun peuple, et même bien des personnes instruites se trompent par exemple sur le son de la voyelle *eu*, la faisant grave, quand il faudrait la faire aigue, ou aigue quand il faudrait la faire grave. Mais la faute la plus remarquable que l'on fait en parlant, c'est à l'égard du son de la diphtongue *oi* : généralement, on prononce les mots *moi*, *toi*, et même *je bois*, *je crois*, *je vois*, et quelques autres peut-être, comme s'ils étaient écrits : *moé*, *toé*, *je boé*, ou *je boué*, &c. Cette prononciation est assurément très vicieuse, et il est probable qu'elle n'a lieu que dans ce pays-ci. Il paraît qu'en Suisse, dans les Pays-Bas, et dans plusieurs provinces de France, *oi* se prononce *oâ* ou *ouâ*, lors même que cette diphtongue n'est pas suivie de *s*, de *x* ou d'un *e* muet, ni d'une syllabe féminine dans le corps d'un mot ; c'est le son que lui donne DUFIEF dans son Dictionnaire, bien que dans sa Grammaire il lui donne le son de l'*è* ouvert. Cette prononciation est peut-être aussi fautive que la précédente, du moins quant à la plupart des mots. L'Abrégé du Dictionnaire de l'Académie donne à la diphtongue *oi* le son de l'*è* ouvert toutes les fois qu'elle n'est pas suivie de *s*, de *x*, d'un *e* muet, ou d'une syllabe féminine au milieu d'un mot, et le son de l'*é* circonflexe, dans le cas contraire. Mais comme le son de l'*è* ouvert ou grave est le même que celui de l'*é* circonflexe, la différence ne peut tomber que sur la quantité. Il est certain pourtant, du moins selon ce que j'ai pu remarquer, que *soi* ne se prononce pas tout-à-fait comme *soi*, ni *froid* comme *froide*. LEVIZAC, il est vrai, dit qu'il faut prononcer *villageois* comme *ouais* ; mais il dit aussi que dans certains mots, le son de *oi* approche de celui de *a* ; et il marque ce son dans *bois*, *mois*, &c. qu'il faut prononcer, *boûa*, *moua*, &c. comme en effet on prononce ces mots dans ce pays-ci. D'après ce que j'ai lu et entendu, voici ce que je pense sur la prononciation de la diphtongue *oi* : partout où cette diphtongue est suivie de *s*, de *x*, d'un *e* muet, ou d'une syllabe féminine, comme dans *lois*, *voix*, *joie*, *gloire*, il faut lui donner le son de l'*â* aigu, excepté dans *bois*, *mois*, *noix*, *pois*, *poids*, *trois*, *carquois*, *troisième*, *noisette*, où elle a le son de l'*â* grave. Soit par exemple l'épigramme suivante, que je choisis parce que je n'ai rien sous la main qui fasse mieux à mon sujet :

On dit que le meilleur des rois,
 Sur son trône et dans sa cuisine,
 S'est plaint maintes et maintes fois,
 Que d'une couronne d'épine
 Il sentait le douloureux poids ;
 En abjurant cette souffrance,

Puisque la chose est à son choix,
Ce bon prince, dans sa clémence,
Épargnerait à notre France
La peine de porter sa croix.

Selon la manière dont on prononce ici, le mot *poids*, qui a le son de l'*â* grave, ne rime pas heureusement avec les mots *rois*, *fois*, *choix*, *croix*, qui ont le son de l'*è* ouvert ou de l'*é* circonflexe; mais selon la vraie prononciation, *poids* rimera bien avec ces mots, pourvu qu'on lui donne le son de l'*â* aigu, au lieu de celui de l'*â* grave.

Mais la diphtongue *oi* a le son de l'*è* ouvert, quand elle est pure, ou suivie de *d*, de *t*, ou d'une syllabe inasculine, comme dans *moi*, *roi*, *froid*, *il doit*, *cloison*, *voiture*.

Si quelqu'un trouvait que je ne rencontre pas juste, qu'il relève mes erreurs et je lui serai obligé. Mon désir est de bien prononcer ma langue, et de la voir bien prononcer par mes compatriotes. L'art de bien prononcer ne doit pas être regardé comme assez indifférent pour qu'il ne vaille pas la peine qu'on en parle: et il vaut mieux se corriger plus tard que jamais des fautes que l'on fait à cet égard. Je regarde même ces fautes comme presque impardonnables dans ceux qui ont eu occasion d'étudier au collège de Montréal, où l'on a l'avantage d'avoir des professeurs qui, s'ils ne sont pas nés à Paris, ont du moins résidé assez longtemps dans cette capitale, pour prendre le ton de la belle prononciation Française.

M.

HYDROPHOBIE.

Venise, 10 juin.—Le 28 octobre dernier, un jeune pharmacien de Forno-di-Rivara fut mordu en trois endroits, à la main gauche, par un chat qui mourut deux jours après avec tous les caractères de la rage. Le chimiste se contenta d'abord de laver les trois petites plaies et d'en exprimer le sang; ce n'est que vingt-quatre heures après qu'il en cautérisa deux seulement et d'une manière superficielle. A quelques jours de là, ayant parlé de son accident à un médecin, celui-ci l'adressa au docteur Rossi, professeur à Turin. M. Rossi examina les plaies, y trouva les indices les moins équivoques du virus hydrophobique, et se hâta de renvoyer le jeune homme à son médecin ordinaire, en prescrivant à celui-ci, dans le plus grand détail, par une lettre particulière, le traitement qu'il avait à suivre.

Le 19 novembre, c'est-à-dire vingt jours après l'accident, on pratiqua une nouvelle cautérisation, et l'on prescrivit au malade l'usage du vinaigre tous les matins, et d'une décoction de genièvre,

(geni-
jours
exam-
gland
jour
le jeu
contin-
sans c

Ve-
chang-
il dev-
abond-
par d-
sortes
ardem-
de dr-
du m-
l'infla-
sation
L'opé-
qui é-
fièvre
parait

Dè-
revint
signé
natur-
le jeu
éprou-
évide-
elle a
courir
presc-
mité.

A
ces, s
SICR
SERR
l'un
jaune
malac
qui le

(*genista latcotinctoria*,) dont il devait boire deux verres dans la journée. Mais ce que le médecin, d'après l'avis du professeur, examinait souvent et avec le plus grand soin, c'était les petites glandes placées au-dessous de la langue; elles lui parurent chaque jour dans un état parfaitement sain. Le traitement marchait, et le jeune homme conservant et son appétit et sa gaieté naturelle, continuait à se livrer, comme à son ordinaire, à ses occupations, sans éprouver le moindre malaise.

Vers les premiers jours de décembre se manifesta chez lui un changement sensible et de mauvais augure; sa gaieté disparut; il devint taciturne, cherchant les lieux solitaires, pleurant avec abondance; son sommeil était court, agité, et souvent interrompu par des songes pénibles. Il n'éprouvait que dégoût pour toutes sortes de mets et de boissons; son teint devint livide et ses yeux ardents. Son médecin s'aperçut alors que des deux glandes, celle de droite était dans son état naturel, tandis que la glande gauche, du même côté que la main mordue, présentait de l'enflure et de l'inflammation. Sans perdre une minute, il ordonna une cautérisation profonde sur les deux glandes, au moyen d'un fer rouge. L'opération fut douloureuse; on fut obligé de coucher le malade, qui éprouva pendant huit heures consécutives un fort accès de fièvre, dont la violence se dissipa graduellement, de manière à disparaître tout-à-fait le lendemain.

Dès ce jour, le malade commença à se rétablir, l'appétit lui revint, et il reprit avec plaisir l'usage du vin et de l'eau. Les signes d'hydrophobie, observés d'abord par le médecin dans la nature des plaies, s'oblitérèrent peu à peu; et depuis cette époque, le jeune homme, rendu à la santé et à ses occupations, n'a pas éprouvé le plus léger ressentiment de ses morsures. Il paraît bien évident qu'il a dû son salut à la cautérisation des glandes, et qu'elle a suffi à sa guérison parfaite, sans qu'on ait eu besoin de recourir à la cautérisation cervicale, que le professeur Rossi avait prescrite comme un moyen à n'employer qu'à la dernière extrémité.—*Journal de Francfort.*

FIEVRE JAUNE.

A la suite de la lecture d'un mémoire à l'Académie des Sciences, sur la non-contagion de la fièvre jaune, par le Docteur COSTA SICRE, l'auteur, conjointement avec les docteurs LASSIS et LAS-SERRE, a fait au gouvernement la proposition de faire venir, de l'un des pays actuellement infectés de la peste ou de la fièvre jaune, des effets ayant appartenu à des individus morts de ces maladies, et de s'en couvrir pendant quarante jours, dans le port qui leur sera désigné, sous la surveillance spéciale d'une commis-

sion de médecins les plus pénétrés du système de la contagion. On prétend que M. le baron de PUYMAURIN, directeur de la monnaie, désire faire partie de cette commission, si l'Académie Royale de Médecine, à qui la proposition a été renvoyée, prend la demande en considération. Déjà l'Académie des Sciences en a nommé une pour examiner cette importante question : elle est composée de MM. PORTAL, CHAUSSIER, DUPUYTREN, DUMENIL et MACENDIE.

VARIE'TE'S.

DEPUIS quelque tems la gravure s'est enrichie, en Allemagne, d'un procédé qui pourrait bien la venger du discrédit où l'a jetée le crayon lithographique. Au lieu de cuivre ou de pierre, des graveurs et des dessinateurs ont fait usage du zinc pour leurs planches, et ce procédé réunit, dit-on, l'économie de la lithographie et la pureté du burin.

Pendant que le célèbre tragédien KEAN était à Glasgow, où il donnait des représentations qui attiraient constamment la foule, des loustics du pays se sont avisés d'un singulier expédient pour se procurer des places au premier rang des loges et des galeries : ils s'armaient de sarbacanes, et jetaient aux dames des pois chiches, et même de petits cailloux. Obligées de céder, les dames sortaient de la salle, et les galans qui les faisaient déguerpir venaient ensuite occuper leurs places. L'espièglerie est assez plaisante, mais il faut avouer qu'elle ne donne pas une haute opinion de la galanterie des habitans de Glasgow.

Voici quelques unes des coiffures qui paraissent être du meilleur goût : une couronne de petites plumes lisses rouges sur des cheveux excessivement crêpés, avec trois plumets jaunes et rouges. Un ruban d'or et d'acier, formant trois rosettes entre les boucles d'un nœud d'Apollon. De longues épingles à boules d'or, un cordon de grosses perles d'or tortillé avec les cheveux, et deux plumets blancs, l'un posé sur l'oreille droite, l'autre sur l'oreille gauche.

On voit aussi des turbans, soit en drap d'or surmonté d'un oiseau de paradis, soit en gaze d'acier mat, à raies d'or, orné d'une aigrette de marabouts ; quelques uns en cachemire rouge, à fond fleuri, et qui se passent de manière à laisser voir tous les cheveux.

Les toques sont surchargées de plumes. On voit toujours beaucoup de robes noires, et quelques unes en moire grise. On remarque aussi des robes-blouse en barrège bleu, avec cinq rouleaux de satin sur le devant du corsage, posés verticalement, cinq autres par derrière, et cinq sur chaque manche.

On a vu des manteaux de satin blanc entièrement doublés de cygne, avec une grande pélerine.

Journal français.

L
VAU
sire
cette
des
ture,
l'aud
ces
mori
LAF

A MADEMOISELLE * * * .

EN faveur de ma jeunesse
 Et de ma folle gaité,
 Vous n'avez que trop vanté
 Des chansons que la paresse
 Me dicta pour la beauté.
 En flattant ma vanité,
 Vous affligez ma tendresse.
 Je vous aime, et j'ai vingt ans !
 Le laurier peut-il me plaire ?
 Enchaînez-moi de rubans,
 Parez ma muse légère,
 Et du myrte de Cythère
 Et des festons du printemps.
 La gloire est belle à mon âge,
 Mais l'amour est enchanteur :
 Louez un peu moins l'ouvrage,
 Aimez un peu plus l'auteur.

LA NATURE ET L'ART.

Avec un peu de soins et d'aide,
 J'aime la taille de Zulni :
 La Nature en a fait un Z ;
 L'Art avec grace en fait un I.

A UNE MUSE,

Dont les vers sont bien d'elle.

Chloé donna des vers qui n'étaient pas les siens,
 — Bélinde, tu fais pis, car tu donnes les tiens.

EDUCATION.

L'EXAMEN public de l'Ecole de Varennes, tenue par Mr. P. VAUQUELIN, a eu lieu, le 24 du mois passé, en présence de Messire DEGUISE, V. G. curé de la paroisse, et premier patron de cette école, des principaux habitans de l'endroit, et des parens des écoliers. Les enfans ont été examinés sur la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la grammaire française; et ont donné à l'auditoire des preuves satisfaisantes de leurs progrès dans toutes ces branches. Ils ont récité, entre les différents exercices, un morceau intitulé *Les avantages de l'Etude*, et quelques Fables de LAFONTAINE. L'examen s'est terminé par la distribution des

prix donnés par Messire DEGUISE. On nous dit que le nombre des écoliers promet d'être plus considérable encore, l'année prochaine, qu'il ne l'a été cette année.

Nous regrettons de voir que les maîtres ne soient pas en apparence dans tous les grands villages, aussi bien récompensés de leurs soins et de leur application que le sera probablement celui de Varennes. On nous dit que Mr. SAUVE' et Mr. MIVILLE DECHESNE ont abandonné, dernièrement, faute d'un encouragement suffisant, les écoles qu'ils tenaient, le premier à Soulanges, et le second à Longueil. Nous souhaitons pour le bien du pays, que ces messieurs, ainsi que ceux qui seraient dans le même cas, aient promptement des successeurs plus heureux.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Nous avons promis dans notre premier numéro, de tâcher de nous procurer quelques détails sur la longue carrière de Mr. CHARLES LUSIGNAN, décédé en cette ville le 18 Mai dernier, à l'âge de plus de 106 ans: voici en substance ce qui nous a été communiqué sur le sujet.

CHARLES LUSIGNAN (CAROLO LUCCINIANI) naquit, (suivant l'âge qu'il a dit avoir, quelque tems avant sa mort,) au mois d'Octobre 1718, de parens honnêtes, à *Monté di Tilio*, paroisse de *Berga*, gros bourg de la Toscane, dans le district de Florence, et à quelques milles de cette capitale, sous le règne de COSME III, Grand-Duc de Toscane, de l'illustre maison de MEDICIS.

Le désir de voir du pays, et peut-être aussi les troubles survenus en Toscane, à l'occasion de la guerre de la succession de la maison d'Autriche, lui firent quitter la maison paternelle et sa patrie en 1741. Il alla à Rome, où il avait un oncle, avec qui il demeura environ un an. Il prit ensuite la route de France par le Piémont, et arriva à Paris, en 1743, LOUIS XV étant sur le trône et le Duc de RICHELIEU premier ministre. Il se trouva présent au sacre du Roi.

Après plusieurs années d'apprentissage chez un artiste, il parcourut une grande partie des provinces de France, et séjourna quelque tems dans la plupart des grandes villes de ce royaume. Il se trouvait à Tournay, lors de la fameuse bataille de Fontenoy, livrée le 11 Mai 1745. Dans le cours d'Août suivant, il apprit à Paris la maladie du Roi à Metz, et fut témoin de la désolation des Français, et de leur joie à la nouvelle de sa convalescence.

Il connut de réputation tous les hommes célèbres de son tems, soit de France, soit d'ailleurs, et eut une parfaite connaissance de tout ce qui se passa de remarquable dans la guerre de la succession. Il aimait à parler des événemens de cette époque, et parti-

enlièrement de la tentative du prince CHARLES EDOUARD STUART, et de sa défaite en Avril 1746, et de la révolution de Gènes, arrivée dans le mois d'Octobre de la même année.

A la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, Mr. L. voulut revoir son pays natal ; mais ayant appris en route, la mort récente de sa mère, il alla pour la seconde fois à Rome, chez son oncle. Il était dans cette capitale du monde chrétien, l'année du grand Jubilé, sous le Pape BENOIT XIV, en 1750. Il repassa en France l'année suivante : il était à Pothier, lorsqu'on apprit le grand tremblement de terre qui détruisit Lisbonne, et l'*auto-da-fé* qui en fut, dit-on, la suite, en 1756.

La même année, avant de s'embarquer pour le Canada, il fut témoin des querelles entre le Clergé, le Roi et le Parlement, au sujet de la bulle *Unigenitus*, et des billets de confession.

A son arrivée à Québec, le plus grand désordre et une famine affreuse regnaient dans la colonie : la plupart des habitans étaient réduits à se nourrir de chair de cheval. Il eut d'abord l'idée de s'en retourner en France dans le même vaisseau, lorsqu'il aurait déchargé sa cargaison ; mais quelques Français de marque dans la colonie, l'engagèrent à y demeurer, et le protégèrent beaucoup. On peut ajouter qu'il avait eu une traversée longue et malheureuse : la moitié des gens de l'équipage avait péri, faute d'eau et de vivres : dans le golfe, on avait rencontré des croiseurs anglais ; ce qui avait obligé de rebrousser chemin, et de passer ensuite par le détroit de Belleisle.

Mr. L. se trouva à Carillon, la veille de la bataille qui eut lieu en cet endroit le 8 Juillet 1758, ayant été envoyé à l'armée française avec plusieurs bateaux chargés de provisions.

Quelque tems après la prise du pays par les Anglais, il repassa en France, et négocia à Paris, des billets d'ordonnance pour divers Canadiens, au montant de plusieurs millions, à 75 pour cent de perte, avec des marchands anglais, qui se faisaient payer en entier par le gouvernement, (comme il l'apprit ensuite,) d'après le traité de paix. Il vit pendre en effigie, l'intendant BIGOT, et plusieurs autres, pour leurs rapines dans la colonie.

Mr. L. se montra toujours zélé pour le bien public : il fut un de ceux qui s'intéressèrent le plus vivement en faveur de l'infortuné Mr. DU CALVET ; il fut aussi un des premiers à demander l'heureuse constitution dont nous jouissons.

Mr. L. se maria deux fois, la seconde dans un âge très avancé. Il eut de sa dernière femme (Mademoiselle LAFORCE) plusieurs enfans, dont l'éducation et le bien-être futur furent, dans les dernières années de sa vie, l'objet de sa tendre sollicitude. Dès avant son second mariage, il s'était acquis dans le commerce, par une honnête industrie, l'économie et la prudence, une fortune considérable pour le tems. Quoiqu'il n'eût pas reçu dans sa jeunesse une éducation classique, ses voyages, les affaires, et la lecture de

quelques livres instructifs, lui avaient acquis des connaissances qu'on aurait presque pu appeler de l'érudition. Il admirait les grands hommes et aimait à s'en entretenir : il estimait les personnes de mérite, et recherchait de préférence leur société. Une humeur gaie et une conversation intéressante le firent de tout tems rechercher d'une grande partie de ce qu'il y avait de personnes marquantes et instruites à Montréal. Il conserva sa gaité naturelle presque jusqu'à son dernier moment : moins d'un an avant son décès, il pouvait encore égayer une compagnie à table par des bons-mots ou même par des couplets de chansons ; et quoiqu'il ait dû se trouver dans des circonstances difficiles, et peut-être dans des situations périlleuses, et qu'il ait quelquefois essuyé des pertes considérables, on peut dire qu'il a été heureux dans le cours de sa longue carrière.

RE'GITRE PROVINCIAL.

Mariés. Le 5 de Septembre dernier, Mr. J. B. CASAVANS, Marchand, à Demoiselle MARIE VICTOIRE BOUCHER.

Le 8, Mr. C. S. RODIER, Négociant, à Demoiselle MARIE LOUISE LACROIX, fille de feu Paul Lacroix, Ecr.

Le 18 du courant, Mr. FRs. PERRIN, Marchand, à Demoiselle M. M. HENRIETTE ROY.

A Québec, le 20, F. X. VAILLANCOURT, Ecr. N. P. à Dame ROSE JUDITH DELUGA, veuve de feu Mr. Albert Cling.

Décédés. A Livourne, en Italie, le 2 de Juillet dernier, THOMAS GUGY, Ecuyer, Avocat de cette province, âgé de 29 ans.

A Québec, le 1er Septembre dernier, le Major C. D. SHEKLETON, âgé de 66 ans.

En cette ville, le 8, Dame M. MARGUERITE DUFAUT, épouse de Mr. P. F. Charpentier, Marchand.

A Ste. Anne la Pérade, le 12, le Dr. J. FORTIER, âgé de 30 ans.

Le 12, le Major JAMES HUGHES, âgé de 87 ans.

Au Grand St. Esprit, le 21, HUGH MUNRO, Ecuyer, âgé de 60 ans.

A Varennes, le 30, Mr. THEOPHILE RICHARD, âgé de 47 ans.

Bureau du Secrétaire Provincial, 31 Août. Il a plu à Son Excellence le Lieut. Gouverneur, nommer JOHN BLEAKLEY et J. GUTHRIE SCOTT, Ecuysers, Avocats et Procureurs.

15 Septembre. Il a plu à Son Excellence le Lieut. Gouverneur, nommer Mr. BENJ. THERRIEN, Notaire Public.

16 Septembre. Il a plu à Son Excellence le Gouverneur en Chef nommer Mr. FIRMIN PERRIN, Notaire Public.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME 1. ^{num}NOVEMBRE, 1825.

NUMERO 6.

HISTOIRE DU CANADA.

Après la fondation de Québec, et le refus que Madame de Guercheville avait fait de s'associer avec M. de Monts, celui-ci eut encore assez de crédit pour former une nouvelle compagnie. MM. de Champlain et de Pontgravé s'attachèrent de plus en plus à ses intérêts. Ils s'embarquèrent en 1610, le dernier pour continuer la traite des pelleteries à Tadoussac, et le premier, pour visiter et avancer son établissement de Québec.

Cet établissement prospérait autant qu'il pouvait raisonnablement l'espérer : la récolte du seigle et du froment semés l'année précédente avait été abondante ; tous les nouveaux colons paraissaient contents ; la salubrité de l'air entretenait leur santé ; la culture des terres suffisait à leurs besoins ; et les sauvages des environs, loin de les inquiéter, recherchaient leur alliance. Ces sauvages étaient les *Algonquins* : les *Montagnez*, ou *Montagnais*, étaient plus bas, vers Tadoussac, et il fut d'autant plus aisé aux Français de faire alliance avec ces deux tribus, que loin de leur être à charge, ils les soulageaient dans leurs besoins, qui étaient quelquefois extrêmes, surtout quand la chasse leur avait manqué.

Mais le plus grand avantage que ces barbares se promettaient de la part des Français, c'était d'en être secourus contre les *Iroquois*. Dès l'année 1609, Champlain, qui avait hiverné à Québec, y ayant été joint, au printemps, par Pontgravé, lorsqu'un parti de Hurons, d'Algonquins et de Montagnais se disposait à marcher contre cet ennemi commun, il se laissa persuader de les accompagner. Il ne doutait point qu'ayant pour lui trois tribus assez nombreuses encore, et intéressées à demeurer inséparablement unies avec les Français, il ne lui fût aisé de dompter toutes celles qui s'opposeraient à ses desseins, ne prévoyant pas que les Iroquois, qui seuls, depuis longtems, faisaient tête à tout ce qu'il y avait de sauvages à cent lieues autour d'eux, ne tarderaient pas à être appuyés par des voisins puissants, jaloux des Français, et qui devinrent bientôt plus puissants qu'eux dans cette partie de l'Amérique. Au lieu de chercher dans la supériorité des lumières européennes des moyens de pacification, il épousa avec ardeur les intérêts de ses voisins, et fut ainsi sans le vouloir, ni le savoir, la

première cause des guerres et des excursions qui désolèrent si souvent la colonie, et en retardèrent le progrès.

Champlain s'embarqua sur le St. Laurent avec ses alliés, et entra ensuite dans une rivière qui fut longtemps appelée la *rivière des Iroquois*, parceque ces sauvages descendaient ordinairement par là pour faire leurs courses dans la colonie, et qui a porté ensuite les noms de *Sorel* et de *Richelieu*. Après avoir remonté cette rivière treize ou quatorze lieues, il arriva au pied d'un rapide (celui de Chambly) qu'il n'était pas possible de franchir avec des chaloupes. Cette difficulté, non plus que la mauvaise foi des sauvages, qui l'avaient assuré qu'on pouvait aller jusqu'aux Iroquois sans rencontrer d'obstacles, ne le rebutèrent point: il renvoya sa chaloupe à Québec, et continua à suivre ses alliés, avec deux Français qui ne voulurent pas l'abandonner.

Le rapide passé, les sauvages commencèrent à mettre un peu plus de précaution dans leur manière de naviguer et de prendre poste. Ces précautions se réduisaient néanmoins à très peu de chose: on campait de bonne heure; on abattait des arbres dont on se faisait une espèce de retranchement du côté de terre; on avait soin de ranger les canots sur le bord de la rivière, afin de pouvoir s'embarquer promptement, en cas de surprise, et se dérober à l'ennemi avant qu'il eût forcé le retranchement. Dès qu'on avait campé, des coureurs se répandaient à travers les plaines, revenaient bientôt, et chacun s'endormait. Ensuite, point de sentinelles dans le camp, où personne ne veillait. En vain Champlain leur exposa le danger auquel ils s'exposaient, ils lui répondirent, qu'après avoir travaillé le jour, il était nécessaire de se reposer la nuit. Néanmoins, lorsqu'ils se crurent proches de l'ennemi, il obtint que leurs coureurs s'acquittassent plus exactement de leur devoir; qu'on ne marchât plus que pendant la nuit, et qu'on n'allumât plus de feu pendant le jour.

Tout le pays que M. de Champlain traversa dans cette expédition, lui parut fort beau, et il l'était en effet, même alors qu'il n'était ni défriché, ni habité par des hommes civilisés. Les îles étaient remplies d'originaux, de chevreuils et d'autres semblables animaux, qui entretenaient l'abondance dans l'armée. On voyait surtout une grande quantité de castors, parceque le voisinage des Iroquois ne permettait pas de s'y arrêter longtemps pour leur faire la chasse. Le poisson fourmillait aussi, non-seulement dans la rivière, mais encore dans le grand lac qu'elle traverse et auquel Champlain donna son nom.

Les vallées qui séparent les hautes montagnes qu'on découvre du milieu de ce lac étaient alors toutes peuplées d'Iroquois, et c'était là, ou même au-delà, que nos guerriers avaient dessein de faire une irruption; mais l'ennemi leur épargna une partie du chemin; car les deux partis se rencontrèrent sur le lac *Champlain*.

Les sauvages de cette partie de l'Amérique ne combattent sur

L'eau que quand ils sont surpris, ou trop loin de terre; ce qui n'avait pas lieu ici. Les deux partis gagnèrent donc le rivage, dès qu'ils se furent reconnus, et se retranchèrent chacun de leur côté. Alors les Algonquins envoyèrent demander aux Iroquois s'ils voulaient se battre à l'heure même; mais ceux-ci répondirent que la nuit était trop avancée, qu'on ne se verrait point, et qu'il valait mieux attendre le jour. Les alliés y consentirent, et tous dormirent tranquillement, après avoir pris leurs précautions.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Champlain plaça ses deux Français et quelques sauvages dans les bois, pour prendre les ennemis en flanc. Ceux-ci étaient au nombre de deux cents, tous gens d'élite et déterminés, qui croyaient avoir bon marché des Algonquins et des Hurons, qu'ils étaient dans l'habitude de battre, et qui n'avaient laissé voir d'abord qu'une partie de leurs forces. Les alliés fondaient leur principale espérance sur les fusils des Français, et ils recommandèrent à Champlain de tirer sur les chefs, qu'ils lui montrèrent. Les Algonquins et les Hurons sortirent les premiers de leurs retranchemens, et s'avancèrent deux cents pas au devant des Iroquois. Quand ils furent en présence, ils s'arrêtèrent, se partagèrent en deux bandes, et laissèrent le milieu à M. de Champlain, qui vint se mettre à leur tête.

M. de Champlain, habillé à l'européenne, avec son arquebuse et ses autres armes, fut pour les Iroquois un spectacle nouveau et singulier; mais quand ils virent le premier coup de son arquebuse, où il avait mis quatre balles, renverser morts deux de leurs chefs et blesser dangereusement le troisième, leur frayeur fut égale à leur étonnement. Les alliés poussèrent de grands cris de joie, et firent une décharge générale de flèches, qui ne fit pas un grand effet. Champlain allait recharger son arquebuse, quand un des deux Français qui l'accompagnaient ayant encore abattu quelques ennemis, ils ne songèrent plus qu'à fuir. Poursuivis chaudement, ils eurent quelques prisonniers de faits, et quelques hommes de tués. Du côté des alliés, il n'y eut personne de tué, mais quelques blessés, qui guériront bientôt. Les alliés vainqueurs commencèrent par s'emparer des vivres que les fuyards leur abandonnaient; et lorsqu'ils eurent apaisé la faim qui les tourmentait, ils se mirent à chanter et à danser sur le champ de bataille; après quoi ils reprirent la route de leur pays. Après avoir fait une huitaine de lieues, ils s'arrêtèrent pour mettre à mort un de leurs prisonniers. Les cruautés qu'ils exercèrent en cette occasion firent horreur aux Français, qui demandèrent comme une grâce d'achever le malheureux, et de mettre ainsi fin à son supplice. Champlain lui cassa la tête d'un coup d'arquebuse. Les horreurs qu'ils exercèrent sur le cadavre de leur victime, ne furent pas moins affreuses que les tourmens qu'ils lui avaient fait souffrir: nous épargnons à nos lecteurs la description des unes et des autres. La nuit suivante, un Montagnais ayant rêvé qu'ils

étaient poursuivis, la retraite devint une véritable fuite : on ne s'arrêta plus que quand on se crut à l'abri de tout danger. Les Algonquins restèrent à Québec, les Hurons retournerent chez eux, et les Montagnais se rendirent à Tadoussac, où M. de Champlain les suivit. Dès qu'ils appercurent les cabanes de leurs villages, ils coupèrent de longs bâtons, y attachèrent les chevelures qu'ils avaient faites, et les portèrent comme en triomphe. A cette vue, les femmes accoururent, se jetèrent à la nage, et ayant joint les canots, elles prirent les chevelures des mains de leur maris, et se les attachèrent au cou. Les guerriers en avaient offert une à Champlain, et ils lui donnèrent en outre quelques arcs et quelques flèches, des dépouilles des Iroquois, les seules qu'ils fissent alors, le priant de les montrer au roi, quand il serait arrivé en France, où il leur avait dit qu'il allait faire un voyage.

Il avait espéré de trouver un vaisseau à Tadoussac ; mais n'y en ayant point, il remonta à Québec. Pontgravé y arriva bientôt après, et ils s'embarquèrent ensemble pour France, au mois de Septembre 1609, laissant la colonie sous les ordres d'un homme intelligent et brave, nommé Pierre CHAVIN. Champlain fut bien reçu du roi, qu'il alla trouver à Fontainebleau, pour lui rendre compte de la situation où il avait laissé le Canada, que l'on commença alors à appeler *Nouvelle France*. C'était dans le tems que M. de Monts faisait ses derniers efforts, surtout auprès de Madame de Guercheville, pour recouvrer son privilège. On a déjà dit qu'il n'y avait pas réussi ; mais ses associés, dont Messieurs LEGENDRE et COLLIER étaient les principaux, ne l'abandonnèrent point ; et comme c'était au nom de leur compagnie que s'était fait l'établissement de Québec, et que cette compagnie le reconnaissait toujours pour son chef, elle fit armer deux navires dont elle confia encore le commandement à MM. de Champlain et de Pontgravé.

Ils s'embarquèrent à Honfleur, le 7 Mars 1610 ; mais à peine étaient-ils en mer, que Champlain tomba malade et fut obligé de se faire remettre à terre. Peu de tems après, son navire ayant été contraint de relâcher, il se trouva en état d'en reprendre le commandement. Il appareilla le 8 Avril, et arriva le 26 à Tadoussac. Il en partit le 28, après avoir assuré les Montagnais qu'il venait dégager la parole qu'il leur avait donnée, l'année précédente, de les accompagner encore à la guerre contre les Iroquois. Ils n'attendaient en effet que son retour pour se remettre en campagne, et à peine fut-il arrivé à Québec, qu'ils s'y rendirent au nombre de soixante guerriers. Les Algonquins se trouvèrent prêts aussi, et tous marchèrent aussitôt vers la rivière de Sorel, où d'autres sauvages leur avaient promis de se rendre. Champlain les suivit de près dans une barque ; mais il ne trouva pas le nombre de guerriers qu'on lui avait fait espérer. Il apprit en même tems qu'un parti de cent Iroquois n'était pas loin. Il n'y avait pas un

moment à perdre pour le surprendre. Il fallut laisser la barque et s'embarquer dans des canots. Quatre Français suivirent Champlain; les autres demeurèrent à la garde de la barque. Les confédérés eurent à peine vogué une demi-heure, qu'ils sautèrent à terre, sans rien dire aux Français, et se mirent à courir à travers les bois, laissant leurs canots à l'abandon, et Champlain sans guide au milieu de ces déserts. Aucun chemin de fraye, des marécages l'air infesté de maringouins et autres insectes semblables, tout rendait sa position plus que désagréable. Enfin, un sauvage qu'il rencontra lui montra la route qu'il avait à suivre. Quelques moments après, un chef algonquin le vint prier de hâter sa marche, parcequ'on était aux prises avec les ennemis. Il doubla le pas, et ne tarda guère à entendre les cris des combattans. Les alliés avaient attaqué les Iroquois dans leur retranchement, et avaient été repoussés avec perte. A la vue des Français, ils reprirent courage, et retournèrent avec eux à la charge. Le combat devint très-vif; Champlain, en arrivant, reçut un coup de flèche qui lui entra dans le cou: un de ses gens fut blessé au bras. Cependant les coups d'arquebuse et la poudre commençaient à déconcerter les Iroquois, lorsque les munitions commencèrent à manquer aux Français, qui ne s'étaient pas attendus à une si opiniâtre résistance. Alors Champlain proposa aux alliés de donner l'assaut au retranchement, et ils goûtèrent cet avis. Il se mit à leur tête avec ses quatre Français, et malgré la vigoureuse défense des assiégés, ils parvinrent à faire bientôt une assez grande brèche. Sur ces entrefaites, un jeune Maloin, nommé DESPRAIRIES, qui avait été laissé à la barque, arriva avec cinq ou six de ses camarades. Ce secours qui venait si à propos, donna aux assaillans le moyen de s'éloigner pour respirer un peu, tandis que les nouveaux venus faisaient feu sur l'ennemi. Les sauvages revinrent bientôt à l'assaut, et les Français se mirent sur les ailes pour les soutenir. Les Iroquois ne purent résister à tant de coups redoublés; presque tous furent tués ou pris: quelques uns ayant voulu courir du côté de la rivière, ils y furent culbutés, et s'y noyèrent. Lorsque l'affaire fut terminée, il arriva encore une troupe de Français, qui voulurent se consoler de n'avoir point eu de part à la victoire, en partageant le butin. Ils se saisirent des peaux de castors dont les Iroquois qu'ils voyaient étendus sur la place étaient couverts; ce qui scandalisa beaucoup les sauvages. Car, comme le remarquent les historiens, ces barbares qui prenaient plaisir à tourmenter de la manière la plus indigne des ennemis qui n'étaient plus en état de se défendre, se piquaient d'un désintéressement qu'ils étaient surpris de ne pas rencontrer chez des hommes civilisés.

Champlain obtint des alliés un de leurs captifs. Il engagea aussi les Hurons, qui s'en retournaient dans leur pays, à y mener un Français, afin qu'il y apprît leur langue; mais ce fut à condition qu'il conduirait en France un jeune homme de leur tribu,

pour leur rapporter des nouvelles d'un royaume dont on leur avait dit tant de choses merveilleuses. Il l'y mena en effet, la même année, et le ramena au printems suivant. Il le conduisit avec lui à Montréal, où il choisit un emplacement pour une habitation, qu'il avait dessein d'y former, mais qu'il ne fit point pourtant, parce qu'il fut obligé de repasser en France, où la mort du roi avait achevé de ruiner les affaires de M. de Monts.

(A continuer.)

BOTANIQUE.

Bruyère qui porte des baies. Empetrum montanum fructu nigro, seu Erica baccifera.—Cette plante qui se trouve en plusieurs endroits du Canada et de l'Île Royale, ou du Cap Breton, est la première espèce de bruyère dont parle MATHIOLE, et qui a été connue des anciens. C'est un arbrisseau branchu, ressemblant au tamarisc, mais plus petit. Ses feuilles sont assez semblables à celles de la bruyère commune; ses branches sont ligneuses, d'un noir roussâtre, flexibles. Ses petites fleurs composées de trois pétales, naissent à la racine des feuilles: elles ont la couleur d'une herbe tirant sur le blanchâtre: en tombant, elles font place à des baies rondes, de la grosseur des grains de genièvre, vertes d'abord, noires dans leur maturité, et remplies d'une chair molle et d'un suc de la couleur de celui des mûres, et remplies de petits grains triangulaires de différentes grosseurs.

Sorbier du Canada. Sorbus aucuparia canadensis.—C'est le sorbier sauvage que quelques uns nomment *torminalis*. Il ne diffère du domestique que par son fruit, qui croît par ombelles, comme celui du sureau. Ses grains sont de couleur de safran, tirant sur le rouge, semblables à ceux de l'aubespain, et presque de même couleur. Quant au goût, ils ressemblent à ceux du sorbier domestique. Les grives en sont fort friandes, et on s'en sert pour les prendre; d'où lui vient l'épithète d'*aucuparia*. Ce sorbier est un assez grand arbre, droit, qui porte ses branches hautes, dont la feuille est comme celle du frêne, mais plus étroite, blanchâtre par dessous, et dentelée dans tout son contour. Tous les fruits, qui sortent en grappes, ont chacun leur queue ou pédicelle. Le bois de l'arbre est ferme et massif: son écorce est dure, et de couleur jaune blanchâtre.

Bourgène du Canada. Frangula rugosiore et ampliore folio.—C'est, suivant TOURNEFORT, la même plante que BAUHIN appelle *aune noir*; et elle ne diffère en effet de la commune que par ses feuilles ridées et plus larges. C'est un arbrisseau qui jette plusieurs verges droites, longues, d'où il en sort de plus petites, couvertes d'une petite écorce noire tachetée de verd. L'écorce est

leur avait
la même
it avec lui
abitation,
tant, par-
roj avait

jaune par dessous, son bois est blanc, sa moëlle est rouge, tirant sur le noir. Ses fleurs sont petites et blanchâtres, et sont suivies de petites baies rondes, comme des grains de poivre : elles sont d'abord vertes, ensuite rouges, et noires dans leur maturité, et désagréables au goût. On prétend que sa semence pilée et réduite en huile, garantit de la vermine, et qu'avec un bâton de cet arbrisseau, on chasse les serpens. L'écorce intérieure, qui est jaune, dessèche : trempée dans du vin, elle fait vomir, et purge l'estomac des flegmes et de toute la pourriture qui s'y est amassée : on la dit même fort bonne contre l'hydropisie. Cuite dans du vin, elle guérit de la gale, en se lavant avec la décoction, qui appaise aussi la douleur de dents, si on la tient dans la bouche.

uctu nigro,
sieurs en-
ton, est la
a été con-
mbant au
nblables à
uses, d'un
s de trois
leur d'une
place à des
vertes d'a-
r molle et
s de petits

Savinier à feuilles de cyprès. Sabina canadensis, folio cupressi. Cet arbre, qui ne s'élève pas fort haut, mais dont les branches s'étendent beaucoup, et qui a été nommé par quelques uns cyprès de Crète, est fort commun en Canada. Il est stérile, et ses feuilles, qui sont très épineuses à la cime, ont une odeur forte et sont âcres et brulantes. Ses baies ont la même odeur que celles du savinier qui porte des fruits, mais les unes sont rougeâtres, et les autres de couleur bleue céleste. Elles sont de la grosseur des grains de genièvre, et ne sont point précédées par des fleurs, mais par de simples rudimens, soutenus par des pédicules courbés, et composés de tubercules, au nombre de trois, de quatre ou de cinq ; il a cela de commun avec le savinier ordinaire ; et il paraît que les baies de l'une et de l'autre ont les mêmes vertus, dont la principale est de faire mourir les vers. Les feuilles de l'arbre, broyées et incorporées avec du miel, nettoient les ulcères les plus sales, et sont résoudre les charbons.

'est le sor-
Il ne dif-
ombelles,
de safran,
et presque
ux du sor-
n s'en sert
Ce sor-
ches hau-
us étroite,
ur. Tous
e ou pédi-
e est dure,

Petit Bouis du Canada. Vitis idæa, semper virens, fructu rubro.—Les tiges de cette plante sont rudes et hantes de neuf pouces. Elles ont beaucoup de feuilles plus épaisses que celles du *vitis idæa angulosa*, et à peu près semblables à celles du bouis, c'est à dire oblongues, avec une petite pointe à l'extrémité, et dont les nerfs proviennent en dessous. Elles ont un goût astringent et un peu amer. Ses fleurs, semblables aux lys des champs, viennent en grappes, à l'extrémité des tiges. Elles sont blanches, et quelquefois un peu rougeâtres. Elles sont suivies de baies, aussi en grappes, environ six à six, de la grosseur du plus gros pois, qui de blanches, ou de jaunes, deviennent rouges, d'un goût agréablement acide, et de la même substance que celle du vaciet des marais, et remplies de petits grains jaunes. Cette plante croît dans des terrains pierreux et couverts, comme les forêts. Ses baies sont froides et sèches, par conséquent astringentes, et l'on s'en sert avec succès dans la diarrhée et les dysenteries.

re folio.—
IN appelle
ue par ses
jette plu-
etites, cou-
écorce est

La Canneberge. Oxycoccus, seu Vaccinia palustris.—Cette plante vient dans des pays tremblants et couverts de mousse, audessus desquels il ne paraît que de très petites branches fort menues,

garnies de feuilles très petites, ovales et alternes : d'entre leurs aisselles naissent de petits pédicules longs d'un pouce, qui soutiennent un fleur à quatre pétales : le calice a la même figure, du fond duquel s'élève un beau fruit rouge, dans sa maturité, gros comme une cerise, qui contient des semences rondes. Les sauvages l'appellent *Atoca* : on le confit, et on l'estime bon contre le cours de ventre. Cette plante vient dans les marais par les 35, 40 et 47 degrés de latitude. Il y a une autre espèce de Canneberge dont le fruit est de couleur roussâtre panachée.

(*A continuer.*)

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DE LA RIVIÈRE JACQUES CARTIER.

IL serait inutile pour bien des personnes de parler de l'origine du nom de la rivière *Jacques Cartier*, qui vient du navigateur qui a le premier examiné la rivière *St. Laurent*,* et qui a mis ses vaisseaux à l'abri, à l'entrée de cette rivière, (*Jacques Cartier*), durant l'hiver de 1536. Elle tire sa source de plusieurs petits lacs dans l'intérieur, près du 48e. degré de latitude nord, et vers les 81° 20' de longitude ouest. Après un cours plein de détours à travers un pays montagneux qui est peu connu, elle arrive aux *townships* de *Tewkesbury* et *Stoneham*, qu'elle traverse, et elle coule dans la direction sud-sud-ouest l'espace d'environ quarante-six milles, à travers les seigneuries de *St. Ignace*, *St. Gabriel*, *Faussembault*, *Newville*, *Bélair*, et le fief *Jacques Cartier*, où elle tombe dans le *St. Laurent*. Depuis les *townships*, son courant présente un aspect très-sauvage, et elle est à la fois majestueuse et impétueuse dans son cours, qui se précipite à travers les vallées, entre de hautes montagnes, et qui franchit souvent avec violence des précipices et d'immenses fragmens de rochers qui s'opposent à son passage. Son lit étant extrêmement rempli de rochers, le grand nombre de chûtes et de rapides, ainsi que la violence du courant, particulièrement dans le printemps, et après les pluies d'automne, la rendent généralement impraticable pour les canots et les bateaux de toute espèce. Ses rivages sont extrêmement hauts, et par intervalles, ils sont à des distances considérables, formés de couches de pierres à chaux ou de rochers de granit qui, dans plusieurs endroits, sont élevés, inégaux et majestueux, et qui offrent de tems en tems quelques pins rabougris, ou sont couverts d'arbustes rampants, mais qui, la plupart du tems, ne pré-

* On a remarqué que M. BORECHETTE évitait avec autant de soin de se servir du mot *fleur*, que VIRGILE a fait du mot *græcus* ou *græci* ; comme si ce mot eût veilli et fût devenu suranné. En parlant du *St. Laurent*, le terme de *fleur* conviendrait toujours mieux que celui de *rivière*, et surtout ici, pour éviter l'amphibologie.

sentent que l'aspect désagréable de grandes masses stériles, entassées perpendiculairement l'une sur l'autre. A partir des hauteurs, de chaque côté de la rivière, s'étendent de vastes forêts, à travers lesquelles il y a différents sentiers tracés et tenus ouverts, pendant les différentes saisons, par les sauvages, et surtout par ceux du village de Lorette, qui considèrent les terres, à une distance immense vers la nord, comme consacrées à leurs chasses. La vue, le long du cours de la rivière, est généralement variée, pittoresque et extraordinaire, et la nature y présente mille combinaisons de grandeur, de beauté et de magnificence sauvage, qui n'ont point d'égaux dans aucun autre pays. Dans son cours à travers la seigneurie de St. Gabriel, la rivière s'approche à seize milles de Québec: à environ neuf milles de son embouchure dans le St. Laurent, se trouve le nouveau pont de Jacques Cartier.— Le courant se précipite en cet endroit sur plusieurs grosses masses de granit, qui occasionnent une chute perpendiculaire d'une hauteur considérable, dont l'effet est grandement accru par le rugissement continuel du torrent, qui s'ouvre un passage à travers les creux et les excavations qu'il a formés avec le laps de tems, dans son lit de roc, et sur les côtés de son canal: delà il coule avec la même impétuosité jusqu'à ce que ses eaux se perdent dans le St. Laurent.

La rivière Jacques Cartier, considérée sous le point de vue militaire, forme une très forte barrière naturelle, et on peut l'appeler le boulevard de la ville et des environs de Québec: la rapidité de son courant rendrait extrêmement dangereux de tenter de la passer à gué; la hauteur de ses bords les rend inaccessibles, excepté dans quelques endroits qui ne peuvent même être gravis qu'avec beaucoup de difficulté par un petit nombre de personnes à la fois, ce qui joint aux nombreuses positions avantageuses qui, le long de toute la rivière, sont propres à poster une force défensive, en formerait une ligne complète de sûreté; en effet, les Français, après avoir été chassés de Québec en 1759, se retirèrent derrière cette rivière, et manifestèrent l'intention de s'établir en force sur la rive occidentale, où ils construisirent à la hâte quelques ouvrages, dans la persuasion qu'ils pourraient y rester quelque tems à l'abri d'être inquiétés par leurs vanqueurs sur les plaines d'Abraham.

LES GRANDS LACS DE L'OUEST.

1. Le lac *Ontario* a 180 milles de long, 40 milles de large, et 500 pieds (mesure anglaise,) de profondeur. On estime que sa surface est de 231 pieds audessus de la marée haute, aux Trois-Rivières, 270 milles audessous du cap Vincent.

2. Le lac *Erie* a 270 milles de long, 60 de large, et 120 pieds de profondeur; et l'on a constaté que sa surface est de 565 pieds audessus de la haute marée à Albany.

3. Le lac *Huron* a 250 milles le long, 100 milles de largeur moyenne, et 900 pieds de profondeur, et sa surface est de 595 pieds audessus de la haute mer.

4. Le lac *Michigan* a 400 milles de long et 50 de large. Sa profondeur n'est pas connue. Il a la même élévation que le lac *Huron*.

5. La *Baie Verte* a environ 100 milles de long et 20 milles de large. Sa profondeur n'est pas connue. Son élévation est la même que celle des lacs *Huron* et *Michigan*.

6. Le lac *Supérieur* a 480 milles de long et 100 de largeur moyenne. Il a 900 pieds de profondeur, et sa surface est de 1048 pieds audessus de la haute mer. De là il est aisé de calculer que le fond du lac *Erié* est maintenant de la même profondeur que le pied de la Chûte de *Niagara*; et que le fond de chacun des autres lacs est plus bas que la surface de l'océan.

Le lac *Supérieur* est la fontaine principale, le grand réservoir de l'immense volume d'eau qui remplit les rivières, forme les lacs, et mugit sur les cataractes du *St. Laurent*. Ce fleuve majestueux, après avoir fait un arc de cercle de cinq degrés au sud, fécondant et vivifiant une des plus fertiles et des plus intéressantes sections du globe, rencontre la marée à 2000 milles de sa source, et à 500 du point extrême de son embouchure dans l'océan atlantique.

ARTS LIBÉRAUX ET MÉCANIQUES.

SALOMON, Roi d'*Israël*, voulant bâtir un temple à l'Eternel, et un palais pour lui-même, fit venir de *Tyr*, un homme appelé **HIRAM**, qui savait travailler en or, en argent, en airain, en fer, en pierre et en bois, &c. et savait faire toutes sortes de gravures, et des dessins de tous les ouvrages qu'on lui proposait.

Des talens aussi vastes et aussi universels que ceux d'*Hiram* ont dû être rares de tous tems et par tout pays: ils seraient inappréciables et impayables, partout où les bons artisans ne seraient pas communs; là surtout où il n'y en aurait pas d'habiles dans tous les genres. Mais présentement, du moins en Europe et en Amérique, il suffit qu'un artisan soit expert dans l'art qu'il exerce pour qu'on doive faire cas de lui. "Nous avons," dit **NARBAL**, dans le *Télémaque*, "l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Ces ouvriers se sont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompense ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection; car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talens ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici, on traite avec honneur tous ceux qui réussis-

sent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation: on considère un bon géomètre; on estime fort un habile astronome; on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction; on ne méprise point un bon charpentier; au contraire, il est bien payé et bien traité."

Sans doute l'encouragement, le bon traitement, et surtout le bon paiement, sont nécessaires pour former des ouvriers et des artistes habiles; mais il est une chose non moins essentielle, c'est l'instruction, ou du moins une éducation élémentaire, capable de mettre les artisans en état d'entendre les livres qui traitent des arts qu'ils exercent. Il a paru sur ce sujet dans une de nos gazettes, un morceau dont on ne trouvera peut-être pas mauvais de voir ici la substance.

"Si l'éducation," dit l'auteur de ce morceau, "n'était pas très-répandue autrefois, il ne manquait pas dans la classe des ouvriers comme dans plusieurs autres, d'individus très-recommandables par des lumières étendues, surtout relativement à leurs professions. J'ai connu, par exemple, dans celle dont il s'agit, plusieurs maîtres ouvriers dans nos villes, qui à l'habitude du calcul joignaient la science des règles de leur art; qui étaient capables de fournir au besoin un devis exact de menuiserie, de maçonnerie, ou de charpente; un plan correct d'ouvrage d'architecture, même les morceaux de sculpture qui en devaient faire les ornemens. Enfin les monumens qui nous restent, et quelques uns des grands édifices qui ont été bâtis à une époque bien antérieure à la conquête, et pendant les trente années qui l'ont suivie, suffisent pour attester qu'il fallait nécessairement que ceux qui ont présidé à ces ouvrages, eussent des connaissances bien étendues dans les arts qu'ils exerçaient alors.

"Je pourrais nommer même quelques ouvriers Canadiens dans nos villes en particulier, qui autrefois ont déployé des talens et un génie extraordinaires pour la mécanique, qui n'a manqué que d'un autre théâtre pour briller du plus grand éclat: je me contenterai de citer deux menuisiers de Montréal, qui l'un avant la conquête, l'autre depuis, sont sans le secours d'aucuns maîtres, devenus de fort bons horlogers pour leur tems. Le premier se nommait DUBOIS: j'ai vu de ses horloges qui étaient fort-bonnes, et l'ouvrage en était d'essez bon goût. Dans l'état où était le commerce et l'industrie à cette époque parmi nous, il avait eu moins de ressources que le second: aussi avait-il été obligé d'inventer et de fabriquer lui-même jusqu'aux outils dont il se servait. Le second qui était également connu sous le nom de FOURREUR ou de CHAMPAGNE, a laissé, entre autres, une horloge de sa façon, qui subsistait encore, il y a un assez petit nombre d'années: à chaque heure, elle faisait entendre un air au moyen de timbres de différentes grandeurs. Ces choses, me dira-t-on, sont fort communes aujourd'hui. Si quelqu'un souriait en me voyant mettre

de l'importance à ce qu'il pourrait avec raison appeler une bagatelle, je le prierais de réfléchir aux efforts de génie nécessaires pour imaginer et exécuter une pareille pièce de mécanisme, dans un pays où il n'y avait point encore d'artistes, et où il se trouve à peine des modèles; et dès lors il ne serait pas surpris de me voir parler de ces traits d'habileté, comme de ceux dont le souvenir mérite d'être rappelé, et qui font également honneur et aux individus qui en sont les héros, et au pays qui leur a donné naissance.

“ Je dois aussi observer, que ces deux personnes avaient eu une éducation passablement soignée pour leur état, et qu'elle put leur aider à deviner l'art, si je puis m'exprimer ainsi: elle put leur fournir les moyens de profiter des lumières de quelques personnes instruites, et de puiser avec elles dans les ouvrages qui se trouvaient dans le pays, des renseignemens qui leur ont été extrêmement utiles. Ce n'est pas non plus qu'on ne pût citer d'exemples d'hommes entièrement dépourvus d'éducation qui ont fait ailleurs des choses semblables: mais enfin ce ne serait que des exceptions à la règle générale; ceux qui sont le moins du monde capables de réflexion, n'en sentiront pas moins la force des vérités que j'ai mises au jour sur la nécessité de l'instruction, pour aider les ouvriers à se perfectionner dans les arts qu'ils exercent, et sur les facilités qu'elle procure à ceux qui ont naturellement du génie pour y faire des progrès plus rapides.

“ Je pourrais nommer encore beaucoup d'autres Canadiens, dont quelques uns vivent encore, qui ont fait preuve d'habileté: j'y trouverais le double avantage de prouver ce que j'avance relativement à la nécessité de l'éducation, et de faire voir en même tems combien il serait facile de faire naître, pour ainsi dire, les talens, si on s'attachait à les encourager dans un pays où il se trouve aussi communément des hommes à qui la nature a prodigué ses dons. Ne pourrais-je pas parler en particulier de ce BÉDARD qui avait fait le comble de la halle du marché de la haute ville de Québec? Sans doute cet édifice était mal placé; il a fallu l'abattre: mais cela ne pouvait rien diminuer du mérite de celui qui avait calculé les moyens de faire le toit de cette rotonde, et en avait fait faire la charpente. Les BAILLIARGE's sont connus: il reste d'eux des monumens de leurs talens; et si je ne me trompe pas, il reste de cette famille un jeune rejeton qui marchera sur les traces de ses pères. Nous avons dans le moment même où j'écris, une couple de peintres, à qu'il ne manque peut-être qu'une école et des modèles pour porter leur art au plus haut degré de perfection.

“ Qui n'a pas entendu parler du ciseau de PEPIN, et de quelques autres formés à l'école de QUEVILLON, à qui nous devons la renaissance de la sculpture en bois qui s'éteignait parmi nous, et le plus grand nombre de ceux qui cultivent cet art maintenant dans le pays. Nous lui devons aussi, ainsi qu'à ses élèves, un

grand nombre d'ouvrages, qui ne manqueraient d'admirateurs dans aucun pays, le nôtre excepté. Nous aurions ici des talens distingués comme ailleurs, si l'on voulait seulement piquer l'émulation qui les fait naître. C'est encore ici, pour le dire en passant, que l'on peut voir les effets funestes qui sont la suite du manque de lumières et du défaut de connaissances, surtout dans les classes supérieures. Plusieurs de ceux que je viens de nommer et auxquels on peut donner le nom d'*artistes* à juste titre, au lieu de celui de *simples ouvriers*, sont inconnus à ceux qui devraient être les premiers à applaudir et à rendre justice au mérite: plusieurs autres qui peuvent comme ceux-ci mériter ici le nom d'*artistes*, sont même absolument étrangers à nos villes et y sont à-peu-près inconnus. Partout ailleurs ce serait une espèce de phénomène inexplicable.

“ Mais pour ne pas perdre de vue l'objet principal de ces observations, je dois encore remarquer au sujet de ceux que je viens de nommer, à la liste desquels je voudrais pouvoir en ajouter beaucoup d'autres, qui mériteraient d'être distingués de même, qu'ils avaient plus ou moins les connaissances préalables qui mettent un homme à même d'exercer sa profession avec habileté, qui donnent cette confiance raisonnable qui est un gage presque assuré du succès, comme la folle présomption, fille de l'ignorance, est elle-même la cause de la chute de toutes les entreprises.

“ Je dois dire encore que l'un d'eux, QUEVILLON, a dû l'idée de cultiver les talens qu'il a ensuite déployés, et dont le développement a été si utile au pays, aux avis, aux conseils de quelques personnes qui joignaient le goût à la science, et l'ont déterminé à entrer dans une carrière, qu'il ne s'était pas jusque-là cru capable de fournir. On doit encore lui savoir gré d'avoir senti l'importance et la nécessité de l'éducation élémentaire pour ceux mêmes qui entrent dans une carrière où il faut se livrer à des travaux manuels, pour qu'ils puissent être en état de mettre plus de perfection dans leurs ouvrages. Tandis qu'on a souvent un juste sujet de reprocher à nos ouvriers de ville de manquer d'éducation, l'atelier nombreux que celui-ci avait établi dans la campagne, et dans lequel il a formé un aussi grand nombre de jeunes gens, a été constamment une école, dans laquelle ils ont appris à lire et à écrire, et reçu des leçons d'arithmétique et de dessin; et il a été imité en cela par quelques uns de ses élèves. Heureux le pays, si des hommes placés dans une sphère plus élevée, dans des circonstances plus heureuses, avaient su tirer un parti avantageux des unes ou des autres! Malheureusement le bien qu'ils ont fait ici a été trop communément en raison inverse de la grandeur des moyens qu'ils ont eus et qu'ils ont encore à leur disposition.”

Il suffit d'entrer dans quelques unes de nos églises de campagne, pour se convaincre de la vérité de ce qu'on vient de lire.

quant à la sculpture en bois. Nous n'aurions pu croire, sans l'avoir vu, que cet art fût porté à un tel point de perfection, par des hommes dont, comme le dit l'écrivain que nous venons de citer, on parle à peine dans l'enceinte de nos villes. Tout ce qu'il y aurait à désirer, peut-être, des élèves de Mr. Quevillon, ce serait qu'ils s'efforçassent de donner plus de naturel et de grâce aux têtes d'anges qu'ils placent ordinairement aux devants d'autel, aux chaires, &c. la plupart de ces figures sont rechignées; quelques unes sont pleurantes. Le défaut paraît venir principalement de la bouche, qui est généralement trop renfoncée, ou trop fortement découpée à l'extrémité des lèvres. Au moyen d'une légère correction, ces figures pourraient devenir des beautés grecques à-peu-près parfaites, ou, si l'on veut, des beautés célestes, telles que l'imagination se plaît à nous les représenter.

Aux personnes qui ont été nommées plus haut, peut-être pourrait-on joindre un nommé LABROSSE, sculpteur, ou statuaire de Montréal, dont nous avons, dans notre enfance, entendu venter l'habileté. C'est lui, disait-on, qui a fait le grand Crucifix qui a été longtems placé audessus du maître-autel de l'église paroissiale de cette ville, et qui est maintenant audessus de l'une des chapelles. Nous pourrions nommer aussi plusieurs peintres Canadiens, entre autres, M. BEAUCOURS; M. DUBERGER, ou DUBERGÈS, ingénieur, qui a fait, il y a une quinzaine d'années, un modèle de la ville de Québec, jugé digne d'être déposé dans l'arsenal de Woolwich; mais ce pourra être, plus tard, le sujet d'un autre chapitre.

Quant aux arts purement mécaniques, ou aux simples métiers, il est certain qu'on y avait fait peu de progrès depuis la conquête jusqu'à ces dernières années, si même on n'y avait pas rétrogradé. Presque tous les ouvrages de ce genre faits dans le pays, il y a plus de vingt ou vingt-cinq ans, portent l'empreinte de l'extrême simplicité, pour ne pas dire de la grossièreté. Peut-être portant cette simplicité, loin d'être entièrement due à l'ignorance des ouvriers, n'était-elle que la conséquence naturelle de l'état des fortunes à cette époque. Si l'on ne se logeait pas, si l'on ne se meublait pas superbement, il y a quinze ou vingt ans, c'est qu'apparemment les moyens pécuniaires ne le permettaient point. Pourrait-il être nécessaire, par exemple, qu'il y eût des sculpteurs en pierre, quand à peine les quadres des portes et des fenêtres se faisaient en pierres de taille? Les meubliers pouvaient-ils être communs et habiles, quand ceux qui voulaient avoir des meubles rares et élégants les faisaient venir d'Europe, et avant qu'on se fût aperçu que notre plaine et notre érable ondes pouvaient remplacer jusqu'à un certain point le bois d'acajou?

PROGRES DE L'INDUSTRIE AGRICOLE.

(Extrait de la Gazette de Québec du 15 Octobre)

LA neuvième exhibition annuelle d'animaux et de labourage de la Société d'Agriculture de ce district, a eu lieu sur la terre de M. ANDERSON, près du pont Dorchester, le Jeudi 6 de ce mois, à 10 heures du matin.

Le concours était très-nombreux; c'étaient principalement des agriculteurs des paroisses voisines.

Il avait été amené à l'exhibition un grand nombre d'animaux vivants, surtout de vaches à lait des meilleures races du pays.

Les moutons étaient plus nombreux et de meilleure qualité qu'à de coutume. Il y avait un bélier et des brebis de la race de South-down, appartenant à JOHN MACARTNEY, de Valcartier, pour lesquels a été adjugé le prix de cinquante piastres, offert pour l'importation d'animaux de cette race, à condition qu'ils seraient gardés dans le district pour l'amélioration de la race de moutons.

Parmi les instrumens produits à l'exhibition, était une baratte de construction simple et ingénieuse, faite par M. J. B. DUBEAU, et qui excita une attention particulière.

Quelques chapeaux de paille, faits à Beaumont, furent considérés comme presque égaux à ceux qui s'importent.

Des échantillons de toile faite à l'établissement de M. HANNA, à la Belle-Alliance, furent universellement admirés.

L'exhibition de racines, de légumes et de fruits a été abondante, et n'aurait peut-être pu être surpassée dans aucun pays.

Quarante-six charrues disputèrent les prix pour labour. L'ouvrage a montré une amélioration considérable dans cette opération essentielle, quoique la sécheresse et la nature du terrain dussent nuire beaucoup à son apparence. La pratique d'atteler les bœufs par les cornes a été très généralement abandonnée, sur la recommandation de la Société, en faveur de celle de les atteler par le cou. Quelque laboureurs Canadiens firent bien leur ouvrage avec deux chevaux, sans le secours d'un toucheur.

GNOMONIQUE.

Faire d'un cadran solaire un cadran lunaire.

Si quelqu'un désire savoir, ou par nécessité, ou par curiosité, quelle heure il est à la lune, il peut en faire le calcul au moyen de la projection de l'ombre de cet astre sur le cadran solaire: il faut

seulement savoir l'âge de la lune, qu'on peut trouver dans l'almanach. Si la nouvelle lune a lieu le matin, on comptera du jour actuel; mais si elle a lieu dans l'après-midi, on comptera du jour suivant. On multipliera l'âge de la lune par 4, et on en divisera le produit par 5: on ajoutera au quotient de cette division les heures que l'ombre indique sur le cadran solaire; et la somme totale donnera l'heure cherchée; ou bien, on retranchera du quotient l'heure indiquée par la lune sur le cadran solaire, et le reste donnera également l'heure cherchée. La première méthode sera mise en usage, quand l'ombre tombera sur une heure de l'après-midi; et la dernière, quand elle tombera sur une heure de l'avant-midi. L'exemple suivant servira à éclaircir cette règle.

1°. Supposons qu'un habitant de la campagne revienne chez lui, le soir; que la lune soit âgée de dix jours, et qu'il trouve que l'ombre jettée sur le cadran solaire marque deux heures et demie, c'est-à-dire, que l'ombre de la lune se trouve à la place où serait l'ombre du soleil à deux heures et demie, la question se réduit à savoir, quelle heure il était réellement quand le campagnard revint chez lui. Voici la réponse d'après les calculs ci-après:

L'âge de la lune 10, multiplié par 4, donne 40; ce produit divisé par 5, donne 8, à quoi ajoutant $2\frac{1}{2}$, on a $10\frac{1}{2}$, qui est l'heure cherchée.

2°. Supposons que la lune soit âgée de dix-huit jours, et que l'ombre jettée sur le cadran solaire marque onze heures. Ce tems sera soustrait de l'heure où la lune était dans le méridien: ainsi l'âge de la lune 18, multiplié par 4, donne 72; ce produit divisé par 5, donne $14\frac{2}{5}$; c'est-à-dire, 14 heures et 24 minutes, ou 2 heures 24 minutes après minuit, tems auquel la lune était dans le méridien ce jour-là, et duquel tems l'heure marquée par l'ombre doit être déduite; l'ombre se projetant sur onze heures du matin, c'est-à-dire, une heure avant midi, on doit la déduire des 2 heures et 24 minutes, résultat de l'opération. Cette soustraction ne laissera plus qu'une différence d'une heure et vingt-quatre minutes, qui est la véritable solution de la question proposée.

PIERRE BAROMETRE.

Un journal de Finlande fait mention d'une pierre qui se trouve dans la partie septentrionale de cette contrée, et qui sert de baromètre aux habitans du pays. Cette pierre devient noire, ou gris foncé, quand il doit pleuvoir, et se couvre de tâches blanches, à l'approche du beau tems. C'est probablement un fossile mêlé d'argile, qui se compose de sel de roc, de sel ammoniac et de salpêtre. Il devient noir quand il attire l'humidité de l'atmosphère, et la sécheresse, faisant ressortir les sels, donne lieu aux taches blanchâtres.

ETAT DE L'INSTRUCTION EN RUSSIE.

IL paraîtrait, suivant le docteur LYALL, que l'instruction est bien moindre en Russie que nous ne le supposons. Quelques nobles qui ont voyagé, quelques officiers instruits, lisent les auteurs français, mais le corps de la nation ne lit pas du tout. Il y a en Russie plusieurs poètes d'un grand mérite, actuellement vivants, et l'on croirait qu'ils jouissent d'une immense popularité; mais le docteur Lyall nous dit que la vente de deux ou trois cents exemplaires d'un ouvrage, dans une population de plus de quarante millions d'âmes, est une chose très rare. L'Histoire de KARAMSIN est sans contredit l'ouvrage le plus populaire qu'on a jamais imprimé en Russie, et pourtant le nombre total des souscripteurs, pour la première édition, n'était que de quatre-cent-six, dont quarante marchands, cinq ecclésiastiques et trois paysans: le reste appartenait à la noblesse. Une seconde édition fut publiée en 1817, et, chose inouïe, l'imprimeur ôsa tirer à mille exemplaires. Toutefois, le docteur Lyall pense que le goût des lettres se répand rapidement dans ce vaste empire. Sous ce rapport, ALEXANDRE a fait sans contredit plus que tous ses prédécesseurs, en fondant et en encourageant des écoles. Quelques grands ont récemment introduit la méthode d'enseignement à la Lancaster, malgré les craintes ridicules de leurs voisins. Les arts de l'imprimerie, de la gravure et de la reliure ont été portés à une grande perfection.

LE MARE'CHAL DE FABERT.

LE nom du maréchal de FABERT figure au premier rang dans les fastes de l'histoire de France. LOUIS XIV sut distinguer ce brave guerrier de la foule des courtisans, et ne cessa de lui donner des marques particulières d'estime et de considération. Fabert n'abusa jamais de la bienveillance que le roi lui témoignait: il aurait rougi de recevoir une récompense qui n'aurait pas été le prix d'un service rendu à la patrie et au prince. C'est d'après ce principe qu'il aurait refusé la première dignité militaire, s'il n'eût passé par tous les grades de l'armée. Le fait suivant prouve que Fabert n'affectait pas une fausse modestie.

En 1661, Louis XIV voulut lui donner le cordon bleu: Fabert le refusa, en disant qu'il n'avait pas les titres de noblesse exigés par les statuts de cet ordre, et qu'il ne consentirait pas à être reçu chevalier en apportant de fausses preuves. *Jamais, ajouta-t-il, je ne souffrirai que mon manteau soit honoré par une croix, et que mon âme, en même tems, soit déshonorée par une imposture.* Les

courtisans ne manquèrent pas de lui faire un crime de ce refus; mais le roi n'en estima pas moins Fabert, et daigna lui écrire à ce sujet. Alors ses délateurs ne virent d'autre moyen que de l'accuser de magie, et le peuple pensa comme eux. On ne pouvait encore se persuader, à cette époque, qu'un homme d'une naissance obscure pût parvenir sans sortilège au grade de maréchal de France. De là le bruit absurde qui se répandit, à la mort de Fabert, que le diable avait emporté le corps de ce maréchal.

LES TOILETTES DE BAL.

ME voilà bravant les rhumes et les fluxions de poitrine pour venir vous voir.

Chère amie, que vous êtes bonne!

Ah! je ne pouvais plus y tenir; il fallait absolument que je vous visse, et que nous causassions ensemble de ce bal qui me tourne la tête: j'en suis stupide et n'ai pas une pensée qui ne se rapporte à ma toilette.

Moi, je vais vous confier une invention de coiffure.....

De grace, laissez-moi d'abord vous expliquer ma robe. Elle est toute en tulle; trois volans de blonde surmontés d'énormes ruches en tulle, et pas seulement apparence de satin: c'est un amour. Vous la représentez-vous bien, Emma? Quant à moi, il me semble que cette porte qui est là va s'ouvrir, et je me vois entrant dans le bal avec ma robe. Au reste, je l'ai accrochée à un rideau, et j'ai déjà eu, ce matin, un genre de tête-à-tête avec elle.

La mienne est tout bonnement en crêpe, avec une garniture bouffante, qui remonte sur le côté, et qui est rattachée par des coques en satin à la Simon.

J'oubliais de vous dire que je me suis décidée pour un corsage bien collant.

Hum! je ne sais pas, mais les draperies me semblent plus avantageuses.

Vous avez raison pour vous, ma belle, qui êtes maigre; mais pour moi, ce serait perdre un de mes avantages. Au reste, convenez qu'il y a peu de femmes à qui la toilette de bal sieye bien.

Je l'avoue; mais à vous comme à moi, c'est là notre triomphe. Mettez-vous du rouge de vinaigre?

Moi! si donc, je n'ai jamais mis de rouge.

Comment donc disparaît votre paleur?

Par un bonheur unique. Une fois parée pour danser, il me prend une agitation, une fièvre de bal, qui me donne des couleurs charmantes: c'est à jurer que j'ai mis du rouge.

J'avais toujours pensé que vous en mettiez. Pour ma part, je mets toujours du rouge en pot, et c'est à parier que je n'en ai

point. Mais, où avons-nous donc la tête? Nous oublions nos coiffures. J'ai inventé, d'après une gravure, de me larder la tête avec des épingles, à boules d'or, avec un rang de perles d'or sur le front, et puis..., devinez quoi?

D'abord, ma chère amie, je suis décidée, et vous savez que j'ai du caractère; je mets une guirlande de grosses roses blanches, parce qu'on a beau se torturer l'esprit, c'est toujours là qu'il en faut revenir. Les roses ont pour les hommes un charme unique; elles leur rappellent Floré, le printemps, tout ce que vous voudrez, et on ne sort pas de là.

Mais laissez-moi donc achever,... A cet or je joindrai des marabouts; et il faut bien que vous conveniez que cette coiffure sera délicieuse, vaporeuse, aérienne.

Oui, et je ne saurais trop me féliciter d'être venue vous voir, afin de nous entendre un peu sur nos préparatifs de bal. Vous avez un goût exquis.

J'aurai l'air de vous rendre le compliment; cependant je ne dis que la vérité en déclarant que vous êtes la femme du monde qui s'habille le mieux. A propos, je mène Esther avec moi.

Quoi, cette petite horreur? Aurait-elle l'intention de glaner des cœurs après vous?

Que vous êtes mauvaise! Je vous assure qu'elle n'est pas mal; il y a même beaucoup de gens qui la trouvent très bien: pourtant je vous avouerai que si j'étais homme, elle ne ferait pas ma conquête.

Certes! ni la mienne. D'abord, elle a le regard incertain et les pieds en dedans, et l'on n'a pas besoin de lorgnon pour découvrir qu'elle louche des yeux et des pieds.

Vraiment! Mais non. Vous vous trompez; elle a seulement une protubérance à l'orteil; ce qui n'est pas beau. Au surplus, quelles que soient ses prétentions, je pense qu'elles ne descendent pas jusqu'à ses pieds. Cela me fait songer que mon cordonnier sort d'ici. J'ai eu avec lui une longue conférence, et comme il a la noble habitude de me fournir pour chaussure de bal des pantoufles de satin blanc, je lui ai signifié que je voulais désormais des souliers comme pour un enfant; j'espère qu'à la fin, je dompterai son obstination.

Qu'entends-je? On a sonné. Mon dieu! Nous n'avons pas eu le tems de nous consulter; nous allons être fagottées; défendez vite la porte.—Il n'est plus tems! on entre!

FORMATION DE LA GAMME.

Si l'on cherche quelle cause a déterminé les limites de la gamme et les dispositions des sons qui la composent, on sera conduit à le trouver par les réflexions suivantes:

L'octave d'un son devait être naturellement la limite d'une suite de sons périodique et déterminée; en effet, l'octave d'un son concourt avec lui, dans ses mouvements, d'une manière presque identique; on revient le plus près possible d'un son quelconque, en allant à son octave: l'unisson pourrait seul en rapprocher davantage. Cependant l'intervalle d'un son à son octave est considérable, en égard à l'intonation: cet intervalle avait besoin d'être coupé, pour que ses diverses sections devinssent le fondement du chant, ou de la mélodie; et il était bien naturel que l'harmonie des intervalles les plus consonnans après l'octave, déterminât la place de chaque section; c'est ce qu'elle a fait. Nommons *ut* le son fondamental. Les rapports harmoniques appellent à sa suite l'octave de sa quinte et la double octave de sa tierce majeure: déduisons les octaves; notre oreille se prête aisément à cette déduction; les premiers sons appelés par l'harmonie à la suite du son *ut*, sont ainsi *mi* et *sol*. Si maintenant nous faisons résonner successivement trois cordes montées de manière à rendre chacun de ces trois sons, le *mi* appellera sa quinte *si*, et nous invitera à placer une quatrième corde montée à ce ton; en même tems, la corde *sol* appellera sa quinte *ré*, et nous invitera à placer une corde montée au ton *ré*, ou à son octave inférieure, afin que le son de cette corde ne dépasse pas l'octave de l'*ut* fondamental. Nous avons déjà, en comprenant cette octave d'*ut*, les six cordes suivantes, *ut*, *ré*, *mi*, — *sol*, — *si*, *ut*.

Si nous faisons résonner successivement ces six cordes, notre oreille qui se plaît dans les gradations ménagées, et qui déjà, y est accoutumée par l'intonation des trois premières cordes, nous invite à placer une septième corde dans l'intervalle de *mi* à *sol*, afin de couper la grandeur de cet intervalle. Mais c'est à l'harmonie à fixer le son de la corde que nous voulons intercaler, c'est-à-dire, que le son doit être, le plus qu'il est possible, en rapports harmoniques, avec le son des cordes déjà placées, et principalement avec le son fondamental, parceque ce son ayant été entendu le premier, est celui dont l'impression a été le plus prononcée; c'est celui qui a invité successivement tous les autres; c'est celui, d'ailleurs, qui par lui-même et par son octave, doit former les limites de la progression. Or, en montant la corde intercalée de manière à rendre le son *fa*, nous satisfesons le mieux possible aux conditions désirées: en effet, ce son est à la quarte du son fondamental; cet intervalle est harmonique, et il est à la quarte de l'octave du son fondamental; cet intervalle est plus harmonique encore. En faisant résonner la corde *fa*, le son qu'elle rend invite à placer sa quinte, et elle est déjà placée: c'est l'octave du son fondamental. Observons que tout autre son serait beaucoup moins convenable à l'harmonie: le *fa dièze*, par exemple, serait à deux intervalles égaux de l'*ut* fondamental et de l'*ut* octave; et ces deux intervalles seraient deux dissonances.

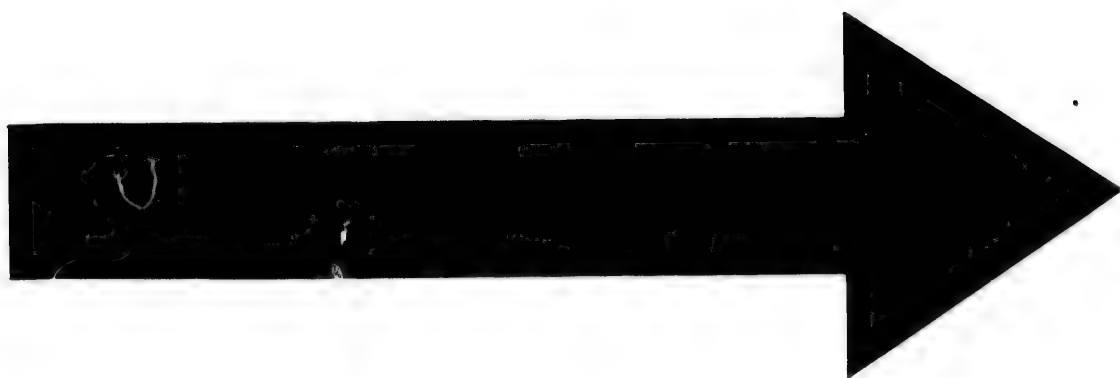
Nous avons maintenant les sept cordes suivantes: *ut, ré, mi, fa, sol, —si, ut.*

La distance du *sol* au *si* reste seule trop grande au gré de notre oreille; et le son de la corde qui doit couper cet intervalle, nous est indiqué par l'harmonie de deux manières: le *ré*, déjà placé, invite à placer sa quinte; et le *fa*, que nous venons d'établir, invite à placer sa tierce majeure: le *la* est désigné par le concours de ces deux rapports.

La gamme est alors complète; elle fournit à notre organe, et la sensation de l'harmonie la plus consonnante, et la sensation de la mélodie la plus douce, en même tems que la plus ferme dans sa marche, parce qu'elle est soutenue par l'harmonie de chaque ton.

Si l'on demande maintenant d'où naissent la gamme mineure et l'accord parfait mineur, je croirai pouvoir répondre que c'est de la mélodie même de la gamme majeure. En effet, si l'on suit la gamme majeure en descendant, et que, sans s'arrêter à la tonique fondamentale, on descende encore jusqu'au *la* suivant, de cette manière, *ut, si, la, sol, fa mi, ré ut, si, la*; l'impression qui reste dans notre organe n'est plus celle de la gamme majeure d'*ut*, mais celle de la gamme mineure de *la*: ainsi, la gamme mineure est donnée par la gamme majeure elle-même. On peut faire une autre observation,

Les huit sons de la gamme majeure, pris trois à trois, et selon une disposition alternative, fournissent trois accords parfaits majeurs, et trois accords parfaits mineurs. Les trois premiers sont: *ut, mi, sol, —fa, la, ut, —sol, si, ré*; les trois derniers sont: *ré, fa, la, —mi, sol, si, —la, ut, mi*. Ainsi, comme après l'intervalle diatonique, l'intervalle de tierce est celui que notre voix parcourt avec le plus de facilité, la disposition même des sons de la gamme majeure fait que nous entendons aussi fréquemment l'intonation de la tierce mineure que celle de la tierce majeure: cette intonation doit conséquemment nous plaire, étant fournie par la gamme: d'ailleurs, l'intervalle de tierce mineure est une consonnance, quoique moins simple que celle de la tierce majeure; et, quant au caractère de douceur, et même de tristesse, qui se fait distinguer de notre organe, lorsque nous rendons mineur un accord parfait majeur, il peut venir de ce que nous enlevons de l'accord, une consonnance plus régulière, pour en substituer une qui l'est un peu moins, et qui n'amène pas tout-à-fait aussi promptement le repos dans notre organe: il doit résulter de ce faible changement un léger sentiment de souffrance qui nous tient, pour ainsi dire, dans une douce plainte, et dans le désir peu pressant d'un soulagement facile.



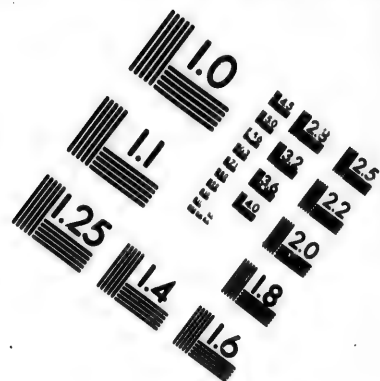
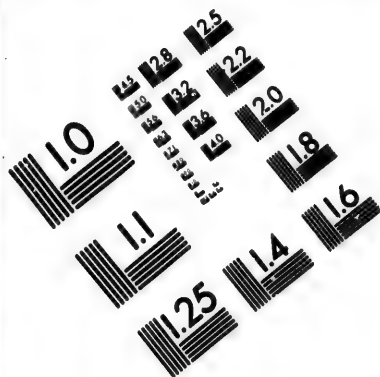
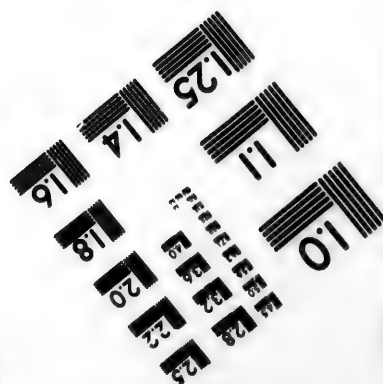
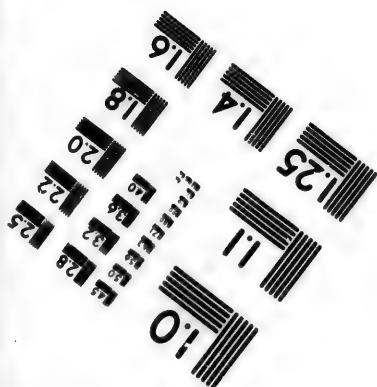
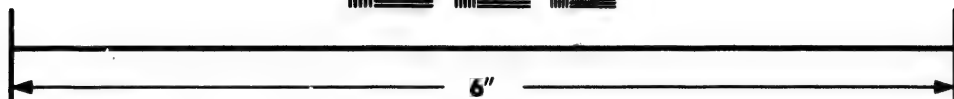
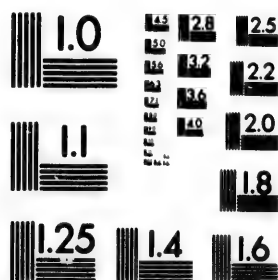


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

25
24
23
22
21
20
19
18
17
16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

10
01
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES, LITTÉRAIRES, &c.

Restes de Pompeii.—Il a été fait dernièrement quelques nouvelles découvertes dans les ruines de Pompeii. Une petite galerie, vis-à-vis des bains, conduit à un grand appartement: à la gauche de cette galerie, qui est peinte en jaune, on voit un Génie, qui tient dans sa main une branche de laurier. De chaque côté du Génie est un petit compartiment, dans l'un desquels on voit la représentation d'un temple, et dans l'autre, des productions de la terre et de la mer. En montant à l'appartement d'en haut, on aperçoit, aussi à la gauche, une belle figure de Venus, dont la partie supérieure a été beaucoup endommagée par des excavateurs maladroits. A la droite, on trouve un superbe tableau qui a consisté en trois figures, ou plus. Il représente un Phrygien assis, et près de lui une femme majestueuse dont les traits sont on ne peut plus expressifs. Près de ce tableau s'en trouve un autre composé d'un douzaine de personnages: l'un est un homme assis; un autre, un guerrier qui porte la main en avant; un autre, une femme, &c. Ce tableau est aussi extrêmement beau. Sur un autre mur se voit un tableau curieux: il consiste en un groupe de trois figures dont l'une représente une femme dont on paraît prendre la mesure pour lui faire des habits neufs. Dans une chambre à gauche, au-dessus de la Venus dont on vient de parler, est un autre tableau en partie détruit, où l'on voit un beau Triton, et un enfant ayant un trident à la main, et assis sur un dauphin.

Strasbourg, le 6 Août. La sécheresse a tellement diminué l'eau de l'un des bras de l'Ill, au village d'Ehl, près de Benfeld, sur l'ancien site d'une ville romaine, qu'on peut facilement creuser dans son lit. On y a déterré des médailles romaines, des anneaux, des clefs, des agraffes, et d'autres ornemens antiques.— Aussitôt que le préfet a été informé de la chose, il a envoyé un ingénieur sur le lieu, pour diriger les excavations, et prendre garde que ce qui été trouvé ne soit point détruit et perdu pour les arts.

M. le marquis de DAMPIERRE, pair de France, a fait construire dernièrement sur la rivière qui arrose son domaine à Dampierre, département de l'Aube, un pont suspendu en fil de fer, qui a 54 pieds de long sur 4 de large. Il y a de chaque côté du pont deux rampes élégantes réunies au plancher par des boulons en fer à écroux et fortement attachées aux poteaux. Ce pont, sur lequel 40 personnes à la fois peuvent passer sans danger, n'a coûté que 600 francs.

Un horloger de Bayreuth, en Allemagne, a fait une cage qu'il a remplie d'oiseaux artificiels, au nombre de soixante, représentant des perroquets, des moineaux, &c, chacun desquels a le ton de

voix particulier qui lui a été donné par la nature. Les barreaux de la cage sont de laiton, et les roues sont d'argent. Le plumage des oiseaux est réel. Une personne, de distinction apparemment, a offert à cet horloger 32,000 florins pour sa cage, mais il ne la veut pas donner à moins de 60,000.

M. DUVAUCEL, naturaliste et voyageur célèbre, est mort à Madras, âgé de 31 ans, des suites d'une fièvre qu'il avait prise en parcourant les forêts du Sylhet.

M. LOGUIN, revenant d'un voyage aux Grandes Indes et en Afrique, et se rendant à Dijon, sa ville natale, vient de terminer son honorable carrière, à l'âge de 67 ans. Il a laissé 150 manuscrits.

OLAB PHELAIK, le célèbre poète persan, est mort dernièrement à Ispahan, à l'âge de 96 ans. Il était le Voltaire de la Perse, et il a laissé un grand nombre de manuscrits sur les mathématiques, l'astronomie, la politique et la littérature. Le Sophi venait de lui accorder une pension considérable.

Un gentilhomme polonais, nommé SIMON PALOUSKY, a cherché pendant huit ans la pierre philosophale, et par suite des mélanges qu'il a faits, il a trouvé un métal aussi poli que l'acier et aussi flexible que l'or. Il a déjà fait présent au grand-duc CONSTANTIN, d'un casque et d'une cuirasse fabriqués de ce métal. On assure que ces objets sont très beaux.

M. CHABANON, médecin à Uzès, a traité dernièrement avec un succès complet, plusieurs individus mordus par un loup enragé, au moyen de la gonestrie, ou genêt des teinturiers, (*genista tinctoria*,) donnée en décoction. Ce moyen a été introduit assez récemment dans le midi de l'Europe, par le docteur MARCHETTI, qui l'avait lui-même vu employer avec avantage par un paysan russe.

M. LISFRANC, premier chirurgien de l'hôpital de la Pitié à Paris, a employé avec succès le chlorate de chaux pour prévenir l'infection dans les corps en état de putréfaction, et pour guérir les ulcères simples. Il a guéri plusieurs malades sur lesquels les remèdes ordinaires n'avaient eu aucun effet, et l'essai qu'il en a fait sur les brûlures a eu de bons résultats.

Il est dit dans un journal de Dublin, qu'un Français a acheté d'un Nègre, au Sénégal, les manuscrits des voyages de MUNGO PARCK, pour 30 piastres. Ces manuscrits font, dit-on, mention de sa maladie, et vont jusqu'au jour de sa mort.

Le beau portrait original, de grandeur naturelle, de MARIE, reine d'Ecosse, découvert dans une cheminée du collège écossais de Douay, qui fut démoli pendant la révolution de France, a été placé au collège écossais, à Paris.

On a trouvé dernièrement au milieu des bois et des montagnes d'Hartzwald, dans la Bohême, un homme sauvage qui, à ce qu'on présume, doit s'y être égaré dans son enfance. Il paraît âgé

d'environ 80 ans; mais il n'articule aucun mot: il beugle, ou plutôt, il aboie, car sa voix ressemble à celle d'un chien. Il court sur ses quatre membres, et dès qu'il aperçoit une créature humaine, il grimpe au haut d'un arbre, comme un singe, et saute de branche en branche avec une incroyable dextérité. Lorsqu'il voit un oiseau, ou du gibier, il le poursuit, et le manque rarement. On l'a conduit à Prague, et l'on a cherché vainement jusqu'ici à le civiliser: il ne paraît pas pouvoir s'habituer au genre de vie ordinaire de ses semblables.

M. BIOT a visité dernièrement les côtes du golfe de Venise, pour la fixation des mesures géographiques. Il a aussi visité les îles Baléares, où il a recueilli des observations précieuses.

Le Roi de France a accordé des pensions sur la liste civile à divers savans étrangers.

On prend les mesures les plus sévères en Russie, pour la saisie immédiate de différents ouvrages religieux publiés sous le précédent ministère, et déjà fort répandus.

Une ordonnance du roi des Pays-Bas, établit un collège philosophique à Malines, où les élèves qui se destinent au sacerdoce devront faire deux années de cours d'études.

On apprend de Louvain, que le collège philosophique sera définitivement établi dans cette ville, et occupera le magnifique collège du Pape. Il contiendra provisoirement des habitations pour 500 élèves. L'auditoire général pourra comprendre 1,200 étudiants.

Les directeurs de la nouvelle université de Londres ont acheté un terrain dans les environs de Gower-street, pour servir d'emplacement au nouveau collège.

On s'est déterminé à placer l'Aiguille de Cléopâtre dans l'endroit où est maintenant la statue équestre du roi Charles à Charing-Cross. Le transport de ce célèbre monument d'Angleterre coûtera 9,000 livres sterling. C'est un Mr. MABERLY qui en a fait l'entreprise.

Une société philosophique est à la veille de s'organiser dans la Guiane anglaise, à l'effet de recueillir les meilleures informations concernant les productions naturelles du sol et du climat de cette colonie, et d'envoyer en Angleterre des échantillons de celles qui sont ou pourraient être inconnues aux savans de l'Europe. Le plan de cette société a été conçu par Sir H. DAVY, le savant Président de la Société Royale de Londres.

Volcan artificiel. La gazette de Greensburg, donne une description intéressante du Vésuve de la Pensylvanie occidentale. C'est une mine, ou plutôt une montagne de charbon, près du lieu nommé *Monongehala*. L'on y travaille depuis près de cinquante ans, et durant tout ce tems, une partie de la montagne a brûlé intérieurement. Tout près de la principale cavité par où sortent le feu et la fumée, la terre s'est affaissée et est tombée dans le vide

formé par le feu, l'espace de plusieurs verges à la ronde. La terre, à plusieurs pieds de l'ouverture principale, est si chaude qu'il n'est pas possible de s'y tenir un peu de tems. L'ouverture s'étend le long du côté de la montagne, l'espace de 25 ou 30 pieds, et la fumée sort tout le long de cet espace. On ne voit point de flamme, ni même de charbon allumé, bien qu'un bâton plongé dans l'ouverture, à quelques pouces seulement, prenne feu instantanément. On a tiré depuis 40 ou 50 ans, une grande quantité de charbon de l'intérieur de cette montagne, et l'on suppose que le feu a été mis d'abord dans l'une des excavations. La montagne étant une masse à-peu-près solide de charbon, il est difficile de conjecturer combien de tems elle pourra bruler ainsi, ou quelles pourront être les conséquences de cette consommation interne.

Scie tournante.—Un Mr. STEWART, de Boston, a inventé dernièrement une Scie qui a été mise en opération sur la rivière Schoodie, dans le Maine, et pour laquelle il a obtenu des lettres patentes, tant dans les Etats-Unis qu'en Angleterre. On l'appelle *Scie tournante* ou *circulaire composée*: elle a trente pieds de circonférence, et au moyen d'une quantité suffisante d'eau, elle fait cinq cents révolutions en une minute. Elle coupe les plançons et autres pièces de bois, de quelque épaisseur, largeur ou longueur qu'ils soient, en une ligne droite, et donne une espèce de poli à la surface des planches ou des madriers. On dit qu'avec quatre fois moins d'eau, elle peut couper trois ou quatre fois plus de bois qu'un moulin à scie ordinaire, et qu'elle coupe par le milieu le plus gros plançon avec autant de facilité qu'elle en enlèverait un simple dosse. Au lieu de déchirer le bois, comme la scie ordinaire, elle lui donne presque autant de poli que la varlope du menuisier.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

Le Comité en faveur des Grecs a arrêté qu'il serait traduire à ses frais, en italien, en anglais, en allemand et en grec moderne, l'éloquent écrit de M. de CHATEAUBRIAND sur la régénération de la Grèce.

Les frères BAUDOUIN font paraître une traduction de l'Enquête faite par ordre du parlement d'Angleterre, pour constater les progrès de l'industrie en France et dans les autres pays du continent, (1 vol. in-8vo.) Cette enquête contient un grand nombre de faits nouveaux et de renseignemens précieux. La Chambre de Commerce de Paris a donné son approbation à cette publication intéressante.

On vient de publier, à Paris, le premier numéro de la *Revue*

Britannique. Les éditeurs se proposent d'y donner périodiquement la traduction des articles les plus remarquables insérés dans les divers recueils qui paraissent dans la Grande-Bretagne, sous le titre de *Magazins, Revues, &c.*

On vient de publier un recueil de cent vingt-une pièces inédites de JEAN JACQUES ROUSSEAU, suivies de nouveaux documens sur la personne et les ouvrages de cet homme célèbre, par M. MUSSET-PATHAY.

Le *Nouvel Atlas géographique, statistique, historique et commercial* de la France, par MM. PERROT et AUPICK, est un des ouvrages qui présentent le plus d'utilité et méritent le plus d'encouragement. Cet ouvrage se composera de 100 cartes, comprenant la Gaule, la France ancienne, St. Domingue et les colonies françaises. Il en a déjà paru 62.

Il vient de paraître une seconde livraison de la *Bibliomappe*, ou du Livre-cartes; leçons méthodiques de géographie et de chronologie. Les auteurs, en faisant la description des lieux habités par chaque peuple, se proposent de rendre compte des époques de son origine, ainsi que des catastrophes qui ont modifié son existence, ou qui l'ont anéantie. Ils ont promis de présenter dans le même cadre la géographie de tous les âges, en passant des plus grandes généralités aux plus petits détails, au moyen de cartes d'un usage commode, où chaque objet serait, pour ainsi dire, montré au doigt.

Le libraire SAUTELET vient de publier le *Résumé de l'histoire de la Littérature française*, lequel sera suivi successivement du résumé de toutes les littératures.

Les amateurs des beaux vers attendaient avec impatience la publication d'un poème de M. ANCELOT, intitulé *Marie de Brabant*, qui devait paraître à la fin d'Août. On dit que cette production est d'un genre neuf et piquant. On n'attendait pas avec moins d'impatience le grand poème épique de M. PERCEVAL-GRANDMAISON, qui était également sous presse.

Les parisiens, dit un journal français, qui dernièrement admiraient, peut-être sur parole, l'esprit de l'ambassadeur tunisien, seront charmés d'apprendre que SIDY-MAHMOUD, étudiait en observateur les mœurs françaises, et entretenait une correspondance avec son ami HUSSAN. Cette correspondance curieuse est parvenue toute traduite au libraire-éditeur LADVOCAT, qui vient de la publier en un joli volume. Les lettres de Sidy-Mahmoud sont une relation piquante des événemens qui se sont passés en France, pendant le séjour de cet illustre personnage. Il juge en critique nos autorités et nos institutions, avec une franchise un peu barbaresque. Il se permet même quelques plaisanteries sur la toilette de nos dames. La publication de ces lettres pourra bien faire tort à la courtoisie de Sidy-Mahmoud, mais on sera forcé d'avouer que ce barbare est un homme de beaucoup d'esprit.

Pendant le dernier trimestre, il est sorti des presses américaines cent trente-six ouvrages originaux, (y compris les brochures,) et cinquante ouvrages réimprimés; de sorte que le nombre total des nouvelles publications, durant les trois mois, s'élève à cent quatre-vingt-six.

LA VÉRITÉ.

(Article communiqué.)

MAIS qu'est-ce que c'est donc que cette vérité qu'on nous dit se retirer au fond d'un puits pour se receler à l'homme? Quoi! La vérité se cacher de l'homme, tandis que loin de là, à tout instant et dans toutes les occasions, pour me servir d'une expression triviale, elle nous saute aux yeux; elle se montre à nous sous toutes les formes, elle attaque toutes nos perceptions, et semble nous inviter de la saisir. Elle se soustraire à l'homme! elle qui le suit, le poursuit même partout. Non! c'est l'homme au contraire qui la rejette, qui semble la mépriser et la fuir, pour s'attacher à l'erreur. Cette espèce de répugnance de l'homme pour la vérité ne peut être fondée que sur ce que cette fille céleste est trop simple de sa nature pour souffrir des ornemens étrangers; la moindre parure semble la blesser en la déguisant; elle n'offre donc aucun champ aux élans de l'imagination, elle ne prête rien à cet esprit d'inquisition naturel à l'homme; tout en elle est clair, positif, absolu, rien de vague, d'indéterminé. L'erreur au contraire présente aux facultés de l'homme un vaste théâtre sur lequel elles peuvent se produire avec éclat. N'osant se montrer dans sa difformité naturelle, il lui faut des ornemens pour la cacher. La nature entière est mise à contribution pour fournir ces ornemens, et lorsque cette source est épuisée, le génie créateur a recours à la fiction pour en augmenter la richesse et l'éclat. L'homme se plaît à exercer son ingénuité à la dissection, à la recomposer à sa guise; il la tourne en tout sens, en un mot il en fait ce qu'il veut, et après l'avoir ainsi déguisée et modelée à son goût, il finit par placer cette idole de sa création sur le piedestal de la vérité qu'il en a chassée, et par lui rendre l'hommage qui n'est dû qu'à cette dernière. Si celle-ci se présente pour revendiquer ses droits, elle est tout aussitôt environnée et repoussée par les nombreux satellites de l'imposteur. Les préjugés, les opinions, les passions l'assaillent de toutes parts, et il n'est pas même jusqu'à ces misérables enfans du jour, la mode et la vogue, qui ne se montrent acharnés après elle. Que peut donc faire la vérité contre tant d'ennemis? Gémir et se soustraire à l'ingratitude de l'homme, dont elle voulait faire le bonheur.

TRAIT D'UN JEUNE ESKIMAUX.

EN 1796, est-il dit dans les *Beautés de l'Histoire d'Amérique*, un gentilhomme français* qui habitait le Canada, pénétra dans le Labrador, et dans ces régions incultes qui sont arrosées par la baie à laquelle le pilote HUDSON a donné son nom. Il visita les huttes de quelques cantons peuplés par les Eskimaux; resta quelques jours au milieu d'eux, et s'en fit aimer par sa douceur et sa complaisance. Il fit à ces sauvages de telles peintures du bonheur qu'on trouve chez les nations civilisées, qu'il parvint à émouvoir l'imagination froide d'un jeune Eskimaux. Il se nommait KERABOA. Il abandonne sa hutte, ses filets, son canot d'écorce et la Kéralite qui partageait ses travaux, et suivait sa course errante dans les forêts, et suit le gentilhomme français à Québec, ville capitale du Canada. A la vue d'une grande ville, régulièrement bâtie, des pompeux édifices, et de tous les prodiges de l'art des Européens, il est d'abord frappé d'étonnement et d'admiration. Le luxe des maisons et des repas, la nouveauté d'une foule d'objets dont il ne soupçonnait pas l'existence, et dont il n'aurait pas même soupçonné la possibilité, ravissaient son esprit et entretenaient sa surprise. Mais déjà ces objets ne sont plus nouveaux pour lui: cette vie molle des riches, cet esclavage des pauvres, cette bassesse et cette corruption de tous, maintenant frappent, tous seuls, ses regards. Il redemande ses rivières poissonneuses, ses monts glacés, l'indépendance de sa vie errante. Il court, il s'agite, il gravit les montagnes les plus escarpées: là, pendant toute la journée, ses regards se fixent vers les pays où il a laissé ses frères trop heureux, sa compagne, qu'il ne reverra plus, ses lacs, son océan, sur lesquels il s'élançait dans un frêle canot, malgré les tempêtes. La nuit, il va s'étendre tristement au bord d'une rivière glacée, qui lui présente du moins quelque image de sa patrie. Il verse des larmes amères; ses soupirs et ses plaintes troublent le silence des ténèbres, et le sommeil s'enfuit loin de ses yeux creusés par la douleur. Enfin, il devient la victime de son désespoir: une funeste langueur dessèche ses viscères, et va tarir, dans son cœur, les sources de la vie. Encore, si son corps eût pu être arrosé des larmes de ses parens et de ses amis! Si la terre paternelle eût pu recevoir ses os! Mais l'infortuné Kérabo ne put, même en mourant, se promettre cette triste consolation: et cette cruelle idée, qu'il allait dormir à jamais sous un ciel étranger et dans une terre qu'il détestait, empoisonna ses derniers momens.

* D'après ce que nous avons entendu dire, le gentilhomme dont il s'agit ici, était un Canadien, et non un Français natif de France.

POESIE.

LA poésie, fille du ciel, est, non-seulement une enchanteresse dans le cours de nos prospérités, elle est encore une consolatrice dans nos malheurs, et nous récompense alors de l'avoir cultivée quand nous étions plus heureux. Elle dédommageait HOMÈRE, MILTON et DELISLE d'avoir perdu la vue. Ces illustres aveugles, quand la lyre s'animait sous leurs doigts, croyaient voir encore les beautés de la nature dont ils avaient conservé le souvenir. Eclairés par le flambeau de la poésie, ils recouvraient, pour ainsi dire, la lumière, et devenaient les peintres des objets que l'imagination pouvait seule leur retracer. Un de nos plus savants et de nos plus habiles enfans d'Esculape, (il y a parenté avec Apollon,) le docteur BLANCHETON, vient d'être frappé, au grand regret de ses cliens et de ses amis, d'une cécité qui, nous l'espérons, ne sera que passagère. Doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, ami passionné de l'humanité, profond dans la science qu'il professait, il tempérait l'austérité des études sévères par un goût ardent pour les lettres et les arts, auxquels il se livrait dans tous les instans qui n'étaient pas réclamés par l'exercice de son ministère, ou par la bienfaisance. Privé par l'absence, nous aimons à ne pas dire par la perte de la vue, de suivre le cours de ses travaux utiles ou agréables, il a trouvé dans la poésie, dont la culture n'exige point la lumière des yeux, de douces consolations. Ce n'est pas sans attendrissement que nous avons lu les vers touchants qu'il a composés sur son malheur. Nous les transmettons à nos lecteurs, persuadés qu'ils partageront l'intérêt qu'ils nous ont inspiré, et qu'ils penseront que celui qui chante avec autant de grâce et de sentiment la perte de la clarté, était digne de ne pas la perdre, et mérite de la recouvrer. *Journal Français.*

Doux prestige des sens, déité mensongère,
 Accours, illusion ! ta lueur passagère,
 Comme ces feux légers errans sur les tombeaux,
 Offre à mes yeux éteints de magiques tableaux.
 Fais luire à ma pensée une riante image,
 Ainsi qu'on voit l'éclair briller pendant l'orage :
 Dans ce dédale obscur où s'égarèrent mes pas,
 Et dont la sombre horreur est égale au trépas,
 Viens charmer, s'il se peut, ma pénible carrière,
 Et du sein de la nuit fais jaillir la lumière.
 Que j'admire aux reflets de ton pâle flambeau,
 Les prodiges de l'art, le sublime et le beau ;
 De la grande cité les jardins, les portiques ;
 Et ces temples rivaux des monumens antiques ;
 Ces palais somptueux, la demeure des rois,
 Où Charles règne en père et protège nos loix.

Tu m'apparais aussi, séduisante peinture !
 Je me plais à tes jeux, montre-moi la nature,
 Tantôt simple et naïve, à l'air timide et doux,
 Tantôt noble ou terrible, exhalant son courroux.
 Ta sœur, l'illusion, est celle que j'implore,
 Prête-lui tes pinceaux, et je peux vivre encore ;
 J'oublierai tous mes maux. Eh ! que sont mes revers
 Près des solennités de l'immense univers ?
 Cet océan d'azur où se meuvent les mondes,
 Ces vastes continents et l'empire des ondes,
 Et la zone brûlante, et ces tristes climats
 Où le sol est couché sous d'éternels frimas ;
 Et les sites heureux, où puisant son délire,
 Virgile s'ennivrait aux accords de sa lyre ;
 Ces monts toujours glacés et leur sommets blanchis,
 Où tous les feux du jour sont en vain réfléchis ;
 La majesté du fleuve, et les eaux vagabondes
 Du torrent qui bondit dans les gorges profondes ;
 Le pâtre et son troupeau, les tours du vieux manoir,
 Et la cloche qui tinte, et la brise du soir,
 Et la palme dorée où l'épi se balance,
 M'apparaissent encor dans l'ombre du silence.
 Filles du souvenir, ce sont là vos bienfaits !
 Il en est de plus doux, et toujours pleins d'attraits :
 Ah ! déchirez ce voile et ces épais nuages,
 Paraissez, montrez-vous, ravissantes images !
 Restez, ne fuyez pas... Je rêve le bonheur,
 Je revois des amis pleurant sur mon malheur,
 Mes enfants, mon Adèle, ô mon bien, ô ma vie !
 Je vous contemple encore, et mon âme est ravie.

SONNET.

C'EST du sublime bien ouïr, dit Bonhours, pour les sentiments
 et pour les pensées, que le Sonnet suivant de je ne sais quel po-
 ète, fort philosophe, et apparemment gascon, du moins dans son
 stile.

Je me ris des honneurs que tout le monde envie,
 Je méprise des grands le plus charmant accueil,
 J'évite les palais comme on fait au genou,
 Où pour un de survé, mille perdent la vie.
 Je fuis la cour des grands autant qu'elle est suivie ;
 Le Louvre me paraît un superbe cercueil,
 La pompe qui le suit une pompe de deuil,
 Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
Je renferme en moi-même un empire plus beau.
Rois, cours, honneurs, palais, tout est en ma puissance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Et vivant sous les loix de mon indépendance:
Enfin les rois sont rois, je suis ce que je suis.

STANCES.

DANS un charmant désert où les jeunes Zéphirs
Content mille douceurs à leur divine Flore,
Je forme d'innocens desirs,
En songeant au berger que j'aime et qui m'adore;
Et je rêve à tous les plaisirs
Que, s'il étoit ici, je goûterais encore.
Hélas! cent fois la nuit; hélas! cent fois le jour,
Je m'imagine voir dans ce bois solitaire
Daphnis prêt d'expirer d'amour,
Me dire en soupirant: L'astre qui nous éclaire
Ne voit rien quand il fait son tour,
Qu'on doive préférer au bonheur de vous plaire.

EGLOGUE A M. D'AUFRIDET.

Daphnis, le beau Daphnis, l'honneur de ces hameaux,
Qui, dans la tranquille Ausonie,
De Pan conduisait les troupeaux,
Accablé sur ces bords d'une peine infinie,
Négligeait ses moutons, brisait ses chalumeaux;
Ses charmes n'avaient plus leur éclat ordinaire:
L'enjoué Lisidor dont le doux entretien
Si souvent avait su lui plaire,
Conduit par le hasard dans ce lieu solitaire,
Ne l'eût pas connu sans son chien.

CASCONADE.

MOGREBLEU du fat qui t'a fait,
Vaine pyramide d'Hochstedt!
Ah! si pour pareille vètille,
Chaque bataille, assaut, prise de ville,
Louis, ce héros si parfait,
Avoit fait dresser une pile,
Le pays ennemi, serait un jeu de quille.

A L'AMITIÉ.

(Du *Régistre de l'Amérique Britannique*, 1813.)

RESPECTABLE amitié, vrai trésor de la vie,
 Qui plus solide que l'amour,
 Et dans ta marche plus unie,
 Ne connais ni fard, ni détour,
 Toi, que l'estime forme, et le tems fortifie,
 Toi, dont les liens pleins d'attraits,
 Tissus par la vertu, ne se rompent jamais,
 Je gémis de te voir négligée, avilie.
 Indifférens pour toi, les aveugles mortels,
 Laisent périr ton culte, et tomber tes autels.
 L'amour l'ambition, l'intérêt, la vengeance,
 Toutes les passions enfin
 Qui maîtrisent le cœur humain,
 Voilà, voilà les Dieux qu'aujourd'hui l'on encense.
 Tu règnes seulement sur quelques sectateurs,
 Amis du bon vieux tems, anciens par les mœurs,
 De candeur, de droiture infructueux modèles,
 Bien plus rares encor que les amans fidèles.
 Et de ce nombre sont deux cœurs
 Qu'anime ton esprit, qu'enivrent tes douceurs,
 Et le nom d'un couple si tendre,
 S..... y peut te l'apprendre.

LE BAIGNEUR.

GILLOT, bossu par devant, par derrière,
 Et goguenard, car tous bossus le sont,
 Pour se baigner, au bord de la rivière
 Mit ses habits, comme tant d'autres font.
 Lors un espiègle à les voler fut prompt :
 Mais quand Gillot eut fait son tripotage,
 Et décrassé son sale parchemin,
 Il regagna l'infidèle rivage,
 Bien rafraîchi, mais nud comme la main.
 Lors, de plus près, avisant son dommage,
 Il le supporte en Empereur Romain.
 De souhaiter que le diable t'emporte,
 Maudit larron de mon seul vêtement,
 Serait, dit-il, vengeance un peu trop forte
 Pour un tel cas; je voudrais seulement,
 Pour te punir du moins, vaille que vaille,
 Que cet habit, acquis furtivement,
 Pût te servir et fût juste à ta taille.

un
 lég
 l'éco
 emb
 les b
 mes
 men
 vent
 Le
 étend
 arride
 longu
 trême
 en plu
 nord d
 charge
 able à
 dans l
 en éta
 qu'à qu
 d'Octo
 rité la
 des feu
 on, aus
 et dans
 pale, ve
 et plus
 " Bos
 jourd'h
 de du no
 mode be
 " Fréd
 Tom.

PHÉNOMÈNE ET CALAMITÉ.

*NAM sæpe incautis pastoribus excidit ignis,
 Qui furtim pingui primum sub cortice tectus
 Robora comprehendit, frondesque elapsus ad altas,
 Ingentem cælo sonitum dedit: inde secutus
 Per ramos victor, perque alta cacumina regnat,
 Et totum involvit flammis nemus, et ruit atram
 Ad cælum piceâ crassus caligine nubem;
 Præsertim si tempestas à vertice sylvis
 Procubuit, glomeratque ferens incendia ventus.*

VIRGIL. *Geor. lib. II.*

“ Il arrive quelquefois qu'un berger imprudent, un bucheron, un chasseur, met le feu dans les bois. Ce feu n'est d'abord qu'une légère étincelle qui court dans les feuilles sèches, ou se glisse sous l'écorce des arbres résineux; mais bientôt c'est un incendie qui embrase le tronc, monte au sommet des arbres, s'étend par toutes les branches, et en consume les feuilles et les rameaux: les flammes se répandent par toute la forêt et forment un vaste embrasement, qui obscurcit l'air au loin d'une épaisse fumée, surtout si le vent est haut et impétueux.”

Les effets sont les mêmes, ou sont plus terribles encore par leur étendue, si le feu prend spontanément aux bois secs et aux terres arrides, comme il arrive aussi quelquefois, dit-on, à la suite d'une longue sécheresse, et d'un long cours de jours d'une chaleur extrême, et comme il paraît qu'il est arrivé en effet, cette automne, en plusieurs endroits des provinces du Canada, de l'Acadie, et du nord des États-Unis. Pendant plusieurs jours, l'atmosphère a été chargée, presque continuellement, d'une fumée épaisse, désagréable à l'odorat et nuisible aux yeux et à la poitrine, qui pénétrait dans l'intérieur des maisons, même lorsque toutes les ouvertures en étaient fermées, et ne permettait de voir dehors, en plein midi, qu'à quelques pas autour de soi. C'est surtout le Dimanche, 9 d'Octobre dernier, que la fumée a été la plus épaisse, et l'obscurité la plus intense. On a attribué d'abord cette épaisse fumée à des feux qu'il y a eu, en quelques endroits, dans les bois, et, dit-on, aussi dans les terres, au sud et au nord de l'île de Montréal, et dans le district de Québec; mais la cause, du moins la principale, venait de plus loin et d'incendies beaucoup plus considérables et plus désastreux, comme il paraît par les documens qui suivent.

“ *Boston, 9 Octobre 1825.*—Il n'est arrivé aucun bâtiment aujourd'hui, que nous sachions. Depuis Vendredi soir, le vent souffle du nord-est, amenant avec lui une épaisse fumée, qui incommode beaucoup l'odorat et la vue.”

“ *Frédéricton, 9 Octobre 1825.* Vous aurez sans doute eu nou-
 Tom. I. No. 6. O

velle de l'incendie affreux qui a eu lieu ici, Vendredi dernier, et qui a consumé, dans l'espace d'environ trois heures, de 40 à 50 maisons, dont j'évalue la perte entre £60,000 et £80,000. La scène était au-delà de toute description. Le progrès des flammes fut si rapide que beaucoup de personnes eurent à peine le tems de sortir de leurs maisons sans rien emporter. Le vent soufflait avec tant de force que toutes les maisons brûlées étaient en feu 30 minutes après que l'incendie eût éclaté.

"Le 10 Octobre.—Un incendie alarmant a menacé de détruire toute la ville. Le feu n'a pas laissé une maison de bout à la vue de la nôtre, excepté du côté d'en haut. C'est Vendredi dernier que l'incendie a eu lieu dans la ville; mais l'alarme causée par un embrasement épouvantable dans les bois tout à l'entour, a été telle que personne n'a osé débiller ses effets. Nous ne voyons de nos fenêtres qu'une affreuse solitude, et la fumée des bois adjacents enveloppe la ville dans une obscurité presque totale."

"Miramichi, 11 Octobre 1825.—Dans la nuit du 7 au 8 courant, cette place a présenté une des scènes les plus épouvantables qu'un embrasement général puisse produire.

"Depuis deux jours, la chaleur était si intense, qu'on ne pouvait douter qu'il n'y eût un grand embrasement quelque part dans les bois, et le 7, aux approches de la nuit, commença la dévastation.

"Le vent soufflait avec violence du nord-ouest, et amenait de Douglastown, de Newcastle, et du pays environnant, des nuées immenses de flammes et de cendres, qui rendaient extrêmement difficile de respirer ou de garder aucune position. L'aspect des cieux était affreux: aussi loin que l'œil pouvait pénétrer, on ne voyait qu'une masse continue de flammes, dont l'effet devenait encore plus terrible par le rugissement du feu qui se répandait dans toutes les directions, le vent soufflant avec tant de violence qu'il faisait résonner l'air avec un bruit semblable à celui d'un tonnerre sans interruption.

"Parmi les vaisseaux qui se trouvaient dans la rivière, plusieurs se sont échoués. Deux navires, la *Concorde* et le *Canada*, et le brick la *Jane*, ont été consumés; le feu s'était communiqué à d'autres, mais on est heureusement venu à bout de l'éteindre.

"A Douglastown, il n'y a presque aucune espèce de propriétés qui ait échappé aux ravages du feu. Les établissemens étendus de MM. GILMORE, RANKIN et compagnie, ceux de MM. WILLIAM ABRAMS et compagnie, avec un vaisseau qu'ils avaient sur le chantier, et toutes les propriétés d'un grand nombre d'autres personnes, ont été entièrement consumées. A peine les infortunés habitans ont-ils eu le tems de gagner le rivage, et de s'emparer des chaloupes, canots, trains de bois, pièces détachées, ou autres choses qu'ils ont trouvées à leur disposition, pour tâcher d'échapper à l'élément qui les poursuivait, et de gagner le village de

Chatam. Il a péri nombre d'hommes, de femmes et d'enfans dans cette tentative.

“Le village de Newcastle, avec tous les établissemens d'alentour, est devenue presque une solitude. Il n'y est resté que quatorze bâtimens sur pied: parmi ceux qui ont été réduits en cendres sont le palais de justice, l'église, les casernes et la prison.—Jusqu'à la distance de plusieurs milles dans l'intérieur, où les établissemens de commerce, d'agriculture et de préparation des bois étaient nombreux et considérables, tout a été ravagé et désolé.

“Vu la grandeur de l'embasement et la violence épouvantable des vents, il est impossible de se former une idée exacte de la perte en hommes et en propriétés.

“Tous les établissemens, depuis l'entrée de la rivière jusqu'à son extrémité supérieure, présentent à l'œil les tristes effets de cette calamité, surtout ceux de la branche nord-ouest, du Ballibog et du Nanpan, dans quelques-uns desquels à peine a-t-il été laissé une habitation. Les individus qui ont péri sont innombrables; les rivages à chaque changement de vent, présentent d'horribles spectacles de noyés et de brûlés.

“Dans quelques parties du pays, les animaux ont tous été détruits, ou ont beaucoup souffert; le sol même a été brûlé en plusieurs endroits; et il n'a presque pas été sauvé de vivres, soit à Douglstown ou à Newcastle, où presque tous les établissemens de commerce considérables ont été ruinés.

“Par la violence de l'ouragan, de grandes masses de bois en feu, des arbres déracinés, et des parties de maisons et de magasins en flammes, ont été portés dans les rivières avec une étonnante vélocité, en si grand nombre et avec un tel effet sur l'eau, que des quantités considérables de saumons et d'autres poissons se sont jetés à terre: il en a été vu des centaines sur les rives des branches nord-ouest et sud-ouest.

“Chatham contient en ce moment environ trois cents des malheureux incendiés qui s'y sont réfugiés et qui y reçoivent quelques secours, et il en arrive presque à toute heure de la journée des établissemens de derrière, brûlés, blessés, ou dans le plus grand dénuelement. On dit qu'il a déjà été trouvé près de deux cents corps.

“C'est un spectacle déchirant de voir tant de veuves, de veufs et d'orpelins, sans vêtemens, sans habitations et sans moyens de subsistance. Il est encore impossible de dire combien de centaines ont été ajoutées aux morts, ou n'ont survécu que pour apprendre qu'un père, qu'un mère, qu'une sœur ou qu'un frère a été dévoré par les flammes, ou a péri dans les flots. Non-seulement il y avait, dans les établissemens réculés, un grand nombre de familles dont on n'a pas encore eu de nouvelles, mais il y avait, dans l'intérieur des bois, des partis nombreux d'ouvriers sur le sort desquels on a les plus vives inquiétudes.”

"*Saint Jean, 13 Octobre 1825.*—L'incendie qui a eu lieu à Frédérickton, Vendredi dernier, a consumé pour £35,000 de propriétés privées, et presque tous les édifices publics.

"Outre cette calamité au siège du gouvernement, nous apprenons qu'il y a eu un embrasement terrible dans les forêts autour de Frédérickton et dans les établissemens de *New-Ireland* et *New-Jerusalem*. A l'Oramacto, les moulins et plusieurs maisons ont été brûlés. Des incendies alarmans répandent aussi la dévastation à Miramichi, où il a été brûlé trente maisons, et nous sommes informés que le feu couvre une étendue de près de vingt milles sur le chemin de Saint-André."

REGISTRE PROVINCIAL.

Mariés.—A Québec, le 4 d'Octobre dernier, le Dr. J. F. SEGUIN, à Demoiselle LUCE TRUDEL.

En cette ville, le 8, le Dr. GEORGE RANKIN, à Demoiselle LUCIE LUSIGNAN.

Le 11, Mr. ALEXIS RICARD, Marchand, à Demoiselle EMILIE FEMIRE LAFRICAINE.

A Nicolet, le 17, L. J. B. BEAUDIEN, Ecuyer, à Demoiselle MARIE J. CRESSÉ, fille aînée de feu P. M. Cressé, Ecuyer.

A Québec, le 25, FRÉ. ROMAIN, fils, Ecuyer, Avocat, à Demoiselle LUCE LARUE, fille cadette de J. B. Larue, Ecuyer.

Décès.—En cette ville, le 6 d'Octobre dernier, Mr. JOSEPH CLEMENT HERSE, Lieutenant de Milice, âgé de 41 ans.

Le 8, Madame MARIANNE BOIS, Epouse de Mr. CHARLES DE-ROME, âgée de 60 ans.

Le 21, Mr. ANTOINE PIQUET dit L'HEUREUX, âgé de 44 ans.

Le même jour, à St. Jacques, le Dr. M. S. PARKER, âgé de 41 ans.

Subitement, en cette ville, le 23, Madame MAGDELEINE TRES-CHENIN, Veuve de feu Mr. J. M. NORO, âgée de 75 ans.

Bureau du Secrétaire Provincial, 5 Octobre.—Il a plu à son Excellence le Gouverneur en Chef, nommer,

MM. ETIENNE DROLET, PATRICK BUCKLEY, et FRANCIS MURRAY, Médecins et Chirurgiens;

MM. CHARLES EDOUARD RENVY, et JEAN BAPTISTE LUKIN, Notaires Publics.

27 Octobre.—Il a plu à son Excellence le Gouverneur en Chef, nommer,

JOSEPH LAGUEUX, Ecuyer, Avocat et Procureur;

Mr. JOSEPH ISAIE BOUDRAULT, Notaire Public.

à Fré-
priétés

appre-
autour
t New-
ons ont
évasta-
ommes
milles

F. Se-

lle Lu-

EMILIE

noiselle

à De-

JOSEPH

LES DE-

44 ans.

é de 41

TRES-

on Ex-

MUR-

LUXIN

ni Chef

LA SCHA

CHURCH